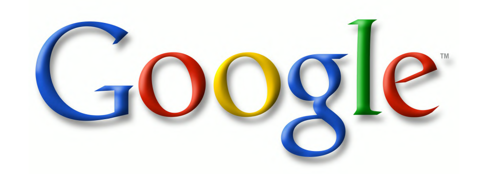


# VOYAGES
# AUTOUR DU MONDE.

III

IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, 46, au Marais.

# VOYAGES
# AUTOUR DU MONDE

ET

# NAUFRAGES CÉLÈBRES.



MERS DU SUD,
DE LA CHINE ET ARCHIPELS DE L'INDE,

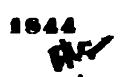
PAR LE CAPITAINE G. LAFOND.

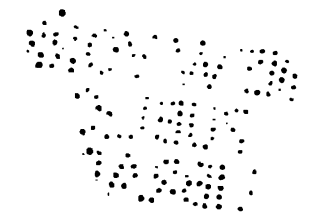


PARIS.

ADMINISTRATION DE LIBRAIRIE,
26, RUE NOTRE-DAME-DES-VICTOIRES.

1844





# VOYAGES

# DANS LES ILES MARQUISES

## ET DANS CELLES DE LA SOCIÉTÉ.

---

## CHAPITRE PREMIER.

### ILES MARQUISES.

Eh ! vogue ma nacelle !
O doux Zéphyr, sois-moi fidèle !
Eh ! vogue ma nacelle !
Nous trouverons un port.

BÉRANGER.

**Départ pour la Polynésie. — But de l'expédition. — Arrivée aux îles Marquises. — Fatou-Hiva. — Motane. — Rencontre d'un navire baleinier. — Physionomie des naturels. — Pirogues. — Baie de la *Madre de Dios*. — Ile Tahou-Ata.**

Après mon expédition sur la côte au nord de Lima et mon départ de Payta, j'ouvris les dépêches cachetées qui m'avaient été remises par le ministre de la guerre et de la marine au Pérou ; elles me prescrivaient de me diriger sur les îles Marquises et ensuite sur O'Taïti.

Depuis long-temps le général San-Martin nourrissait le projet de fonder, dans une des îles de ces deux archipels, un lieu de déportation, où il reléguerait tous les ennemis des nouvelles institutions ; il ne suffisait pas de vaincre les Espagnols, il fallait encore les mettre dans l'impossibilité de prolonger la guerre.

Les besoins du moment et l'incertitude du succès avaient jus-

que-là fait ajourner l'exécution de ce projet; mais il devenait tous les jours de plus en plus nécessaire de mettre fin aux exactions sanglantes de Monte-Agudo, et le Protecteur, dont l'âme noble et généreuse avait toujours été ennemie des mesures oppressives, résolut d'exiler les principaux agitateurs dans une de ces îles, dont le climat doux et tempéré leur permettrait d'attendre patiemment que la république fût assez consolidée pour n'avoir rien à craindre de leur présence. Obéissant aux ordres que j'avais reçus, je laissai arriver vent arrière et me dirigeai sur les Marquises.

Entre les tropiques, l'Océan offre un spectacle entièrement nouveau : tout s'anime; le soleil, en agitant son prisme sur les flots, y répand le mouvement et la vie; la mer se peuple d'une multitude d'habitants de toutes les formes, de toutes les couleurs, qui semblent suivre le navire pour égayer la monotonie de la navigation; on dirait, pour nous servir de la belle image de Bernardin de Saint-Pierre, que des Néréides se sont chargées de conduire dans ces mers des flottes de poissons.

Ce fut par une belle soirée que nous aperçûmes l'archipel des Marquises, ainsi appelées du nom de la femme d'un gouverneur du Pérou, la marquise de Mendoça, par l'Espagnol Mendana, qui découvrit cinq de ces îles en 1595. Les autres îles formant le groupe complet furent reconnues plus tard et à différentes époques par Cook, Ingraham et Marchand.

*Fatou-Hiva*, la plus méridionale du groupe sud-est de cet archipel, se montra la première devant nous. Notre curiosité s'éveilla aussitôt avec une ardeur nouvelle : tout le monde se précipitait sur le pont; heureux celui dont une longue-vue pouvait seconder l'impatience! Motane nous apparut ensuite à tribord; bientôt nous fûmes assez près des îles Dominique ou *O'hivaoa* et *Tahou-Ata* pour pouvoir facilement distinguer les anses et les

criques de ces côtes bizarrement découpées. Quelques petites maisonnettes blanches, surmontées de pavillons, étaient éparses sur la plage et attirèrent mon attention. Un des matelots anglais de la goëlette, qui avait déjà visité ces parages, me dit que nous avions devant les yeux les abris temporaires des pêcheurs baleiniers ou les habitations de criminels évadés de Port-Jackson, qui s'étaient octroyé de leur propre autorité un brevet de liberté.

Pendant cette nuit, passée en prolongeant la côte pour arriver à la baie de la *Madre de Dios*, un navire nous apparut; il naviguait à contre-bord. Je pensai de suite à profiter de la circonstance pour écrire à mes amis du Pérou, et ma lettre était prête lorsque ce bâtiment se trouva par notre travers : c'était un baleinier. Je demandai au capitaine s'il voulait se charger de lettres pour l'Amérique; la réponse ayant été affirmative, une embarcation fut lancée à la mer pour les lui porter.

Cet instant eut quelque chose d'imposant. La mer, d'un azur foncé, était unie comme une glace; une brise légère murmurait par intervalles dans nos agrès, et la lune, répandant des flots de lumière argentée, brillait aux cieux d'un éclat inconnu dans nos climats. A droite, s'étendait la côte de Hiva-Oa, boisée et montagneuse; un doux zéphyr apportait du rivage les émanations les plus suaves, tandis qu'à gauche, une île du groupe de Tahou-Ata, faiblement éclairée par les rayons pâles et tremblants de la lune, semblait reposer endormie sur les flots. L'équipage lui-même éprouvait l'ascendant de ces harmonies; attentif à mon commandement, le silence solennel qui régnait à bord n'était interrompu que par le bruissement du sillage du navire. Celui que nous attendions glissait sur la mer calme et unie, et s'avançait dans l'ombre comme un fantôme majestueux, ne laissant entendre d'autre bruit que le cri plaintif de quelques poulies mises en mouvement dans la manœuvre.

Ces scènes maritimes frappent toujours vivement l'imagination, et les émotions qu'elles font éprouver s'effacent difficilement de nos souvenirs.

Nous passâmes la nuit au large, à l'est de Hiva-Oa; l'équipage ne quitta pas le pont, où il respirait plus à l'aise que dans les hamacs. Dès l'aurore, je commandai de laisser porter afin de doubler la pointe sud de Tahou-Ata et de gagner la baie de *Vaïtahou* ou *Madre de Dios*. Un tableau merveilleux s'offrait alors à nos regards : le ciel était d'une pureté admirable; une brise fraîche tempérait les ardeurs du climat des tropiques; les montagnes de Tahou-Ata s'élevaient devant nous couvertes d'une végétation vigoureuse, éclatantes de fraîcheur et de verdure; sur la grève, des bouquets de cocotiers balançaient leurs tiges sveltes au-dessus des cases des habitants, d'où s'échappaient des colonnes de fumée. Cette côte, remplie de sites ravissants, pouvait se comparer à un parc immense. D'innombrables pirogues couvertes de voiles de nattes partaient de la plage, allant à la pêche ou se disposant à venir nous accoster; c'était un coup d'œil enchanteur.

Je demeurai long-temps plein de saisissement devant cette scène, dont ma description n'a pu donner qu'une idée bien imparfaite.

Nous eûmes un moment de calme avant d'arriver à la baie que nous cherchions. Ce fut une cruelle épreuve pour moi, qui aurais voulu abréger les heures. Je descendais à chaque minute dans ma chambre et remontais aussitôt pour voir si le vent ne soufflait pas; attiré du côté où l'on attendait la brise, chaque bouffée de vent faisait battre mon cœur, tant je brûlais d'impatience de faire connaissance avec cette contrée.

Enfin la brise s'éleva, et peu à peu nous approchâmes de terre. A mesure que nous avancions, le nombre des pirogues augmen-

tait; bientôt il devint si grand que le navire en fut entouré. Déjà le brocantage commençait, lorsque j'ordonnai à chacun d'être à son poste, attentif au commandement. On pense bien que malgré cet ordre l'équipage eut plus d'une distraction. Le moment que j'attendais avec tant d'ardeur arriva cependant; nous laissâmes tomber l'ancre dans la baie de *Mâdre de Dios*, où le capitaine Cook mouilla en 1774, lorsqu'il visita les Marquises. Les voiles carguées et serrées, les hommes de quart désignés, je permis à tout le monde de faire des achats. Alors une véritable foire commença non-seulement sur le pont, mais encore dans la batterie et jusque sur le beaupré.

Sur le gaillard d'arrière, j'achetai de la volaille, des tortues, des fruits, des cochons. Les cochons étaient tellement abondants à cette époque, qu'on en donnait un du poids de deux cents livres pour la valeur d'une piastre; dix poules, vingt-cinq poulets, ou un paquet de cinquante à soixante cocos ne coûtaient pas davantage.

Sur le gaillard d'avant, c'était un autre genre de trafic. L'on échangeait des pots, de la faïence, des mouchoirs, des vestes, des pantalons, de la quincaillerie, de la fausse bijouterie, enfin tout ce qui pouvait plaire aux naturels, peu difficiles alors, car nous étions un des premiers navires qui depuis long-temps eût visité ces parages. On nous donnait des cocos, des oranges, des tamarins, des ignames, des tarus, et enfin des articles de simple curiosité, tels que des coquillages, et surtout ceux connus sous le nom de *porcelaines*, qui se trouvent à profusion sur ces côtes, ou des oiseaux du pays. Il faut avoir vu ces scènes de brocantage pour s'en faire une idée; il faut avoir entendu les bons mots, les quolibets, les facéties grivoises des matelots pour comprendre toute l'originalité de leur esprit. L'un folâtrait avec une Nouka-Hivienne jeune, alerte, et dont les grâces naturelles eussent excité la

jalousie d'une Parisienne; un autre, affectant une gravité comique, essayait de se soustraire aux ardentes agâceries d'une matrone déjà sur le retour; puis venaient les gestes et les conversations vraiment amusantes avec les Indiens, qui ne les comprenaient pas.

Terre, animaux, fruits, végétaux, n'étaient cependant pas tout-à-fait nouveaux pour nous dans ce pays; nous ouvrions malgré cela de grands yeux, et les examinions avec l'avidité et la curiosité du voyageur qui cherche à s'instruire.

Les indigènes qui vinrent à bord fixèrent mon attention. Le Nouka-Hivien est grand, vigoureux, bien proportionné; ses mouvements sont rapides; ses dents blanches et parfaitement rangées; sa figure ouverte et expressive; sa poitrine large; son front assez haut; son nez bien fait, et ses jambes, qui unissent la force à la grâce, pourraient servir de modèle à nos statuaires. Les pieds et les mains surtout sont admirables de proportions. La tête du Nouka-Hivien est complétement rasée, à l'exception de deux touffes de cheveux fort longs et roulés en chignons sur le sinciput. Quant au costume, on peut dire qu'il n'existe pas, car il consiste simplement en un morceau d'étoffe grossière d'écorce de mûrier (*morus papyrifera*) qui entoure les hanches; mais il est en quelque sorte remplacé par une foule de tatouages bizarres dont les mille réseaux couvrent de la tête aux pieds la peau luisante et cuivrée du Nouka-Hivien.

D'innombrables pirogues croisaient en tous sens entre le navire et la côte. Presque toutes ont des balanciers. Il y a aussi des bateaux d'une plus forte dimension, dont se servent les habitants pour les traversées d'une île à l'autre; la voilure de ces deux espèces d'embarcations est absolument la même, et je pense que sa singularité mérite une description.

Les pirogues et les bateaux sont construits de planches cou-

sues à l'intérieur au moyen des rebords qu'on y laisse et dans lesquels on perce des trous pour y passer la ligature. Cette ligature consiste en une tresse faite généralement avec les fibres qui recouvrent la noix du coco; les deux joints sont rapprochés avec tant d'art, que la couture n'a pas besoin de calfatage pour empêcher l'infiltration des eaux; on les enduit cependant d'une composition de suif ou d'huile de coco et de chaux, faite de coquillages, destinée principalement à préserver le fond de l'embarcation des vers qui abondent dans ces mers, vers qui détruiraient promptement les meilleurs bois, si on ne les garantissait par un doublage. Leurs voiles sont plus longues d'un tiers que le bateau; elles ont très-peu de largeur en proportion de leur élévation; leur forme, la façon de les orienter et l'aspect qu'elles offrent sont tels, que ces embarcations, vues de loin, ont une apparence qui dépasse de beaucoup la réalité, et que l'on est tenté de leur accorder une importance qu'elles sont loin d'avoir. En effet, à mesure qu'on en approche, l'illusion cesse; on est surpris de les trouver si petites et de les voir porter une voilure si démesurée. Cette voile est composée de quatre bandes ou lés de nattes, cousues dans leur longueur et auxquelles on en a joint trois autres, qui ont toute leur largeur à l'un des bouts et se terminent en pointe à l'extrémité opposée, d'où résulte un tout plus large du haut que du bas. Elle est supportée par deux vergues de bambou qui viennent se réunir à la pointe, et forment un triangle dont l'angle le plus aigu est en bas; en outre la voile a environ quarante pieds pour un bateau de trente. Le mât, qui est double, en forme de chèvre, est placé peu loin de la proue, et la voile est disposée de façon qu'il n'y a environ qu'un tiers de sa longueur en avant du mât. La partie la plus large, et par conséquent la plus considérable, porte sur le derrière. L'eau est renfermée dans des cocos ou dans de grands

bambous dont on a enlevé les séparations intérieures que forment les nœuds. Le pont, qui s'appuie sur la carlingue ou le fond, est fait d'une claie de bambou. Ces embarcations n'ont point de gouvernail ; une pagaye assez forte en tient lieu.

Ces bateaux portent très-bien la voile ; et quoiqu'on ne les expose à la mer que dans les beaux temps, cependant ceux de la plus grande dimension exécutent des voyages d'une île à l'autre. Ils sont montés généralement de cinq à dix hommes. Lorsqu'il s'agit d'entreprendre de longs voyages, les naturels réunissent deux pirogues pour en faire une double. Ils ont des balanciers qui leur servent non-seulement à empêcher le bateau de donner une trop grande bande, ce qui le ferait chavirer, mais encore à soutenir leur mât au moyen de haubans attachés à l'extrémité des balanciers. Lorsqu'on veut tenir le vent, on incline la voile le plus qu'il est possible dans le prolongement du bateau : pour aller vent arrière, on lui donne son inclinaison la moins grande, et la voile est presque perpendiculaire. Les bouts de la voile, qui sont sur le derrière, ont leur écoute et leurs bras ; on tient l'écoute au bord du bateau. Pour virer, ce qui se fait avec beaucoup de prestesse, on cargue la partie basse et en dehors de la voile, de manière à ce qu'elle se prolonge avec le mât.

Je crains bien que ceux de mes lecteurs qui sont étrangers à la navigation ne trouvent cette description de bateaux et de pirogues fort insipide ; j'aurais désiré leur épargner l'ennui de tous ces détails du métier qui ne peuvent intéresser que les gens de mer ; mais j'écris aussi pour ces derniers ; je ne puis me dispenser de consigner ici des observations qui peuvent avoir quelque valeur à leurs yeux.

Tandis que les pirogues ne cessaient de nous accoster, une foule de Nouka-Hiviennes, paraissant se soucier fort peu des requins et de leurs terribles morsures, se dirigeaient vers nous à

la nage. Presque toutes, tout en fendant l'onde, portaient au bout d'un bâton l'étoffe dont elles comptaient de se vêtir une fois sur notre bord. Effectivement, nous les vîmes bientôt, s'accrochant à tout ce qui pouvait leur prêter un appui, envahir notre pont avec la prestesse et l'agilité de véritables sapajous, et procéder sur-le-champ à leur toilette, qu'un rigide observateur des lois de la pudeur eût pu trouver, à bon droit, d'une simplicité fort insuffisante. Leurs regards, leurs gestes, leurs agaceries répétées, ne permettaient pas de douter du motif de leur visite; et les hommes d'ailleurs se chargeaient aussi de l'expliquer par une pantomime des plus significatives. Mes marins n'étaient rien moins que disposés à résister à de pareilles avances, et l'entrepont ne tarda pas à devenir le théâtre de scènes sur lesquelles il est à propos de jeter un voile épais. Une fois les échanges terminés et le navire mis à l'abri de toute surprise, je descendis avec M. Martinès dans un canot monté par huit hommes. J'avais hâte d'examiner la baie plus en détail et de tenter une excursion dans l'île. Un indigène, qu'à son air de supériorité et aux dessins particuliers qui ornaient son corps nous reconnûmes aisément pour un chef, s'était offert de lui-même à nous servir de guide et nous accompagnait. De son côté, ayant reconnu en moi le commandant du navire, c'est-à-dire un ami digne de lui, il m'avait proposé de devenir son *tayo;* on pense bien que je n'eus garde de refuser cette proposition : nous échangeâmes nos noms, il devint Gabriel Lafond, moi Tayo-Fano (l'ami Fano), et frottant à plusieurs reprises nos nez l'un contre l'autre, nous nous trouvâmes dès ce moment liés à la vie, à la mort.

La baie de la *Madre de Dios*, aujourd'hui *Vaïtahou*, est située vers le milieu de la côte occidentale de l'île, au pied de la partie la plus élevée des terres. Elle gît dans le sud 15° est du monde de la pointe ouest de l'île Hiva-Oa, et n'a pas plus de deux milles

d'ouverture sur trois quarts de mille de profondeur. Les deux pointes qui la forment sont dans le gisement du nord 16° est, au sud 16° ouest du monde. Celle du sud finit brusquement par un rocher escarpé, au sommet duquel s'élève un pic adossé à de hautes terres. Une colline d'une pente douce décroît insensiblement vers la pointe septentrionale, qui est terminée par des rochers acores et caverneux, dont la partie supérieure, portée en saillie, forme une espèce de demi-voûte. Cette pointe du nord, noire et brûlée, est bien moins élevée que celle du sud; nous la trouvâmes couverte de grands *casuarina*, arbres dont le bois dur et lourd est employé à la fabrication des massues et autres armes de guerre. A l'exception de deux petites anses qui, l'une et l'autre, reçoivent un ruisseau, et où l'on trouve une grève abordable, le surplus de la baie ne nous offrit que des rochers acores, tout près desquels la sonde indique un fond de corail sur une profondeur de vingt brasses et plus. Les terres du fond de la baie présentent une chaîne de hautes collines légèrement déchiquetées à leurs sommets, et escarpées en plusieurs endroits.

Les deux petites anses dont je viens de parler sont séparées par un cap qui se projette en mer sur un plateau de rocher à bords abruptes, et dont le sommet était couvert d'une herbe qui nous parut s'élever à demi-hauteur d'homme. Deux vallées bien garnies d'arbres aboutissent à l'anse du nord, et un joli ruisseau, après avoir fertilisé les terres, vient offrir, à son embouchure, une bonne aiguade aux navires. Cette anse est la plus importante sous le rapport de l'étendue et de la population; et c'est vers elle que nous nous dirigeâmes pour prendre terre, guidés par mon nouvel allié, par mon *tayo*, qui mettait une complaisance vraiment exemplaire à nous donner, à sa manière, tous les renseignements dont nous pouvions avoir besoin. Cette complaisance

n'était pas tout-à-fait désintéressée; mais n'anticipons point sur notre récit....

L'île de Tahou-Aita ou de Tahou-Ata, nommée Santa-Christina par l'Espagnol Mendana, se présente sous l'aspect le plus agréable; elle est très-élevée, ainsi que toutes les autres îles du groupe. Sa plus grande longueur, du nord au sud, est de sept milles et demi; quatre milles et demi forment sa plus grande largeur de l'est à l'ouest. La circonférence entière est d'environ vingt milles. Une chaîne étroite de hautes collines se prolonge sur toute sa longueur; et du rivage partent d'autres chaînes d'une égale élévation, qui vont se joindre à la chaîne principale. Ces collines sont séparées par des vallées resserrées et profondes, dans lesquelles se précipitent des ruisseaux, ou plutôt de bruyantes cascades. Partout, dans ces vallées, règnent l'ombre et la fraîcheur; partout, le cocotier, l'arbre à pain, le bananier, le *casuarina*, le mûrier à papier (*morus papyrifera*), étalent au loin leurs rameaux, dont jamais l'hiver ne vient flétrir la luxuriante verdure.

Après avoir cheminé à travers des sites ravissants qu'égayaient de temps à autre la présence de sauvages curieux et enjoués, nous débouchâmes tout-à-coup dans une vaste clairière où, autour d'un amas de tisons, gisaient çà et là des débris humains.

Je n'essaierai point de peindre l'horreur qui s'empara de nous à cette vue; nous restâmes quelques instants sans trouver une parole, immobiles, ne pouvant détacher nos regards des restes affreux qui nous soulevaient le cœur.

Quant à notre guide, brandissant son casse-tête d'un air de menace, il se mit à exécuter une espèce de danse entremêlée de cris qui pouvait se traduire ainsi : « A la suite d'une bataille livrée par les habitants de Tahou-Ata à leurs ennemis acharnés, les naturels de Hiva-Oa, la victoire s'était déclarée pour les premiers,

et, selon l'usage de certaines peuplades de l'Océanie, les vaincus avaient été mangés par les vainqueurs. » Le sauvage, notre ami, termina sa pantomime d'une façon hideusement péremptoire : il se baissa, et ramassant un tibia où pendaient encore quelques lambeaux de chair, il nous fit comprendre de reste qu'il n'avait pas été un des convives les moins actifs dans cet odieux festin.

Et cet homme, qui trouvait tout naturel de dévorer son semblable, avait pour moi, qu'il connaissait à peine, des raffinements d'attention dont un Européen n'eût pas été capable ; il prenait à tâche de m'aplanir les moindres difficultés de la route, me soutenant par le bras sitôt qu'un pas embarrassant se présentait ; plusieurs fois même, désirant m'épargner toute espèce de fatigue, il me chargea paternellement sur son dos pour traverser des ravins. Mais à chacun selon ses œuvres ; l'heure des récriminations est arrivée. Ajoutons donc que, durant notre course, mon estimable *tayo* prit aussi la peine de débarrasser mes poches d'un mouchoir, d'une boite à cigares et d'un couteau qui s'y trouvaient ; espièglerie, d'ailleurs, qu'il accomplit fort subtilement, et sans doute se fiant à cet adage, qu'entre amis tout est commun. Du reste, ce fut avec un sentiment de plaisir très-vif que nous remîmes les pieds sur ma gentille goëlette. M. Martinès surtout paraissait ravi de se voir en lieu de sûreté ; il ne rêvait que chair humaine, cannibales, et festins, où il eût été fort désagréable pour nous, je l'avouerai volontiers, d'être servis en guise de rôti.

---

## CHAPITRE DEUXIÈME.

Départ de Tahou-Aita. — Roua-Poua. — Arrivée à Nouka-Hiva. — Baie *Taïo-Haé*. — Description de l'île. — Mon maître d'équipage Péters. — Le commandant Porter.

Nous appareillâmes le surlendemain de notre arrivée à la baie de la *Madre de Dios*, et nous fîmes voile vers Nouka-Hiva, la principale des îles Marquises, et celle qui a donné son nom à cet archipel. Un vent excellent favorisait notre course, et nous ne tardâmes pas à découvrir l'île Roua-Poua ou Houa-Poou, la plus méridionale du groupe nord-ouest. Cette île, que l'équipage du *Solide* nomma île Marchand, du nom de son capitaine, nous parut, lorsque nous n'en fûmes plus qu'à six ou huit milles de distance, une terre haute, très-montueuse, surmontée d'aiguilles basaltiques très-déliées et de l'aspect le plus bizarre.

En nous dirigeant au nord-ouest, pour voir de plus près la côte sud-ouest de Roua-Poua, nous reconnûmes le rocher signalé par Marchand, qui lui donna le nom de l'Obélisque. La partie sud-ouest de l'île présente quelques jolies anses de sable, sur le contour desquelles, parmi les bananiers, les cocotiers, les arbres à pain, se dessinaient des huttes éparses que les naturels abandonnaient en toute hâte pour accourir sur le rivage et contempler ma goëlette, qui s'inclinait gracieusement sous la brise. L'aspect de l'île, dans cette partie, est aussi agréable que varié. Des collines dont une verdure animée recouvre les pentes douces et les sommets; des vallées ombragées par de riches plantations; plusieurs ruisseaux que nous distinguions parfaitement, et qui

rendent à la terre desséchée par les feux d'un soleil tropical la fraîcheur et l'humidité nécessaires à la végétation; enfin une belle cascade dont les eaux écumantes se précipitent dans un vallon; tous ces objets réunis sur un petit espace attiraient tour-à-tour et fixaient agréablement nos regards. De hautes montagnes dont les sommets sont arides et hachés, et qui doivent se refuser à toute espèce de culture, occupent le centre de l'île; mais ces montagnes cessent de paraître élevées quand on porte les yeux sur des pics de rochers nus et inaccessibles dont les flèches aiguës semblent appartenir à des clochers pointus et élancés de la renaissance.

Sur ces entrefaites, une pirogue pagayée par quatre insulaires accosta le navire, et bientôt l'un d'entre eux sauta bravement sur le pont. Il examinait tout avec attention et témoignait sa surprise en riant aux éclats. Quand il eut terminé son inspection minutieuse, nous lui offrîmes quelques bagatelles qui parurent lui faire plaisir; et pour nous prouver à son tour sa générosité, il nous fit don de toute sa défroque : à savoir de quelques plumes de paille-en-queue, fort sales, qui ornaient son chef!... Le cadeau n'était pas ruineux, mais on ne saurait donner ce qu'on n'a pas, et pour l'homme habitué à vivre nu, la moindre des choses vaut un habillement complet, surtout lorsque le tatouage couvre presque toutes les parties du corps.

A l'exemple de ses devanciers, le capitaine Marchand crut devoir prendre possession, au nom de la France, de l'île Roua-Poua, dont il fit la découverte en juin 1791; possession qui entraînait de droit, dans l'opinion reçue, celle des autres îles qu'il pourrait découvrir dans les mêmes parages. Cette cérémonie, dit le rédacteur du voyage de Marchand, se fit en attachant avec quatre clous, contre le tronc d'un gros arbre, une inscription qui indiquait le nom du *Solide* et de son capitaine, et la prise de

possession de l'île par les Français. Les naturels, à qui rien n'échappait de ce que pouvaient faire des étrangers, objet de leur curiosité et de leur admiration, ne se doutèrent certes pas qu'on s'emparait solennellement de la terre où reposaient les ossements de leurs pères, et qu'on leur donnait ainsi un maître dans un autre hémisphère, à plus de trois mille lieues de distance.

Pour plus de sûreté, on transcrivit ensuite cette inscription sur trois feuilles de papier, qui furent roulées séparément et renfermées dans trois bouteilles, qu'on boucha et cacheta soigneusement : l'une fut déposée entre les mains d'un vénérable chef; une autre fut remise à un homme d'un âge mûr; et la troisième fut confiée à la garde d'une jeune fille. Trois générations semblèrent à peine suffisantes pour répondre d'un dépôt si précieux. Quoi qu'il en soit, l'île Roua-Poua ou Marchand sera comptée dans le trop petit nombre des îles du grand Océan, dont l'effusion du sang n'a pas souillé la découverte. Le navigateur ne se doutait pas que cinquante-quatre ans plus tard la prise de possession serait accomplie par le gouvernement de son pays.

Les rochers de la baie de Possession où Marchand aborda, et ceux qui se prolongent dans la mer pour en former les pointes, diffèrent essentiellement des rochers de la baie de la *Madre de Dios* de l'île Tahou-Aita, lesquels contiennent des productions volcaniques ou différentes espèces de laves, dont quelques-unes sont remplies de coquilles blanches et verdâtres. La pierre dont sont formés les rochers de la baie de Possession, est grise, de la même qualité que celle de la plupart des carrières de France, et ne paraît avoir subi aucune altération. On distingue, dans plusieurs endroits, des couches parallèles inclinées à l'horizon; dans d'autres, les couches sont horizontales. Les pics qui dominent les hautes montagnes de l'île paraissent être de la même formation et ont la même couleur que les rochers dont les côtes sont formées. On ne

découvre aucune trace de feu, aucun indice de l'effet d'un volcan ; ces masses de rochers, accumulés et inclinés sous différents angles, sembleraient plutôt indiquer que cette île appartenait à une plus grande terre dont les parties basses ont été abîmées sous les eaux, ou que des secousses violentes qu'elle aura éprouvées dans un tremblement de terre auront affaissé le terrain, et occasionné l'éboulement et l'écroulement des rochers qui forment ses bords. Il est pourtant probable qu'en pénétrant dans l'intérieur de l'île, on découvrira quelques traces d'anciens volcans.

M. Dupetit-Thouars a estimé dernièrement la population de cette île à deux ou trois mille habitants. Sa longueur totale, du sud au nord, est de huit milles marins ; sa plus grande largeur, de cinq milles; son contour embrasse une étendue de vingt-deux milles. Elle est distante de Hiva-Oa de cinquante-cinq milles.

L'officier que j'avais envoyé à terre me déclara qu'il n'avait eu qu'à se louer de la conduite des habitants; mais n'ayant rien à faire sur cette île, nous fîmes force de voiles pour nous élever dans le nord. Le vent continuait à nous favoriser, et lorsque la nuit nous surprit, les montagnes de Roua-Poua étaient déjà bien loin derrière nous.

Au point du jour, des fous, des goëlettes, des frégates, des paille-en-queue et une multitude d'oiseaux de différents plumages vinrent voltiger autour de *l'Estrella*. Nous vîmes aussi beaucoup d'énormes poissons-volants. Quelques matelots s'étant mis à pêcher, ils prirent plusieurs grosses bonites et de superbes dorades qui furent un délicieux régal pour l'équipage. A neuf heures et demie du matin, nous pûmes distinguer clairement les côtes de Nouka-Hiva; Marchand ne l'a pas visitée, mais il l'a nommée île Baux, lui donnant ainsi par reconnaissance le nom de ses armateurs de Marseille.

Nous n'étions pas encore parvenus dans la baie *Taïo-Haé*, qu'une flottille de pirogues, chargées de naturels des deux sexes et semblables à celles de la baie de *la Madre de Dios*, se porta en toute hâte à notre rencontre de différents points de l'île. La goëlette était si basse et si petite, qu'elle fut en un clin d'œil couverte, encombrée de sauvages qui, dans l'impossibilité où nous étions de les surveiller, s'appropriaient tout ce qui leur tombait sous la main. Voyant que leur insolence croissait avec leur nombre, je fis armer de suite cinq soldats de marine que j'avais à bord, et refoulai sur le gaillard d'avant tous les naturels, tenus en respect par nos baïonnettes; en même temps, j'ordonnai de lofer à l'est, et nous nous éloignâmes de l'île toutes voiles dehors. La brise était fraîche, et la goëlette filait de huit à neuf nœuds; aussi, en peu de temps, et malgré les efforts de ceux des insulaires qui tentèrent de nous suivre en pagayant, nous distançâmes de beaucoup les pirogues. Plusieurs sauvages se jetèrent à la mer pour regagner leurs embarcations ou le rivage; c'était un sauve-qui-peut presque général. Sans craindre les dents meurtrières des requins et des bécunes, qu'elles savent éviter, des femmes, de jeunes filles s'élançaient par-dessus nos bastinguages et tombaient dans les flots, qu'elles fendaient joyeusement en développant à nos yeux des grâces inimaginables. Ce spectacle me rappela tout mon savoir mythologique, et je les comparai à des naïades ou à des sirènes se jouant au sein des ondes avec des faunes ou des tritons.

Quand le pont fut débarrassé, je laissai arriver sur la terre. Deux insulaires, qui paraissaient exercer quelque autorité sur leurs compagnons, dont ils n'avaient point partagé la panique, étaient restés près de moi. Je dirigeai leur attention sur une troupe d'oiseaux de mer qui tapissaient une roche, et nous en étant approchés, nous les saluâmes de cinq ou six coups de fusils

chargés avec du gros plomb. Une trentaine d'oiseaux tombèrent : les uns étaient tués ; les autres, blessés seulement, se soutenaient sur les eaux ou cherchaient à se dérober à nos coups par des plongeons répétés. Je fis un signe : les matelots me comprirent, et, s'élançant dans la mer avec l'ardeur et la vigueur du meilleur chien de chasse, ils m'eurent bientôt rapporté jusqu'à la dernière des innocentes victimes de ma [illegible].

Alors je leur montrai les blessures des oiseaux et le sang qui en découlait, leur faisant ainsi envisager la puissance de nos armes à feu. Jusqu'à cette époque, les Nouka-Hiviens n'avaient pas souvent expérimenté les effets meurtriers de la poudre ; les fusils et les canons ne leur étaient sans doute pas étrangers ; mais leur île n'avait guère été visitée que par de forts navires, par des frégates, des corvettes de guerre ou de grands baleiniers dont la masse leur avait imposé. Inspirer à mon tour de la crainte, tel était le but que je devais me proposer, et ce n'était pas chose facile avec une goélette si petite et un équipage composé de trente-cinq hommes environ, y compris les cinq soldats de marine.

Deux grandes pirogues restaient abandonnées des Nouka-Hiviens qui avaient fui à la nage. Je les montrai aux insulaires, et gouvernant sur l'une, je passai dessus et la brisai. Je fis braquer sur l'autre quatre espingoles des bastinguages, chargées à mitraille, et la mis pareillement en pièces.

— Mata ! mata ! s'écriaient les naturels saisis de frayeur. Pou ! pou ! disaient-ils en tremblant.

Le maître d'équipage de mon bord, qui avait vécu quelques années parmi ces sauvages, leur dit que je paierais aux propriétaires des pirogues le prix qu'ils en demanderaient. Les deux chefs paraissaient à la fois satisfaits et remplis de terreur touchant nos moyens de destruction. Je compris à leurs gestes qu'ils comparaient ma goëlette au vaillant espadon, qui ne craint pas

d'attaquer la baleine colossale, dont il sait éviter les atteintes par la prestesse et la rapidité de ses mouvements.

Le but que je m'étais proposé était atteint; j'avais prouvé que mon navire, aussi bien qu'un plus grand, était en état de se défendre et de réprimer toute espèce d'attaque. Je tenais encore à démontrer que le vent même ne pouvait entraver notre marche; aussi, dès que nous eûmes doublé la pointe Est de la baie *Taïo-Haé*, je fis serrer les voiles et armer douze avirons de galères; deux hommes furent mis à chaque aviron, et mes sauvages purent voir la goëlette filer ainsi quatre à cinq nœuds et avancer rapidement vers le fond de la baie, où je fus la mouiller. Une fois ancré, je donnai l'ordre de hisser les filets d'abordage, et je ne permis qu'à un très-petit nombre de naturels de monter à bord à la fois pour faire les échanges.

Nous nous procurâmes une quantité considérable de cocos, de bananes, de tarou, de fruits à pain et de poissons, ainsi que divers petits meubles et ustensiles, des armes, des étoffes et des ornements à l'usage des naturels. Nous eûmes aussi à nous garantir de quelques petits larcins; mais lorsque l'objet dérobé était réclamé, le voleur le rendait sans résistance, souvent même en riant, comme si le vol ne lui eût semblé qu'une espiéglerie. J'eus plus tard l'occasion de me convaincre que si le vol est pour ces peuplades l'effet d'une passion irrésistible, une espèce de besoin de la nature, qu'elle ne manque jamais d'exciter la vue d'objets nouveaux, il n'a rien de dégradant et qui mérite le blâme à leurs yeux; car je vis souvent des naturels des Marquises porter pendus à leur cou, en notre présence, des objets qu'ils nous avaient dérobés la veille ou le matin même. Je les crois beaucoup plus avisés aujourd'hui.

Mais pendant que le commerce de subsistances nous occupait, mes officiers et moi, un commerce d'une autre espèce s'intro-

durait à bord. On va comprendre sans peine ce que je ne veux que faire entrevoir : parmi les naturels amenés par les pirogues, se trouvaient un grand nombre de femmes et de jeunes filles avides de plaisir, qui ne demandaient qu'à échanger contre la moindre bagatelle, ou peut-être même à donner généreusement pour rien la seule chose trafiquable qu'elles eussent à leur disposition. Mes matelots n'étaient rien moins que des Joseph ; ils allèrent au-devant des vœux de ces Putiphar de l'Océanie.

Quelques puritains crieront au scandale, ils diront : Les missionnaires méthodistes, dont on a tant dit de mal, n'ont fait qu'empêcher ce dévergondage éhonté. — J'avoue qu'il est rarement toléré sur les navires français ; mais pourquoi donc est-il permis dans les ports même de la Grande-Bretagne, et partout et dans toutes les mers, à bord de tous les navires de sa gracieuse majesté la reine Victoria ? — Le besoin, la nécessité de retenir les équipages à bord, vous répondront tous les marins du Royaume-Uni. — Eh ! mon Dieu ! tranquillisez-vous, très-pieux protestant Lutteroth ; grâces à vos sages instructions, tout se fait maintenant d'une façon plus régulière ; si les femmes de l'Océanie n'ont pas cessé de venir à bord des navires offrir ce qu'elles croient devoir faire plaisir à leurs nouveaux hôtes, dans toutes les parties du monde les chrétiennes de toutes les sectes ont appris à vendre leur souillure et leur prostitution !!!

Mais détournons nos regards de ces scènes de désordre ; un tableau plus riant, et d'une teinte toute sentimentale, nous est offert d'un autre côté.

J'ai dit plus haut que Péters, mon maître d'équipage, avait déjà résidé aux Marquises ; c'était lui qui me servait d'interprète, et, placé sur le bastinguage, il se chargeait de faire comprendre aux naturels qui avaient terminé leurs échanges ou satisfait leur curiosité, qu'ils ne pouvaient demeurer plus long-temps et

devaient céder la place à d'autres. Inutile de dire que, parmi les visiteurs, il reconnaissait à chaque instant d'anciens amis qui témoignaient une grande joie de le revoir et s'empressaient d'aller offrir à son nez l'accolade d'usage.

Jugez de la surprise et de l'émoi de Péters !... Tout-à-coup, au milieu de quelques naturels qui s'avancent en pirogue, il croit reconnaître sa maîtresse, sa femme, une Nouka-Hivienne qu'il avait laissée enceinte et mère déjà, lorsqu'un navire baleinier l'emporta loin de ces contrées.

Péters craint de se tromper; immobile à sa place, il cherche à rassembler ses souvenirs... Mais le doute n'est plus possible; c'est elle! c'est bien elle! Accompagnée d'une jolie petite fille de huit à neuf ans et portant dans ses bras un enfant plus jeune de quelques années, une femme vient de se précipiter sur le pont et tombe dans les bras de son amant, où elle s'évanouit de bonheur. Quant au maître d'équipage, c'est avec peine qu'il résiste à tant d'émotions; ses yeux sont voilés de larmes, et il semble se partager entre les soins à donner à sa fidèle compagne et les caresses qu'il prodigue à ses enfants. Et nous, témoins de cette scène attendrissante, nous pouvions nous écrier avec notre poëte favori :

> Des doux objets de sa tendresse,
> Qu'à son riant foyer, toujours environné,
> Sa femme et ses enfants couronnent sa vieillesse,
> Comme de ses fruits murs un arbre est couronné.

Je raconterai plus loin l'histoire de Péters et de Pafa-Hé, fille d'un des chefs de cette île.

L'île Nouka-Hiva offre la même structure géologique que le reste de l'archipel. Une chaîne de hautes montagnes, en général dénuées d'arbres au sommet, la prolonge dans sa plus grande longueur et descend à la mer par d'autres chaînes escarpées, entre lesquelles se développent les fertiles vallées qui recèlent

les cases des habitants. Du reste, l'extérieur de cette terre n'a rien de bien riant; toutes les beautés naturelles se trouvent confinées dans l'intérieur des baies, dans les sillons formés par les ramifications de la chaîne des monts qui s'élèvent au centre de l'île. Au dehors, la scène est majestueuse et pittoresque; au dedans, gracieuse et attrayante; l'œil, effrayé d'abord par l'apparence stérile des rochers, se réjouit ensuite en contemplant les richesses végétales de l'intérieur des mouillages. Trois baies sont les seules connues sur l'île Nouka-Hiva; ce sont, en allant de l'Est à l'Ouest, la baie de Comptraller ou des *Taïpis*, la baie Anna-Maria ou *Taïo-Haé*, et la baie *Tchitchagoff* ou *Akani*.

Lorsqu'on vient du large, l'entrée de la baie *Taïo-Haé* est entièrement cachée, jusqu'à ce qu'on ait aperçu à l'Est un rocher noirâtre, haut, irrégulier, et séparé de la grande terre par un canal très-étroit; les indigènes appellent cet îlot, couvert de quelques arbres rabougris, *Mataou*, ce qui veut dire hameçon. A l'Ouest, s'élève un îlot conique d'un aspect grisâtre. A la pointe Est de l'entrée s'étend un long filon blanc qu'on prendrait pour une chute d'eau; ce n'est qu'en approchant qu'on reconnaît qu'une teinte particulière du rocher lui donne cette apparence. L'entrée de la baie est parfaitement sûre; elle forme un canal dont la largeur est d'environ un mille, et la longueur un mille et demi; des mornes escarpés et souvent taillés à pic le bordent des deux côtés : ils vont rejoindre une chaîne de hautes montagnes qui se dressent majestueusement dans le fond, tandis que, sur des plans plus rapprochés, la baie et la vallée qui l'encadre complètent cet imposant tableau.

Deux plages sablonneuses divisent la baie, de forme circulaire; elles sont séparées par un morne assez escarpé, sur lequel fut placée la batterie de Porter. Deux mots sur cet intrépide Américain.

En 1812 et 1813, dans la dernière guerre des États-Unis d'Amérique contre l'Angleterre, Porter commandait une corvette de la marine militaire de l'Union, et croisait dans l'océan Pacifique pour chercher et combattre les ennemis de sa patrie. Sorti d'un des ports du Pérou pour se préparer à ces luttes d'extermination, il était venu à Nouka-Hiva, et il avait construit un fort dans la baie *Taïo-Haé*, afin de s'assurer un refuge où il pût conduire ses prises, se réparer et se ravitailler en cas de besoin. Effectivement, aucun endroit mieux fait que cette baie pour couvrir la retraite d'un corsaire : entrée étroite et encaissée, facile à défendre; large plage, baie spacieuse, eau, vivres et bois faciles à se procurer; climat enchanteur, et propre à réparer les fatigues d'équipages épuisés par les combats et les longues navigations; tout s'y trouvait réuni.

Porter aborda à Nouka-Hiva le 25 octobre 1813, et décida que la plage de l'Est de la baie *Taïo-Haé* lui servirait à établir un camp; mais il lui fallut d'abord vaincre la résistance des naturels, qui s'opposèrent vigoureusement à sa descente. Dans cette circonstance, notre aventurier eut recours à un moyen fort connu, mais qui manque rarement son effet. La guerre venait de s'allumer entre les habitants de *Taïo-Haé* et la tribu des Happas : il se mit à la tête de ceux-là et marcha avec eux vers la baie de Comptraller. Les Happas furent vaincus, et le rusé corsaire se paya lui-même de son officieux concours, en se déclarant immédiatement souverain de l'île entière.

Mais ce que Porter n'espérait pas, sans doute, rencontrer à Nouka-Hiva, et ce qu'il eut le bonheur d'y trouver, ce fut une maîtresse aimante et dévouée, dans la personne de la jeune et belle Patini, fille du roi Kéata-Noui. Toutes les preuves d'amour qu'il reçut de cette femme auraient dû le décider à l'attacher à son sort; mais d'autres soins appelaient ailleurs l'aventurier, et

il abandonna ce noble cœur comme il quitta cet archipel, qui sait? peut-être sans une pensée de regret. Le chagrin de Patini en se séparant de son amant ne fut point adouci par le titre qui lui fut alors conféré de gouvernante et reine des îles Marquises, et de toutes les tribus réunies sous la loi du commandant Porter. Patini s'éleva au niveau de sa nouvelle dignité, et d'une jeune fille timide et faible, elle devint une femme pleine d'audace et de courage, et digne sous tous les rapports de commander les marins auxquels Porter avait remis la garde de sa conquête.

A peine Porter eut-il abandonné Patini sous la garde d'une faible garnison, aux ordres du lieutenant Gamble, que le fort fut attaqué par plusieurs milliers de naturels révoltés. L'esprit de révolte travailla aussi la petite troupe, et Gamble et une partie des siens se sauvèrent, avec une des prises de Porter, aux îles Sandwich, où ils furent faits prisonniers par les Anglais.

Quelques Américains restés fidèles à leur drapeau, ne pouvant plus résister au nombre toujours croissant de leurs ennemis, furent massacrés et sans doute dévorés par ces cannibales. Telle fut la fin tragique de l'expédition du valeureux Porter.

Toute sa vie, Patini conserva l'espoir de revoir son amant; toute sa vie, elle lui demeura fidèle; vivant seule, à l'écart, et usant ses yeux à guetter le vaisseau qui devait lui ramener l'objet de sa tendresse.

Hélas! en tous lieux, même en Europe, bien rares sont les Patini!!!

## CHAPITRE TROISIÈME.

**Descente à terre. — Habitations. — Climat. — Inondations. — *Moraïs.* — *Tabou.* — *Kikino.* — Maison d'un chef. — Nature et productions du sol. — Animaux. — Aliments. — Population. — Guerres. — Gouvernement. — Distinctions sociales. — Le roi Kéa-Toï est reçu à bord de *l'Estrella.***

La nuit vint nous surprendre au milieu de nos échanges, et ce ne fut pas sans peine qu'on réussit à renvoyer chez eux nos tenaces et curieux visiteurs ; quelques-uns et surtout quelques-unes restèrent sur le gaillard d'avant. Il était environ minuit, et tout l'équipage, les hommes de garde exceptés, se livrait aux douceurs du sommeil, lorsque je fus tout-à-coup réveillé par mon lieutenant. « Un grand nombre de feux, me dit-il, étaient allumés sur la côte, et nous devions nous attendre à une attaque. » Je montai de suite sur le pont, et ayant reconnu la vérité de son rapport, j'ordonnai le branle-bas général de combat. En une minute, tout le monde fut sur pied, et nous nous disposions à une vigoureuse défense, lorsqu'un examen plus approfondi me fit découvrir l'inutilité de nos préparatifs de guerre. Bien loin d'avoir à notre égard des intentions hostiles, les insulaires ne songeaient qu'à se livrer au plaisir innocent d'une pêche aux flambeaux, et les feux, objets de nos soupçons, provenaient de torches résineuses placées sur l'avant des pirogues et destinées à attirer le poisson, qui est ensuite percé à l'aide d'une espèce de trident emmanché dans un long bambou. Les femmes sont aussi d'excellents otages à bord, et rarement, ou, pour mieux dire, jamais un navire n'a été attaqué ayant un certain nombre de femmes insulaires. Le péril

s'était évanoui ; je fus me recoucher, et le reste de la nuit se passa fort tranquillement.

Dès que le jour parut, je descendis à terre avec le capitaine Martinès, Péters, mon maître d'équipage, et quelques hommes bien armés, afin d'explorer l'intérieur de l'île. Nous portions avec nous une petite cargaison de miroirs, de couteaux, de clous, de verroteries, et autres menus objets destinés à nous rendre propices les naturels dont nous pourrions avoir besoin. Les petits cadeaux entretiennent l'amitié, dit-on ; dans les îles de l'Océanie, ils la font naître ; et pour un eustache de six liards, un Nouka-Hivien va devenir votre inséparable, votre Pylade ; il vous offrira sa femme, sa fille, et, ce qui est cent fois plus précieux, il vous donnera à croquer, soit un des insectes dodus qu'il n'est jamais embarrassé de trouver dans sa chevelure, soit le morceau que ses dents auront trituré à votre intention. Les maisons, à Nouka-Hiva, longues et étroites pour la plupart, sont bâties sur une plate-forme de pierres sèches, élevées au-dessus du sol de deux à trois pieds. Les murailles consistent tout simplement en cannes de bambous entrelacées de feuilles de cocotier et de fougères. Le toit est à une seule pente et se compose de feuilles sèches. Ces cases ont, en général, neuf à dix pieds de long sur cinq ou six de largeur ; elles se divisent en deux parties bien distinctes : l'une destinée au coucher, l'autre aux repas et aux réunions de famille. Le sol est pavé de grosses pierres, assemblées assez proprement et recouvertes de nattes. Les calebasses, les haches, les instruments de pêche, les armes de guerre, les tambours, etc., sont suspendus aux parois et au toit. Nous remarquâmes aussi, en dehors des habitations, des plates-formes dallées avec soin. Péters nous dit que c'était là que les naturels venaient s'asseoir et se livrer à leurs jeux. Brave Péters ! chaque pas que nous faisions lui apportait un souvenir : ici, il avait

aperçu pour la première fois sa chère Pafa-Ilé; là, il s'était désaltéré avec elle aux eaux limpides d'un ruisseau; plus loin, il lui avait proposé de devenir sa compagne, etc. Aussi avions-nous de la peine à le suivre, car il déployait en marchant une ardeur que ne pouvaient tempérer ni ses cinquante-cinq ans, ni la chaleur qui était accablante.

L'air sain et robuste des naturels de Nouka-Hiva ne laisse aucun doute sur la salubrité du climat. Durant le séjour que je fis dans cette île, le thermomètre de Réaumur ne s'éleva guère au-dessus de 29° et ne descendit jamais au-dessous de 24°. Aux Marquises, comme dans toutes les régions tropicales, l'hiver est la saison des pluies; mais elles ne sont ni fréquentes ni continues; quelquefois même il s'écoule plusieurs mois sans qu'il tombe une goutte d'eau.

Du reste, les estrades sur lesquelles les maisons sont bâties, et l'habitude qu'ont les naturels de se servir d'échasses, prouvent assez que l'intérieur des vallées de ces iles est sujet à des inondations. Les Nouka-Hiviens marchent, courent, sautent sur leurs échasses comme ne pourraient le faire les plus agiles habitants du département des Landes; dès l'enfance ils s'y exercent et mettent beaucoup de soin dans la confection de ces instruments, dont le marchepied est toujours sculpté avec art. J'oubliais de dire qu'auprès de tous les villages se trouvent de petits *moraïs* ou cimetières, dont on n'approche qu'avec le plus profond respect. Péters, notre *cicerone* obligé, nous fit aussi remarquer un grand nombre de cocotiers au tronc desquels était attachée une bande blanche, de l'étoffe appelée *tapa* dans le pays. Ces arbres, nous dit-il, avaient reçu la consécration du *tabou*, c'est-à-dire qu'il n'était plus permis à personne d'y porter la main; les chefs même, qui sont *tabou* de naissance ainsi que toute leur famille, n'osent enfreindre cette défense. Il n'appar-

tient qu'aux prêtres de prononcer un *tabou* général; mais le premier venu a le droit d'en attacher un à sa propriété; il lui suffit pour cela de déclarer que l'esprit de n'importe qui y repose, et voilà sa maison bien gardée. Un drapeau blanc indique les lieux *taboués* et dont l'accès est interdit à la multitude; il en est à peu près ainsi dans toute la Polynésie. Toutes espèces de choses d'ailleurs, des maisons, des moraïs ou cimetières, des pirogues, des arbres, etc., etc., peuvent devenir *tabou;* et malheur au *kikino*, c'est-à-dire à l'individu assez imprudent pour violer cette consécration! Plus de salut pour lui! à lui les coups, à lui la mort dans la bataille! tel est le sort qui l'attend, et les prêtres savent s'arranger pour qu'il ne manque jamais de s'accomplir dans toute sa rigueur.

Péters marchait, marchait toujours... Il avait hâte, disait-il, de nous présenter aux parents de sa femme. Je m'expliquai sans peine un pareil empressement : quand on a pour beau-père un homme considérable, un des plus puissants chefs d'une île, on aime à le produire; c'est ce qui arrivait ici, et mon maître d'équipage tenait fort à nous convaincre que, s'il était descendu jusqu'à une Nouka-Hivienne, du moins n'était-il pas entré dans une famille de basse extraction. Vanité des vanités, tout est vanité!!

Enfin nous arrivâmes au palais de sa majesté non chrétienne. Ce palais consistait tout bonnement en une grande case d'environ vingt mètres de long sur quatre ou cinq de large; il était situé au bord d'un frais ruisseau et sous l'abri protecteur d'une forêt de grands arbres. Cette case, comme toutes les autres dans cet archipel, était construite sur une plate-forme de pierres un peu élevée au-dessus du sol; sa direction principale s'étendait du Nord au Sud.

Du côté de l'Est, s'élevait perpendiculairement jusqu'au faîte du toit un mur fait en bambous qui se touchent et interceptent

l'air. Ce mur pouvait avoir de six à sept mètres de haut. Le côté de l'Ouest était fermé par le toit à une seule pente qui tombait sous un angle très-aigu, presque à un mètre de la plate-forme. Les deux extrémités de la case et la partie de l'Ouest qui joignait le toit à la plate-forme étaient closes par des murs construits en bambous rapprochés, mais qui ne se touchaient pas et permettaient à l'air de circuler. Quant aux portes, elles se trouvaient du côté de l'Ouest; s'il est permis, toutefois, d'appeler portes d'étroites ouvertures par lesquelles on ne peut passer qu'en se baissant beaucoup; cette disposition des maisons est due aux vents d'Est, qui soufflent plus généralement dans ces parages.

Pafa-Hé, la femme de Péters, nous avait devancés, et ce fut elle qui se chargea de nous introduire dans la résidence peu royale de l'auteur de ses jours.

A l'intérieur, un seul appartement, dont les deux extrémités, plus élevées que le reste de la case, me parurent exclusivement réservées au chef. La partie intermédiaire de la chambre était divisée, dans le sens de la longueur, en deux parties à peu près égales; celle du fond était jonchée d'herbes sèches, sur lesquelles on étendait des nattes pour se coucher; c'était un dortoir commun à tout le monde. La partie antérieure servait d'officine, et rien n'y recouvrait les pierres du sol; c'est là que sont relégués les vases et ustensiles nécessaires à la préparation des aliments.

Sitôt que nous eûmes pénétré dans ce singulier palais, le chef vint au-devant de nous et me présenta gravement à sa femme et à ses nombreux enfants, parmi lesquels je distinguai plusieurs jeunes filles vraiment charmantes.

Le monarque nouka-hivien, dont la prestance, malgré son âge, était encore remarquable, me parut avoir fait quelques frais de toilette à notre intention : il était revêtu d'un grand manteau

d'écorce de tapa (*morea papireus*), une espèce de diadème de tresses de coco, garnies de nœuds de perles, ceignait sa tête, et d'énormes pendants ovales, en dent de baleine, ornaient ses oreilles; ses hanches étaient entourées d'un chapelet de chevelures, trophées glorieux arrachés aux crânes de ses ennemis; un collier de coquilles du plus beau poli pendait à son cou, et complétait un costume qui ne laissait pas d'être porté avec une certaine élégance. La figure, les mains, les pieds et tout ce qu'on pouvait apercevoir de la peau de Kéa-Toï, disparaissaient sous une triple couche de tatouages dont l'explication eût fort embarrassé un amateur d'hiéroglyphes.

La femme et les filles du roi étaient enveloppées dans de grandes pièces de *tapa*, et en face d'elles, bon nombre de curieux accroupis sur les pierres, ne perdaient pas un seul de nos mouvements. La reine avait les mains, les jambes et les pieds nus et élégamment tatoués.

Kéa-Toï me fit, par l'entremise de Péters, beaucoup de questions sur mon pays, sur son souverain, sur sa population, sur ses usages. Puis il me fallut devenir son *tayo* et changer de nom avec lui; dès ce moment, Kéa-Toï n'eut plus rien à me refuser, j'étais le maître de ses biens, de sa maison, de son royaume en général, et de son épouse en particulier. Lecteur, plaignez-moi : madame Kéa-Toï était âgée de cinquante printemps pour le moins, et je la voyais disposée à exiger de son mari par *interim* le rigoureux accomplissement des devoirs de sa charge, charge est le mot; mais j'eus le bonheur d'esquiver cette *bonne* fortune.

Je fis au roi quelques présents, et l'ayant engagé à venir me rendre visite sur mon bord, nous nous quittâmes très-satisfaits l'un de l'autre. J'avais l'intention de traiter avec lui l'objet important de mon voyage, la cession d'une contrée, d'une baie ou d'une partie de l'île où l'on pût fonder un premier établisse-

ment : mais [illegible] nous [illegible]

Nous [illegible] notre course [illegible] la roche [illegible] de [illegible] ment [illegible] tremi[illegible] naissance [illegible] faire croire que [illegible] forêts épaisses ou [illegible] les collines et [illegible] escarpes de quelques-unes [illegible]

Le cocotier [illegible] des tropiques [illegible] blanche [illegible] la Providence [illegible] fruits sucrés [illegible] le citronnier [illegible]

A côté des arbres à fruits on remarque [illegible] qui abrite [illegible] qui incline ses rameaux [illegible] ses lourds [illegible] fournissent aux naturels [illegible] le papayer aux fruits [illegible] rier à papier [illegible] étincelantes, etc.

Parmi les végétaux [illegible] îles et aussi belle que [illegible] quatre coins du monde [illegible] l'aro, dont la forme [illegible]

faibles; les jolies ronces et convolvulus, dont les graines rouges et grises et les calices violets se marient avec tant de grâce dans les chevelures noires des jeunes Nouka-Hiviennes.

Le cotonnier aux globules blancs et le café à pulpe rouge viendront bientôt mêler leurs rameaux à nos arbres fruitiers et à nos plantes potagères, dont je trouvai aussi quelques plants épars; des pommes de terre, des choux, des laitues; des oignons, des melons, des citrouilles, mais en très-petite quantité, provenant de graines apportées par les baleiniers.

Dans toutes les îles de l'archipel on rencontre beaucoup de cochons; ils sont libres et courent dans les montagnes, où ils se multiplient à l'infini; leur chair est très-savoureuse. Les habitants en élèvent aussi près de leurs habitations, ainsi que des poules; mais ils prennent peu de soin de ces dernières et n'en font de cas que comme moyen d'échange, et pour les plumes dont ils composent leurs parures. Le cochon, le chien et le rat étaient les seuls quadrupèdes connus dans toute la Polynésie avant l'arrivée des Européens. Les Nouka-Hiviens ont dû à la bienveillance de quelques navigateurs la naturalisation de plusieurs animaux utiles; mais il n'y a guère que le chat qui se soit propagé chez eux. Il est certain que les animaux d'Europe s'acclimatent très-bien entre les tropiques; mais que les naturels les ont exterminés pour en avoir la peau et les os. Ont-ils eu tort? je n'en sais trop rien. Un sol fertile leur offre spontanément une nourriture plus saine, plus appropriée au climat et à leur genre de vie, que celle qu'ils eussent pu tirer du règne animal. Et, à examiner la question sous le point de vue philosophique, il ne saurait être bien malheureux pour ces peuples que les Européens ne soient pas invités par trop de facilités à leur faire des visites fréquentes. La prise de possession les rendra-t-elle plus heureux? Non, sans doute, car la

civilisation écrase l'homme de la nature, comme le blé étouffe l'herbe qui croît à son pied.

La nourriture principale des habitants des Marquises consiste dans la *popoï*, qui est une préparation fermentée de l'arbre à pain; dans le taru, les iguanes, les patates, les cocos, les bananes et le poisson. Les indigènes ont un excellent moyen pour manger le poisson toujours frais : ils le dévorent cru et tout vivant, au sortir de l'eau; ils commencent par la tête, et bientôt tout y a passé, les petites arêtes comprises.

La *popoï* se prépare en enterrant ensemble une certaine quantité de fruits de l'arbre à pain; lorsqu'ils commencent à pourrir, on les retire et on en fait une pâte avec laquelle on forme des pains qui sont ensuite cuits au four. La pâte ainsi préparée, et mêlée avec du fruit nouveau de l'arbre à pain et de l'eau, se nomme la *popoï*. C'est une bouillie épaisse et de couleur jaunâtre, qui jouit de la réputation d'être très-saine et très-agréable au goût; cependant je dois à la vérité de déclarer que, malgré la meilleure volonté du monde, il ne m'a pas été possible d'en manger la moindre parcelle.

Pour cuire leurs aliments, les Nouka-Hiviens creusent un trou dans lequel ils allument du feu pour chauffer des pierres; dès qu'elles ont atteint le degré de chaleur convenable, on nettoie le trou, que l'on garnit au fond de ces mêmes pierres échauffées; on place dessus des feuilles de l'arbre à pain ou de bananier, puis le mets que l'on veut cuire, puis des feuilles, puis des pierres, et enfin de la terre; après un certain temps, on retire tout cela, et le mets se trouve cuit à point. Les viandes surtout acquièrent par ce mode de cuisson une saveur parfaite; de petits cochons cuits entiers et dont le ventre a été rempli de plantes aromatiques font des mets qui ne seraient point indignes d'une table européenne. Auprès de chaque habitation, on voit toujours un ou

plusieurs trous revêtus de pierres et recouverts de branches et de feuilles d'arbres; c'est là que les Nouka-Hiviens placent leurs provisions pour les conserver; c'est leur garde-manger.

L'île Nouka-Hiva, quoique la plus considérable de l'archipel, n'est pas aussi peuplée que Hiva-Oa; sa population, à l'époque où je la visitai, pouvait être de cinq à six mille habitants. On estime aujourd'hui la population totale des Marquises à vingt-cinq mille âmes environ.

Les Nouka-Hiviens ne connaissent aucune forme de gouvernement; ils suivent la loi naturelle, c'est-à-dire que chez eux, comme dans beaucoup d'autres pays, très-civilisés d'ailleurs, la raison du plus fort est toujours la meilleure. Les tribus vivent indépendantes les unes des autres et se disputent entre elles les vallées les plus fertiles, les bois les plus riches et les ruisseaux les plus abondants. De là des guerres continuelles et acharnées qui ont toujours été un obstacle à l'accroissement de la population. Ces guerres, d'ailleurs, sont conduites sans aucun ordre, sans aucune tactique; chacun agit à sa guise; lorsqu'une demi-douzaine d'individus sont tués dans un combat, on considère ce nombre comme très-grand, et il l'est en effet, si l'on a égard au nombre des combattants et à la fréquence de leurs batailles.

D'ordinaire, les tribus belligérantes se placent sur le penchant de deux collines opposées, laissant entre elles un espace assez étendu. Quelques guerriers en grande tenue s'avancent en dansant, et au milieu d'une grêle de pierres et de lances, vers leurs adversaires, qu'ils provoquent au combat. Aussitôt, un parti de guerriers rivaux se lancent à leurs trousses, et si quelqu'un, dans la retraite, tombe atteint d'un projectile, on l'achève à coups de lance ou de casse-tête, pour le porter ensuite en triomphe. Si les habitants des Marquises se battent souvent, en revanche ils sont fort poltrons; j'eus l'occasion de m'en convaincre. La seule

circonstance où ils montrent du courage, c'est lorsqu'un des leurs tombe au pouvoir de l'ennemi ; alors, mort ou vif, il faut le reprendre, l'honneur le commande, et honte sur le lâche qui fuirait.

Quant aux prisonniers, on les assomme généralement avant de les faire rôtir pour les manger ; mais quelquefois aussi on les place tout vivants sur un brasier ardent. Les vainqueurs font cercle et attendent, en chantant et en dansant autour de la victime de leur infâme cruauté, l'instant où ils pourront la dévorer. Une fois les vaincus cuits à point, ils se jettent dessus comme des bêtes féroces, les coupent, les taillent et les dépècent. Au chef d'abord le morceau le plus friand, la tête ; puis celui-ci s'empare d'une cuisse, celui-là saute sur une jambe, un autre sur une autre partie du corps ; enfin c'est une boucherie infernale dont le souvenir seul fait frissonner d'horreur et de dégoût.

Les femmes se contentent de regarder : elles ne demanderaient pas mieux peut-être que de participer au festin, mais on le leur défend expressément. Ceci est une superstition qui doit sans doute son origine aux appétits gloutons de ces cannibales, qui craignent de voir diminuer leur part de curée. Les Nouka-Hiviens s'imaginent que si leurs femmes mangeaient de la chair humaine, ils perdraient infailliblement la première bataille qu'ils livreraient ensuite.

Chaque tribu possède un ou plusieurs villages fortifiés, espèces de citadelles bâties sur les montagnes les plus inaccessibles ou à l'entrée des défilés, ressemblant aux pahs de la Nouvelle-Zélande. Ces fortifications sont faites de gros troncs d'arbres assujétis entre eux. Derrière ces murailles s'élève une espèce de plate-forme protégée par un parapet, d'où les assiégés lancent leurs projectiles. Il faut vraiment de l'artillerie pour forcer ces citadelles.

Depuis un grand nombre d'années, l'île Hiva-Oa a été plus troublée qu'aucune autre de l'archipel des Marquises. Tantôt la guerre y existe d'une vallée à une autre; tantôt les habitants d'une même vallée se divisent en partis hostiles et se disputent vivement les terres où ils ont vécu de longues années dans la plus parfaite harmonie. Aujourd'hui, presque toutes les populations des Marquises sont pourvues d'armes à feu, qui sont devenues, ainsi que la poudre, les articles les plus recherchés dans leurs échanges. L'argent commence à exciter leur convoitise; mais ils n'en connaissent pas encore la valeur réelle. Hélas! la civilisation leur aura bientôt fait perdre cette précieuse ignorance.

Nous avons dit que les Nouka-Hiviens ne connaissent aucune forme de gouvernement; le seul titre de distinction civile est celui d'*ariki*, qui correspond au titre de chef ou de roi. Ceux des *ariki* qui, par leurs qualités personnelles, par leurs succès dans la guerre, ou par la réunion d'un plus grand nombre de partisans, obtiennent une supériorité réelle sur leurs compatriotes, ceux-là, dis-je, reçoivent la dénomination d'*ariki-noui*, c'est-à-dire grand chef; il en existe quelquefois plusieurs dans une même vallée. Ces chefs ne reçoivent ni services ni tributs; mais leur opinion a un grand poids dans les circonstances importantes, et aucun *tabou* général ne peut être prononcé sans leur participation.

J'avais engagé papa beau-père, comme l'appelait plaisamment Péters, c'est-à-dire Kéa-Toï, qui était un des *ariki* les plus influents de l'île, à venir me rendre visite à bord de *l'Estrella*. Le lendemain, je le vis effectivement arriver. Sa femme, en toilette d'une certaine recherche, l'accompagnait. Une espèce de turban de toile blanche très-fine couvrait ses cheveux, où l'âge avait déjà semé quelques frimas, quoique les cheveux blancs ou gris soient fort rares, et un grand manteau de *tapa* était jeté négligem-

ment sur ses épaules et ne [illegible] quin-quagénaires. De plus, [illegible] qu'elle avait [illegible] suc de [illegible].

Tout cela ne [illegible] inquié-tudes. Est-il besoin de [illegible] du *tapu* me revenaient à l'esprit [illegible] alternative ou de faire à sa majesté [illegible] que les femmes ne [illegible] acte dont les plus [illegible] mois, ne se seraient pas [illegible] on le sait, les marins ne sont pas [illegible]

> La première [illegible]
> Est la même femme
> Et le [illegible] de l'amour

Le roi, dans sa visite, se montra [illegible] gauche ni ridicule, [illegible] paraissait surtout craindre de rien faire [illegible]

Entre les insulaires curieux, [illegible] avaient déjà visités, et Kea-Toi, la différence [illegible] reconnaissait sans peine, dans celui-ci, [illegible] par son intelligence au-dessus de ses semblables, [illegible] plupart, à la réflexion, que remplacent chez eux les instincts brutaux.

Le roi me témoigna le désir de voir manœuvrer mon artillerie, et je lui procurai cette satisfaction. Je fis aussi mettre en ligne tout mon équipage et mes cinq soldats de marine, et [illegible] l'exercice du fusil, auquel sa majesté voulut bien accorder son entière approbation.

Comme une goëlette appareille avec facilité, je fis lever l'ancre, et j'évoluai dans la baie, virant de bord et tirant des coups d'ca-

pingole à tribord et babord; mais lorsqu'on déchargea ma pièce de vingt-quatre sur pivot, ses majestés et leurs suites tremblèrent de tous leurs membres.

L'heure du dîner était arrivée; j'engageai mes hôtes à partager mon repas : ils acceptèrent, et se conduisirent pendant toute sa durée avec beaucoup de décence. L'usage que je faisais de ma fourchette parut seul les surprendre infiniment, car ils se contentaient de leurs doigts pour porter les aliments à leur bouche. Un couvert en étain était placé à côté de Kéa-Toï; je lui en fis cadeau, espérant que la possession de ces instruments l'habituerait tôt ou tard à s'en servir; mais, trompant mes prévisions, il se passa immédiatement la fourchette dans une oreille et la cuiller dans l'autre en guise de pendants.

A Nouka-Hiva, l'oreille est un réceptacle où se fourrent toute espèce de choses, trouvées, données ou volées, peu importe; on a vu des individus se pavaner en portant des baguettes de fusil suspendues à leurs oreilles, et on sait ce que pèse une baguette de fusil de munition.

La nuit, par son approche, vint donner à mes sauvages le signal de la retraite, et je fis saluer leur départ d'une décharge de toute mon artillerie, attention qui parut chatouiller très-agréablement l'amour-propre du roi tatoué. Une vieille paire d'épaulettes dont je l'avais gratifié entrait aussi pour beaucoup dans son contentement. Madame Kéa-Toï non plus ne partait pas les mains vides; une robe de chambre à ramages lui donna un air de souveraine, et le couple royal descendit à terre fort satisfait du tayo.

l'ameublement en est le même; seulement, la porte s'ouvre large et haute pour les fidèles.

Souvent, au milieu d'un bosquet de cocotiers, de casuarinas et d'autres grands arbres, sur une plate-forme pavée, s'élève une divinité en bois de la hauteur d'un homme et de l'aspect le plus difforme. Ses yeux et ses oreilles sont grands, sa bouche large, ses bras et ses jambes fort courts. A côté, se trouvent plusieurs autres idoles plus petites. Des faisceaux de roseaux se dressent près de là; de longues banderolles blanches voltigent dans l'air, accrochées à leur extrémité supérieure, tandis qu'à leurs pieds sont déposées des têtes de cochons et une foule d'autres offrandes, près desquelles pourrissent toujours quelques cadavres de malheureux immolés à la divinité de ce temple en plein air.

Voici pour le culte; passons à ses desservants.

Dans toutes les cérémonies des Nouka-Hiviens, on remarque des individus au costume étrange, à l'air inspiré, qui paraissent communiquer avec le ciel, en exécutant des danses, accompagnées de grimaces et de contorsions à désespérer le mime le plus exercé. Grande est l'influence de ces prêtres, de ces devins, de ces sorciers, comme vous voudrez les appeler, sur la population, qu'ils savent très-bien exploiter à leur profit. Divisés en plusieurs classes plus ou moins importantes, plus ou moins révérées, ils s'arrogent la distribution générale des *tabous*; pour prononcer un *tabou* particulier, ils n'ont qu'à vouloir; mais s'il s'agit d'un *tabou* général, il faut l'assentiment des chefs, qui sont, d'ailleurs, trop intéressés à les ménager pour le leur refuser jamais. Le *tabou* est, en quelque sorte, la seule loi d'institution divine qui soit connue et obéie, et malheur à qui la viole! Inutile de dire que ces prêtres, dignes émules des oracles de l'antiquité, connaissent à fond toutes les inventions ingénieuses, toutes les jongleries, tous les tours de passe-passe



par lesquels on peut en imposer aux esprits ignorants et crédules.

Quoi qu'il en soit, chez tous les peuples de la Polynésie on retrouve ce dogme si ancien d'un dieu unique, universel, qui donne la vie et l'intelligence à tout ce qui existe; d'un dieu en même temps créateur et créature, source infinie de toute vie, de tout mouvement et de toute action. Parmi les idées qu'ils ont sur la création des êtres animés, on remarquera qu'ils croient l'homme né de la terre.

Mais il paraît certain que les promesses de la religion ne vont pas, pour eux, au-delà de la vie présente. N'ayant qu'une idée très-vague d'une existence à venir, et n'admettant généralement ni peines ni récompenses à recevoir après la mort, presque tous meurent sans crainte comme sans espoir.

L'origine de ces insulaires est inconnue; quelques traditions, infidèlement transmises d'âge en âge, sont tout ce que j'ai pu recueillir à cet égard. Oataïa, leur père commun, et Oranava, sa femme, sont venus, disent-ils, d'une île nommée Vavao, et située quelque part à l'ouest de Nouka-Hiva. Ils apportèrent avec eux différentes espèces de plantes, dont leurs quarante enfants, excepté un, reçurent les noms. En réfléchissant à la position de la plus grande des îles Touya, qui porte le nom de Vavao, et dont les productions diffèrent peu de celles des îles Nouka-Hiva, on ne saurait refuser quelque vraisemblance à ce récit; cependant, il faut faire attention que les vents de sud-est qui règnent dans ces parages ne permettent pas de penser que des pirogues eussent été jetées de l'ouest à l'est.

A différentes époques, des missionnaires espagnols, américains et anglais, ont cherché à s'établir aux îles Marquises. C'est vers la fin du dix-huitième siècle que l'on essaya pour la première fois d'y faire pénétrer les lumières du christianisme.

Toutes ces tentatives sont demeurées, jusqu'à présent, sans résultat, et pas une conversion sincère n'a été obtenue. Espérons que les missionnaires déposés dernièrement par M. Dupetit-Thouars seront plus heureux que leurs devanciers et verront enfin les Nouka-Hiviens se ranger sous l'oriflamme de la foi chrétienne, comme ils ont déjà adopté les couleurs de notre drapeau.

Vous raconterai-je l'histoire tragi-comique de ce pauvre diable de missionnaire qui descendit, en 1797, à la baie de la *Madre de Dios* et eut l'insigne honneur d'être promu à la dignité d'*allumeur des feux du roi?* c'est-à-dire que, pendant l'absence du monarque, il devait le remplacer en tout et partout, même auprès de son épouse.

Or, si Harris avait fait vœu de chasteté, la reine ne se piquait point de pratiquer cette vertu, et, fatiguée de ne pas voir l'*allumeur* entrer en fonctions, elle en vint à concevoir des doutes sur la nature de son sexe, dont elle voulut s'assurer par elle-même. Surpris, durant son sommeil, par cette princesse et par ses femmes, l'infortuné missionnaire fut soumis à une perquisition des plus outrageantes pour sa pudeur, et dont les conséquences l'effrayèrent tellement qu'il s'enfuit dans les bois, où il faillit périr de misère et de faim.

Les Nouka-Hiviens attribuent à un dieu la naturalisation chez eux des cochons et des oiseaux. Ils ont une tradition à peu près semblable sur l'origine du cocotier, qui leur fut, disent-ils, apporté d'une île appartenant à un archipel situé à l'ouest du leur. Cette croyance est tellement enracinée dans leur esprit, que souvent des naturels des deux sexes se sont lancés, dans leurs pirogues, à la recherche de ce nouvel Eden. Mais on n'a jamais rien su du sort de ces émigrants, et probablement, hommes et canots, la mer a tout englouti! Est-il rien de plus triste

et de plus touchant à la fois que la conduite de ces sauvages qui quittent leur riante et douce patrie pour s'aventurer follement à la recherche de terres imaginaires? Besoin de l'*inconnu*, qu'on vienne après cela nier ta puissance!

Les Nouka-Hiviens, dit Porter, ont été stigmatisés du nom de sauvages; jamais expression n'a été plus faussement appliquée, car ils occupent une place élevée dans l'échelle de l'espèce humaine, soit qu'on les considère sous le rapport physique ou moral. Nous les avons trouvés braves, généreux, honnêtes, bienveillants, fins, spirituels, intelligents; la beauté de leur corps répond à la perfection de leur âme. Ils sont généralement au-dessus de la taille moyenne; leur visage et leurs yeux sont d'une beauté remarquable; leurs dents, blanches et plus belles que l'ivoire; leur figure, ouverte et expressive, reflète toutes les émotions de leur âme; et leurs jambes, qui unissent la vigueur à la grâce, pourraient servir de modèles à la sculpture. La peau des hommes est d'une couleur cuivre foncé; celles des jeunes gens et des femmes n'est que légèrement brune. Les femmes sont inférieures aux hommes en beauté; leurs bras et leurs mains sont admirables; mais d'un autre côté leur taille est peu gracieuse et leurs pieds sont déformés par l'habitude qu'elles ont de marcher sans chaussure. Du reste, elles se montrent rusées, coquettes, et se piquent peu de fidélité. Le premier de ces défauts prouve un esprit délié et susceptible de culture; le second n'appartient pas seulement aux Nouka-Hiviennes; quant à la fidélité, elle ne leur semble pas nécessaire, et leurs maris les en dispensent. Cependant, pénétrez dans leurs demeures, et vous serez témoin de l'affection sincère qui unit entre eux femmes, maris et enfants. Au-delà, on se regarde comme parfaitement libre; tous les liens paraissent brisés, et chaque femme dispose aussi librement de sa personne que les enfants de leurs actions.

Ce portrait, tracé par Porter, est assez vrai; mais on peut dire qu'il tend, chaque jour, à perdre de son exactitude. Comme la plupart des indigènes de la Polynésie, les Nouka-Hiviens sont loin d'avoir gagné dans leurs rapports avec les Européens, et aujourd'hui la violence et l'abus de la force ne sont pas plus inconnus chez eux qu'ailleurs. Pourtant, ce serait se tromper que d'arguer de l'habitude d'anthropophagie des habitants des Marquises pour prouver leur férocité, et je vois plutôt là un vice d'éducation qu'une marque de férocité. Il en est de même du vol, que les habitants des Marquises considèrent sinon comme une vertu, du moins comme une action qui n'implique, pour celui qui la commet, aucune idée coupable ou honteuse.

Chez les Nouka-Hiviens, pas de convention plus simple que le mariage, d'ordinaire environné, chez les autres nations, de tant de réserves et de précautions. Une jeune fille vous convient-elle, vous vous rendez, muni de quelques présents, chez ses parents; vous faites votre demande, et si vous avez le bonheur d'être accepté, vous emmenez immédiatement l'objet de votre flamme; à moins que vous ne préfériez profiter de l'hospitalité qui ne manquera pas de vous être offerte, et passer la première nuit de vos noces chez votre beau-père. Puis, si vous tenez à bien faire les choses, vous conviez quelques parents et amis à un repas, dont un cochon cuit à point et dûment arrosé de *kava*, infusion de la racine mâchée du KAVA (*piper metisticum*), fera les principaux frais, et tout est dit. La religion n'a rien à voir là; sa sanction est jugée tout-à-fait inutile.

Du reste ce mariage, si facilement conclu, peut se rompre avec la même facilité et dès que l'envie en prend à l'un des deux époux. On se quitte à l'amiable, et chacun s'en va de son côté, parfaitement libre de contracter une nouvelle union. Jamais de bruit,

de contestations; les enfants même ne font pas obstacle à la séparation, car, par une convention générale, dès sa naissance un enfant appartient au père ou à la mère, et il suit par conséquent l'un ou l'autre quand ils viennent à briser des chaînes qu'ils renoueront peut-être plus tard. Mais ne vous hâtez pas de conclure qu'aux Marquises

L'hymen est un lien charmant...

et sachez que les époux y trouvent rarement chez leurs femmes certaine particularité physique dont l'absence chez la sienne ferait le désespoir et la honte d'un mari parisien. Dans toute l'Océanie, les jeunes filles vivent fort librement et jugent inutile de se sevrer des plaisirs autorisés par le mariage. Une fois sous puissance d'époux, il est rare qu'elles se conduisent mieux; mais peut-être est-ce la faute des hommes, qui se montrent fort peu exigeants à cet endroit et se font même un devoir de les prostituer au premier venu.

On a vu que le costume des Nouka-Hiviens est, à très-peu de chose près, celui de la nature, et que portait sans rougir notre père Adam avant qu'il eût cueilli la pomme fatale. Quant à leurs coiffures et à leurs ornements, ils sont des plus variés; un volume ne suffirait pas pour les décrire tous. Les uns ont le sommet de la tête rasé; d'autres, les tempes seulement; ceux-ci portent les cheveux lisses; ceux-là se les font crêper; les dandys, les beaux les rassemblent sur les pariétaux et en forment deux espèces de cornes qui constituent le suprême bon genre.

La barbe se porte aussi de différentes manières assez semblables à celles en usage chez nos lions à tous crins du boulevard de Gand, à cela près toutefois que ceux-ci n'ont pas encore, comme les Mendoçains, l'habitude d'y suspendre des coquillages, des grains de verre coloré, des morceaux d'os, des dents de requin,

voire des dents d'homme, et autres bagatelles plus ou moins agréables à l'œil de la fashion nouka-hivienne. Lors de mon voyage aux Marquises, le rasoir et ses bienfaits y étaient ignorés, mais on le remplaçait sans trop de désavantage par une dent de requin, une coquille ou un morceau de fer suffisamment affilé.

Au premier abord, les femmes paraissent porter plus d'habillements que les hommes; mais si elles sont mieux parées, elles ne sont pas mieux vêtues. Une espèce de jupon d'écorce de mûrier entoure leurs reins et descend à peine à la moitié des cuisses, quoique sa destination soit d'atteindre jusqu'au genou; un autre morceau d'étoffe, jeté négligemment sur les épaules et assez long pour tomber jusqu'aux talons, enveloppe tout le corps, de telle sorte que l'imagination la moins vive et la moins vagabonde n'a pas de peine à se rendre un compte exact des contours voilés par la draperie.

A quoi bon, d'ailleurs, ces semblants de vêtements! comme de véritables amphibies, elles passent dans l'eau la plus grande partie de leurs journées et y paraissent aussi à l'aise que les requins, au milieu desquels elles se jouent sans ressentir la moindre crainte. Mieux initiées que les hommes aux règles du beau, elles ne se rasent point la tête, et laissent flotter au gré des vents leur noire et *belle* chevelure. Quand elles sont exposées à l'air, une large feuille de palmier leur tient lieu de parasol et garantit leur teint de la trop grande ardeur du soleil. Quelquefois, et surtout lorsqu'elles sortent de l'eau, elles s'enveloppent la tête dans un coin de l'étoffe qui est censée les couvrir. Quoique leurs oreilles soient percées comme celles des hommes, on en voit très-peu qui portent des pendants; mais elles se plaisent à y suspendre toutes les bagatelles qu'on leur donne. Une coutume générale parmi elles est de se frotter tout le corps d'huile de coco; elles communiquent, par ce moyen, à leur peau un

lustre qui passe pour une grande beauté. Les plus fringantes, ainsi que la fleur des dandys, s'oignent le corps de suc de papa, qui est analogue, pour les résultats, au blanc de perle, composition à laquelle les trois quarts de nos heroïnes de coulisses doivent la blancheur de leur teint.

Voulez-vous combler un Nouka-Hivien de joie? voulez-vous le voir sauter, danser, trépigner à vos yeux comme un mendiant que vous rendriez tout-à-coup possesseur d'un trésor inestimable? donnez-lui... une dent de cachalot. Aucun bijou, fùt-il d'ivoire, d'or, de diamant, ne vaut pour lui cet objet, apanage exclusif, aux Marquises et aux iles Fetgées, des gens comme il faut. Comment cette coutume est-elle la même dans ces deux groupes?

L'éventail, ou plutôt l'écran, joue aussi un grand rôle dans la parure de ces sauvages. Il est fait d'ordinaire de feuilles de palmier, et pourrait lutter pour la délicatesse avec les produits du célèbre Duvelleroy. Quatre figures de dieux, adossées deux à deux, composent les quatre faces du manche, qui est en bois de sandal, en ivoire, ou fait d'os humains, et toujours sculpté avec beaucoup d'art.

Les armes de guerre, les casse-tête, les lances, les frondes, les berceaux pour les enfants et les cercueils creusés dans un tronc d'arbre, les coupes, les jattes, etc., sont de même travaillés fort habilement.

Les étoffes de tapa en papyrus se fabriquent toutes au moyen du foulage, et ce sont les femmes qui se chargent de ce soin, sans employer d'autres outils qu'un bloc de bois rond et un battoir.

En fait d'agriculture, les Nouka-Hiviens sont fort arriérés. Le seul instrument aratoire dont ils se servent est un pieu aigu avec lequel ils remuent la terre, mère prodigue qui ne demande presque rien en échange des biens dont elle comble ses enfants.

La pêche se pratique de différentes manières, soit au harpon, soit au filet, ou à l'aide d'hameçons ingénieusement fabriqués en nacre de perle et imitant les poissons volants. Les indigènes ont encore une autre manière de prendre le poisson; elle consiste à répandre au fond de la mer, coupée par morceaux, la racine d'une certaine plante dont l'effet sur les poissons est tel, que bientôt ils remontent à la surface presque morts, et se laissent facilement saisir.

Un bon métier, aux Marquises, et qui ne chôme jamais, c'est celui de tatoueur. Dès qu'un individu a atteint l'âge de dix-huit à vingt ans, il se met entre les mains de cet artiste en piqûres, qui commence à lui zébrer le corps de mille dessins appropriés à sa tribu et à l'influence qu'il exerce sur elle. L'opération se fait au moyen d'une espèce de peigne d'écaille ou d'os, dont on trempe les dents dans une teinture noire et qu'on fait pénétrer dans la peau en frappant légèrement dessus avec une baguette de bois dur. Pour les femmes, le tatouage ne va pas au-delà des mains, des bras, des pieds, des lèvres et des oreilles. Les prêtres, les guerriers, les chefs, sont tatoués de la tête aux pieds; impossible de trouver sur leur peau le plus petit coin où le peigne du tatoueur n'ait pas incrusté ses indélébiles hiéroglyphes. Tout cela ne se fait pas sans douleur pour le patient, dont l'épiderme reste souvent enflammé plusieurs jours; mais on ne peut se soustraire à l'usage, et puis il faut bien souffrir pour être beau. Plusieurs voyageurs l'ont dit avec assez de justesse, le tatouage est un costume, et un homme tatoué n'est jamais tout-à-fait nu.

Les Nouka-Hiviens sont-ils propres?—Voilà une question que les récits des différents navigateurs qui ont visité ces peuples ne tendent nullement à éclaircir. Jugeant tous sur des exemples isolés et sans appel, les uns penchent pour la propreté; d'autres, au contraire, ne craignent point de délivrer un brevet de saleté



à l'archipel pris en masse. Quant à nous, nous ne trancherons pas la difficulté; seulement, nous dirons qu'aux Marquises nous avons trouvé des gens fort propres et d'autres fort sales; là, comme partout, les goûts sont partagés.

Paresseux avec délices, les Nouka-Hiviens ne montrent d'ardeur que pour le plaisir. Ils ont de nombreuses fêtes dont il serait assez difficile de connaître l'origine, et qui sont pour eux l'occasion de véritables saturnales. Ils se réunissent alors par bandes de quarante à cinquante et se confinent dans des maisons *tabouées*, où les membres de leur société seuls sont admis. D'autres fois, ils s'embarquent et vont passer le temps de leurs orgies dans quelque île voisine.

Chaque compagnie emmène avec elle une femme qui devient celle de tous et ne regarde pas comme un mince honneur d'avoir été choisie pour reine de ces désordres sans nom.

Les divertissements ordinaires consistent en chants et en danses, si l'on peut appeler ainsi des cris fort peu mélodieux et des sauts perpétuels accompagnés de mouvements de bras en haut et en bas, dont notre chorégraphie ne saurait donner aucune idée. En fait d'instruments de musique, les Nouka-Hiviens n'ont guère que le tambour; il y en a d'énormes et dont le son serait capable de faire fuir un sourd.

La langue a la plus grande affinité avec celle des îles de la Société, ou plutôt c'est la même langue, ce qui prouve que les peuples des deux archipels doivent avoir une commune origine, quoiqu'ils ne puissent pas, avec leurs pirogues, entretenir entre eux des rapports et franchir les deux cent soixante lieues de mer qui les séparent. Ce dialecte emploie cinq voyelles et seulement huit consonnes, parmi lesquelles notre *r* ne figure pas, et quoiqu'il soit rempli d'aspirations, il ne manque pas d'une certaine douceur. Le système de numération est décimal, et les

mots qui expriment les dix premiers chiffres cardinaux ne diffèrent point de ceux des autres archipels de la Polynésie.

Le jour et la nuit règlent la manière de compter le temps; le jour se divise en matin, en milieu du jour et en soir. Le retour des pleines lunes compose des périodes de temps qui ont des noms particuliers. Les treize mois lunaires forment à peu près l'époque qui sépare le commencement des pluies de la saison de chaque année; c'est sans doute à ce phénomène périodique ou à la floraison de quelques plantes que ces sauvages ont fixé le commencement de chaque année.

Aux Marquises, comme dans toute la Polynésie, les maladies les plus communes sont les affections cutanées, les abcès, les ophthalmies, auxquelles il faut joindre les inflammations des organes respiratoires, l'hydropisie, une espèce d'éléphantiasis nommée hobi, etc. Les scrofules abondent aussi. Je vis maintes fois à Nouka-Hiva des malheureux couverts d'ulcères dégoûtants; les enfants surtout sont très-sujets aux pustules et aux éruptions. Les maladies causées par le libertinage viennent encore compliquer et aggraver celles-là; cependant je dois dire qu'après un libre contact avec la population de Nouka-Hiva durant le séjour que j'y fis, aucun cas ne se manifesta à mon bord. Et Dieu sait si mes matelots avaient mérité qu'il en fût autrement!

Dans un pays où les maladies sont regardées comme le résultat de maléfices, l'exercice de la médecine doit être nécessairement du ressort des prêtres, et c'est aux *tahouas* ou prêtres de la deuxième classe qu'il appartient. A eux de chasser l'esprit malfaisant par leurs injonctions mystiques; à eux aussi la réduction des membres fracturés et toutes les opérations chirurgicales. On dit même, mais je ne garantis pas ce fait, qu'avec une dent de requin ils vont jusqu'à exécuter l'opération du trépan. Toujours est-il que la haine de ces Esculapes sans diplôme se satisfait sans

crainte, et le malheureux qui l'a encourue peut compter qu'à la première occasion ils s'arrangeront pour l'envoyer sans retard dans l'autre monde.

Ce n'était pas là le cas de mon vénérable *tayo*, du vieux Kéa-Toï, qui s'éteignit doucement sous le poids des années quelques jours avant mon départ de Nouka-Hiva. Belle avait été la carrière de ce chef, qui comptait par douzaines, suspendues dans sa demeure, les chevelures arrachées aux crânes de ses ennemis vaincus; aussi sa mort fut-elle suivie d'un deuil général et au-dessus de toute description. Pendant deux jours ce ne fut que cris, hurlements, plaies, blessures et sang ruisselant à flot sur le corps du défunt; on semblait, en se mutilant, se disputer à qui donnerait les marques de la plus vive douleur. Personne ne pouvait faire du feu ou manger avant la nuit, et dès qu'elle était venue les femmes se réunissaient pour chanter des hymnes de mort.

Pendant ce temps, on s'occupait à dresser dans le *moraï* de la famille un autel où le mort devait être placé immédiatement après l'accomplissement des cérémonies intérieures. C'était une sorte de petit échafaud monté sur quatre piliers et supportant un toit destiné à mettre le corps à l'abri des injures de l'air.

Quand le mort, dûment embaumé, fut placé dessus, ses parents et tous les membres de sa tribu vinrent recommencer leurs lamentations, augmentées cette fois des démonstrations plus éclatantes de douleur d'un pleureur sacré, qui devait visiter pendant plusieurs semaines le corps de l'illustre Kéa-Toï, près duquel on lui servirait ses repas.

Mais, à propos de Kéa-Toï, j'allais oublier de vous dire l'histoire que je vous ai promise de sa fille Pafa-Hé et de mon maître d'équipage Péters. Heureusement il n'est pas trop tard pour réparer ma faute, et je ne veux pas terminer ce chapitre avant d'avoir prouvé que je sais tenir ma parole.

Péters, Anglais d'origine et né de parents assez pauvres, était une de ces organisations aventureuses et hardies dont un homme de génie, Daniel de Foë, a immortalisé le type dans son Robinson Crusoé. Comme celui-ci, de bonne heure il fut tourmenté du désir d'aller sur mer, désir que tendait encore à augmenter la conduite de son père, qui se montrait fort sévère à son égard, et semblait n'avoir d'affection que pour son fils aîné.

Aussitôt après la mort de sa mère, qu'il aimait tendrement et dont la présence seule avait retardé son départ, Péters disparut, sans mot dire, de la maison paternelle, et s'achemina vers le port le plus voisin. Un navire se préparait à mettre à la voile; c'était un bâtiment anglais qui couvrait du prétexte spécieux de la pêche la contrebande qu'il allait tenter sur les côtes du Chili et du Pérou. Notre adolescent n'eut pas de peine à s'y faire admettre, et il commença sa première campagne en qualité de mousse.

Loin que son ardeur aventureuse se ralentît, Péters prit chaque jour plus de goût au métier, et il fit plusieurs voyages qui augmentèrent sensiblement son petit pécule; mais une circonstance imprévue l'obligea tout-à-coup de renoncer à la contrebande, dont il promettait de devenir l'un des plus actifs et des plus courageux soutiens.

Entre autres talents, Péters, qui était d'ailleurs le meilleur homme du monde, possédait celui de buveur, querelleur et boxeur très-adroit. Il était second à bord d'un navire qui faisait la contrebande sur les côtes du Chili et du Pérou. Les lauriers ou plutôt les pampres de l'officier finirent par troubler le sommeil du capitaine, brute fieffée s'il en fut et toujours ivre du matin au soir, quoiqu'il eût la sotte prétention de se croire le plus intrépide buveur des trois royaumes.

Un jour, pendant une relâche sur la côte du Chili, Péters est mandé dans la chambre du capitaine.

— Il paraît, Péters, lui dit celui-ci, que tu veux me faire concurrence. — Comment cela, capitaine? — Oui, tu passes pour le meilleur buveur du bord et pour le plus fort boxeur. — C'est vrai, capitaine, répond modestement l'interpellé. — Six mois de ta paye contre cette pile de quadruples que je t'enterre! — Je le veux bien, capitaine. — Tiens, voici deux verres et deux pintes d'eau-de-vie, nous allons boire du grog à ta santé!

Un verre est avalé, puis un second, puis un troisième. Péters demeure ferme sur les étriers, mais le capitaine commence à chanceler. Un quatrième presque sans eau, puis une douzaine y passent, et le capitaine glisse sous la table.

— Goddam! grommela-t-il en tombant, ce drôle m'a gagné.

L'amour-propre blessé ne pardonne guère... Quelque temps après la scène que nous venons de rapporter, le capitaine s'autorisait d'une faute insignifiante pour s'emporter contre Péters et le frapper au visage. Notre homme, qui ne pratiquait point le pardon des injures, sauta tout d'abord sur son supérieur, et joua si bien des poings qu'en moins de rien il le mit dans la triste nécessité de garder le lit pendant quinze jours.

Après cet exploit, Péters fut saisi, garrotté et mis aux fers, avec l'assurance qu'il n'en sortirait que pour payer de sa vie son infraction aux règles immuables de la discipline. Le capitaine voulait attendre qu'il pût jouir du spectacle de Péters, de son vainqueur en l'art de battre et de boire, attaché par les deux pieds à une barre de fer clouée sur le pont du navire. Mais il n'eut pas cette satisfaction; car pendant la nuit le prisonnier, aidé de matelots, qui l'aimaient parce qu'il était brave, juste et sévère, fut assez heureux pour briser ses fers, et gagner la côte sans encombre; il s'enfonça dans les terres, et ne s'arrêta que dans l'Araucanie, appelée par les Espagnols *estado indomito*, pays indompté.

Les Araucaniens, essentiellement nomades et guerriers, n'ont ni huttes, ni villages, ni villes. Comme les Patagons, ils vivent dans un mouvement perpétuel; toujours montés sur de rapides coursiers dont la multiplication fait à peu près leur seule industrie, ils dévorent l'espace, s'arrètent quand le repos leur est nécessaire, et plantent leurs tentes où ils se trouvent.

Péters était jeune et paraissait malheureux; il fut accueilli avec intérêt par ces hommes de fer dont les habitudes n'étaient pas sans charmes pour une organisation comme la sienne, et il prit part avec eux à plusieurs expéditions contre les possessions espagnoles du Sud. Son courage et sa présence d'esprit dans le danger ne tardèrent pas à le faire remarquer d'un puissant chef ou *toqui*, qui conçut une vive amitié pour lui et l'attacha à sa personne avec un titre équivalent à celui d'aide-de-camp.

La patrie est partout où l'on est bien, dit le proverbe. Péters regrettait peu son premier métier; il était devenu Araucanien de la tète aux pieds, et probablement il n'aurait jamais songé à quitter un peuple chez lequel il avait trouvé la plus cordiale hospitalité, si le sort, qui semblait s'acharner après lui, ne l'eût un jour fait tomber au pouvoir des troupes royales.

Voilà donc notre aventurier de nouveau menacé de la mort, sur laquelle il put méditer à loisir dans les prisons de la Conception, où on l'enferma en attendant l'heure de son jugement. Le commandant Porter, dont nous avons déjà eu l'occasion de parler, venait alors de relâcher dans le port de Tascaouana. Péters, en désespoir de cause, eut l'idée de se réclamer de lui. L'audacieux corsaire comprit tout le parti qu'il pourrait tirer d'un pareil homme dans ses croisières contre les Anglais, et il travailla sans retard à son élargissement, qu'il n'obtint qu'avec des peines infinies et en payant une assez forte somme en guise de rançon.

Un peu plus tard, nous retrouvons Péters parcourant en tous sens l'océan Pacifique sous les ordres de son nouveau maître; puis enfin nous le voyons aborder avec lui à Nouka Hiva et figurer au nombre des hommes qui, sous le commandement du lieutenant Gamble, furent chargés de veiller au maintien dans l'île de la souveraineté américaine. Mais après le départ de Porter, les indigènes, à l'instigation d'un Anglais nommé Wilson, qui était naturalisé parmi eux, se révoltèrent et refusèrent de payer le tribut convenu. D'un autre côté, l'insubordination éclata parmi les compagnons de Gamble, et plus d'une fois son autorité fut méconnue.

Après un mois de continuelles alarmes, la révolte dressa tout-à-fait la tête, et jetant leurs officiers à fond de cale, les matelots hissèrent le pavillon anglais et appareillèrent. Deux navires et dix soldats fidèles restaient encore à Gamble, qui défit d'abord les naturels; mais bientôt, craignant d'être accablé sous le nombre, il brûla un de ses vaisseaux, s'embarqua sur l'autre avec sa petite troupe, et réussit à gagner les îles Haouaï, où il fut pris par six bâtiments anglais. Quant aux Américains abandonnés dans le fort construit par Porter dans la baie Taïo-Haé, ils avaient été tous massacrés par les sauvages, à l'exception d'un seul homme qui parvint à s'échapper dans les montagnes : cet homme, c'était notre héros, c'était Péters.

Peu de jours après, une cérémonie importante se préparait dans une des plus riantes vallées de l'île Nouka-Hiva. Les populations accourent; l'air retentit des sons vibrants du tam-tam, et cinq ou six naturels dans la force de l'âge se relayent pour faire résonner plusieurs tambourins de diverses grandeurs. Dans de larges fosses, sous la pierre et la cendre cuisent des porcs tout entiers, partie fort importante de la fête, et près d'idoles en bois, grossièrement sculptées, deux troncs de cocotiers fichés

en terre supportent un cadavre. Pâle, defait, presque nu, un homme jeune encore est attaché à un poteau. Sa figure expressive a le type européen; aucune ligne de tatouage ne zèbre son corps, et la foule fixe sur lui des yeux avides et curieux. Ce prisonnier, c'est Péters, dont la retraite a été découverte, et qui va être immolé aux mânes d'un chef tué dans un combat.

Déjà s'avance majestueusement le grand-prêtre, vêtu d'un manteau blanc de tapa et coiffé d'un diadème de plumes coloriées; il est armé d'un casse-tête richement sculpté et va porter le coup fatal. Pas un mot, pas un cri ne part de l'assemblée; on n'entend d'autre bruit que celui des tambours qui résonnent sous les coups précipités des musiciens et semblent sonner le *hallali* funèbre.

Tout-à-coup, une femme, jeune, belle, à demi nue, s'élance; elle enlace le prisonnier dans ses deux bras, écarte avec respect le ministre de la mort, et fait signe qu'elle prend le prisonnier sous sa protection et saura bien le garantir de toutes les attaques.

C'était Pafa-Ilé, dont le cœur n'avait pas été insensible à la bonne mine de Péters. On pouvait difficilement refuser quelque chose à la fille d'un aussi puissant chef que Kéa-Toï, et elle finit par obtenir la grâce du prisonnier, qui acquitta, peu de temps après, la dette de la reconnaissance en devenant son époux. On naturalisa Peters en le tatouant à double et triple couche, et il passa ainsi plusieurs années le plus heureusement du monde, vivant avec sa femme dans l'union la plus parfaite et offrant aux indigènes l'exemple, si rare parmi eux, d'un ménage où la fidélité était réciproque.

Comment Péters put-il se séparer d'une famille adorée pour aller de nouveau affronter les hasards de la navigation? voilà de ces problèmes que nous laissons à analyser à de plus habiles que nous. Toujours est-il qu'il disparut un beau matin de Nouka-Hiva,

comme autrefois de la maison paternelle, sans rien dire à personne. Le ciel devait un avertissement à Péters : il le lui donna. Le bâtiment qu'il montait fit naufrage; obligé de gagner la terre la plus voisine dans les embarcations, presque tout l'équipage périt, et lui-même faillit perdre la vie.

Un baleinier qui faisait voile pour l'Amérique le recueillit, et il arriva sans encombre à Lima. Mais plusieurs années se passèrent avant qu'il trouvât l'occasion de regagner Nouka-Hiva, qu'il brûlait de revoir et où je le laissai. Il n'a plus été tenté depuis d'abandonner cette île, et probablement une forte et nombreuse lignée est là maintenant pour perpétuer le souvenir et la race de Péters, l'Anglais-Nouka-Hivien.

Nous ne quitterons pas cet archipel sans consacrer quelques lignes au capitaine Bruat, qui vient d'être nommé gouverneur général des îles Marquises.

Armand Bruat, né en Alsace, entra au service en 1811, à bord du vaisseau-école de Brest, où il ne tarda pas à se faire remarquer par sa hardiesse et son aptitude au travail. Il s'embarqua sous les ordres du commandant Bouvet; puis il fit une campagne à Copenhague, et aux Antilles, à bord du brick *le Hussard*.

En 1817, quelques mois après son retour en France, il partit sur la corvette *l'Espérance*, qui tint trois ans la station du Levant. Bruat trouve partout à se signaler; il est mis à l'ordre du jour pour sa courageuse conduite dans un incendie. Dans un furieux coup de vent, un homme tombe à la mer; Bruat n'hésite pas, et se précipitant dans les flots, il leur a bientôt ravi leur proie. A la fin de cette campagne, il est nommé enseigne.

De 1819 à 1824, il monte successivement *le Conquérant*, *le Foudroyant*, et en dernier lieu la frégate *la Diane*, où il reste trois ans en qualité d'officier de manœuvre. Il va ensuite des stations de Terre-Neuve à celle du Sénégal. Là il faillit périr victime de

son dévouement : un homme était encore tombé à la mer, et Bruat s'était précipité à son secours sans avoir égard à la tourmente qui mugissait. Plus de deux heures il lutta contre les flots, et ce fut à un miracle que l'équipage dut de n'avoir pas à pleurer la mort de cet intrépide officier.

En 1824, il passe sur la corvette *la Diligente*. J'ai dit, à la fin du premier volume de cet ouvrage, que ses conseils amenèrent la prise de *la Quintanilla*. Au retour, il fut nommé lieutenant de vaisseau.

Nous retrouvons Bruat figurant noblement à Navarin, en 1827; il reçut la décoration pour sa belle conduite dans ce combat. L'année suivante, il est mis à l'ordre du jour pour être allé sonder sous les canons du château de Morée, et il obtient le commandement du brick *le Silène*.

Il va ensuite croiser jusque sous les forts d'Alger, et fait de nombreuses prises sous le feu des Arabes. Ce fut alors qu'en suivant le commandant d'Assigny, qui montait le brick *l'Aventure*, il fit naufrage sur les côtes d'Afrique. Sur les deux cents hommes qui composaient l'équipage des deux bricks, cent dix furent massacrés. Parvenus à Alger après des dangers et des souffrances de toutes sortes, les deux commandants refusèrent le logement que le dey leur avait fait offrir chez les consuls d'Angleterre et de Sardaigne, et ne voulurent point se séparer de leurs équipages, dont leur énergie fit le salut. Pendant sa captivité, Bruat, au mépris de sa vie, eut l'adresse de faire passer à M. de Bourmont une note détaillée sur l'état et les ressources de la place. Depuis cette époque, il trouva toujours à se signaler, et les hautes fonctions dont il a été investi sont une juste récompense des services qu'il a rendus dans les divers commandements dont il fut chargé.

# CHAPITRE CINQUIÈME.

**Départ de Nouka-Hiva. — Poissons volants. — Dorades. — Marsouins. — Galères. — Requins. — Le ramora et le pilote. — Frégates. — Phénomènes de la mer. — Bonites. — Baleines.**

A notre départ des Marquises, départ qui ne s'effectua pas sans que plus d'une Nouka-Hivienne répandît bien des pleurs, nous fûmes assaillis par des troupes de poissons volants, signe caractéristique des mers tropicales. On ne se lasse pas d'admirer ces animaux élégants dans leur forme, gracieux dans leurs évolutions, qui surgissent du sein des flots, rasent leur surface, s'y maintiennent aussi longtemps que leurs ailes restent humides, et viennent quelquefois s'abattre sur le pont.

Le poisson volant, nommé *exocet* par les naturalistes, est un poisson aux couleurs scintillantes et de la grandeur des petits mulets de nos côtes. Il a quatre ailes, qui dans l'eau lui servent de nageoires; les deux plus rapprochées de la tête ont à peu près la longueur du corps, les autres sont beaucoup plus petites; elles sont formées de membranes transparentes, qui n'ont d'élasticité que lorsqu'elles sont mouillées; de sorte qu'il est obligé de plonger fréquemment, et lorsqu'il est vivement poursuivi, il semble ricocher sur les flots. Le volume considérable de leurs pectorales contribue aussi à donner à ces poissons la facilité de voler. Malgré cette double faculté dont la nature les a pourvus, il n'y a peut-être pas dans toute la création des êtres dont l'existence soit entourée de plus de dangers et qui doivent mettre en

[illegible] Leur chair, très-déli-cate, offre un [illegible] appât à une foule de poissons voraces, tels que bonites, thons, marsouins, souffleurs, tazars, qui, dans l'eau, les poursuivent avec acharnement; et lorsqu'ils parviennent à leur échapper au moyen de leurs ailes humides, la frégate à l'œil perçant, le paille-en-queue au bec long et affilé, l'albatros, le fou, le pétrel, le cordonnier et les autres oiseaux des tropiques, leur font de leur côté une guerre à outrance, fondent sur eux pendant qu'ils se soutiennent en l'air, et les saisissent avant qu'ils aient pu les éviter. La nuit, leurs bandes pourchassées venaient souvent se heurter contre les flancs du navire ou s'engager dans les cordages. Ces malheureux poissons sont tellement relancés de toutes parts, que le nombre de ceux qui parviennent à atteindre toute leur croissance n'est rien en comparaison des myriades que l'on voit à chaque instant surgir de l'eau et retomber dans toutes les directions; on dirait par une jolie matinée de printemps des bandes de chardonnerets qui s'élancent d'un buisson pour aller s'abattre dans les champs voisins.

De tous les ennemis du poisson volant, la dorade est le plus redoutable. Elle le poursuit sans cesse avec acharnement; on la voit s'élancer par bonds de plus de trente pieds et saisir sa proie, laissant après elle à la superficie des eaux, des cercles qui, lorsque la mer est calme, s'élargissent avec une admirable régularité. La dorade, nommée aussi dauphin par les marins français, est le plus beau poisson de l'océan; c'est lui qui a le plus d'élasticité dans ses mouvements; il est difficile de se faire une idée de l'éclat et de la magnificence de ses couleurs nuancées de vert, d'argent, de jaune, de bleu et de violet, dont les teintes varient alternativement selon les diverses évolutions qu'il exécute. On ne le rencontre presque jamais en grandes troupes comme les

autres espèces qui pullulent de toutes parts : ce poisson marche ordinairement par couples, et quelquefois, mais fort rarement, en plus grand nombre. La tête de la dorade est courte, son corps est élancé et élégant. Comme aliment, c'est le meilleur poisson des tropiques. Lorsque la dorade est prise, elle meurt sur-le-champ, ainsi que la plupart des poissons de mer. Les nuances dont sa peau se diapre pendant sa courte agonie sont admirables.

La bonite au dos bleuâtre, à raies longitudinales, au ventre argenté, est très-commune et se prend avec facilité, à cause de sa gloutonnerie. Ce poisson marche toujours par bandes nombreuses, et il suffit de jeter un appât pour qu'il y morde de suite. Le thon et le tazar sont de la même famille que les bonites; mais le premier atteint de bien plus fortes proportions; il y en a qui pèsent jusqu'à cent livres. Le second, remarquable par le vif reflet de sa peau verte et jaune lorsqu'il apparaît à la surface de l'eau, est plus svelte, a le corps plus allongé que la bonite; sa couleur, au lieu d'être bleuâtre sur le dos, tire un peu sur le vert, et le blanc argenté ou le gris de son ventre prend une teinte beaucoup plus claire et tire sur le jaune-vert.

Dans les mers tropicales, les marsouins sont les poissons que l'on rencontre le plus fréquemment, et toujours par troupes considérables. La nature semble leur avoir inspiré le besoin de vivre en société. Dans les calmes, ils venaient s'ébattre autour du navire sans paraître suivre aucune direction; mais dès qu'on les voyait prendre spontanément la même route, on pouvait être sûr que le vent allait souffler de ce côté. Je me plaisais à les regarder aller et venir dans tous les sens et sans trêve le long du bord, se jouant dans le remou ou dans le sillage du navire, qu'ils escortaient comme une troupe d'éclaireurs. Le navigateur qui les a comparés à une meute ardente, infatigable, entourant une voi-

ture de chasse, a donné une idée assez juste du singulier spectacle qu'offrent leurs mouvements. Le marsouin est, en effet, taillé pour la course; sa vélocité est étonnante, et sa force musculaire ne l'est pas moins; dans ces joyeux ébats, je le voyais souvent faire des bonds de vingt-cinq à trente pieds. Les matelots désignent ce poisson sous le nom ignoble et fort peu caractéristique de *cochon de mer;* les naturalistes l'ont, je crois, classé parmi les cétacés, l'espèce à laquelle il appartient est tout-à-fait distincte de celle des bonites et des thons. Sa peau, noire sur le dos et blanche sous le ventre, est épaisse d'environ six lignes; mais sur la tête et le cou elle a deux pouces. Comme celle de la baleine, elle recouvre une couche assez épaisse d'une graisse très-blanche, que l'on convertit en huile. Sa chair est noire et huileuse; cependant elle est mangeable après avoir été macérée pendant trois ou quatre jours; sa cervelle, bien dépouillée des filaments qui l'entourent, n'est pas mauvaise; je n'assurerai pas que Brillat-Savarin eût été de cet avis.

Parmi les merveilles qui venaient chaque jour étonner mes regards, il en est une qui frappa vivement mon imagination; c'étaient ces galères (mollusques de l'espèce des *physales, vélèlles porpites* et *béroé;* Dumont d'Urville, *Astrolabe*) élégantes, aux formes capricieuses et légères, voguant paisiblement leurs voiles déployées, et dont les vives couleurs étincelaient aux rayons du soleil. Souvent elles se présentaient par myriades, et couvraient d'immenses espaces. C'était alors un beau spectacle de voir ces voiles scintillantes, vertes, pourpres, roses, jaunes, violettes, flotter en lignes légères, s'incliner mollement sous l'impulsion de la vague agitée par une douce brise. Elles offraient l'aspect gracieux d'une flotte en miniature, il n'y manquait que des Myrmidons ou des Lilliputiens pour la manœuvrer. La galère est un être faible, à membranes transparentes et coloriées; de longs

filaments descendent sous son corps jusqu'à huit ou dix pouces, pour la maintenir constamment en équilibre sur les flots; sa partie supérieure a la forme d'une voile latine, ce qui lui a fait donner le nom de *galère* par les marins. Elle ressemble à ces petites barques à voile que dans leurs jeux les enfants lancent sur des bassins. La nature les a pourvues d'un singulier moyen de défense : lorsque nos jeunes marins inexpérimentés voulaient les saisir pour examiner de plus près leur organisation, ils étaient aussitôt punis de leur curiosité par une démangeaison dont la cuisson était plus vive que celle causée par l'ortie.

Dans les moments de calme, nous étions visités par des requins; nous en prîmes plusieurs, un entre autres d'une grosseur surprenante. Ce poisson, comme chacun sait, est excessivement glouton. J'accrochai à un émérillon (hameçon à chaîne) un gros morceau de lard : à la vue de cet appât, le vorace animal fit un demi-tour sur le dos et avala appât et hameçon. Aussitôt j'appelai les hommes sur le gaillard d'arrière pour le hisser; mais, craignant que la ligne qui retenait le croc ne fût pas assez forte pour résister aux secousses de sa terrible queue, je laissai filer et suivis les mouvements du requin qui, tantôt forçant sa marche, tantôt s'abîmant sous la quille, tantôt aussi plongeant à pic ou décrivant un arc de cercle avec sa corde roidie, se fatigua et s'épuisa en évolutions stratégiques; ses mouvements devinrent peu à peu moins violents, il finit enfin par rester immobile. Un matelot fit alors avec une forte corde un nœud coulant qu'il glissa sous la mâchoire de l'animal; on souqua fortement, le monstre fit un bond, mais il n'y avait plus rien à craindre; la corde tint bon. On mit une poulie de retour sur le bout du gui, et le requin se trouva bientôt suspendu en l'air. Ce fut pour lui un autre genre de gymnastique, chaque coup de queue qu'il donnait ébranlait le couronnement

ture de chasse, a donné une idée assez juste du singulier spectacle qu'offrent leurs mouvements. Le marsouin est, en effet, taillé pour la course; sa vélocité est étonnante, et sa force musculaire ne l'est pas moins; dans ces joyeux ébats, je le voyais souvent faire des bonds de vingt-cinq à trente pieds. Les matelots désignent ce poisson sous le nom ignoble et fort peu caractéristique de *cochon de mer;* les naturalistes l'ont, je crois, classé parmi les cétacés, l'espèce à laquelle il appartient est tout-à-fait distincte de celle des bonites et des thons. Sa peau, noire sur le dos et blanche sous le ventre, est épaisse d'environ six lignes; mais sur la tête et le cou elle a deux pouces. Comme celle de la baleine, elle recouvre une couche assez épaisse d'une graisse très-blanche, que l'on convertit en huile. Sa chair est noire et huileuse; cependant elle est mangeable après avoir été macérée pendant trois ou quatre jours; sa cervelle, bien dépouillée des filaments qui l'entourent, n'est pas mauvaise; je n'assurerai pas que Brillat-Savarin eût été de cet avis.

Parmi les merveilles qui venaient chaque jour étonner mes regards, il en est une qui frappa vivement mon imagination; c'étaient ces galères (mollusques de l'espèce des *physales, vélèlles porpites* et *béroé*; Dumont d'Urville, *Astrolabe*) élégantes, aux formes capricieuses et légères, voguant paisiblement leurs voiles déployées, et dont les vives couleurs étincelaient aux rayons du soleil. Souvent elles se présentaient par myriades, et couvraient d'immenses espaces. C'était alors un beau spectacle de voir ces voiles scintillantes, vertes, pourpres, roses, jaunes, violettes, flotter en lignes légères, s'incliner mollement sous l'impulsion de la vague agitée par une douce brise. Elles offraient l'aspect gracieux d'une flotte en miniature, il n'y manquait que des Myrmidons ou des Lilliputiens pour la manœuvrer. La galère est un être faible, à membranes transparentes et coloriées; de longs

filaments descendent sous son corps jusqu'à huit ou dix pouces, pour la maintenir constamment en équilibre sur les flots; sa partie supérieure a la forme d'une voile latine, ce qui lui a fait donner le nom de *galère* par les marins. Elle ressemble à ces petites barques à voile que dans leurs jeux les enfants lancent sur des bassins. La nature les a pourvues d'un singulier moyen de défense : lorsque nos jeunes marins inexpérimentés voulaient les saisir pour examiner de plus près leur organisation, ils étaient aussitôt punis de leur curiosité par une démangeaison dont la cuisson était plus vive que celle causée par l'ortie.

Dans les moments de calme, nous étions visités par des requins; nous en prîmes plusieurs, un entre autres d'une grosseur surprenante. Ce poisson, comme chacun sait, est excessivement glouton. J'accrochai à un émérillon (hameçon à chaîne) un gros morceau de lard : à la vue de cet appât, le vorace animal fit un demi-tour sur le dos et avala appât et hameçon. Aussitôt j'appelai les hommes sur le gaillard d'arrière pour le hisser; mais, craignant que la ligne qui retenait le croc ne fût pas assez forte pour résister aux secousses de sa terrible queue, je laissai filer et suivis les mouvements du requin qui, tantôt forçant sa marche, tantôt s'abîmant sous la quille, tantôt aussi plongeant à pic ou décrivant un arc de cercle avec sa corde roidie, se fatigua et s'épuisa en évolutions stratégiques; ses mouvements devinrent peu à peu moins violents, il finit enfin par rester immobile. Un matelot fit alors avec une forte corde un nœud coulant qu'il glissa sous la mâchoire de l'animal; on souqua fortement, le monstre fit un bond, mais il n'y avait plus rien à craindre; la corde tint bon. On mit une poulie de retour sur le bout du gui, et le requin se trouva bientôt suspendu en l'air. Ce fut pour lui un autre genre de gymnastique, chaque coup de queue qu'il donnait ébranlait le couronnement

du navire. Craignant que des secousses aussi multipliées ne fissent rompre le gui, je me déterminai à le faire traîner sur le pont. C'était une imprudence, car à peine le requin eut-il trouvé un point d'appui, qu'avec sa queue il renversa tout ce qu'il trouva à sa portée; le gaillard d'arrière était fort peu large et ne présentait pas un champ assez libre aux manœuvres du monstre; cependant, pour prévenir tout accident, un matelot s'approcha avec précaution et lui asséna deux grands coups d'anspect sur la tête; un autre, d'un coup de hache, lui coupa la queue; l'animal fit encore un bond, mais ce fut le dernier; il commença à vomir un sang noir, et tout son corps, saisi d'un tremblement nerveux, se roidit. Un homme allait lui ouvrir la mâchoire et examiner ses cinq râteliers, lorsque heureusement je l'arrêtai en l'avertissant que l'animal, malgré son immobilité apparente, pouvait, par un mouvement convulsif, couper le bras de celui qui serait assez imprudent pour l'aventurer dans sa gueule; et pour le lui prouver, je pris un anspect que je lui enfonçai entre les mâchoires jusqu'à l'estomac. L'horrible squale serra la gueule, et fit avec ses dents de profondes entailles dans ce morceau de bois.

La voracité du requin est connue de tout le monde. Chaque matelot a quelque histoire bien noire à raconter aux nouveaux embarqués. Il en est qui prétendent que des hommes ont été souvent atteints hors de l'eau par ce monstre; mais c'est une chose que son organisation rend extrêmement difficile. Pendant mes nombreux voyages et malgré l'innombrable quantité de requins que j'ai rencontrés à la mer, je n'en ai jamais vu un seul élever plus que sa tête hors de l'eau. La position de sa gueule au milieu et au dessous d'un long museau adhérent à l'épine dorsale et sans articulation près du cou, ne lui permet de saisir sa proie qu'en se renversant sur le côté, afin que la mâchoire inférieure puisse atteindre l'objet qu'il veut saisir;

comment lui serait-il possible de s'élancer hors de l'eau et d'aller attaquer sa proie de côté? Pour bondir il faudrait qu'il soulevât toute la masse qui pèse sur son large dos et sur ses immenses nageoires pectorales, toujours posées horizontalement. On voit rarement le museau du requin hors de l'eau; il montre seulement l'extrémité de ses nageoires dorsales et la pointe du lobe supérieur de sa queue. C'est à ces deux signes que l'on reconnaît de loin sa présence.

Les marins prétendent que le requin a l'odorat très-fin et qu'il suit les navires qui ont des malades à bord. Ce qu'il y a de certain, c'est que j'ai vu souvent, lorsque je faisais la pêche du cachalot dans la mer Pacifique, une ou deux heures après qu'un de ces énormes cétacés avait été amarré le long du bord, des bandes de trente à quarante requins le couvrir de morsures. Les navires négriers, où tant de créatures humaines entassées à fond de cale périssent de maladies et de chagrin, sont toujours suivis de troupes de requins.

Deux poissons seulement, tandis que tous les autres le fuient, recherchent sa présence : ce sont le ramora et le pilote. Trois ou quatre ramoras sont souvent attachés à sa peau, et cinq ou six pilotes, longs d'un demi-pied au plus, l'accompagnent habituellement; ils frétillent autour de lui, passent et repassent sans cesse autour de sa gueule, sur son dos, sur son ventre; et si quelque circonstance les en a séparés, ils semblent effarés, inquiets, et le requin lui-même ne paraît guère moins embarrassé. Dès qu'il les a perdus de vue, il les cherche de tous côtés et ne reprend son calme habituel que lorsqu'ils sont revenus. Leur secours lui est évidemment nécessaire : mais en quoi consiste-t-il? ont-ils la vue plus perçante? lui indiquent-ils sa proie? sont-ils enfin pour lui ce que le chien est pour l'homme? C'est ce que l'on ignore; et l'on en est réduit à ce

sujet aux conjectures. Ces poissons ne l'abandonnent que lorsqu'il est hâlé à bord : on les voit alors suivre pendant plusieurs jours le sillage du navire, puis disparaître, sans s'être ralliés à aucun autre protecteur.

Le requin est vulgaire : sa chair est coriace et indigeste ; cependant nous mangeâmes celui que nous avions pris, après avoir mis sa chair pendant quelques heures sous un poids très-lourd ; il fut accommodé avec force vinaigre, et les gens de l'équipage, que le régime du bord ne rendait pas difficiles, le trouvèrent sinon délicieux, du moins mangeable.

Le pilote a la peau jaune, semée de raies noires transversales ; il est d'une jolie forme, très-délicat, mais difficile à prendre.

Quant aux habitans des airs, le seul sur lequel je me bornerai à dire quelques mots est la frégate : les albatros, les damiers, les alcyons, appartenant à une zone plus tempérée, j'en parlerai plus tard.

La frégate est peut-être de tous les oiseaux le plus agile et celui dont le vol a le plus de portée. Elle se tient ordinairement dans les régions de l'air les plus élevées ; de là, elle plane sur l'immensité, plongeant ses regards dans toutes les directions pour découvrir sa proie. Elle est quelquefois à une si prodigieuse hauteur qu'on ne l'aperçoit que comme un point noir dans l'espace ; mais qu'une bande de poissons volants vienne à s'élever sur l'eau, aussi prompte que l'éclair, elle se précipite sur eux, les saisit à la surface des flots avant qu'ils aient pu chercher leur salut en se réfugiant dans leur élément ; puis elle remonte lentement et majestueusement dans les airs, jusqu'à ce qu'une proie nouvelle se présente. La vitesse de son vol tient du prodige ; souvent on la voit se précipiter avec la rapidité de la foudre, sans agiter les ailes, sans mouvement apparent, d'une hauteur de plusieurs milles, sur le poisson qu'elle veut atteindre. Le corps

de la frégate n'est pas grand, mais elle a des ailes de quinze à vingt pieds d'envergure; sa queue, fort échancrée, lui a fait donner par les Espagnols le nom de *tixereta* (ciseaux). Son plumage est noir, excepté sous le ventre, où il est d'une teinte claire.

Tout dans ces latitudes prend un caractère de luxe et de richesse prodigue, qui frappe l'esprit le moins observateur; et les phénomènes naturels les plus extraordinaires y apparaissent entourés d'une grandeur imposante que l'on chercherait vainement ailleurs. Souvent le soir, je me plaisais à contempler le coucher du soleil; c'est sous les tropiques que l'homme peut jouir des impressions profondes que produit l'aspect admirable de l'astre du jour, lorsque plongeant dans l'Océan, il semble se couvrir d'un manteau de cristal aux couleurs étincelantes, tant les reflets de ses rayons dorés brillent d'éclat et de lumière au milieu des nuages de pourpre qui les entourent.

Les nuits ne sont pas moins fécondes en merveilles; la phosphorescence de la mer aux tropiques est, avec les aurores boréales des pôles, le spectacle le plus pompeux que Dieu ait offert à l'admiration des hommes; et toutes les fois que je fus témoin de ce grand et magnifique phénomène, je demeurai long-temps plein de saisissement devant le tableau grandiose qui s'offrait à mes regards. L'Océan se déroulait devant nous tellement brillant que l'on eût pu le comparer à une immense nappe d'argent, ou parfois à une mer de lait dont il était impossible d'apercevoir les limites. Le navire, en fendant l'onde, faisait jaillir le long de ses flancs des jets de lumières étincelantes, aussi vives, aussi brillantes que celles de nos plus beaux feux d'artifice; quelquefois ce phénomène prenait un caractère plus imposant encore : on voyait d'immenses corps éclatants pirouetter sur eux-mêmes à la surface des eaux; d'autres fois des masses

embrasées semblaient rouler sous les vagues; enfin des flammes paraissaient s'étendre sur la mer, ou les nuages de phosphore errer sur les flots. Cette merveille est facile à expliquer : les poissons, par leurs mouvements répétés, agitent ces étincelles phosphoriques, dont l'éclat paraît si vif que les hommes eux-mêmes, lorsqu'ils se baignent dans ces mers, conservent sur leur corps quelque partie lumineuse après être sortis de l'eau.

Cette phosphorescence est toujours un nouveau sujet d'étonnement, quoique pendant des mois entiers on voie ce spectacle se renouveler chaque nuit. La mer est phosphorescente sous toutes les zones, elle l'est même souvent à un haut degré sur le banc de Terre-Neuve; mais celui qui n'en a pas été témoin dans la zone torride ne peut se faire qu'une idée imparfaite de ce spectacle. La mer est beaucoup plus lumineuse aux approches de la tempête et lorsque le temps est lourd et couvert.

Newton attribuait ce phénomène au fluide qui se dégage des molécules de tous les corps solides échauffés par une cause quelconque; Forster l'expliquait par le frottement électrique de l'eau contre le corps du navire; d'autres ont pensé que la division à l'infini de débris de corps morts pouvait faire considérer la mer comme un fluide gélatineux et par conséquent lumineux. Mais M. de Humboldt, s'élevant à la hauteur des connaissances physiques actuelles, fit comprendre que ces différentes explications n'étaient pas admissibles, et qu'il serait plus naturel d'en rechercher la cause dans les molécules phosphoriques qui se dégagent des corps de plusieurs animaux, soit vivants, soit morts. Ces conjectures ont été pleinement confirmées par les expériences récentes des navigateurs modernes, et en particulier de l'infortuné d'Urville, dans son voyage sur *la Coquille*. Voici comment il s'explique à ce sujet : « Des jets de lumière figurant parfaite« ment en éclats des chandelles romaines dans les feux d'arti-

« fice jaillissaient en tous sens à la surface de la mer et filaient « le long du bord sous la forme de globules enflammés, aux- « quels on eût assigné difficilement moins de six lignes de dia- « mètre.

« Ces globules surtout attirèrent mon attention, et j'étais per- « suadé qu'ils devaient être émis par quelque animal ; armé d'un « filet d'étamine, je m'efforçai d'en saisir quelques-uns, mais à « peine le filet était-il sorti de l'eau que le globule lumineux se « réduisait à un point et finissait bientôt par disparaître, sans « qu'il fût possible de deviner ce qui pouvait le produire. Enfin, « après de longues recherches, je parvins à découvrir que le « point lumineux provenait d'un atome animé semblable à un « brin de poussière, et à l'aide d'une forte loupe je reconnus « que cet animalcule était un crustacé infiniment ténu et pres- « que diaphane. C'est à la propriété fortement réfringente des « gouttelettes d'eau dont ils sont entourés qu'on doit attribuer « sans doute la vive lumière que ces atomes animés peuvent « émettre ; elle est d'autant plus intense qu'ils sont plus voisins « de la surface ; à une certaine profondeur leur amas ne forme « plus qu'une lueur blanche et confuse. »

Je dois cependant ajouter qu'en Angleterre on a rendu l'eau lumineuse en y jetant de la saumure de hareng, et que des expériences galvaniques très-curieuses et bien connues du monde savant ont démontré que l'état lumineux d'un grand nombre d'animaux vivants dépend d'une irritation des nerfs.

Un banc de bonites s'approcha de notre navire au commencement de la brise ; on en prit à l'hameçon une grande quantité, et l'équipage en sala plusieurs grands barils ; mais le lendemain, voyant qu'on pouvait les prendre avec facilité, on finit par ne plus faire de provisions. En effet, des myriades de ces poissons nous accompagnèrent pendant quinze jours au moins, et lors-

qu'on voulait manger une bonite, il suffisait de jeter un hameçon n'importe dans quelle direction; en moins d'une minute la pêche était faite.

Des baleines appelées *fin-back* ou *bunch-back* par les Anglais, parce qu'elles portent un aileron ou une espèce de bosse sur le dos, paraissaient à l'horizon et nous donnaient le spectacle, toujours intéressant pour le voyageur, de ces jets d'eau, ou plutôt de ces vapeurs semblables à de la fumée qu'elles lancent dans les airs. Les baleines les plus grandes et les plus hardies s'approchent des navires presque jusqu'à les toucher; elles les croisent, en traversent la marche en tous sens, et passent même quelquefois sous sa carène. L'huile que l'on en retire est d'une qualité très-inférieure, et cette circonstance, jointe à la force de ce cétacé, à la violence de ses mouvements, qui mettent les canots en danger, en ont fait abandonner la poursuite; aussi abondent-elles dans ces mers. Lorsqu'on les attaque, le harponneur, avant de s'attacher à l'animal, s'efforce toujours, autant que possible, de couper avec sa pelle le nerf du dessous de la queue, car dès que la baleine se sent piquée, elle en frappe l'eau avec tant de force et de vitesse, qu'il est presque impossible aux embarcations de l'approcher pour la tuer. Ces deux espèces de cétacés lancent l'eau perpendiculairement; c'est ce qui les distingue des autres, et en particulier de la baleine rouge ou baleine à fanon proprement dite, qui souffle l'eau en arrière, non en colonne élevée, mais comme une bouffée de vapeurs. J'aurai occasion de parler ailleurs et en détail des différentes variétés de baleines.

## CHAPITRE SIXIÈME.

**Archipel Dangereux ou des îles basses Pomotou. — Archipel des îles de la Société. — Eïméo. — Baïatéa et Tahaa. — Bora-Bora. — *L'Estrella* touche sur un banc de corail. — Arrivée à O-Taïti. — Description de l'île. — Papéïti. — *Moutou-Outa.* — Coup d'œil sur l'histoire d'O-Taïti. — Les révoltés de la *Bounty.* — Histoire de John Adams.**

Quelques jours se passèrent, pendant lesquels la brise fut bonne et le temps très-agréable; mais à l'approche des îles qui composent l'archipel Dangereux, le vent cessa d'être régulier, et nous éprouvâmes des grains violents accompagnés de torrents de pluie. Ces mauvais temps règnent habituellement dans ces parages, où ils augmentent de beaucoup les dangers, si grands déjà par eux-mêmes, de la navigation.

Des îles, d'une structure géologique très-différente, forment l'archipel connu tantôt sous le nom d'archipel de la Mer Mauvaise, tantôt sous celui d'archipel Dangereux ou des îles basses Pomotou. Les unes sont hautes, d'origine volcanique, et peuvent être aperçues de loin; les autres, les plus nombreuses, sont toutes formées de coraux, s'élèvent peu au-dessus de l'eau et ne se laissent voir que de très-près.

De plusieurs de ces points de terre, que nous rangions à petite distance, se détachaient des pirogues à balanciers, pagayées par des hommes presque nus et de l'aspect le plus misérable; mais nous ne pûmes recevoir aucun de ces visiteurs : le vent étant redevenu bon, favorisait nos désirs, et nous poussait avec force vers O-Taïti.

D'abord, doit-on dire Taïti ou O-Taïti?—Aux premiers navigateurs qui les questionnèrent sur le nom de leur île, les naturels répondirent O-Taïti, ce qui veut dire c'est Taïti. Et les étrangers, dans l'ignorance où ils étaient de la langue, confondirent tout naturellement le substantif avec le verbe. Taïti est donc le véritable nom de la terre féerique où nous allons aborder; mais celui d'O-Taïti ayant généralement prévalu, nous le conserverons dans cet ouvrage.

Le soleil venait de se lever dans toute sa splendeur tropicale, et l'atmosphère commençait à s'embraser de ses feux, lorsque la reine de l'Océanie se montra devant nous, verte et parée comme une oasis. Nous ne tardâmes pas à apercevoir, un peu plus à l'ouest, l'île d'Eïméo, dont le pic semble faire le pendant de celui d'O-Taïti. Nous continuâmes à nous approcher, et bientôt nous fûmes tout près de la côte, où se déroulaient les plus ravissants tableaux. Çà et là, au milieu des cocotiers, des orangers, des bananiers et des arbres à pain qui bordent tout le rivage et attestent la prodigieuse fertilité de cette perle brillante de la Polynésie, s'élevaient des groupes de cases qui semblaient nous inviter à aller nous reposer sous leur riant abri.

Onze îles composent l'archipel des îles de la Société : ce sont, sauf quelques variations de noms, Maïtia, O-Taïti, Eïméo, Tabou-Emanou, Guaheïné ou Wahine, Baïatéa, Tahaa, Bora-Bora, Toubaï, Maupiti, et l'île basse Tatoua-Róa.

Comme toutes ses sœurs, O-Taïti est cernée par un rescif de corail, qui s'élève jusqu'à la surface de l'Océan, dont il arrête l'impétuosité, laissant entre la terre et lui un canal où les eaux sont toujours tranquilles. Dans certains endroits, le rescif touche la côte; ailleurs, il s'en écarte à quelque distance, et forme ainsi plusieurs bons ports où l'on pénètre par des brèches naturelles faites dans cette ceinture.

O-Taïti est une terre élevée qui s'abaisse de tous côtés vers la mer. Des montagnes presque inaccessibles en occupent l'intérieur, et le littoral seul est habité et cultivé. Cette île s'allonge en deux péninsules inégales unies l'une à l'autre par un isthme très-bas et que submergent les hautes marées. La plus grande, de forme à peu près ronde, est O-Taïti proprement dite; l'autre, de forme ovale, est désignée sous le nom de Taïtia-Babou. Leur ensemble s'étend du Nord-Ouest au Sud-Est, sur une longueur de quarante milles, et sur une largeur qui varie de six à vingt-et-un milles, par 17° 28′ à 17° 56′ de latitude Sud et de 151° 24′ à 152° 1′ de longitude Ouest.

L'île Eïméo, dont on attribue la découverte à Quiros, offre plusieurs mouillages excellents; sa circonférence est d'environ vingt-cinq milles, et l'on a évalué dernièrement sa population à 1,200 habitants.

Baïatéa et Tahaa sont deux îles élevées que réunit un banc de rescifs. De petits îlots boisés les environnent sur une étendue de vingt-quatre milles du Nord au Sud, avec une largeur de cinq à douze milles, par 16° 31′ à 16° 56′ de latitude Sud, et 153° 40′ à 153° 56′ de longitude Ouest. Ce groupe fut découvert par Cook, en 1769. On trouve à Bora-Bora un bon mouillage, situé par 16° 30′ latitude Sud et 154° 6′ longitude Ouest. Cook fit aussi la découverte de cette île, qui ne renferme qu'un petit nombre d'habitants.

C'est un spectacle vraiment admirable et au-dessus de toute description que l'aspect d'O-Taïti, quand on la serre d'assez près pour voir la mer se dérouler sur les rescifs qui l'entourent; et pour en distinguer en même temps les baies spacieuses, dont l'eau calme et tranquille est toujours unie comme une glace; les profondes vallées, les montagnes couvertes de la plus riche végétation, et d'où s'élancent en rubans argentés des milliers de

[illegible] nous le répétons sans crainte [illegible] les plus gracieuses fictions de [illegible]

[illegible] derrière nous la [illegible] toute la partie Nord-Ouest [illegible] moment de doubler la pointe [illegible] établi son observatoire, lorsqu'un craquement [illegible] dans les flancs de la goélette. Il n'y avait pas à en douter. l'*Estrella* heurtait un bas-fond, elle tâtonnait. Nous [illegible] tous, glacés d'effroi, et nous attendant d'une minute à l'autre à voir le navire s'entr'ouvrir sous nos pieds. Nous venions d'échouer sur un banc de corail, que les cartes ne signalent pas, et qu'une différence dans la couleur des eaux aurait dû seule trahir. Un instant, on put espérer que *l'Estrella* ne ferait qu'effleurer les pointes des madrépores, mais cette illusion fut de courte durée. Une nouvelle secousse se fit sentir, et la pauvre goélette s'arrêta comme clouée au rocher, tandis que sa mâture, chargée de voiles, fouettait l'air, et cédant à la violence du vent, menaçait de couvrir le pont de ses débris.

Un seul espoir nous restait. Si le rocher sur lequel nous étions engagés formait l'extrémité du banc, il n'était pas impossible qu'une grande surface de voiles fît glisser *l'Estrella* sur les coraux, et la rejetât dans des eaux plus profondes. Je donnai l'ordre de sonder : la sonde rapporta de dix-huit à vingt pieds d'eau devant. La proue du navire flottait et tendait à entraîner l'arrière, qui seul était accroché. Tout le monde suivait dans une consternation muette les incidents de cette lutte, d'où dépendait le salut ou la ruine du bâtiment. Affreuse incertitude et dont un marin seul peut comprendre toutes les angoisses ! Enfin un coup de talon ébranle le [illegible], fait craquer les mâts,

et la goëlette se redressant gracieusement, fend de nouveau les ondes et s'éloigne de toute la vitesse de sa voilure du lieu qui eût pu lui servir de tombeau. Mais *l'Estrella* avait payé sa dette au rocher, elle partait avec une forte voie d'eau que nous parvînmes heureusement à étancher, lorsque nous fûmes mouillés.

Après avoir doublé la pointe Vénus, qui est le point le plus Nord de l'île, je fis hisser le pavillon et tirer un coup de canon, afin d'appeler un pilote à bord. Il nous était nécessaire pour nous guider au milieu de ce labyrinthe de coraux qui menaçaient de nous enserrer dans leurs redoutables ramifications. Sur ces entrefaites, cinq ou six pirogues, venant de la baie Matavaï et des lieux environnants, nous accostèrent. Parmi les indigènes qui les montaient se trouvait un Anglais qui me fit l'effet d'un franc vaurien et me déplut tout d'abord. Il voulut prendre avec nous les airs insolemment protecteurs qu'il affectait vis-à-vis de ses compagnons, si bien que je ne tardai pas à l'inviter à déguerpir au plus vite de notre bord, s'il ne voulait pas que nous eussions recours à la force pour l'y contraindre. Cette menace eut un plein succès, et fut suivie de la disparition de l'Anglais, dont la retraite précipitée ne s'effectua pas sans exciter un rire général parmi les bons insulaires qui l'accompagnaient.

Nous louvoyâmes sous petites voiles, devant la baie de Matavaï, jusqu'à l'arrivée du pilote; puis nous nous dirigeâmes, d'après ses conseils, vers la rade de Papeïti, qui nous offrait un excellent mouillage. Peu de temps après, nous donnâmes dans la passe étroite et difficile qui y conduit, et nous jetâmes l'ancre dès que nous eûmes franchi ce dangereux passage.

Papeïti, chef-lieu et résidence du gouvernement d'O-Taïti, est situé au pied de la plus haute montagne de l'île, sur un terrain plat, partout couvert de la plus riche et de la plus brillante végétation. Ce n'est ni une ville, ni un village, ni un

[illegible] un [illegible] une [illegible] des [illegible] de toutes [illegible] sur les [illegible] apparaît [illegible]

Ce qui frappe [illegible] quand on arrive sur la rade, c'est [illegible] et sur [illegible] ou l'île de la [illegible].

Bientôt, une troupe de [illegible] pirogues s'approcha de l'Estrella, et jeta sur son pont bon nombre de naturels des deux sexes dont la curiosité n'avait rien d'indiscret. Les hommes étaient grands et me parurent généralement bien conformés. Les uns, couverts d'une simple pagne, se faisaient remarquer par leurs formes athlétiques, qu'ornait un élégant tatouage; d'autres, portaient des lambeaux de vêtements taillés à l'européenne. Chez tous ou presque tous, les cheveux étaient rasés sur le sommet et le derrière de la tête, de manière à ne laisser intact que la partie destinée à encadrer le visage.

Le costume des femmes offrait aussi plusieurs nuances bien tranchées. A celles-ci, pour tout habillement une espèce de chemise d'écorce de mûrier; à celles-là, les robes, les gazes, les mousselines, voire les chapeaux : mais quelles robes et quels chapeaux! De loin c'était à douter si quelque enchanteur ne nous avait pas transportés, d'un coup de sa baguette, dans un port de France ou d'Angleterre; mais de près l'illusion disparaissait promptement. Tous, hommes et femmes, étaient privés de deux objets qui, chez nous, constituent une des parties les plus importantes de la toilette, les bas et les souliers. Ils n'avaient

même pour la plupart ni caleçons ni jupons. Ainsi que les nations africaines, et les sauvages des deux Amériques, les peuples de l'Océanie professent une sainte horreur pour l'emprisonnement des pieds; et il se passera bien du temps avant que la civilisation réussisse à leur imposer la tyrannie de ses absurdes sous-pieds et de ses bottes trop étroites.

La découverte d'O-Taïti, long-temps attribuée à Quiros, ne semble pas remonter au delà de la reconnaissance positive de Wallis, en 1767. Ainsi que cela s'est passé presque toujours, les civilisés ou les soi-disant tels ouvrirent leurs rapports avec les incivilisés par des coups de fusil et de canon dont les pauvres Indiens n'avaient pas encore été à même d'apprécier les foudroyants effets, et qui portèrent parmi eux le trouble et la consternation.

Enfin des relations amicales s'établirent; et depuis elles n'ont presque jamais été interrompues entre les O-Taïtiens et les différents navigateurs qui ont abordé chez eux. Wallis croyait ne trouver que des sauvages brutaux et grossiers; il rencontra un peuple aimable et presque civilisé dont la reine, la belle Béréa, eut pour lui des bontés toutes particulières. Quand l'heure du départ sonna pour les Anglais, ils ne quittèrent pas, sans de sincères regrets, ce peuple hospitalier, et des larmes coulèrent, de part et d'autre, au moment des adieux.

Après Wallis, Bougainville fut le premier qui visita O-Taïti. Plein d'un souvenir reconnaissant pour les plaisirs qu'il y avait trouvés, il en fit une description qu'on eût prise pour une fiction poétique, si tant d'autres ne se fussent chargés depuis de la confirmer. Les Français, comme les Anglais, quittèrent non sans regret cette île fortunée qui avait réalisé pour eux le paradis de Mahomet.

Cook vint à O-Taïti en 1768. Les voyages de cet homme

célèbre sont trop connus pour qu'il soit nécessaire d'entrer ici dans aucun détail particulier sur son séjour dans les iles de la Société, qu'il visita à trois reprises différentes. Les divers navigateurs qui y jetèrent l'ancre à leur tour, l'Espagnol Bonechea, Vancouver, l'Anglais Sever du brick *Lady Penrhyn*, le capitaine Bligh de la corvette *la Bounty*, le capitaine New du *Dedalus*, n'eurent qu'à se louer également des procédés de ce peuple hospitalier et paisible. Aux fléaux que leur apportait la civilisation, ces sauvages ne savaient répondre que par la résignation la plus touchante.

Parmi les évènements qui se rattachent à cette période, aucun n'est plus remarquable que la révolte de la corvette anglaise *la Bounty*, commandée par Bligh. Lorsque après mon naufrage à Tongatabou, en octobre 1831, je partis des iles Mariannes pour Manille, je fis la traversée sur le navire baleinier *le Royalist*. La femme du capitaine, qui se trouvait à bord, était fille du maître charpentier de *la Bounty*, qui accompagna dans une chaloupe découverte le capitaine Bligh depuis les archipels jusqu'à Macao, et c'est d'elle que je tiens tous les détails de cette affaire.

Vingt jours après que la corvette eut quitté les ports Taïtiens, en avril 1789, la révolte éclata à son bord. Le lieutenant Christian était le chef du complot. On s'empara du capitaine et des dix-huit hommes qui lui étaient restés fidèles; on les jeta dans une chaloupe avec quelques vivres, un quart de cercle et une boussole. Le sort prit pitié de ces malheureux; ils atteignirent Macao, après avoir franchi un espace de près de quinze cents lieues dans une embarcation découverte. Les révoltés, maîtres de *la Bounty*, regagnèrent O-Taïti, dont le séjour leur avait offert tant de charmes. Mais bientôt une scission se déclara; deux lieutenants, les nommés Stewart et Heywood, restèrent à

Papéïti; Christian remit à la voile. Le bâtiment anglais *la Pandora*, envoyé à la poursuite des révoltés de *la Bounty*, mouilla devant O-Taïti, le 23 mars 1791. Trois des coupables seulement se constituèrent prisonniers; les neuf autres s'enfuirent dans les montagnes, d'où ils revinrent bientôt se remettre à la discrétion des officiers de *la Pandora*.

Quant aux révoltés qui avaient suivi la fortune de Christian, ils n'eurent pas une fin aussi malheureuse. Embarqués de nouveau sur la corvette, ils atteignirent Pitcairn, île inhabitée et perdue au milieu de l'immensité de la mer du Sud. La petite colonie se composait de huit Anglais, six hommes et douze femmes d'O-Taïti. Elle s'installa avec tous les objets nécessaires à l'établissement nouveau, et pour prévenir toute scission, on brûla la corvette. On travailla avec ardeur, et bientôt des habitations s'élevèrent, des terrains furent défrichés. L'arbre à pain et le cocotier faisaient partie de la végétation naturelle de l'île : on planta des ignames, des taros, des pommes de terre, des bananes, qui réussirent à merveille.

Durant quelques années, l'établissement fut assez tranquille, quoique les Anglais eussent pris vis-à-vis des Taïtiens le rôle de maîtres fort exigeants; mais des querelles violentes ne tardèrent pas à s'élever au sujet des femmes, dont le nombre n'était pas proportionné à celui des hommes. Pitcairn devint un enfer, et un enfer d'où l'on ne pouvait sortir. C'étaient entre les blancs et les Indiens des combats continuels auxquels les femmes prenaient part, en se rangeant tantôt d'un parti, tantôt d'un autre. Dans un de ces combats, le lieutenant Christian perdit la vie, et avec lui trois de ses compagnons. En 1793, il ne restait plus à Pitcairn que quatre Européens, dix femmes et quelques enfants. D'autres hommes périrent encore, et, en 1800, il ne se trouvait plus dans l'île qu'un Anglais, le nommé

[illegible] Adams. [illegible] qui [illegible] irs. [illegible] sagesse [illegible] était [illegible] Dieu, les [illegible] dans [illegible] lecture [illegible] mais [illegible] qui [illegible] l'as- [illegible] plus [illegible] Adams [illegible] forma [illegible] nommer ses enfants [illegible] mœurs de l'Europe; et [illegible] visitèrent Pitcairn furent frappés [illegible] pénétrant de ces insulaires, dont [illegible] étaient au-dessus de tout éloge. Jamais de [illegible]: l'ordre et la vertu régnaient dans tous les ménages; les liaisons irrégulières avaient disparu pour faire place à des unions religieuses: Pitcairn semblait avoir ressuscité les temps heureux de l'âge d'or.

Huit années se passèrent ainsi, années de bonheur et d'oubli, pendant lesquelles aucun navire européen ne vint troubler la paix de cette colonie modèle. En 181[illegible], deux frégates anglaises, passant devant Pitcairn, se virent abordées par des pirogues d'où, à la grande surprise de l'équipage, on les héla en anglais. L'une d'elles était conduite par le fils du révolté Christian, grand et beau jeune homme qui monta à bord. On le fit causer, et tout le monde fut charmé de l'ingénuité et de la parfaite convenance qui régnaient dans ses réponses. Les deux commandants se ren-

dirent alors à terre : Adams les attendait sur le rivage, et dès qu'ils parurent, il s'offrit à eux comme prisonnier. Toute la colonie, groupée autour de son chef, attendait avec anxiété le résultat de cette scène : les enfants poussaient des cris, les femmes éclataient en sanglots. « Adams est coupable, dirent les commandants, mais il a expié sa faute. Nous ne voyons plus en lui le révolté de la corvette *la Bounty*, mais bien le patriarche de Pitcairn. » Ces paroles calmèrent toutes les craintes, et les deux officiers quittèrent cette côte emportant les sincères bénédictions de ce bon peuple.

Le récit des deux commandants excita en Europe la plus vive curiosité, et valut à Pitcairn la visite de nombreux navigateurs. En 1825, soixante-six colons vivaient sur cet îlot fortuné, qui n'avait pas encore perdu son digne patriarche. Le capitaine Waldegrave ne retrouva plus Adams; il était mort en 1829, léguant ses pouvoirs à Édouard Young. La petite peuplade paraissait assez tranquille; mais quelques membres européens qui s'y étaient mêlés avaient introduit dans les esprits le germe de divisions nouvelles. Un incident imprévu vint grossir ces premiers symptômes de désorganisation. Craignant que le sol de l'île ne pût suffire à la nourriture de ses habitants, l'Angleterre avait envoyé des navires à Pitcairn avec ordre d'expatrier à O-Taïti une partie de la population. Mais au spectacle des mœurs licencieuses de l'archipel de la Société, ces hommes simples, détournant les yeux avec dégoût, demandèrent à être reconduits dans leur îlot, vierge de pareils scandales. On ne put ou ne voulut pas les écouter d'abord; et quand plus tard on les ramena dans leur patrie, ils portaient en eux les impressions funestes qu'engendrent toujours les mauvais exemples. Aussi la discorde et la débauche, ces deux fléaux désorganisateurs, se sont-ils de nouveau introduits à Pitcairn; et certes, dans cette

société gangrenée, le vertueux Adams ne reconnaîtrait plus aujourd'hui son œuvre. Le peuple de Pitcairn existe-t-il encore? je ne le saurais dire; mais s'il existe, il est assurément moins heureux et moins vertueux que par le passé!

## CHAPITRE SEPTIÈME.

**Arrivée des missionnaires anglais aux îles de la Société. — Culte luthérien. — Culte catholique. — M. Moërenhout. — Descente à terre. — Pomaré Nehoraii. — Palais de ce prince. — Hommes. — Femmes. — Costumes. — Parures.**

L'épisode d'Adams, qui se rattache cependant à l'histoire d'O-Taïti, nous a entraîné un peu loin dans l'ordre des dates : il est nécessaire maintenant de revenir sur nos pas et de remonter à l'époque de l'arrivée des premiers missionnaires aux îles de la Société.

Ce fut en mars 1797 que la mission de Londres envoya dans ces parages *le Duff*, capitaine Wilson, qui y laissa quelques apôtres dévoués, auxquels vinrent bientôt s'en joindre d'autres, amenés par le vaisseau *le Royal-Amiral*. Pomaré, qui régnait au nom de son fils Otou, depuis célèbre sous le nom de Pomaré II, les accueillit avec empressement : il comptait mettre à profit pour les combats les connaissances qu'il leur supposait dans le maniement des armes à feu ; mais lorsque le caractère pacifique de ses nouveaux hôtes eut trompé ses espérances, il n'eut plus pour eux qu'un profond dédain; et les missionnaires s'attachèrent à leur unique protecteur Pomaré II. Un, entre autres, M. Nott, suivit aveuglément la fortune long-temps chancelante de ce prince, qui fut expulsé d'O-Taïti. Enfin, après une guerre civile très-meurtrière, et des massacres atroces de femmes et d'enfants, Pomaré II, idolâtre jusqu'alors, remporta une victoire signalée qui mit fin à son exil, et dont il attribua la faveur au Dieu des chrétiens, qui devint aussi le sien en 1813.

[illegible] les missionnaires revinrent [illegible] et gouver-[illegible] toutefois, ce [illegible] du paganisme [illegible] guerre de religion des plus [illegible] en toute liberté. En 1816, tout [illegible] convertie à la foi chrétienne. Dans le premier temps, les missionnaires parcouraient l'île prêchant dans les lieux où étaient élevés les temples pour les idoles; puis, ils la partagèrent en districts où chacun d'eux résida. A l'époque de mon passage à O-Taïti, en 1822, je trouvai huit missionnaires établis dans cette île; quelques-uns d'eux étaient aussi fixés à Wahine, à Bora-Bora et à Baitéa. Le révérend Ellis, ancien typographe, établi à Eyméo, avait apporté avec lui de Londres une petite presse; et dès 1817, il fit paraître quelques publications dans la langue taïtienne.

Ce fut l'époque la plus florissante de la mission; les ministres avaient un navire à eux pour les transporter d'île en île, et pour envoyer à Port-Jackson les tributs d'huile de coco, de porcs salés, de fécule d'arrow-root et de coton, qu'ils vendaient à leur profit. Le 13 mai 1818, les missionnaires organisèrent, d'abord à O-Taïti et à Eyméo, puis dans tout l'archipel, une société auxiliaire des missions à laquelle on pouvait s'agréger en payant une certaine contribution en produits du pays. Mais les O-Taïtiens se lassèrent bientôt de ces tributs imposés à leur zèle plutôt que réclamés de leur charité, et ils employèrent toutes sortes de subterfuges pour tromper les missionnaires.

Ceux-ci, pour asseoir leur autorité sur des bases plus solides, donnèrent, sous le nom de l'un des chefs, dont ils avaient gagné l'esprit, leur fameux code de lois qu'ils firent adopter par [illegible]. Ce qui [illegible] le plus les O-Taïtiens, dans ce code, c'est

l'inflexible rigueur de certains de ses articles à l'endroit de la pureté des mœurs. L'austère sévérité des missionnaires a dépassé le but qu'ils se promettaient; car elle a engendré une haine sourde, profonde, qui amènera tôt ou tard leur expulsion. On conçoit que dans une île où les navigateurs européens se plongent dans toutes sortes de voluptés, les compatriotes de ces mêmes hommes sont mal venus à prêcher une pureté qui est l'exception, et dont les O-Taïtiens ne comprennent ni le mérite ni la nécessité.

Les missionnaires ont accru le scandale et le mécontentement par les mesures impitoyables qu'ils ont adoptées envers la classe inférieure : toute femme qui a commerce avec un homme est condamnée, pour la première fois, à fabriquer une certaine quantité d'aunes d'étoffe, pour les missionnaires, bien entendu, et son séducteur doit exécuter de vingt à cinquante brasses de grand chemin. Hâtons-nous d'ajouter que les routes sont magnifiques à O-Taïti, et que les révérends regorgent toujours d'étoffes : cela est triste à dire, mais la vérité avant tout. Après une rechute, la femme elle-même se voit condamnée au *macadamisage*; mais elle est préalablement liée avec des cordes, et subit en public une admonition à laquelle vient quelquefois s'adjoindre, en forme de péroraison, un signe empreint sur le front, et qui perpétue le souvenir de la faute et de son châtiment.

Aux yeux des missionnaires, danser est un crime; se faire tatouer, un crime! La danse est libidineuse, disent-ils, et le tatouage tellement séducteur, qu'il inspire aux hommes et aux femmes les plus frénétiques passions. Aussi, malheur à celui ou à celle que possède le démon des entrechats ou le besoin d'avoir le corps zébré de capricieux dessins! il ne saurait manquer d'aller tôt ou tard exercer un métier analogue à celui de cantonnier chez nous. Que résulte-t-il de tout cela? — Que des

insulaires préfèrent fuir dans les lieux les plus cachés pour se livrer en paix à leurs jeux, à leurs danses, se faire tatouer, ou même dans le seul but de jouer de la flûte à nez, très-innocent plaisir qui leur a été aussi interdit. Les missionnaires ont voulu aller trop vite; ils ont fait naître chez leurs néophytes une profonde dissimulation, terrible défaut pour des peuples voisins de l'état de nature. Les missions protestantes sont, à mon avis, dans la mer du Sud, de pâles imitations des missions catholiques, dont elles ont exagéré les défauts sans en conserver la dignité et l'abnégation personnelle.

S'il est un culte fait pour séduire les populations peu avancées en civilisation, c'est celui, sans contredit, qui prescrit les cérémonies catholiques de l'Église romaine : la richesse des costumes, le nombre des images et des statues que ce culte autorise, la musique du rituel, le chant des hymnes, tout contribue à une pompe qui parle aux yeux, séduit l'oreille, et pénètre l'âme par les sens. Nous avons l'intime conviction que cette forme du christianisme est la mieux appropriée aux intelligences impressionnables des peuples polynésiens. Le culte protestant, au contraire, attriste l'âme par la froideur austère de ses cérémonies, n'en impose point par les dehors, et ne s'adresse qu'à l'intelligence et à la raison. Comment donc des êtres incivilisés, des sauvages, pourraient-ils se soumettre sans résistance et avec plaisir aux devoirs prescrits par la haute morale qu'il enseigne, morale, d'ailleurs, qui ne diffère point de celle du catholicisme?

On sait les odieuses persécutions exercées, à l'instigation de l'Église luthérienne, contre deux prêtres français, MM. Caret et Laval, que la Société des missions catholiques avait envoyés à O-Taïti, en 1836. On sait aussi, et nous n'insisterons pas là-dessus, la juste réparation obtenue par le capitaine Dupetit-Thouars de l'outrage fait au nom français : nous dirons seulement

quelques mots de M. Moërenhout, dont tout le monde a pu apprécier la noble conduite en cette circonstance, et qui faillit payer de sa vie la courageuse protection qu'il avait accordée à nos missionnaires.

Moërenhout, d'Anvers, partit autrefois pour l'Amérique comme secrétaire de M. Doursther, consul général de Hollande au Chili, et agent de la grande compagnie de commerce hollandaise. En 1824 ou 1825, nous avions à Valparaiso nos bureaux dans la même maison. Quelques rapports d'affaire que j'eus avec M. Dourslher me mirent en contact avec Moërenhout, et nous ne tardâmes pas à nous lier d'amitié. Peu de temps après, il entreprit plusieurs voyages commerciaux dans les îles de la Société, et finit par s'y établir. Je retrouvai plus tard Moërenhout à Paris, où notre intimité ne fit que se resserrer : alors déjà il songeait à l'établissement des Français dans l'Océanie; nous en parlions souvent ensemble, souhaitant tous deux avec la même ardeur de voir la France posséder un point central au sein de l'Océan Pacifique. Quoique Belge, Moërenhout est Français de cœur, et c'est à lui que l'on doit l'idée première de notre protectorat sur les îles polynésiennes qu'abrite maintenant le pavillon aux trois couleurs.

Je reprends le cours de mon récit.

Le lendemain de notre arrivée à O-Taïti, nous pûmes satisfaire le vif empressement qui nous portait à la visiter. Ici, comme dans toute la Polynésie, pour être considéré, il faut donner; aussi, avant de descendre à terre eûmes-nous soin de bourrer nos poches de verroterie, de colliers et de menus objets de toutes espèces, dont le poids, comme on le pense bien, ne nous incommodait plus au retour. Pomaré Nehoraii, fils de Vnaïnini, et que Pomaré II avait en quelque sorte naguère adopté, se trouvait alors sur les terres de Matavaï, et habitait la

cabane où les grands reçoivent les hommages publics qui leur sont adressés : je crus ne pouvoir mieux inaugurer mon excursion que par une visite à ce prince. Nous partîmes la tête remplie des récits voluptueux des Cook, des Bougainville et des Wallis; et après une marche pendant laquelle nous ne trouvâmes sur notre passage que des figures riantes et amies, nous arrivâmes à la demeure du prince.

Ce palais, bâti sur la pointe dite des Cocotiers, occupe une assez vaste étendue. Ses parois latérales sont complétement à jour. Des colonnes de bois supportent une élégante toiture tissée en feuilles de *fara* ou de *pandanus*; à quelques pas de distance, une cloison peu élevée et formée de pieux fichés en terre, lui sert d'enceinte protectrice, et en éloigne les femmes, sans doute, car elles me parurent ne jamais franchir cette barrière. Le sol de cette demeure, ouverte à toutes les influences atmosphériques, était jonché de feuilles, sur lesquelles avaient été jetées des nattes pour recevoir le prince et les chefs qui forment sa cour, ainsi que les visiteurs de quelque importance.

Après avoir franchi l'enceinte extérieure, nous fûmes introduits par un O-Taïtien armé d'une longue lance en bois de fer. Pomaré nous attendait à l'une des extrémités de ce palais de chaume, tandis qu'à l'autre, et à une distance respectueuse du prince, se trouvait accroupie une nombreuse population. Pomaré se leva à notre arrivée, et il nous fit l'honneur de nous inviter à nous asseoir à ses côtés, sur la natte malpropre et puante sur laquelle il trônait majestueusement. Il fallait voir la plaisante figure que nous faisions, mes officiers et moi, en prenant une posture que la tenue militaire rendait aussi incommode que peu gracieuse. Pomaré était vêtu d'une chemise en toile blanche, ornée d'un jabot démesuré qui sentait la Grande-Bretagne d'une lieue; une pagne d'écorce de mûrier à papier lui ceignait les

reins, et rappelait le costume national. A peine âgé de quinze ans, ce prince jouissait déjà d'une énorme corpulence; c'était l'homme le plus remarquable de toute l'île... sous le rapport du volume. Cet état d'obésité. l'épaisse couche de graisse répandue sur toute sa personne. lui donnaient une physionomie inanimée, stupide. Les insulaires le méprisaient généralement, et pour son peu de capacité, et pour le servilisme qu'il professait envers les missionnaires anglais. Ceux-ci, au contraire, sûrs de leur ascendant sur cet esprit débile, souhaitaient vivement que les évènements lui donnassent le titre de roi d'O-Taïti, auquel il pouvait aspirer, si l'enfant qui gouvernait alors sous le nom de Pomaré III venait à mourir.

La garde de Pomaré salua notre apparition de quatre coups de mousquet; elle était composée d'hommes superbes, mais accoutrés de la façon la plus ridicule. Au lieu du costume national, de ces draperies flottantes et légères qui vont si bien à la beauté des formes des O-Taïtiens, de vieux habits noirs, rapés, salis, troués, et provenant sans doute de la défroque de quelques missionnaires décédés; voilà pour le haut du corps : pour la partie inférieure, des culottes mal ajustées. Les jambes et les pieds jouissaient de leur entière liberté, car les O-Taïtiens ne poussent pas encore plus bas que le genou l'imitation de notre costume européen. Le chef de ces soldats, qu'il était fort difficile de regarder sans rire, paraissait singulièrement fier d'un fastueux plumet rouge, implanté dans un vieux chapeau rond, digne pendant du couvre-chef historique et déjeté de l'illustre Robert-Macaire.

Suivant un usage traditionnel, des présents sont offerts aux étrangers, dans les visites d'apparat, et Pomaré crut ne pas devoir déroger à cette coutume hospitalière. Sur un signe qu'il fit, des insulaires de la maison disparurent, et le prince nous fit

entendre qu'on allait porter dans nos embarcations des cocos et un cochon qu'il nous priait d'accepter. Je reconnus cette générosité par le don d'un joli fusil à deux coups, qui parut faire grand plaisir à son altesse o-taïtienne. Un Anglais qui nous servait de truchement, m'adressa de sa part plusieurs questions assez puériles auxquelles, toutefois, je ne laissai pas de répondre du mieux qu'il me fut possible, et nous nous séparâmes dans les meilleures dispositions vis-à-vis l'un de l'autre. La garde du prince brûla encore un peu de poudre pour saluer notre départ; puis nous reprimes notre course, suivis d'un nombreux cortége d'O-Taïtiens des deux sexes, qui flairaient sans doute les futilités dont nos poches étaient pleines.

Les O-Taïtiens, presque sans aucune exception, sont bien faits : leurs membres sont bien proportionnés, et en même temps robustes, à en juger du moins par les apparences; chez tous ils sont enveloppés par un tissu cellulaire épais, qui arrondit ce que les muscles ont de trop saillant. La physionomie de ces insulaires est généralement empreinte d'une grande douceur et d'une apparence de bonhomie. Leur tête aurait le type européen sans l'épatement des narines et la grosseur des lèvres. Leurs cheveux sont noirs et rudes, leur peau affecte une couleur d'un jaune rouge peu foncé. Cette coloration n'est cependant pas la même chez tous les individus, et plusieurs naturels des deux sexes n'ont que la teinte brune qui est propre aux peuples du midi de l'Europe. Hommes et femmes portent les cheveux coupés assez ras; ni les uns ni les autres ne s'épilent; mais les premiers s'arrachent la barbe et ne laissent croître que les moustaches, qu'ils taillent de manière à former un léger rebord sur la lèvre supérieure.

Les femmes d'O-Taïti, ces prêtresses de Vénus, dont les attraits séducteurs ont défrayé tant de relations, me parurent assez laides

de figure [illegible]
beaucoup [illegible]
sont [illegible]
partie du [illegible]
dans toute [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
âges sont [illegible]
est [illegible]
embonpoint [illegible]

Les premiers [illegible]
par [illegible]
tempérament [illegible]
s'entretenir [illegible]
s'est [illegible]
l'espèce humaine [illegible] — [illegible]
la première [illegible]
s'écoule en [illegible]
toutes sortes [illegible]
les avantages [illegible]
désires.

Avant le mariage, les O-Taïtiennes ont cet embonpoint raisonnable qui prête de la grâce au corps, en arrondit les contours, et qui est le signe infaillible d'une santé robuste. Elles ont la jambe forte et bien proportionnée, les mains très petites. L'élargissement singulier des traits de la face tient peut-être à l'usage qu'ont les mères de comprimer, dès l'âge le plus tendre, la tête de leurs enfants ; d'où résultent l'agrandissement de la bouche, l'aplatissement des ailes du nez et la saillie des pommettes. Les O-Taïtiennes ont, ainsi que les hommes, les dents du plus bel

émail et parfaitement rangées; leur œil est plein de vivacité et d'expression; leur chevelure est noire comme du jais; elles la parfument avec de l'huile de coco ou *monoï*, qui lui donne du luisant. La coloration de la peau des femmes est, ainsi que celle des hommes, d'une teinte de cuivre clair. Quelques-unes cependant se font remarquer par une grande blancheur; les épouses des chefs surtout, qui ne sont point soumises à des travaux pénibles ni à l'action du soleil, ont une teinte beaucoup moins foncée que celle des Provençales. Mais les jouissances précoces, le mariage et l'allaitement, ont bientôt détruit les avantages que nous venons de signaler. Vers dix ans, les filles deviennent nubiles; et de très-bonne heure elles sont mères et très-fécondes.

On a dû comprendre, par ce que nous avons dit plus haut, que le goût des O-Taïtiens pour les vêtements d'Europe est effréné. Aussi les voit-on chercher par tous les moyens imaginables à obtenir des habits, des chapeaux, des cravates, et particulièrement des chemises. Le petit nombre de navires qui relâchent dans ces parages ne peuvent fournir assez de tissus pour vêtir la plupart des naturels : ils ont donc été forcés de conserver leurs anciennes étoffes faites avec l'écorce des arbres, et de s'habiller en mêlant fréquemment les vêtements européens et taïtiens. Le costume ordinaire pour les hommes consiste en un morceau d'étoffe servant de pagne, et qui s'ajoute sur le *maro*. Quelquefois, ils jettent sur leurs épaules une pièce légère, ayant un trou au milieu pour passer la tête. Les jeunes garçons, jusqu'à l'âge de quatorze à quinze ans, n'ont d'autre vêtement que l'étroit *maro* qui entoure leurs reins.

Dans les jours de cérémonie, les chefs portent une longue pièce d'étoffe ouverte au centre, appelée *tepouta*, retenue sur les épaules par la tête, et semblable au *poncho* des Araucaniens. Sa

couleur est blanche : mais les bords, et surtout chez les femmes, sont ornés de feuillages imprimés, et vivement colorés en rouge par le suc du *mati*. Une autre pièce d'étoffe d'une finesse plus grande leur ceint le corps, et forme plusieurs tours sur les reins.

Le costume des femmes est le même pour tous les âges, lorsqu'il consiste en habits du pays ; mais il diffère là comme ailleurs selon le rang ou la fortune de celle qui s'affuble de robes venues des manufactures anglaises. Ce qui est commun à toutes, ce sont les petits chapeaux de paille dont elles couvrent leur tête, et qu'elles tressent elles-mêmes avec les jeunes écorces macérées du *pourou*, ou les chaumes d'une graminée nommée *moou*. Deux grandes pièces d'étoffe drapées avec art composent tout leur habillement : la première, d'une blancheur éblouissante, ceint les reins et enveloppe tout le haut du corps ; les deux extrémités sont jointes l'une à l'autre et engagées sous un pli qui les retient pour retomber avec grâce. Un long manteau couvre les épaules : sa couleur est également blanche. Cette espèce de tunique ne se porte que les jours de cérémonie ; dans leur intérieur les femmes sont à demi nues. Les jeunes filles, et les plus coquettes surtout, s'ajustent sur les épaules, et pour tout voile, une sorte de petit fichu étroit, très-blanc, et travaillé en losanges à jour. La portion la plus brillante de leurs atours est empruntée aux fleurs qui parent éternellement leur riante patrie. C'est le plus souvent l'*hibiscus* rose de Chine, dont elles se font des guirlandes et qu'elles entrelacent dans leur noire chevelure. Quelques jeunes gens se font aussi des couronnes de cette fleur, dont l'éclat est des plus vifs.

Dès les premiers jours que nous passâmes à O-Taïti, c'était à qui, dans l'espoir de doux salaires, prodiguerait aux femmes les colliers, les verroteries, les présents de toutes espèces ; mais

le rigorisme des missionnaires leur imposait des dehors de sagesse que la crainte d'une sévère punition en ce monde leur faisait un devoir de respecter. Tout d'abord ce fut un cruel désappointement, et les voluptueux récits des Cook et des Bougainville ne parurent plus qu'une amère mystification : mais les O-Taïtiennes ne pouvaient manquer si promptement à leur ancienne réputation, et bientôt elles nous montrèrent qu'elles n'avaient pas besoin d'une éducation civilisée pour entourer leurs actions d'un voile épais et mystérieux.

Les brillants massifs d'*hibiscus*, qui ombragent des pelouses verdoyantes, et forment des bosquets impénétrables aux regards jaloux, ne tardèrent donc pas à devenir le lieu des rendez-vous des O-Taïtiennes avec les gens de *l'Estrella*. Des vedettes intelligentes étaient postées pour avertir de l'approche des missionnaires, qui rôdaient sans cesse pour surveiller leur indocile mais timide troupeau. Un de ces argus redoutés paraissait-il, aussitôt un coup de sifflet retentissait dans l'air, indiquant aux jeunes pécheresses la direction à prendre afin d'éviter une rencontre désagréable, et de continuer sans crainte une douce conversation brusquement interrompue. On ne détruit pas en un jour le penchant inné d'un peuple; et il se passera bien du temps avant qu'O-Taïti ne soit plus la patrie des amours ardentes et faciles.

---

## CHAPITRE HUITIÈME.

**Mœurs des O-Taïtiens. — Cosmogonie. — Religion. — Société des Aréoïs. — Productions du sol. — Arts. — Tombeau de Pomaré II. — Départ d'O-Taïti.**

Le service le plus signalé que les missionnaires européens aient rendu aux peuples des îles de la Société est, sans contredit, de les avoir portés à abolir l'affreuse coutume de sacrifier ou de faire périr leurs enfants. Une nouvelle génération, fort nombreuse aujourd'hui, promet à la population d'O-Taïti un accroissement d'autant plus nécessaire qu'elle avait été considérablement diminuée par des guerres, des maladies et des sacrifices humains. En 1822, époque de mon séjour dans cette île, le nombre de ses habitants n'était plus que de 10 à 12,000, tandis que, cinquante années auparavant, il s'élevait au chiffre énorme de 150,000. Les mères regardent maintenant comme un devoir sacré de nourrir leurs enfants. Les épouses des chefs ont seules le droit de se soustraire à cette pieuse prescription de la loi. Car là, comme ailleurs, il est pour les classes supérieures des accommodements avec les lois les plus sages, et qui pèsent de tout leur poids sur le peuple. Du reste, point d'accoucheur avec son hideux attirail : les femmes s'entr'aident dans les douleurs de l'enfantement; la plus proche voisine se convertit en accoucheuse, et opère avec la valve tranchante d'une huitre, tout comme pourrait le faire, avec ses instruments, le plus expert de nos praticiens. Le nouveau-né n'a pas plus tôt vu le jour, qu'on le plonge, malgré ses cris, dans un bain d'eau froide; la

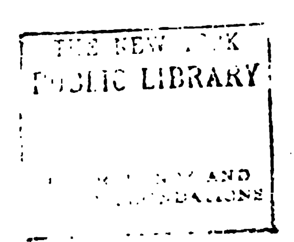
mère l'allaite pendant long-temps, et il n'est pas rare de voir des enfants de trois ou quatre ans courir après le sein maternel.

Paresseux avec amour, et libres de toute inquiétude pour le lendemain, les O-Taïtiens trouvent dans le sommeil ou dans un *dolce far niente* le souverain bonheur; ils se couchent ordinairement dès le crépuscule. Tous les membres de la famille reposent le plus souvent pêle-mêle dans une même pièce, sur des nattes étendues sur le sol; et l'on conçoit sans peine combien une pareille coutume doit aider à la dépravation des mœurs. Les chefs seuls couchent sur des nattes que supportent des châssis, des étoffes d'écorce d'arbre suspendues à l'entour tiennent lieu de rideaux. Tous les insulaires ont aussi l'usage de la sieste, et ils dorment habituellement depuis midi jusqu'à trois heures.

Les O-Taïtiens ne mettent aucune régularité dans leurs repas; ils se conduisent à cet égard comme les enfants, mangeant quand la faim les presse, souvent six ou sept fois et plus dans la même journée. Il est bien rare de rencontrer un de ces naturels sans qu'il se délecte d'un appétissant morceau de fruit à pain, cuit sous la cendre, ou sans qu'il se rafraîchisse avec le lait émulsif d'une noix fraîche de coco. Et comment ne pas avoir toujours faim dans un pays où la nature vous induit en de continuelles tentations? dans un pays où les arbres à pain ou *maïore*, les cocos, les ignames, etc., croissant spontanément, semblent se disputer à qui vous prodiguera les fruits les plus savoureux? Toutefois, les O-Taïtiens n'oublient pas de faire des préparations destinées à varier leur nourriture ou à servir dans les temps de disette : ainsi, ils retirent des fécules très-pures et très-belles des racines d'*arrow-root* et de *taro*; ils font du saïpaï, sorte de pouding composé de chair de fruit à pain et de coco, qu'ils nomment *poe-taro* lorsqu'on y ajoute des feuilles d'*arum*, et



ILE D'OTAHITI.



*poe-pya* lorsque c'est du jus de coco et de la racine de *pya* râpée. Mais, de toutes ces préparations, la meilleure, sans contredit, consiste dans les confitures qu'ils appellent *popoe-fayi*, et qui sont un mélange de fruits à pain cuits avec des bananes des montagnes. Quand on en mange, il faut bien prendre garde que les doigts n'y touchent : sans cela, comme dit Brillat-Savarin, on se les rongerait jusqu'aux os. Les cochons, la volaille, les coquillages et les poissons, voilà pour la nourriture animale et plus substantielle des O-Taïtiens.

Quant aux travaux qui appartiennent à l'un et à l'autre sexe, ils sont ainsi répartis : les femmes fabriquent les étoffes, tissent les nattes et les chapeaux de paille, et là comme ailleurs, elles sont les gardiennes des maisons. Les hommes élèvent les cabanes, creusent les pirogues, plantent les arbres, en cueillent les fruits, et cuisent les provisions dans les fours souterrains. Seuls, ils vont à la pêche, et parcourent les rescifs pour y recueillir les mollusques dont ils sont très-friands, et qu'ils mangent crus, ce que j'ai déjà fait remarquer.

Heureux disciples, sans le savoir, du docteur Sangrado, les O-Taïtiens ne boivent guère que de l'eau pure. Avant l'arrivée des missionnaires, qui en ont proscrit l'usage, ils fabriquaient une liqueur spiritueuse très-enivrante, appelée *ava*, en laissant macérer dans l'eau la racine du *piper methysticum*. Aujourd'hui ils ne se servent plus que comme remède de cette liqueur, qui occasionne un sommeil profond, puis des transpirations abondantes, et par suite une ivresse furieuse. Mais il en est probablement de l'*ava* chez les O-Taïtiens, comme du vin chez les mahométans, qui semblent se conformer strictement à la défense du prophète, et savent bien se délecter en secret avec le jus divin de la treille.

Les O-Taïtiens, vivant dans une île fertile et sous une tem-

pérature égale, sont généralement affectueux et indolents. Ils ne passent jamais à côté les uns des autres ou près d'un étranger, sans proférer un *iourana* bienveillant, qui veut dire, que la paix soit avec vous; ou encore les mots *tayo eoa*, qui signifient ami. On a beaucoup vanté l'hospitalité de certains peuples, mais je doute qu'aucun puisse l'emporter à cet égard sur nos bienveillants insulaires. Que ce fût dans un but un peu intéressé ou non, je dois avouer que nous ne rencontrions jamais un O-Taïtien sur le seuil de sa cabane sans qu'il nous engageât à y entrer, et sans qu'il nous offrît avec un empressement des plus vifs un fruit à pain pour apaiser notre faim, une noix de coco pour étancher notre soif, et sa plus belle natte pour nous servir de siége. Heureux pays où l'on ne peut faire un pas sans trouver sur son chemin un guide, un ami, un frère! Il est vrai de dire que, grâce aux Européens, ces bonnes habitudes tendent chaque jour à disparaître; et qu'on vienne, après cela, nous exalter tous les bienfaits de la civilisation!

Infortunés O-Taïtiens! on leur a défendu, le dimanche, les jeux, les danses, les divertissements de toute espèce : en revanche, ils ont le droit de se réunir et de chanter en chœur quelques hymnes médiocres, traduites en mauvais taïtien. Heureusement, la nature a pris soin de rendre leur voix douce et flexible, et leur langue, riche en voyelles, est mélodieuse quand même; aussi ont-ils pris goût à ces hymnes, qui remplacent pour eux leurs anciens chants et leur servent de récréations. Propres à l'excès, ces insulaires ont recours à de fréquentes ablutions; les femmes surtout se plongent dans l'eau plusieurs fois par jour, et se livrent devant tous les regards aux détails les plus minutieux de leur toilette.

Ces habitudes sensuelles, paresseuses, ne suffiront-elles pas pour expliquer le petit nombre de vieillards qu'on remarque

parmi les O-Taïtiens? On ne rencontre en effet chez eux que très-peu d'individus auxquels on puisse, par diverses supputations, donner soixante-dix ans au plus. Aujourd'hui les missionnaires anglais tiennent des registres exacts des mutations civiles, et cette question sera un jour complétement résolue.

Si les vieillards sont rares à O-Taïti, il n'en est pas de même des bossus, qui semblent y pulluler d'une manière effrayante. Impossible de faire vingt pas sans que l'œil s'arrête sur un de ces Mayeux plus ou moins contournés, lesquels d'ailleurs ne font pas défaut à la règle générale, et se montrent, comme leurs confrères d'Europe, vifs, alertes, gais, spirituels et sensiblement portés à la satire.

Disons maintenant quelques mots sur l'ancienne tradition religieuse des habitants des îles de la Société; cette matière est d'autant plus importante qu'elle sert de base fondamentale à la filiation qu'on peut établir entre eux et les insulaires du Grand-Océan.

La cosmogonie des O-Taïtiens se composait, autant qu'on a pu l'apprendre, de dieux d'un ordre supérieur, de dieux tout-puissants, qui au milieu du chaos, durent la naissance aux ténèbres, et que pour cela on nomma *fêïou haniou po*, nés de la nuit; et des dieux du second ordre, qui sont nombreux, quoique parfois on n'en compte que neuf. Dans cet ordre, chaque O-Taïtien rangeait son ange gardien, son *tii*, et l'âme de ses pères, *eatoua*, qui voltige sans cesse autour des tombeaux.

Les trois puissants dieux qui durent l'existence à la nuit se nommaient :

Tane, *Te Médoua*, le père, l'homme;

Oro, *Mattiou*, dieu le fils, le dieu sanguinaire et cruel (*Tooa tei te myde*);

Taroa, *Manou te hooa*, l'oiseau, l'esprit, le dieu créateur.

Ces dieux, dont la puissance était infinie, ne recevaient des prières et des offrandes que dans les circonstances importantes ; mais le culte d'*Oro* exigeait toujours des sacrifices humains.

Le grand temple des *féïouhaniou* occupait un vaste espace au milieu des forêts, dans le district de Pari, résidence de l'*erahi raï*, ou roi de l'île.

*Taroa* ou *Faroa*, lorsqu'il lui plut de créer le globe, sortit de la coquille où il était emprisonné, et avec laquelle il tournait dans un espace immense au milieu du vide. Ayant brisé cette coquille, il en fit la base de la grande terre (*fenoa youi*), O-Taïti, les parcelles donnèrent lieu aux îles environnantes; dans sa vieillesse, il ajouta les rochers qui en forment l'ossuaire, les arbres et les plantes qui la recouvrent, et les animaux qui y vivent.

Bientôt *Tane* s'associa au dieu l'esprit ou l'oiseau, et épousa *Taroa*. De cet hymen, naquirent six enfants, qui furent :

| | |
|---|---|
| *Aygi*, eau fraîche ; | *Mataï*, le vent ; |
| *Timydi*, la mer ; | *Aryi*, le ciel ; |
| *Aoua*, les rivières ; | *Eo*, la nuit. |

*Taroa* ne tarda pas à enfanter *Mahauna*, le soleil, qui grandit rapidement, et se revêtit de la forme d'un beau jeune homme qu'on nomma *Oreoa Taboua*.

Lorque *Mahauna* eut reçu le jour, ses frères et ses sœurs furent bannis du ciel, et vinrent s'établir sur la terre; *Aryi* seul fut excepté, et *Mataï* eut la permission de se fixer dans l'espace intermédiaire, où il soulève les tempêtes quand il éprouve des contrariétés.

*Taroa* eut enfin une fille, *Toonou*, qu'il garda auprès de lui, et qu'il donna pour épouse à *Oreoa Taboua*. Cet hymen fut fécond, car elle devint mère de treize enfants, qui eurent pour fonctions de présider à chacun des mois de l'année lunaire taïtienne.

Des mésintelligences s'élevèrent entre [illegible] et son époux. Celle-ci quitta le ciel, et vint sur la terre. [illegible] la suivit : de ses embrassements avec un rocher naquit *P[illegible] Hareha*, qui conçut *Tetu* [illegible].

Le fils d'*Oreoa Ta*[illegible] se maria aux sables de la mer ; il en eut un fils et une fille qui restèrent sur la terre, et en furent les seuls habitants après la mort de leurs parents. Ils se marièrent ensemble, et eurent trois filles. Sa femme étant morte, l'époux survivant s'empressa de se marier à une des filles, dont il eut trois garçons et trois filles.

Les garçons épousèrent leurs sœurs, se répandirent sur la terre et la peuplèrent.

Telles sont les idées adoptées par les O-Taïtiens sur la création du monde ; idées fort obscures, conservées seulement par la tradition orale, et qu'on ne saurait accueillir qu'avec la plus grande réserve.

Parmi les dieux du second ordre, *Tu* seul était redoutable par sa méchanceté. C'est le démon qui porte l'homme au mal, et qui fait pleuvoir sur lui les infirmités et les maladies ; aussi cherchaient-ils à l'apaiser en lui offrant des aliments, et ils se reposaient sur leur ange tutélaire du soin de les préserver de sa cruauté. Les O-Taïtiens professaient le dogme de l'immortalité de l'âme. Ils pensaient que les âmes à leur sortie du corps étaient saisies par *Taroa*, ou le dieu ailé, qui les avalait pour en purifier la substance. Débarrassés de leur enveloppe terrestre, ces esprits erraient autour des tombeaux ; des prêtres avaient le soin de les apaiser par des sacrifices et des offrandes.

Du reste, ces peuples ne bornaient point aux dieux et aux esprits divinisés leurs hommages et leur culte. Divers oiseaux, des coquilles, un grand nombre de plantes, étaient encore l'objet de leurs prières et de leurs invocations. Outre ces divinités recon-

nues et adorées par tous les insulaires, chaque famille avait aussi ses dieux pénates, qui occupaient une partie de la cabane, façonnés en idoles, affectant des formes aussi bizarres que leurs ornements étaient absurdes et ridicules. Le plus souvent, c'était l'image d'un homme assis, à la physionomie difforme. D'autres fois, c'était une tête humaine terminée par un corps, en bois arrondi, et couverte de plumes d'oiseaux des tropiques.

Telle était, en abrégé, la masse fondamentale des opinions religieuses des insulaires d'O-Taïti, lorsque les missionnaires anglais vinrent leur inculquer de nouveaux dogmes. Ce ne fut qu'après un intervalle de plus de seize années, et à la suite des guerres les plus désastreuses, que la religion chrétienne combattit victorieusement leurs superstitions traditionnelles, et régna triomphante sur les idoles renversées et les divinités mensongères de leur mythologie. Il est cependant une secte dont les missionnaires n'ont pas réussi à détruire toute l'influence, et à laquelle les O-Taïtiens conservent encore un religieux souvenir, c'est celle des aréoïs. Cette société semble n'avoir été autre chose que l'initiation aux mystères du dieu nommé *Oro*, dans les îles de la Société, *Mahoui* aux Marquises, qui est, je crois, le soleil.

Il serait impossible de fixer l'époque de son établissement; elle date, disent les insulaires, du moment où il y eut des hommes. Ce qu'on peut regarder comme certain, c'est qu'elle fut, dès son origine, divisée en douze loges, qui eurent pour chefs ou grands maîtres, les douze *taata hoa aréoïs*, hommes amis aréoïs, dont les noms se sont conservés jusqu'aux derniers temps.

Outre ces douze grades supérieurs, dans les douze principales loges de la société, il y en avait plusieurs autres, auxquels chacun des initiés pouvait prétendre, et qui n'étaient pas en

rapport [illegible]
maient [illegible]
vent [illegible]
[illegible]
laient [illegible]
prin[illegible]
breu[illegible]
du [illegible]
leurs [illegible]
Des parures et [illegible]
différents g[illegible]

Il y avait, de p[illegible]
qui suivaient par[illegible]
nourriture, les [illegible]
paient à leurs fe[illegible]
de domestiques, [illegible]
sidération qu'on [illegible]
que ces gens n[illegible]
à leurs services, [illegible]
métier de valets qu[illegible]
a pris son plaisir [illegible]

Ce n'était pas une [illegible]
nombre des areois, [illegible]
d'être inspiré par [illegible]
diable au corps. Ha[illegible]
les cheveux couronnés de [illegible]
le corps et la figure peint[illegible]
piendaire se précipitait [illegible]
furieux, criait, gesticulait, [illegible]
atteint de vertige. Si ses cont[illegible]
l'assemblée, le premier areois, à qui [illegible]

vait attaché, prononçait le *dignus est intrare*, et mettait ainsi un terme à son fatigant exercice. Mais ce n'était pas tout; d'autres épreuves attendaient le néophyte, et des mois, des années se passaient avant qu'il fût définitivement admis.

Dès qu'il était jugé digne de cette insigne faveur, il endossait le costume des affiliés, et se présentant dans une assemblée générale, il promettait de détruire les enfants que sa femme pourrait encore lui donner. Dès ce moment il était initié et membre de la septième classe.

Les initiés restaient ordinairement très-long-temps dans cette dernière classe, où ils apprenaient les chants, les danses, les combats et la représentation des scènes profanes et sacrées qu'exécutaient tour-à-tour les derniers membres de cette société. Chaque nouveau grade ne s'obtenait que par des formalités et des cérémonies nouvelles, non moins bizarres et aussi nombreuses que celles de la réception.

La société des aréoïs avait la prostitution pour principe et regardait l'infanticide comme un devoir sacré. Toute femme qui se refusait à immoler le fruit de ses entrailles était honteusement chassée de son sein. Les membres de cette secte infâme en étaient venus à considérer le massacre et l'assassinat comme des actions méritoires; et l'humanité, la tendresse maternelle, comme des faiblesses dignes du mépris le plus profond. Quand un chef était aréoïs, son premier fils ne recevait pas la mort; mais tous les autres tombaient sous le casse-tête du sacrificateur. Les grands aréoïs pourtant se montraient graves et réservés, et laissaient à la dernière classe la prostitution, les danses et les représentations indécentes.

Il serait difficile d'assigner les causes qui ont amené cette horrible dépravation d'idées. A l'époque où les îles de la Société furent visitées par Cook, elles étaient habitées par une nom-



breuse population. N'était-il pas à craindre que dans ces lieux, d'une étendue bornée, la nature ne suffît pas aux besoins des insulaires, et ces êtres indolents et paresseux ont-ils étouffé les cris du sang pour s'affranchir de tous devoirs laborieux et pénibles, et sont-ils convenus d'égorger leurs enfants dès leur naissance, pour n'avoir pas à s'entr'égorger et à s'entre-dévorer plus tard? Ou, ces cruelles coutumes n'ont-elles été établies que pour conserver la beauté des femmes? La vie de l'O-Taïtien avait pour but le plaisir, elle se consumait dans un état continuel de brutale débauche; serait-il étonnant que les femmes, qui devenaient un objet de dégoût quand elles avaient perdu le pouvoir de leurs attraits, aient préféré la mort de leurs enfants au soin de les élever, et à la perte de leur beauté? Quoi qu'il en soit des causes qui ont amené de tels désordres, je ferai remarquer que les victimes les plus nombreuses appartenaient au sexe masculin, et que beaucoup d'exagération a dû se mêler aux récits qu'on fait de ces mœurs infâmes; comment en serait-il autrement des choses que nous voyons à travers le prisme brillant et presque toujours mensonger de la tradition?

Sans qu'ils fussent exclusivement prêtres ou laïques, nous voyons les aréoïs jouir et se prévaloir tour-à-tour des avantages et des priviléges attachés à ces deux états. Comme prêtres, ils étaient inviolables, sacrés et favoris des dieux, qu'ils représentaient sur la terre; comme laïques, ils nous apparaissent applaudis et prônés dans tous les lieux où les conduit leur humeur inconstante et vagabonde, et toujours amenant sur leurs pas les plaisirs, les fêtes et les jeux. Tantôt, comme les anciens bardes, ils célèbrent, en hymnes inspirées, les merveilles de la création, la vie et les actions des dieux; tantôt, émules de nos troubadours et de nos ménestrels, ils traduisent en des chants profanes, et en scènes voluptueuses, les mœurs et les habitudes d'une nation

qui n'est que trop naturellement portée aux plaisirs des sens. A O-Taïti et dans celles des îles de la Société où règne une éternelle abondance, les fêtes des aréoïs étaient presque continuelles; mais, dans les îles moins favorisées, ils avaient des époques de réjouissance et des époques de tristesse. Ainsi, aux Marquises, ils sortaient de leur retraite vers octobre, pour célébrer le retour de Mahoni, qui, là, n'est certainement que le soleil. Ils lui offraient aussi des prémices, vers décembre, comme ils en offraient à Oro, à O-Taïti, et au même dieu ou à d'autres dieux dans les autres îles. Ces fêtes, toutes établies pour célébrer le retour du dieu qui ramène la fertilité et l'abondance, duraient jusqu'en avril et en mai. Il y avait alors une nouvelle cérémonie afin de célébrer le départ des dieux pour le séjour des morts et de l'obscurité. Pendant toute la durée des fêtes, les populations, même les plus sauvages, mettaient un terme à leurs éternelles hostilités, et se réunissaient pour y participer. — Étaient-elles terminées? Les aréoïs prenaient le deuil, suspendaient leurs amusements, et se confinaient dans leurs retraites, d'où ils ne sortaient que pour chanter le retour de Mahoni ou du soleil.

L'aspect général d'O-Taïti est enchanteur, avons-nous dit : et comment en serait-il autrement? Ses pics volcaniques, qui s'élèvent dans les airs, s'abaissent graduellement à leur base pour se perdre dans l'Océan; des gorges profondes, des vallées sinueuses à colonnades de basalte sont arrosées par des rivières qui descendent des montagnes et coupent en tout sens leurs chaînes principales : les rivages sont formés par un plateau horizontal et bas, constamment frais et humide, et paré d'une élégante ceinture de cocotiers. Tout le reste de l'île n'est qu'une masse de verdure, où les plantes nourricières, mêlées aux arbustes sauvages, entrelacées par des lianes vivaces, forment des fourrés inextricables.

Pendant notre séjour à O-Taïti, la température n'a jamais dépassé 30° centigrades à midi et à l'ombre. Elle n'est pas descendue au-dessous de 27°; son terme moyen était de 29°. Le climat de cette île est chaud et en même temps humide, et les vapeurs aqueuses qui s'exhalent continuellement du sein de la terre retombent tous les jours en assez fortes averses.

Nulle part la végétation n'est plus variée que sur le sommet des montagnes; là seulement le botaniste peut espérer aujourd'hui de trouver des plantes rares et nouvelles. Des gougères et d'élégantes cyathées y croissent en grand nombre. On y rencontre encore de hautes fougères arborescentes, imitant le port des palmiers, des figuiers, un vaquois sans épines, un bananier, et des bambous de formes diverses. La partie moyenne des montagnes est couverte de plusieurs espèces de fougères et de cannes à sucre qui y croissent en abondance, et qui atteignent une hauteur de plus de six pieds. Un indigotier frutescent, et le charmant *metrosyderos*, à fleurs d'un rouge éclatant, y sont les arbustes les plus communs.

Quant aux plantes qui croissent dans les stations intermédiaires, elles se ressemblent toutes. C'est un scirpe, c'est le *poumourou*, un *physalis*, un liseron volubile: une variété de l'*hibiscus*, une persicane, une petite cucurbitacée, une graminée appelée *moou*, etc., etc.

Au premier rang des arbres utiles qui croissent sur ce sol fertile, nous citerons l'arbre à pain, le cocotier et le bananier.

L'arbre à pain, nommé par les naturels *ourou*, est élégant dans son port. Un large feuillage d'un vert sombre, épars sur le sommet des rameaux, forme une espèce de parasol impénétrable. Le fruit est à peu près de la grosseur d'un boulet de trente-six, et ne se mange que rôti. Avec le tronc de l'arbre à pain, on fabrique tous les ouvrages de charpente qui demandent

de la solidité : les pirogues sont aussi construites avec ce bois, dont l'écorce fournit des vêtements.

Le cocotier l'emporte peut-être par son utilité sur l'arbre à pain. Ce précieux palmier couvre les îles de la mer du Sud, et prête à leurs paysages un charme particulier. Avec les feuilles du cocotier, les O-Taïtiens tressent de jolis paniers; son fruit les nourrit et les désaltère en même temps, et ses bourgeons fournissent encore un aliment agréable, sous le nom d'*eouto*. Sa coque sert de vaisselle; avec la toile qui isole les feuilles à leur base, les naturels de Bora-Bora se fabriquent des vêtements qui ont la forme de nos habits ou peu s'en faut. Le cocotier est encore précieux pour l'huile que fournit sa chair, et qu'on appelle dans le pays *mori* ou *monoi*, selon qu'on la destine à brûler ou à oindre les cheveux.

Le bananier croît abondamment à O-Taïti, et il s'y élève souvent à une grande hauteur. On trouve sur les montagnes une espèce de bananier qui croît spontanément à plus de six cents mètres d'élévation au-dessus du niveau de la mer. Les indigènes font avec les fruits de cet arbre des conserves fort agréables.

Tout s'enchaîne et se lie en ce monde; la civilisation crée les besoins; ceux-ci donnent naissance à l'industrie, et il en est des nations comme des individus : on peut juger de leur degré de civilisation par leurs progrès dans les arts. Ceux des O-Taïtiens étaient peu importants. Leurs femmes tissent avec des bandelettes préparées et obtenues des feuilles du *fara*, des nattes qui sont pour eux un objet de première nécessité. Leurs moyens de fabrication et l'ampleur de ces nattes demandent, pour leur confection, un temps assez considérable; aussi leurs nattes sont-elles peu répandues dans le commerce d'échange.

Un des arts que les O-Taïtiens semblent négliger est celui de l'architecture nautique. Il est vrai de dire que la fertilité du

sol qu'ils habitent leur a rendu moins nécessaires les navigations lointaines. Les embarcations employées aujourd'hui sont étroites, non pontées, et simplement creusées dans un tronc d'arbre. On en voit aussi de très-grandes, réunies deux à deux pour former des pirogues doubles.

Les anciens instruments de guerre sont fort négligés aujourd'hui, depuis que les Européens leur procurent des armes à feu. Les longues lances à pointe effilée ou en fer de hallebarde, qu'employaient leurs pères, ne sont plus à cette heure pour les O-Taïtiens que des objets de commerce. Il en est de même des frondes faites avec le brou de la noix du coco, dont ils se servaient naguère pour lancer des pierres, et des carquois de bambous remplis de flèches en roseaux. Ils travaillaient avec un art infini des rames de pirogues ou pagaies, et des haches de basalte. Encore quelques années, et ces objets ne figureront plus que dans les livres, et dans les collections des antiquaires.

Nous ne pouvions quitter O-Taïti sans visiter le tombeau du Pierre le Grand de la mer du Sud, du fameux Pomaré II. Ce prince est enseveli tout près de la résidence royale; son tombeau est construit à la manière européenne. Ses murs de corail, crépis à la chaux, supportent un toit de feuillage. Une porte ouvre dans cet édifice, qu'éclaire une fenêtre, et au centre duquel s'élève un mausolée pyramidal en bois, renfermant le cercueil. Nulle inscription ne décore cette tombe élevée, sans aucun doute, par les conseils des Anglais établis dans l'île; mais si la simplicité de son architecture n'attire point l'attention, il n'en est pas de même de l'admirable site qu'elle occupe, et où la nature a semé à profusion les riches décorations dont elle se montre parfois si prodigue. Ce tombeau s'avance sur la plage et repose sur un banc de polypiers dépouillés de leurs animalcules, et que recouvre une épaisse couche de terre végétale. A en juger

par l'âge des arbres implantés sur ce sol factice, un moraï a dû jadis occuper cette position, où de vieux cocotiers inclinent leurs faisceaux de palmes sur l'humble toiture de vaquois, tandis que les magnifiques boringtonies y sèment leurs belles corolles blanches, mêlées de rose, et que les tristes rameaux de l'ato, ce saule pleureur de l'Océanie, s'y dessinent en gerbes tombantes. Impossible de se figurer un site à la fois plus pittoresque et mieux fait pour inspirer de douces rêveries.

Enfin l'heure sonna pour nous de quitter cette île enchanteresse, où nous avions reçu un si bon accueil. Au moment du départ de *l'Estrella*, toute la peuplade o-taïtienne se trouvait rassemblée sur le rivage, dans une attitude de tristesse et de douleur. Plus de groupes joyeux, s'appelant, se répondant et animant les sentiers de la plage. Une foule de jeunes filles accouraient, les yeux mouillés de larmes, le cœur plein d'amertume ; pauvres Arianes inconsolables du départ de leurs favoris d'un jour. Des pirogues légères se pressaient autour de la goëlette, chargées d'amis des deux sexes, jaloux d'obtenir un dernier regard, une dernière expression de tendresse. Cependant *l'Estrella* se couvrait de voiles, et la brise l'emportait rapidement. Il fallut se quitter, et bientôt les pics d'O-Taïti disparurent à nos regards. Mais long-temps, sans doute, les vœux de ces bons insulaires nous accompagnèrent, et plus d'un matelot songeait encore aux séduisantes O-Taïtiennes, lorsque nous atteignîmes le port de Lima.

## [illegible]

[illegible] — Iles [illegible] — [illegible] Nicaragua.

Nous avons dit [illegible] San-Martin avait [illegible] tion aux [illegible] désirait aussi [illegible] pour le Pérou [illegible] et la Chine [illegible] Société [illegible] cation du Pro[illegible] civile péruvienne [illegible] voir de s'occuper [illegible] être pas dan[illegible]

Le gouvernement [illegible] dans les premiers [illegible] essor, pensa à [illegible] L'Algérie était [illegible] songer à y établir une colonie [illegible] sur Bourbon, mais à Bourbon il était [illegible] construire ; car le pays [illegible] une population [illegible], et toutes les terres, mêmes celles qui couvrent les sommets des Salazes, avaient été concédées à des colons.

Vers cette même époque, deux voyageurs français, MM. Combes

et Tamisier, arrivaient de l'Abyssinie, et publiaient leur voyage dans ce pays, qu'ils dépeignaient comme susceptible d'ouvrir de nombreux débouchés au commerce de la France. L'un d'eux, M. Combes, s'arrangea avec une compagnie commerciale qui se forma à Nantes et à Bordeaux. Il fut arrêté qu'une expédition serait entreprise dans la mer Rouge, en articles désignés par le voyageur, et qu'un navire, qui doublerait le cap de Bonne-Espérance, irait rencontrer, sur la côte orientale d'Afrique, M. Combes, qui s'y rendrait par l'Égypte. Le gouvernement français, s'associant à ces projets, fournit des armes afin que l'on pût par leur échange acheter une certaine étendue de côtes, où l'on construirait un fort et les ouvrages indispensables pour protéger une colonie naissante.

A ce premier projet vint bientôt s'en joindre un second, non moins important pour notre navigation. Le capitaine Langlois, commandant d'un de nos baleiniers, avait été à même de comprendre l'importance d'une station française sur les côtes de la Nouvelle-Zélande. Il avait acheté des naturels une certaine étendue de côtes dans le détroit de Cook. Ces terres servaient de ceinture à un excellent port nommé Akaroa. La compagnie Nanto-Bordelaise traita avec le capitaine Langlois. Alors une décision ministérielle intervint, et le maréchal Soult, ministre des relations extérieures à cette époque, signa et fit approuver par le roi un traité par lequel la compagnie se formait sous les auspices du gouvernement, avec certains avantages et privilèges. Le gouvernement lui donnait, en outre, des armes fournies pour l'Abyssinie, la jouissance d'un navire de transport de l'état, pour porter les émigrants à la Nouvelle-Zelande, et entreprendre la grande pêche de la baleine dans l'océan Pacifique. Ce navire devait à son retour rentrer dans la possession de l'état.

La compagnie s'engageait à fournir gratuitement les terrains

nécessaires au gouvernement pour les établissements civils et militaires.

Je n'entrerai point dans le détail des avantages particuliers stipulés en faveur de la compagnie; c'est une affaire commerciale, qui appartient à des tiers, et dont je n'ai pas le droit d'entretenir le public.

Par ce moyen, le gouvernement s'assurait, à des distances différentes, deux endroits de déportation. Son but principal était d'y envoyer les esprits turbulents qui le gênaient dans sa marche. Il y aurait, sans doute, joint ensuite des malfaiteurs, qu'il n'eût pas mêlés, il faut le croire, avec les déportés politiques. La loi de déportation ne passa pas à la Chambre, qui craignit de donner au ministère une arme trop puissante, qu'il pourrait employer, non-seulement contre de véritables perturbateurs, mais encore contre ses ennemis politiques.

Le navire *l'Ancober* partit pour l'Abyssinie sous le commandement d'un capitaine de Bordeaux, avec la cargaison choisie par M. Combes, et les armes fournies par le gouvernement. Arrivé dans la mer Rouge, il visita deux points de la côte orientale, Seïla et Massahouah; et soit que M. Combes se fût trompé sur les moyens d'échange et sur les ressources du pays, soit pour toute autre raison, toujours est-il qu'après avoir traité avec les naturels d'une étendue de côtes assez grande pour y former un établissement, le capitaine, abandonné par M. Combes à ses propres ressources, fit la folie de revenir en Europe, avec la totalité de sa cargaison, quand il eût pu l'échanger, plus ou moins avantageusement, sur la côte Est d'Afrique, ou à Madagascar, contre les produits du pays. Il fit perdre, par son impéritie, des sommes considérables à la compagnie, qui n'eut pour tout dédommagement que les armes fournies par le gouvernement. Quant à celui-ci, il acquit dans la mer Rouge un point fort

insignifiant, et auquel une societe commerciale pouvait seule donner quelque valeur.

L'Angleterre eut vent de ce projet, et s'empara de suite de Moka et d'Aden. Possédant déjà un comptoir commercial à Seila, elle se trouva ainsi maîtresse absolue de la mer Rouge, et de là elle inquiéta jusqu'à nos voyageurs scientifiques, dans la crainte qu'ils n'engageassent, par leurs publications, le gouvernement français à établir des relations suivies avec les populations catholiques de l'Abyssinie.

Pour ce qui est de l'etablissement d'Akaroa, le capitaine Langlois y conduisit ses colons, et continua la pèche de la baleine avec *le Comte de Paris*. Ce navire avait ete prêté à la compagnie, qui se vit dans l'obligation de faire tous les frais des premiers etablissements, sans être soutenue par le gouvernement. Ces établissements étaient seulement protégés par une corvette de guerre française, commandée par le capitaine Lavaux, qui a acquis dans cette station une juste réputation d'intelligence et de fermeté. Les journaux ont annoncé dernièrement, en juillet 1843, la prise de possession, par les Anglais, de notre colonie d'Akaroa : assurément, un tel acte serait le plus grand affront que l'on pût faire à la France, à moins, toutefois, que notre diplomatie n'ait jugé convenable de traiter sous main avec l'Angleterre pour lui abandonner un point que protégeait notre pavillon.

Ce qu'il y a de certain, c'est que la loi de déportation n'ayant pas passé à la Chambre, le gouvernement n'eut plus un intérêt aussi direct à la possession des deux points qu'il avait choisis pour y fonder des pénitentiaires, et comme l'Angleterre se montrait hostile, notre diplomatie a su céder, ainsi qu'elle l'a toujours fait, devant la volonté bien arrêtée de la maîtresse des mers.

Il est vrai de dire aussi que les Anglais ne doivent rien négliger pour conserver en leur pouvoir l'intégralité de la Nouvelle-Zélande, pays rapproché de l'Australie, où ils ont de si grandes possessions.

Ainsi que nous venons de l'exposer, le ministère, qui avait traité avec la compagnie Nanto-Bordelaise, n'obtint pas la loi de déportation, et fut remplacé par le ministère Molé. Le nouveau cabinet tomba devant la coalition, et M. Thiers revint aux affaires. Alors eut lieu le traité du 15 juillet, qui enfanta une véritable levée de boucliers contre la France, relativement à la question d'Orient. Pourtant, les pénitentiaires n'avaient pas été oubliés, et le commandant du Petit-Thouars, de station sur les côtes d'Amérique du Sud, avait reçu la mission d'aller étudier la question dans les localités mêmes.

Le commandant visita les îles Sandwich, les Galapagos, les îles de Pacques, les Marquises et O-Taïti, où il avait déjà été précédé par M. Dumont d'Urville, et il poussa jusqu'en Californie, afin de s'y pénétrer des lois et des usages des anciens présidios et des missions.

A son passage aux îles Sandwich, en janvier 1837, il avait obtenu satisfaction de l'expulsion des prêtres français, dont M. Bachelot était le chef, et plus tard, en juillet, avait été signé un traité de réciprocité pour les sujets des deux pays; voici le texte de ce traité.

Honolulou, îles Sandwich, le 24 juillet.

« Il y aura paix perpétuelle et amitié entre les Français et les habitants des îles Sandwich.

« Les Français pourront aller et venir librement dans tous les états qui composent le gouvernement des îles Sandwich; ils

y seront reçus et protégés, et ils y jouiront des mêmes avantages que les sujets de la nation la plus favorisée.

« Les sujets du roi des îles Sandwich pourront également venir en France; ils y seront reçus et protégés, comme le sont les étrangers les plus favorisés.

« *Signé* : TAMEHAMEHA III,
« A. DU PETIT-THOUARS. »

Je n'entrerai point dans la discussion des intérêts religieux, bien qu'ils n'aient pas laissé d'exercer une certaine influence dans les transactions qui ont amené la prise de possession des îles Marquises et le protectorat d'O-Taïti; je me contenterai d'exposer rapidement et avec impartialité les principaux faits, afin que le lecteur puisse voir clair dans toute cette question.

En mars 1797, le capitaine Wilson, commandant le navire *le Duff*, armé à Londres, par l'association des missionnaires formée en 1795, débarquait à O-Taïti plusieurs missionnaires avec leurs femmes (voir les récits du voyage du *Duff*, publié à Londres en 1799). Cette association de missionnaires méthodistes se composait de gens de toutes classes, de personnes pieuses et désirant se vouer à la propagation des doctrines chrétiennes; mais elle était surtout formée d'ouvriers. La direction de Londres avait pensé que les ouvriers qui voudraient se consacrer à une telle œuvre seraient beaucoup plus utiles dans ces pays, en enseignant aux naturels les arts mécaniques. Malheureusement les directeurs de la société connaissaient peu le cœur humain, ou plutôt, ils assimilaient les naturels de la Polynésie aux fils de l'Europe, et ils ne prévirent pas que ces ouvriers prédicateurs s'estimeraient trop supérieurs, sous tous les rapports, aux indigènes de la Polynésie, pour continuer au-

près d'eux leur vie de labeur, et qu'ils se contenteraient de les faire travailler à leur profit. D'un autre côté, les missionnaires protestants ont trop d'intérêts de famille à ménager pour pouvoir se dévouer corps et âme à la cause de la religion; et l'on peut dire que leur bonheur et leur bien-être s'opposent à la félicité du troupeau qu'ils ont à conduire. Assurément c'est là une des grandes causes de leur intervention dans la politique de ces peuples, sur lesquels ils exercent un empire qu'ils se montrent jaloux de conserver.

On a vu dans le chapitre précédent, et je ne répéterai pas les raisons sur lesquelles je fonde mon opinion, on a vu que je ne croyais pas que la religion réformée pût convenir à des peuples nouveaux, et j'en ai eu la preuve dans les résultats qu'elle a obtenus aux îles Sandwich, aux îles des Amis, à celles de la Société, à Java, à Sincapour, et dans toutes les possessions hollandaises des Moluques. Pourtant je dirai avec M. Lutteroth, mais dans un tout autre esprit que le sien : Oui, la Polynésie occidentale est assez vaste pour que protestants et catholiques puissent y travailler de concert à ce que nous voulons bien appeler le bonheur des peuples, c'est-à-dire à leur conversion à la foi chrétienne.

M. le commandant du Petit-Thouars, à son retour en France, publia, sur le voyage de *la Vénus*, trois volumes dans lesquels il traita la question des pénitentiaires. Il avait exploré, comme je l'ai dit, ces divers archipels, et il pensa que les îles Marquises rempliraient parfaitement le but du gouvernement.

La frégate *l'Artémise*, commandée par M. Laplace, capitaine de vaisseau, visita aussi, dans son voyage de circumnavigation, les îles de la Polynésie; elle arriva à O-Taïti, en avril 1839. Au moment de toucher au port, elle donna sur le même banc de corail où j'avais failli perdre *l'Estrella*. M. Moërenhout, nommé alors

consul de France, assista de tout son pouvoir le commandant Laplace, et la frégate fut réparée dans le port de Papeiti. Le commandant obtint que la religion catholique serait déclarée libre dans toute l'étendue des états de la reine d'O-Taiti, et qu'un temple pourrait s'élever pour l'exercice de son culte. Déjà, à la requête de M. du Petit-Thouars, il avait été accordé que tous les Français seraient traités dans les îles de la Société *comme les étrangers les plus favorisés*, et qu'ils auraient la faculté, quelle que fût leur profession, d'y aller et d'y venir librement : la réciprocité de ces avantages était d'ailleurs octroyée par la France aux sujets de la reine Pomaré.

De là, M. Laplace se dirigea sur les îles Sandwich, et il obtint à Honoloulou, du roi Tamehameha III, une somme de 20,000 piastres pour redressement de nos griefs. Un traité de commerce et de protection réciproque s'ensuivit aussi pour les deux nations.

Le commandant du Petit-Thouars, nommé contre-amiral au retour de son premier voyage, quitta la France, sur la frégate *la Reine-Blanche*, vers la fin de 1841, toucha à Valparaiso, où il se fit connaître comme chef de la station des mers du Sud, et se dirigea de suite, d'après ses instructions, sur les îles Marquises, dont il prit possession le 1er mai 1842.

Après avoir laissé des commandants et des garnisons à Nouka-Hiva et à Houa-Thoua, pour assurer l'occupation de ces pays par nos armes, il cingla vers O-Taïti, qu'il atteignit à la fin du mois d'août. Le commandant entra hardiment dans le bassin de Papeiti, et après avoir mis le village sous le feu de son artillerie, il demanda : 1° le libre accès d'O-Taïti pour tous les Français, prêtres ou laïques; 2° une amende de deux mille piastres; 3° un salût de vingt-un coups de canon pour le pavillon national. A cette énergique démonstration, la reine ne tarda pas à répondre par cette lettre d'excuses adressée au roi des Français.

**LETTRE DE S. M. POMARÉ, REINE D'O-TAÏTI, A S. M. LE ROI DES FRANÇAIS.**

O-Taïti, le 31 août 1838 (style o-taïtien), 30 août (selon le nôtre).

Au roi.

Que la paix soit avec vous; voici ce que je désire faire savoir à votre majesté : j'ai été en erreur en m'opposant à la résidence de deux citoyens français; que votre majesté ne soit pas trop fâchée pour ce que j'ai fait à leur égard : que la paix soit rétablie. Je ne suis souveraine que d'un très-petit et insignifiant pays; que le savoir, la gloire et le pouvoir soient avec votre majesté; que votre colère cesse, et pardonnez-moi l'erreur que j'ai commise.

Que la paix soit avec votre majesté.

*Signé* : POMARÉ.

AU ROI DES FRANÇAIS.

On sait quelles furent les suites de ces négociations, et nous ne nous y arrêterons pas. On sait aussi que dans la séance du 9 juin 1843, le ministre des affaires étrangères présenta un projet de loi portant demande de crédits pour les dépenses des établissements français dans l'Océanie, crédits qui furent accordés à quelques réductions près. Voici les principales raisons fournies par M. le ministre, à l'appui de sa demande. Après avoir nettement établi, par le tableau suivant, l'importance maritime, commerciale et financière de la pêche de la baleine chez nous :

## PECHE DE LA BALEINE DE 1839 A 1842.

| | AU DÉPART. | | | | AU RETOUR. | | | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | | | | | | PRODUITS RAPPORTÉS. | | | | |
| | | | | | | | | | | QUANTITÉS. | | VALEURS. | | |
| ANNÉES. | NAVIRES. | TONNAGE. | ÉQUIPAGE. | PRIMES payées au départ. | NAVIRES. | TONNAGE. | ÉQUIPAGE. | PRIMES payées au retour. | TOTAL des primes payées tant au départ qu'au retour. | Huiles. | Fanons. | Huiles. | Fanons. | TOTAL des valeurs. |
| | | | | | | | | | | kil. | kil. | fr. | fr. | |
| 1839.... | 30 | 13.450 | 1,006 | 518.685 | 31 | 13.709 | 1,084 | 417.317 | 966,002 | 6,463.673 | 202,34[illegible] | 4,524,590 | 607,023 | 5,131,613 |
| 1840.... | 14 | 6.096 | 452 | 223.077 | 20 | 12 584 | 1,012 | 400.446 | 623.523 | 6,061,260 | 202,435 | 4,245 010 | 607,305 | 4,852,315 |
| 1841.... | 26 | 11.583 | 838 | 398.012 | 27 | 12.209 | 895 | 326 230 | 724,262 | 6 692 876 | 123,833 | 4.683 030 | 371,505 | 5,056,535 |
| 1842.... | 13 | 4,920 | 432 | 196.784 | 12 | 5,285 | 386 | 135,956 | 332,742 | 2,897.837 | 98,643 | 2 028,460 | 404.444 | 2,432,904 |
| | 83 | 36.051 | 2 748 | 1.366,558 | 90 | 43,787 | 3.377 | 1,279,969 | 2.646,529 | 22,118.646 | 627,236 | 15,483,090 | 1,990,277 | 17,473,367 |

*Comparaison de la valeur des primes payées et des produits rapportés.*

| ANNÉES. | PRIMES. | PRODUITS. | EXCÉDANT de la valeur des produits rapportés sur la valeur des primes payées. |
|---|---|---|---|
| | fr. | fr. | fr. |
| 1839............ | 966,002 | 5,131,613 | 4,165,611 |
| 1840............ | 623,523 | 4,852 315 | 4,228,792 |
| 1841............ | 724,262 | 5,056 535 | 4,332.273 |
| 1842............ | 332,742 | 2,432,904 | 2,100,162 |
| Totaux........ | 2,646.329 | 17,473,367 | 14.826,838 |
| Moyenne annuelle. | 661.632 | 4.368,342 | 3,706 710 |

« Messieurs, dit-il, cette importance décline, et tout le monde s'en plaint. Ce n'est pas la faute des primes, vous en donnez de considérables. Savez-vous pourquoi elle décline? Parce qu'elle n'est pas suffisamment protégée. Je puis le savoir mieux qu'un autre : les plaintes arrivent à M. le ministre de la marine et à moi.

« Les baleiniers français se plaignent de l'inefficacité de la protection. Savez-vous d'où vient l'inefficacité de la protection?

« Les régions où se pèchent les baleines sont mobiles, on vous l'a dit; elles passent d'une région dans l'autre. Nous avons des bâtiments mobiles aussi pour protéger nos baleiniers; mais nous n'avons pas de point fixe, pas de station au milieu de ces régions où les baleiniers puissent aller se rafraîchir, se ravitailler, se reposer; pas de point fixe où les bâtiments chargés de protéger la pèche puissent s'établir et rayonner partout où elle se porte.

« Nous n'avons pas ce qu'ont les Anglais, ce qu'ont les Américains. Nos baleiniers sont obligés d'aller se rafraîchir à Sydney, à Valparaiso, dans un port anglais, dans un port espagnol. On ne vous a pas dit tous les obstacles, toutes les difficultés qu'ils y rencontrent et que leur suscitent tout naturellement, sans mau-

vaise foi, les rivalités nationales. Si nous avions dans ces mers ce qu'ont les Anglais et les Américains, ce qui protége efficacement la pèche de la baleine ; si nous avions là une possession, un point où nos bâtiments trouvassent des approvisionnements, où les bâtiments chargés de les protéger pussent aller et venir, la pèche serait beaucoup plus protégée, elle prendrait un plus grand développement, et votre intérêt commercial, à cet égard, bien plus, votre intérêt maritime, la formation de matelots capables, expérimentés, éprouvés dans les grands dangers, dans les grandes difficultés de la grande navigation, tout cela y gagnerait beaucoup ; nous nous trouverions dans une condition égale avec les deux autres grandes nations qui font la pèche, et qui sont sur le point de s'en emparer exclusivement aujourd'hui.

« Voilà le premier de ces intérêts positifs et présents dont on a parlé ; le voilà résumé en faits de la manière la plus rigoureuse, la plus précise.

« Il est évident que sous ce point de vue, le projet de loi correspond à un véritable intérêt national.

« Je passe au second des intérêts actuels, l'intérêt de notre commerce dans ces régions.

« Messieurs, on vous en a donné une beaucoup trop petite idée, et ici encore c'est aux faits seuls, aux faits officiels et bien constatés que je m'adresse. Je ne vous parlerai pas, j'aurais l'air de vouloir grossir les chiffres, je ne vous parlerai pas de notre commerce avec toute l'Amérique du Sud et l'Amérique Centrale ; je ne vous parlerai pas non plus de la côte orientale ; je ne m'inquiète que de la côte occidentale, pour laquelle notre établissement dans l'Océanie peut et doit servir.

« Voici l'importance actuelle de notre commerce dans ces mers-là :

COMMERCE DE LA FRANCE AVEC L'AMÉRIQUE DU SUD (CÔTE OUEST) ET L'AMÉRIQUE CENTRALE.

*Amérique du Sud, côte ouest. (Moyenne des trois années.)*

| | | |
|---|---|---|
| Navires | 70 | |
| Tonnage | 15,343 | |
| Importations | 6,365,000 | 22,256,000 |
| Exportations | 15,891,000 | |

*Amérique Centrale.*

| | | |
|---|---|---|
| Navires | 104 | |
| Tonnage | 17,779 | |
| Importations | 10,203,000 | 26,256,000 |
| Exportations | 16,053,000 | |
| Total | | 48,512,000 |

COMMERCE CROISSANT D'ANNÉE EN ANNÉE.

**En 1840 :**

| | Navires. | Tonnage. | Valeurs. |
|---|---|---|---|
| Côte ouest | 68 | 14,218 | 22,983,000 |
| Centre | 112 | 19,346 | 29,852,000 |
| | 180 | 33,564 | 52,835,000 |

EXPORTATIONS SEULES.

| | | |
|---|---|---|
| Côte ouest | 17,802,000 | 35,942,000 |
| Centre | 18,140,000 | |

« Voilà notre commerce avec la côte ouest de l'Amérique du Sud et de l'Amérique Centrale, 48,512,000 fr.; et remarquez, messieurs, que c'est un commerce croissant.

Voici le tableau du commerce croissant en y joignant la côte est; il croît également sur la côte ouest; je n'ai pas fait la décomposition, mais voici le tableau :

« En 1839 : nombre des vaisseaux, 328. Entrée et sortie.
« En 1840, » » 423.
« En 1841, » » 530.
« En 1839, tonnage : 64,000 tonneaux.
« En 1840, » 83,000 »
« En 1841, » 108,000 »

« Importation et exportation, commerce complet :

« En 1839, 83,000,000.

« En 1840, 105,000,000.

« En 1841, 124,000,000.

« Je répète que la côte est et la côte ouest de l'Amérique méridionale sont comprises dans ce dernier tableau ; mais l'augmentation se retrouve dans le commerce de la côte ouest, comme dans le commerce de la côte orientale. Je n'ai pas fait la décomposition ; mais j'affirme que la progression de l'augmentation est la même sur les deux côtes.

« Je ne dis le fait que pour faire bien ressortir l'importance de plus en plus croissante de ce commerce, pour mettre, par conséquent, plus évidemment sous les yeux de la Chambre, l'intérêt qu'il y a à le protéger, et à le protéger efficacement.

« Eh bien, pour protéger un commerce, évidemment il n'y a que deux moyens, et le premier de tous, je n'hésite pas à le dire, c'est qu'il se sente appuyé, soutenu par la force nationale.

« Une des causes qui font l'activité et la confiance du commerce anglais, c'est qu'il trouve l'Angleterre partout, c'est qu'il sait que la puissance nationale est partout prête à le protéger et à le soutenir. Une des causes qui font la faiblesse, la faiblesse comparative, le défaut de confiance, le défaut d'entreprise du commerce français, c'est qu'il se trouve partout, à 2, 3 ou 4,000 lieues de la France, c'est qu'il ne sent pas la France à côté de lui.

« C'est en lui donnant ce sentiment, c'est en rendant la France présente partout où un grand intérêt commercial se développe ; c'est par là qu'on peut donner au commerce français la confiance et l'esprit d'entreprise dont il a besoin. C'est là ce que nous voulons lui donner dans l'océan Atlantique, et sur la côte occidentale de l'Amérique.

« Le meilleur moyen de lui donner cette confiance, c'est qu'il sache que dans ces parages il y a un établissement français, que le drapeau français y flotte, qu'il y a des vaisseaux français chargés de parcourir incessamment ces mers avec un point d'appui efficace, et de protéger le commerce.

« Savez-vous ce que l'Angleterre, l'Espagne, la Hollande, et toutes les grandes nations maritimes ont fait pour leurs marins? Elles ne se sont jamais contentées d'envoyer leurs vaisseaux se promener sur toute la face du globe pour protéger leur commerce, elles se sont partout et constamment inquiétées de leur assurer des points d'appui, des points de refuge, des points de ravitaillement, de leur faire non pas seulement sentir par la mémoire, mais toucher partout le gouvernement du pays, le drapeau du pays, la force du pays.

« Regardez à l'histoire de l'Espagne, de la Hollande, de l'Angleterre, regardez à l'histoire de ces petites républiques du moyen âge, qui faisaient le commerce dans la Méditerranée seule; est-ce que Venise se contentait d'envoyer ses vaisseaux se promener dans l'Adriatique et dans la Méditerranée? Non, elle voulait avoir des possessions dans l'Archipel, le long des côtes de l'Adriatique; elle voulait que ses galères trouvassent partout le gouvernement de leur patrie, son appui, sa force. Il n'y a pas eu de puissance maritime, petite ou grande, qui ne se soit crue obligée de faire pour sa marine ces efforts, ces sacrifices, de lui assurer ces avantages; et c'est ainsi qu'elles ont réussi non-seulement à faire prospérer leur commerce, mais à donner à leurs matelots cette confiance, ce courage, ce dévouement qui fait la force des armées sur mer comme sur terre.

« Et vous voulez que nous renoncions à l'espérance d'une conduite pareille! vous voulez que nous renoncions à offrir à nos matelots, dans cet immense espace qui s'étend entre l'Amérique

et l'Asie, des avantages de cette nature. [illegible] de cette nature? Le gouvernement [illegible] s'y prêtera pas. Il [illegible] [illegible] à la marine française et aux braves gens qui la composent?

« Il y a aussi, messieurs, un autre intérêt que celui du commerce [illegible], et il est impossible de ne pas s'en préoccuper; c'est la protection des personnes, la protection des Français. Vous ne savez pas le nombre des Français qui vivent dispersés ainsi sur la face du globe. Dans l'Océanie, dans tous les archipels indiens de l'Océanie, sur les côtes ouest de l'Amérique centrale et de l'Amérique occidentale, il y a beaucoup de Français. Croyez-vous que la protection d'un navire qui passe et qui ne reviendra pas, dont on n'entendra plus parler, équivale à cette protection d'une station permanente, d'une possession qui rappelle la présence du gouvernement du pays? Voulez-vous que je vous dise ce qui arrive de cette protection passagère d'un vaisseau dont on entend dire le nom pour la première fois, qu'on ne reverra plus? Le vaisseau français qui passe protége efficacement les Français; il redresse les torts. Mais, comme il ne sera pas près de là longtemps, comme aucun autre vaisseau français ne reviendra bientôt le remplacer, en protégeant, il menace, et on se trouve compromis, car, le vaisseau passé, les griefs recommencent. On sait que la protection ne reviendra pas bientôt, on sait qu'elle n'est pas là toujours, sinon présente, du moins prochaine. Les Français sont de nouveau maltraités; il faut revenir de loin, de très-loin, et en revenant, il faut exécuter la menace, et vous vous trouvez entraînés ainsi dans des complications, et quelquefois dans des guerres que vous auriez évitées; vous auriez protégé les personnes aussi bien que les intérêts commerciaux à bien meilleur marché si vous aviez eu là une station permanente, constante, si vous aviez eu près des lieux où la protection était nécessaire, la

présence du gouvernement national pour déployer cette protection : vos guerres avec Buénos-Ayres et le Mexique, qui vous ont coûté fort cher, n'auraient peut-être pas eu lieu si vous aviez possédé dans ces parages un poste capable de protéger.

« On a parlé de missions; je me hâte de le dire, à mon avis, ce serait une entreprise insensée, et je ne veux pas dire autre chose, pour un gouvernement, que de se charger de faire de la propagande religieuse et de l'imposer par force, même aux païens. Je n'en suis aucunement d'avis; cela serait peut-être injuste; et certainement insensé. Nous n'en avons pas, nous n'en avons jamais eu la pensée.

« Que la Chambre entende bien ce que je veux dire; le gouvernement ne doit point faire de propagande religieuse; il ne doit point imposer sa religion par force, même aux païens.

« Messieurs, nous avons, à cet égard, un grand exemple auprès de nous, l'Angleterre. Ce que je dis là, l'Angleterre le fait; le gouvernement anglais ne fait pas de propagande religieuse, il n'impose pas la loi protestante aux nations païennes; du tout : voici ce qui arrive.

« Il y a en Angleterre des missionnaires commerçants et des missionnaires non commerçants; il y a des missionnaires uniquement préoccupés des intérêts religieux, et du désir de répandre le christianisme. Il y a des missionnaires anglais qui, spontanément, librement, à leurs périls et risques, sans aucune intervention du gouvernement, vont promener leur activité et leur dévouement sur la face du monde, pour y porter leur foi. Cela, ils ont bien le droit de le faire, ils ne sont pas le gouvernement de leur pays. Mais ils portent partout où ils pénètrent la foi, la langue, le nom, l'influence, l'autorité de leur gouvernement, et leur gouvernement qui le sait, qui recueille le fruit de cette activité, le gouvernement les suit de ses regards, les sou-

tient, les protége partout où ils pénètrent. En cela aussi il fait son devoir. A chacun sa tâche : aux missionnaires libres la propagation de la foi religieuse; au gouvernement la protection de ses sujets, même missionnaires, partout où ils vont.

« Messieurs, la France a ses missionnaires aussi bien que l'Angleterre : avant que vous vous en occupassiez, avant que vous le sussiez, avant que votre pensée s'y fût un moment arrêtée, des hommes sincères, courageux et dévoués, des prêtres faisaient dans le monde, avec la langue française, et en portant le nom français, ce que les missionnaires anglais font au nom de leur pays.

« J'aborde maintenant la question de l'équilibre des nations. Autrefois, cette question se posait aux pieds des Pyrénées, sur le Rhin ; aujourd'hui, elle se pose dans le monde. C'est un fait qu'il faut accepter. Il ne convient pas à la France d'être absente dans une grande partie du monde, quand les autres puissances sont présentes. La question d'équilibre est posée; prenez-y garde; vous pouvez ne pas y prendre part, mais alors elle se résoudra sans vous.

« Permettez-moi de vous montrer le développement qu'a déjà pris dans l'Océanie seule le commerce anglais.

« En 1840, le commerce d'exportation anglaise dans l'Océanie présente 393 bâtiments, 141,242 tonneaux; produit, 51,081,000 francs. Jugez de quelle importance sera ce commerce lorsque l'isthme de Panama sera percé. Or, M. de Humboldt ne fait aucune difficulté d'admettre la possibilité de ce percement. (Ici M. le ministre lit une lettre où M. de Humboldt dit n'avoir aucun doute sur ce point. Il donne ensuite communication du passage d'un rapport présenté par un ingénieur envoyé par les États-Unis. Cet extrait tend à présenter le percement comme exécutable.)

« Que veux-je conclure de là ? une chose modérée : c'est que le fait est possible, qu'il est probable, et que s'il s'accomplit il aura une importance considérable pour les relations de l'Europe avec l'Amérique. Cette voie supprime les dangers du cap de Bonne-Espérance et du cap Horn. Est-il possible de dire que cette voie ne donnerait pas à des possessions françaises, anglaises, hollandaises, n'importe, dans l'océan Transatlantique, une importance capitale ? L'Angleterre l'a si bien senti, qu'elle a pris position partout, de manière à profiter la première du percement de l'isthme de Panama.

« En face de ce fait immense, de la Chine ouverte au commerce du monde, avons-nous dû rester indifférents ? Nous ne l'avons pas pensé. Laissez-moi vous dire un fait : Le jour où l'on a su que la France avait paru, s'était fixée dans l'océan Pacifique, il y a eu parmi les anciennes populations espagnoles et catholiques, je me sers à dessein de ces deux mots, une joie très-vive.

« Avons-nous oublié la prudence ? Non, nous avons pensé qu'en fait de grandes colonies, la France en avait assez avec Alger et la Guyane. Nouka-Hiva et O-Taïti ne seront que deux grandes stations. Partout où vous n'aurez que des stations de ce genre, il ne se créera que des intérêts pacifiques, si bien que ces possessions sont et restent d'accord avec le système général de la France, et conviennent aussi bien à son nouvel esprit qu'à sa puissance.

« Je le dis en terminant : J'ai confiance dans nos institutions ; si elles ont conseillé au gouvernement la prudence, elles lui permettront aussi l'esprit de suite. Au dix-septième siècle la France avait conquis de grandes colonies lointaines : elle les a perdues au dix-huitième siècle, par la faiblesse du gouvernement. J'ai la confiance qu'elle ne les aurait pas perdues si elle avait eu

alors des institutions libres, un parlement, une Chambre. La confiance que j'exprime pour la conservation des conquêtes du dix-septième siècle, je la porte ailleurs, et c'est elle qui me fait espérer que vous nous soutiendrez dans l'œuvre nouvelle, et que vous vous engagerez avec nous dans un système de prudence, de réserve, mais aussi de prévoyance politique et d'avenir. »

Nous avons vu précédemment comment la colonie d'Akaroa, dans la Nouvelle-Zélande, s'était formée ; nous avons vu qu'elle prospérait, et que par la suite, elle pourrait devenir un point intéressant pour le commerce maritime de la France. Mais comme les évènements marchent avec la rapidité de l'éclair, et que ce qui est aujourd'hui peut fort bien ne pas exister demain, nous devons constater que si notre gouvernement n'eût pas craint de se brouiller avec l'Angleterre, il se fût efforcé de protéger l'établissement du baron Thiery, qui apportait à la France non pas toute l'île Nord de la Nouvelle-Zélande, mais une grande étendue de la côte Ouest, des ports fort importants et des rivières considérables, puisque celle qui est appelée la Tamise par les Anglais était enclavée dans ce que le baron appelait ses états. Je pense que si cet aventurier, et remarquez que je ne prends jamais le mot aventurier en mauvaise part, ne se fût pas posé en souverain absolu, son projet eût mieux réussi :

Toujours est-il que le baron Thiery avait acheté tout un district à des chefs de la Nouvelle-Zélande, et qu'il aurait pu mettre ses possessions sous la protection de la France. Qu'elle y plantât son pavillon, et nous étions maîtres d'un pays riche, fertile, arrosé par de nombreux cours d'eaux, et possédant plusieurs ports, mais des ports beaucoup plus difficiles que ceux de la côte Est, et un climat meilleur que celui d'Akaroa, pays situé beaucoup plus au Sud.

Enfin, la France, ou plutôt ceux qui la gouvernent, ont refusé ;

ils ont craint de se brouiller avec l'Angleterre, qui tient beaucoup à ne pas avoir de voisins si près de ses établissements de la Nouvelle-Galles du Sud. Et puis, en s'emparant de la Nouvelle-Zélande, elle prétend monopoliser la pêche de la baleine des côtes de ces deux grandes îles, et empêcher les Français et les Américains du Nord de fréquenter les côtes et les baies. Ces derniers se soumettront-ils, sans conteste, à une exclusion? c'est ce que je ne crois pas; quant à nous, cela n'est pas douteux, nous cèderons, c'est notre rôle depuis long-temps.

Bien plus, déjà l'on affirme qu'un commissaire anglais s'est emparé de notre établissement d'Akaroa, et que M. Berard, commandant la gabarre *le Rhin*, en station dans ces parages, a protesté contre ces faits, qui se passaient le 9 février 1843. Que fera-t-on? Eh! mon Dieu, on dira que les faits sont accomplis, et que nous devons nous estimer fort heureux de voir la colonie confisquée par les Anglais, qui la protégeront contre toute insulte, et respecteront dans leur intégrité les droits des propriétaires. Mais dans ce qui se passe à Akaroa il y a trois questions fort graves : Question de souveraineté, question de propriété particulière, et question des avantages de la compagnie Nanto-Bordelaise; comment seront-elles décidées? la diplomatie nous le fera connaître plus tard; toutefois on peut déjà craindre que la première ne soit résolue au détriment de la France, et par conséquent la troisième au détriment de la compagnie.

Tôt ou tard la protection que nous avons voulu accorder à la reine Pomaré nous sera contestée, si ce n'est par l'Angleterre, du moins par ceux qui commandent ses forces navales dans l'océan Pacifique. La question s'envenimera peut-être, et alors nous serons obligés de céder encore à l'Angleterre, puisque nous n'avons pas le courage de lui résister. Ce que je viens d'avancer est tellement vrai, que déjà les missionnaires anglicans

d'O-Taïti, M. Pritchard et autres, n'ayant pu empêcher la reine de signer l'acte de convention avec l'amiral du Petit-Thours, sont parvenus, à force d'obsessions, à lui faire changer d'avis, et que, dans l'intérêt du culte luthérien, ils ont engagé le commandant du navire de guerre anglais le *Talbot*, sir Thomas Thompson, à soutenir le parti de la reine, qui ne voulait plus reconnaître les protecteurs qu'elle s'était choisis elle-même.

Cette question-là, comme celle d'Akaroa, viendra-t-elle se compliquer entre les deux cabinets de Londres et de Paris? je l'ignore; mais, à mon sens, les Anglais feraient une sottise d'y chercher une cause de rupture, car leur politique est trop habile pour ne pas trouver tôt ou tard le moyen de reprendre ces îles, lorsque nous y aurons fait de plus grandes dépenses. N'est-il pas écrit qu'avec nos bons amis les Anglais, il nous faut toujours marcher côte à côte, et que sitôt que nous commençons à glaner, eux se mettent à moissonner, et à moissonner largement?

Voulons-nous nous établir dans la mer Rouge et y prendre un point sans importance? aussitôt ils se saisissent de deux villes fortes, des deux ports qui ferment l'entrée du détroit.

Nous désirons nous établir à la Nouvelle-Zélande, pour protéger nos quelques baleiniers. Un de nos compatriotes, qui y a acquis de l'influence, nous offre une province avec des côtes, des ports, des rivières, etc. Doucement! il ferait beau voir que nous eussions l'audace d'accepter tant de richesses! et dans notre modestie, nous nous contentons d'une crique très-petite, mais qui ne laisse pas de pouvoir nous être utile : voilà encore les Anglais qui arrivent, suivant leur louable coutume, et qui confisquent le tout, y compris notre misérable hameau; et cela, sans crier gare, sans s'inquiéter le moins du monde du pavillon tricolore qui flotte sur l'établissement, d'un pavillon qui a fait naguère crouler tant de trônes, et conduit tant d'armées à la victoire.

Vous croyez avoir O-Taïti sans conteste? Holà! messieurs de France! vraiment, vos prétentions deviennent exorbitantes.

Est-ce que l'Angleterre s'était crue obligée de reconnaître l'empereur des Français? Elle avait traité avec lui, avec les rois qui lui devaient leur couronne; mais elle n'a pas fait la faute de l'appeler empereur, pour se réserver le droit de l'envoyer périr sur un rocher. A-t-elle, par hasard, reconnu votre domination en Algérie? Que la guerre s'allume entr'elle et vous, et vous la verrez bientôt employer tous les moyens pour vous faire perdre une colonie que des milliers de nos braves ont arrosée de leur sang. Et ce que je dis d'Alger peut s'appliquer à toutes nos colonies présentes et futures. L'Angleterre ressemble au mauvais riche : elle ne veut même pas que nous ramassions les miettes qui tombent de sa table.

M. Jacques Arago a écrit sur ce sujet une brochure fort spirituelle, et remplie d'excellents conseils à l'adresse de notre gouvernement. Qu'allez-vous faire aux Marquises et à O-Taïti? y est-il dit. Mais prenez donc la Nouvelle-Zélande, l'entrée du détroit de Magellan et Madagascar, pour vos pénitentiaires que vous voulez établir sur des rochers, au lieu de donner à vos déportés l'air libre et l'espace.

Tous ces conseils sont fort bons à donner, sans doute, mais pour les suivre, il faudrait vouloir d'abord, pouvoir ensuite, et cela en acceptant toutes les conséquences de ces deux mots. Et puis d'ailleurs, ce qu'un ministère peut aujourd'hui, sera-t-il encore demain en puissance de l'accomplir? Assurément, le maréchal Soult pouvait ce qu'il voulait quand il a signé le traité avec la compagnie Nanto-Bordelaise; mais une volonté plus forte que la sienne, avec laquelle elle était autrefois d'accord, s'oppose maintenant à ce qu'il soit donné suite à ce projet.

Pour fonder un établissement, il faut encore que les Chambres

vous en fournissent les moyens, et cela sans lésinerie, sans mesquinerie, sans regarder à quelques centaines de mille francs de plus ou de moins. Mieux vaut ne rien entreprendre que de ne pas pouvoir dépenser tout d'abord ce qui est nécessaire. C'est cependant ce qui arrive tous les jours en France; c'est la faute dans laquelle nous persévérons depuis douze ans en Algérie, où nous avons enfoui tant de millions, où nous en enfouirons encore tant d'autres. On peut le dire, il n'y a guère chez nous que les chemins de fer, entrepris par des compagnies autour de la capitale, dont les travaux aient été sagement conduits. L'Angleterre, elle, procède tout autrement. A-t-elle arrêté un projet? aussitôt, sans regarder à la dépense, elle se met à l'œuvre, et marche à son but avec une persévérance que rien ne saurait fatiguer. Si vous en doutez, allez voir Sainte-Hélène, le rocher de Sainte-Hélène, et vous jugerez ensuite de ce dont elle est capable.

Madagascar! direz-vous? Ah! sans doute, voilà une belle île, un bien beau pays pour fonder un établissement commercial. Il faut pourtant rendre justice à M. Guizot, il y a envoyé un agent, un agent français, qui y avait séjourné fort long-temps, qui connaissait bien ce pays, et qui réussira peut-être, s'il est secondé, à doter la France de quelques points favorables. Je ne parlerais pas de ce fait si la question n'avait pas été soulevée à la Chambre des députés; et puis, les Anglais savent aussi bien que nous ce que M. Leguevel de la Combe est allé faire à Madagascar.

Je connais toute cette affaire, je l'ai suivie de près, et je crois qu'il n'est donné à personne d'en parler plus pertinemment que moi. M. Guizot, à l'instigation de quelques députés amis du pouvoir, s'engagea dans cette démarche, mais avec quelle prudence cauteleuse! On poussait en avant une espèce d'éclaireur qui n'avait rien d'officiel, et que l'on serait toujours à même de désavouer plus tard. Point de bruit, surtout! lui dit-on;

que [illegible]
[illegible]
M. [illegible]
[illegible]
l'Afrique. [illegible]
elle a [illegible]
des [illegible]
rieuse. [illegible]
sur la [illegible]
Nord [illegible]
largeur [illegible]
diversité [illegible]
de mire [illegible]
sûr c'est [illegible]
jusqu'à [illegible]

Mais [illegible]
nos fautes. [illegible]
et l'esp[illegible]
nous ou [illegible]

Non, nous ne [illegible]

une cause de ruine pour notre commerce maritime. Avec nos législateurs, dont les intérêts sont seulement territoriaux, avec notre organisation sociale, nos colonies ne peuvent qu'arrêter l'essor de notre marine marchande, parce qu'il est impossible que la question coloniale soit bien comprise en France; nous en avons eu la preuve dans la question des sucres. Tout le monde sentait et comprenait la fausse position des deux industries, et l'on n'a pas su apprécier la question maritime, la question des frets. On doit voir d'ailleurs que ce n'est pas en faveur de nos possessions coloniales que je parle, mais en faveur de la question maritime, que je vais essayer de faire bien comprendre au lecteur.

Quelles sont les colonies que nous avons? que produisent-elles?

La Martinique et la Guadeloupe, dans la mer des Antilles, deux îles bien petites, et qui produisent principalement du sucre. Cayenne, sur la côte Ouest de l'Amérique, qui pourrait devenir fort importante par sa position sur un vaste continent, par les cultures que l'on peut y faire prospérer, colonies à esclaves. Le Sénégal, très-peu important jusqu'à présent par le peu de dévoloppement qu'a pris le commerce de la côte d'Afrique, où nous avons été inquiétés par les croisières anglaises.

Bourbon, île toute ronde, qui n'a pas un port, pas une crique susceptible de recevoir un seul navire pour le caréner; colonie à esclaves, qui produit principalement du sucre, du café et du girofle. Pondichéry, comptoir sur la côte de Coromandel, excessivement circonscrit, sans importance commerciale. Chandernagor, au-dessus de Calcutta, sans commerce, sans industrie. Ces deux dernières colonies ont une population libre que l'on peut faire travailler à peu de frais.

Ainsi donc, nos principales colonies, la Martinique, la Guadeloupe et Bourbon, sont des colonies à esclaves, dont la principale

industrie consiste dans la culture de la canne à sucre. Le droit de visite et l'émancipation finiront par priver ces pays de bras, car on ne saurait espérer d'y trouver des travailleurs parmi les hommes libres; non, c'est un rêve qui ne se réalisera jamais. La France a donc en expectative de n'être bientôt plus maîtresse que de points militaires; mais Bourbon ne sera jamais un point militaire, car cette île n'a pas un port où puissent se réfugier des navires de guerre.

Cayenne est aussi une colonie à esclaves, qui partagera le sort des autres; alors il ne nous restera plus que le Sénégal, Pondichéry et Chandernagor. Mais, au premier coup de canon d'une guerre maritime, ces trois points auront cessé de nous appartenir; on voit donc que nous ne possédons rien dans le monde maritime, et que pour avoir des colonies que l'on peut perdre d'un moment à l'autre, il vaudrait autant ou mieux ne rien avoir du tout.

Et notre marine commerciale, me dira-t-on, si vous n'avez pas de colonie, où ira-t-elle? Qu'en ferez-vous? J'en ferai ce que font les Américains du Nord avec la leur, qui est dix fois, vingt fois, cinquante fois plus importante que la nôtre; cependant ils n'ont point de colonies. — Elle ira partout, — au Mexique, en Colombie, au Brésil, à Buénos-Ayres, au Chili, au Pérou, sur les deux côtes d'Afrique, dans les possessions anglaises de l'Inde, à Sumatra, à Java, à Siam, au Camboge, en Cochinchine, en Chine, aux Philippines, et enfin dans la Malaisie et la Polynésie.

Si nous n'avions pas de colonies, tous ces pays nous fourniraient du sucre, du café, des épices, du coton, de l'indigo, enfin tous les articles tropicaux qui nous sont nécessaires; et beaucoup d'entr'eux admettraient vos propres produits avec bien plus d'avantage qu'ils ne les reçoivent aujourd'hui. Ainsi le

Brésil diminuerait les droits sur nos marchandises fabriquées, si nous agissions de même à l'égard de ses sucres et de ses cafés. Dans l'état actuel des choses, nous sommes obligés de favoriser outre mesure les produits de nos colonies au détriment des pays qui consommeraient nos marchandises et tout ce que fournit notre sol. Qu'en résulte-t-il? un malaise général, qui rend les opérations maritimes très-peu fructueuses, car il est impossible d'obtenir de fret de retour. Je vais citer deux exemples qui feront juger de la justesse de ce que j'avance.

Pour aller au Brésil, à Rio-Janeiro, à Bahia et dans les ports de l'Amérique du Sud, nous payons encore pour nos marchandises 50 à 60 °/₀ de fret, et nous avons long-temps donné de 80 à 100 francs, parce qu'à cette époque on ne trouvait absolument rien à apporter en retour. Aujourd'hui il devient possible d'apporter en transit quelques madriers de bois de palissandre, un peu de coton et du café; mais ce fret de retour ne s'élève pas à plus de 25 à 30 francs le tonneau, ce qui fait 75 à 80 francs pour l'aller et le retour. Si l'on pouvait apporter en France tous les produits du Brésil, le fret d'aller baisserait de suite à 25 ou 20 francs, parce que le fret de retour monterait à 50 et 60 francs. De plus, les marchandises coloniales mettraient dans la nécessité d'employer de grands navires de 6 à 800 tonneaux, avec 18 à 25 hommes d'équipage, tandis qu'on ne se sert aujourd'hui que de navires de 2 à 300 tonneaux, parce que les marchandises de sortie étant des marchandises de valeur, les cargaisons ne sont presque jamais complètes, et que les frets de retour sont rares.

Qu'est-il résulté de tout cela? c'est que la marine étrangère se charge de presque tous nos transports, parce que, pouvant rapporter dans ses ports les produits coloniaux, elle est à même de transporter nos marchandises à bien meilleur compte que nous. Ainsi, les Sardes, les Siciliens, les Autrichiens, vont à Cette et à

Marseille, prendre des cargaisons de vins et eaux-de-vie du Midi, qu'ils portent au Brésil, à Buénos-Ayres, en Colombie et à la Havane, d'où ils rapportent, à leurs ports d'armement, des sucres, des cafés, des cacaos, des cotons, des rocous, des bois de teinture, des indigos, etc.; mais surtout des sucres et des cafés, qui font la base des cargaisons de retour.

Le fret de France à Bourbon, voyage de trois mois et demi à quatre mois, est descendu au prix infime de 30 francs, lorsque celui de retour se maintient à 100 et quelquefois 120 francs, parce qu'il y a fort peu de chose à porter à Bourbon en volume, en poids, et que la protection exagérée que le pacte colonial nous force d'accorder à nos colonies fait porter tout le prix du transport sur les retours, sur les sucres. Ainsi, avec notre législation vicieuse, nos produits sont surchargés de frais lorsque nous les exportons, et les produits coloniaux, qui se consomment en France, payent un fret double de celui qu'ils payeraient, s'il n'était pas nécessaire de protéger nos établissements d'outre-mer. Il est donc facile de comprendre que nos colonies nous sont onéreuses, puisqu'elles nous empêchent de transporter nos propres produits dans les pays étrangers, et qu'elles nous font payer plus cher les denrées coloniales. Je renvoie le lecteur à la page 325 du premier volume de *Quinze ans de voyages autour du Monde*, et à un petit ouvrage, gros de faits, de M. H. Say, *Relations commerciales entre la France et le Brésil*, où il trouvera développé tout un système commercial maritime, et le meilleur que je connaisse.

Je ne dirai point : Périssent les colonies plutôt qu'un principe ! mais je dirai : Vos colonies vous sont onéreuses, à moins qu'elles ne soient riches comme Cuba, Madagascar, Java, Sumatra, les Philippines. Accordez-leur la liberté commerciale si elles vous le demandent, et ne les conservez qu'à titre de points de relâche,

*de points maritimes* ; que ces points vous servent de pénitentiaires. Envoyez vos mécontents, vos condamnés civils et militaires, dans ces bagnes en plein air, dans ces prisons libres, où ils pourront éviter la contagion du vice et racheter leurs fautes par un travail assidu. Vous délivrerez le commerce et la société d'un lourd et pesant fardeau.

Je vais maintenant examiner, sous son point de vue d'utilité réelle, la question de la prise de possession des îles Marquises, question qui a été traitée à la Chambre avec beaucoup d'exagération, et par les partisans, et par les adversaires du projet : ceux-ci n'y voient qu'une source de dépenses inutiles ; ceux-là, au contraire, n'hésitent pas à attacher à ce fait une importance maritime et commerciale incalculable.

Les îles Marquises, situées entre les 8° et 10° de latitude Sud, et à 1,200 lieues des côtes du Pérou, ne sont certainement point sur une grande ligne de navigation commerciale pour les navires qui vont, de la côte du Pérou et du Chili, en Chine, aux Philippines, dans la Malaisie et dans l'Inde. Cependant la route tenue par ces bâtiments n'est pas tellement éloignée des Marquises, qu'ils ne puissent y passer dans certaines saisons de l'année ; ainsi lorsque la mousson de Nord-Est règnera dans les mers de Chine, de novembre en avril, les navires qui partiront du Pérou suivront la route au Nord de la ligne, et au Sud des îles Sandwich. Ils pourront donc toucher aux îles Hawaïa ; mais dans la mousson de Sud-Ouest, c'est-à-dire d'avril en novembre, la route par les îles Marquises et par le Sud de la ligne sera la meilleure, parce que les vents d'Est règneront au Sud de la ligne, et conduiront les navigateurs dans le Sud des archipels malaisiens.

Les Marquises, au reste, étant situées par 10° à peu près de latitude, et les ports principaux du Chili par 28 à 38°, et le port le

plus important de Valparaiso par 33°, Nouka-Hiva se trouve sur la ligne de navigation pour aller du Chili en Chine, aux Philippines, dans la Malaisie et dans l'Inde, et cela en toutes saisons. Un navire frété pour ces différents pays pourra donc toujours toucher à Nouka-Hiva, et même à O-Taïti, sans trop se déranger de sa route.

On a dit que le commerce ne prendrait jamais cette voie pour aller dans l'Inde : eh ! mon Dieu, ceux qui ont émis cette opinion connaissent bien peu les transactions commerciales de la France. J'ai proposé dans mon premier ouvrage, *Quinze ans de voyages autour du Monde*, un moyen d'augmenter notre navigation et nos débouchés : je vais le retracer ici brièvement. Et cependant lorsque j'ai écrit ces lignes, nous n'avions ni les Marquises ni O-Taïti.

En 1833, M. Duchâtel, alors ministre du commerce, pour favoriser les transactions avec l'Inde, et conséquemment la grande navigation, fit signer au roi une ordonnance convertie depuis en loi dans une session suivante. Par cette loi, on accordait une remise du cinquième des droits sur toutes les denrées de l'Inde, les sucres exceptés, importées par navires français venant d'au-delà les détroits de la Sonde. L'intention du ministre était bonne, mais elle ne produisit pas l'effet qu'il en attendait. Quel bien en est-il résulté, autre que celui obtenu par les mesures adoptées dans le même sens par la Restauration ? quelques opérations fructueuses, mais isolées, d'Europe pour les détroits. La remise accordée par la Restauration sur les droits des denrées importées d'au-delà le cap de Bonne-Espérance avait également imprimé au commerce maritime un mouvement, qui ne tarda pas être paralysé par la force naturelle des choses. Aujourd'hui la mesure de M. Duchâtel est restée presque aussi stérile que celle de la Restauration.

Je vais en indiquer la cause; puis je chercherai à prouver l'efficacité du moyen que je crois devoir proposer.

Aussitôt après l'adoption de cette mesure, le commerce expédia, avec des piastres ou des traites, des navires pour aller dans l'Inde chercher des marchandises de retour, qui jouirent sur les marchandises des autres pays de cet avantage, lequel constitua leur bénéfice, moins l'excédant du fret et des intérêts qu'ils eurent à en déduire et à payer pour des voyages plus longs. Les premiers qui revinrent réalisèrent de beaux bénéfices, parce qu'ils avaient trouvé la marchandise abondante et à bas prix dans les pays de production. Cette réussite en engagea d'autres dans la même voie. Les produits augmentèrent de prix dans ces contrées en proportion des demandes, et baissèrent à l'arrivée en France à mesure qu'ils devinrent plus abondants. L'Inde seule y gagna, et la balance fut bientôt en notre défaveur; il ne nous resta que le désagrément d'avoir donné la préférence d'exportation à un pays qui ne reçoit rien de la France; je dis rien, car le nombre des articles français qu'on y consomme est tellement restreint qu'à peine peut-on les porter pour mémoire; et nous laissâmes languir nos transactions avec les pays consommateurs, tels que l'Amérique méridionale et septentrionale, la côte Est et Ouest, pays de consommation immense, où nous pouvons toujours introduire en marchandises françaises l'équivalent des produits que nous y achetons. Je compte ici comme production pour l'Amérique les lingots d'or, d'argent, de cuivre, et même les espèces monnayées. Ajoutons que cette mesure ruine en partie le commerce d'O-Taïti, par la presque exclusion d'un de ses plus grands produits, le café, et déjà deux fois le savant rapporteur du budget du commerce, le député de Bordeaux, M. Wustemberg, en a signalé à la tribune le mauvais effet.

Il serait donc à désirer qu'une loi fût présentée pour accorder

une remise du quart, même du tiers des droits d'entrée, les sucres exceptés à cause de notre législation coloniale actuelle, sur toutes les denrées provenant de l'Inde, et introduites par navires français qui auraient fait le tour du monde pour se les procurer, en exportant une cargaison d'une valeur égale en articles de fabrique française ou produits du sol.

Cette dernière mesure a déjà eu lieu deux ou trois fois et a produit quelque bien; mais si elle n'eût pas été exceptionnelle, elle eût donné un immense essor au commerce, à la marine, à l'agriculture et à notre industrie, car tout se lie dans un pays, lorsque le gouvernement sait favoriser les idées de travail qui y germent en si grande abondance. La renouveler serait créer de nouveaux débouchés pour l'exportation, et augmenter les droits à percevoir sur les matières premières qui viendraient à remplacer les marchandises françaises exportées. Pour cela, il faudrait qu'elle ne fût pas une faveur accordée à tel ou tel individu privilégié, mais qu'elle fût à portée de tout négociant qui voudrait en courir les chances; alors nous en ressentirions les bienfaits.

Il me reste à indiquer l'opération et à désigner les marchandises à exporter de France dans chacune des diverses contrées; chose que je ferai, non d'après une théorie plus ou moins fautive, mais d'après une pratique de plusieurs années de voyages commerciaux autour du monde.

Les opérations qui se font en général pour Calcutta, les côtes de Coromandel et de Malabar, Java, les îles de la Sonde, la Cochinchine, la Chine et les Philippines, ont lieu avec un faible noyau de marchandises, et des piastres ou traîtes dont nous payons les profits à l'Angleterre. En suivant mon plan, au lieu de cette fausse opération, nous nous procurerions les produits de ces pays sans exporter le numéraire du nôtre, et sans payer de tribut à qui que ce soit.

Nous portons aux États-Unis des soieries, des nouveautés, des vins, des eaux-de-vie, des draps, des toiles et des mousselines; mais comme nous avons un traité de commerce désavantageux, ce sont les Américains qui effectuent ces transports; là nos navires d'expédition iront prendre des farines, des cordages, des toiles à voiles, des goudrons, des cotons ordinaires, qu'ils transporteront au Brésil, à Buenos-Ayres, au Chili, au Pérou, en Colombie et au Mexique. Au Brésil, ils prendront des sucres pour le Chili.

Au Chili, au Pérou, à Guatemala et au Mexique, nous portons de riches cargaisons de tous nos articles; nous y prendrons de l'or, de l'argent et du cuivre, que nous transporterons en Chine, à Manille, à Sincapour, à Batavia, à Calcütta, où nous recevrons en retour des produits de l'Inde, tels que sucre, café, poivre, épices, etc.

La remise sur ces importions aura pour effet · la construction de grands navires, la sortie de France de riches cargaisons et l'éducation de nombreux équipages.

Une autre considération puissante militera encore pour nous.

Dans tous les ports de l'Amérique nous nous trouvons toujours en concurrence avec les Anglais pour les draps, les cotons blancs imprimés, le fer en barre ou travaillé, la quincaillerie, les soieries mêmes, et une infinité d'autres articles; avec les Allemands, pour les toiles, les sucres raffinés, les soieries de Crevelt et de Suisse, la quincaillerie, la verroterie, etc.; avec les Américains, pour les farines, les vivres en général, les cordages, et nos soieries, qu'eux-mêmes viennent acheter en France, et peuvent vendre avec avantage par l'économie de leur navigation.

Nos opérations se ralentissent dès que nous ne pouvons plus soutenir la concurrence, et les autres nations poursuivent les leurs, mettant nos fabriques dans un état de souffrance extraor-

dinaire; car l'Amérique est un grand marché pour la France, et surtout pour Paris, dont les articles y sont appréciés.

Lors même que tous nos produits seraient vendus en Amérique un peu au-dessous de leur valeur, la remise sur les retours pris dans l'Inde avec les matières d'or, d'argent et de cuivre que les Américains auront données en échange de nos marchandises, indemnisera des frais d'une opération de circumnavigation, et nos fabriques et notre agriculture auront trouvé un débouché; car ce ne sera plus avec du numéraire sorti de France que nous irons dans l'Inde et la Chine chercher les soies écrues, le thé, le café, l'indigo, le cuivre blanc, les épices, la nacre, l'écaille, le sagou, l'arrow-root, le benjoin, les bois et les drogues que nous ne trouvons que dans ces contrées; mais ce sera en y transportant nos vins et nos eaux-de-vie, nos huiles, nos chanvres, notre corroierie, nos sucres raffinés, nos draps, nos soieries et nouveautés, nos cotons tissés, nos toiles, notre tabletterie, notre bijouterie, notre quincaillerie, notre porcelaine, notre verroterie, notre parfumerie, etc.; toutes marchandises ayant payé l'impôt par les matières qui ont servi à leur fabrication, et favorisant par leur sortie une nouvelle importation équivalente qui donnera de nouveaux droits de douane. Je dirai que cette mesure augmentera les ressources du trésor loin de les réduire, et que les primes accordées aux baleiniers devant diminuer chaque année, on pourra employer cette allocation à favoriser ces longues opérations maritimes.

Qu'on y réfléchisse bien; cette proposition intéresse toutes les localités. Il n'est pas un coin en France qui ne se ressente de la plus ou moins grande activité du commerce. Il faut se le persuader : la France n'est pas exclusivement agricole; elle ne consomme pas tous ses produits chez elle. Sous l'empire, nous approvisionnions l'Europe; nos armées nous ouvraient des

débouchés immenses. L'industrie a marché, et une ligne de douanes germaniques nous enferme et repousse notre commerce, qui demande d'autres marchés. L'Allemagne est parvenue à recréer, mais à son profit, le système continental que Napoléon voulait imposer par ses armes, au bénéfice de la France.

Cette mesure ne devrait être que le prélude de dispositions plus larges que le gouvernement pourrait prendre successivement pour la liberté du commerce maritime; il en est une surtout qui n'est que la conséquence de la première : ce serait d'affranchir les sucres étrangers de ces droits exorbitants qui les prohibent sur nos marchés.

L'importance de la question des frets ressort jusqu'à l'évidence des documents publiés par le gouvernement sur le mouvement de notre commerce maritime. On voit, en effet, d'après ces documents, que chaque année la marine française prend une moindre part au commerce extérieur, tandis que la marine étrangère prend un développement qui est en rapport avec l'accroissement relatif des échanges. C'est ainsi qu'en 1840, sur 27,181 navires qui ont pris part au mouvement général du commerce de la France, 13,342 étaient français, tandis que sur les 27,725 navires qui y ont pris part en 1842, on en comptait seulement 10,838 sous pavillon national.

Faute de retours, nos exportations, au lieu de s'accroître, ont diminué d'une manière effrayante. Les exportations, qui étaient de 1,011 millions en 1840 et de 1,065 millions en 1841, sont descendues à 940 millions en 1842 : ce qui présente une diminution de 71 millions sur la première année, et de 125 millions sur la seconde. On a attribué une grande part de ce déficit au système prohibitif de l'Allemagne; certainement il peut y avoir contribué; mais que l'on ne perde pas de vue le désavantage de

notre marine sur celles des autres nations, par la difficulté qu'elle a de se procurer des frets de retour.

On a dit aussi que nos baleiniers n'iront point à Nouka-Hiva, que le lieu de leur pêche est sur les côtes de la Nouvelle-Zélande, etc. Mais, orateurs, consultez donc les marins avant de parler marine.

Quand nos baleiniers doublent le cap Horn, ils commencent par pêcher sur la côte du Chili et du Pérou; ils vont ensuite faire la saison de la Nouvelle-Zélande, et leur route, depuis le Chili jusqu'à leur destination, est justement par les îles Marquises, O-Taïti, les îles des Navigateurs et des Amis. De la Nouvelle-Zélande, ils remontent dans le Nord et gagnent les côtes du Japon; et des côtes du Japon, si leur cargaison n'est pas complète, ils se dirigent sur les îles Sandwich. Des îles Sandwich, ils gagnent encore les côtes Ouest de l'Amérique et la Nouvelle-Zélande, et ils passent une seconde fois par les Marquises ou O-Taïti. Ainsi donc, les Marquises sont sur la route de nos baleiniers.

Mais l'importance maritime de la pêche de la baleine a-t-elle besoin d'une protection aussi coûteuse que celle nécessitée par l'occupation des îles Marquises? Non, sans doute, et quoique j'aie avancé qu'il fallait savoir dépenser à propos, toujours est-il qu'il y a certains frais, comme ceux affectés à une stérile représentation, à l'entretien d'états-majors considérables, qui sont parfaitement inutiles.

Je crois donc avoir démontré l'utilité, pour notre commerce maritime et pour nos baleiniers, de l'occupation des Marquises et d'O-Taïti, comme station entre l'Amérique espagnole, la Malaisie, l'Inde et la Chine.

Il est encore d'autres commerces que nos nationaux peuvent exploiter : c'est celui de la Polynésie. Certes, aujourd'hui son

importance est bien minime; mais il ne saurait manquer de prendre de l'extension, lorsque nos navires trouveront une protection efficace sur leur route. C'est aussi le commerce entre l'Amérique, la Malaisie et l'Inde; c'est celui des îles Polynésiennes, celui du *Bicho-de-mar* (holothuries), que l'on trouve surtout sur les rescifs des îles Fetgées ou Viti; c'est le commerce des bois dont ces îles élevées sont couvertes; celui même de la Nouvelle-Hollande et de la Nouvelle-Zélande, de la Nouvelle-Calédonie, de la Nouvelle Guinée. Si nous le voulions, ne pourrions-nous pas nous étendre dans l'un de ces archipels, et peut-être dans plusieurs à la fois?

Qu'il me soit permis de développer ici toute ma pensée. J'ai beaucoup vu, beaucoup voyagé, j'ai déploré souvent, pour moi et pour d'autres Français, l'inefficacité de la protection accordée par notre gouvernement à ses nationaux, et je puis être cru sur des besoins que j'ai sentis et dont j'ai été témoin. Le gouvernement anglais est essentiellement marchand, quel que soit le sens attaché à ce mot; le nôtre ignore ou feint d'ignorer tous nos intérêts commerciaux, et les moyens de les servir utilement; les voici : Si vous voulez que vos établissements Polynésiens soient utiles à votre marine marchande, et vous donnent une influence politique en proclamant votre nom respectable dans le monde entier, marchez en avant, et reliez-les avec l'Indo-Chine et la Malaisie, par de bons choix dans les stations intermédiaires. Vous en avez beaucoup à faire, vous n'aurez que la peine de prendre un parti.

Établissez un point militaire sur l'une des îles Samoa, des Navigateurs ou sur les îles Viti, ces deux grands archipels commandent à toute cette chaîne d'îles innombrables : des Amis, des Nouvelles-Hébrides, Salomon, Nouvelle-Irlande, Radic et Ralich. Les îles Viti ou Fetgées peuvent procurer une pêche fort avan-

tageuse d'holothuries, qui se vendent toujours à de bons prix aux Chinois établis à Manille ou à Batavia, ou enfin en Chine. De l'écaille, du bois de sandal, des bois même de construction, et par la suite d'autres produits tropicaux, sans compter les vivres en porcs, tarou, ignames, que vos navires y trouveront à bon marché. Si vous croyez que d'O-Taïti et Nouka-Hiva vous puissiez protéger votre commerce dans ces îles, passez sans vous arrêter jusqu'aux Philippines, mais là, vous y avez besoin d'un lieu de relâche.

Les Anglais ont pris divers ports sur les côtes de la Chine, ne vous mettez pas trop près d'eux; ce sont, quoi que vous en disiez, de mauvais voisins pour nous; ne vous établissez pas sur Formose, qui serait pourtant pour vous d'un si grand secours; mais puisque vos possessions de la Polynésie sont dans l'hémisphère Sud et sur la route Sud, pour aller en Malaisie ou dans l'Inde, arrêtez-vous à Mindanao; c'est une des grandes îles des Philippines. — Les Philippines appartiennent à l'Espagne. — Oui, sans doute; mais l'Espagne n'a que trois provinces très-bornées sur cette grande terre, Misamis, Caraga et Samboenga; tout le reste appartient aux Malais musulmans avec lesquels on pourrait traiter d'un point, d'une rivière, car il y en a de fort belles qui viennent verser leurs eaux dans la grande baie de Mindanao. Cette île est magnifique, ses produits sont admirables, et elle commande la mer des Moluques. (Voir *Quinze ans de voyages*, 2 vol., page 345.)

Craignez-vous que l'occupation de Mindanao ne puisse troubler nos voisins? Prenez une île des archipels de Sanguir ou de Tulour; une île de ceux de Soulou ou Solo, de Tawi-Tawi; prenez Basilan, si heureusement placée; enfin faites un établissement dans le détroit de Balabac, sur l'île Balabac elle-même, au centre du détroit, sur Palawan, ou sur celles de Balanbangan

ou Sengey, îles situées à la tête Nord de Bornéo; là vous commanderez le passage des navires qui vont en Chine, à contre-mousson, par la côte Nord de Bornéo, ou qui vont et viennent par le détroit de Macassar; vous y ferez un commerce considérable avec tous les archipels, avec la Chine, les Philippines, les Moluques, Batavia et Sincapour. Je m'arrête ici, malgré moi. Vous ne suivrez pas mes conseils, je le sens, et je craindrais d'instruire l'Angleterre, qui saurait bien les mettre à profit.

Le gouvernement a fait de ses nouvelles possessions des ports francs : il a eu raison et doublement raison, au début de son protectorat; il sera toujours maître d'établir par la suite des droits tout à l'avantage de notre pavillon. Mais toute création coloniale serait inopportune.

Le peu d'étendue de ces îles, leur population décimée par les guerres et les maladies, sont d'ailleurs autant de garanties à l'appui de ce que j'avance; car il ne convient pas aux intérêts et à la politique de la France d'aller fonder des établissements coloniaux, à moins que ce ne soit, comme je l'ai dit, à Madagascar ou dans tout autre pays assez riche pour qu'il puisse se suffire à lui-même. Et encore je préfère, comme je l'ai établi, des points purement et simplement militaires, où la population indigène ne peut tarder à s'éteindre, pour faire place à une population semi-française et américaine, qui se formera et s'organisera peu à peu sous la protection de nos lois, et deviendra avec le temps tout-à-fait française. Ce qu'il nous faut, c'est un établissement permanent, où l'on établisse des comptoirs commerciaux, qui deviennent par la suite des centres de navigation pour les opérations intermédiaires entre l'Amérique et l'Asie.

Nous aurons par ce moyen de puissantes stations maritimes, où nos bâtiments pourront trouver un refuge, se ravitailler et

réparer leurs avaries. Ce qui nous est indispensable, avant tout, c'est un point militaire important, capable de résister à des forces navales considérables, et d'où, pendant la guerre, notre marine militaire puisse inquiéter le commerce ennemi sur les côtes de l'Amérique espagnole et dans la Polynésie.

La baie de Taio-Hahé, que j'ai décrite au commencement de ce volume, réunit tous les avantages d'un port facile à défendre et capable d'abriter des forces considérables. Il suffira de quelques travaux de fortifications pour la mettre sur un pied de guerre respectable.

Les autres îles du groupe pourront avoir des postes militaires d'une importance secondaire, et nos navires de guerre, nos bateaux à vapeur, les protégeront facilement.

A O-Taïti, la question change de face. Rien n'est plus déplorable que les situations équivoques; rien n'est plus dangereux que ce mélange d'autorités, dont l'une se croit indépendante, et dont l'autre veut rester prépondérante.

Dans le traité avec la reine Pomaré, on a reconnu sa souveraineté, on lui a reconnu le droit de gouverner ses sujets, on a même reconnu les tribunaux indigènes comme les seuls juges des questions de propriété, même entre les naturels et les Européens; et Dieu sait ce qui résultera de ce conflit!

En 1767, le capitaine Wallis prit possession de l'île d'O-Taïti au nom du roi Georges III. Le gouvernement britannique ne ratifia pas cet acte. Plus tard, en 1827, le roi Pomaré, poussé par les missionnaires méthodistes, demanda à se placer sous la protection du gouvernement de la Grande-Bretagne. M. Canning, alors ministre dirigeant, écrivit de Londres, le 3 mars 1827, et refusa au nom du roi d'Angleterre les offres du roi Pomaré. Et nous n'avons pas craint d'accepter cette fausse situation!

Cependant Papeïti est un port excellent, un port qui convient

merveilleusement, sous tous les rapports, et par la tranquillité de ses eaux, et par la fertilité de ses bords, à un établissement maritime et militaire; mais alors soyons les maîtres à O-Taïti, et non pas seulement les protecteurs de la reine et du pays. J'engage les personnes qui s'occupent sérieusement de ces questions, à lire deux excellents ouvrages publiés sur ces îles; l'un par M. Moërenhout, et l'autre par M. Louis Reybaud.

On a dit, en faveur de la prise de possession, que le percement de l'isthme de Panama placerait les îles Marquises et O-Taïti sur la route de l'Europe à la Chine et aux Indes Orientales; ceci est une grave erreur : je crois l'avoir déjà démontré. Du Chili, on peut passer par les îles Marquises, pour aller dans l'Inde, pendant la mousson de Sud-Ouest au Nord de la ligne; on peut y passer en allant du Pérou dans la Malaisie; jamais en venant de Panama; car Panama gît par 9° de latitude Nord, et les navires suivront toujours la région des vents d'Est jusque par le méridien des Carolines. Durant la mousson de Sud-Ouest, entre l'équateur et le tropique du Cancer, ils iront chercher le Sud de Magindanao, ou le passage de Dampierre de Gilolo ou des Moluques; et pendant la mousson de Nord-Est, ils suivront toujours leur même parallèle de 15 à 16° Nord. S'ils vont en Chine, ils passeront au nord de Luzon, entre les îles Bachées et Formose, et s'ils font route pour Manille, la Cochinchine, Siam ou Sincapour, ils traverseront le détroit de San-Bernardino, formé par le Sud de Luzon et le Nord de Samar.

Mais l'isthme de Panama n'est pas percé et ne le sera jamais pour la grande navigation : je veux dire que jamais ce canal ne sera assez profond pour recevoir seulement un navire de 200 tonneaux. Et quand bien même le canal serait construit dans toute l'étendue de l'isthme, les bas-fonds des côtes de l'un et de l'autre

côté n'empêcheraient-ils pas l'arrivée des navires? Au reste, je crois même un simple canal pour des alléges impossible à Panama, quoique l'on ait pu dire à ce sujet, à moins, toutefois, que l'on n'y conduise des travailleurs et que l'on ne consacre des monceaux d'or à l'exécution de ce projet gigantesque.

Un canal serait praticable par la rivière San-Juan et le lac de Nicaragua. Bien entendu que je ne parle pas d'un canal à l'usage des grands navires, mais bien d'un simple passage pour des alléges traînées par des bateaux à vapeur. Je renvoie le lecteur à la page 351 du premier volume de cet ouvrage, où j'ai consacré un chapitre spécial aux divers projets qui ont été conçus sur les différentes voies de communications à établir entre l'Atlantique et la mer Pacifique.

---

# CHAPITRE DIXIÈME.

## CHILI.

**Départ pour le Chili. — Iles Juan-Fernandez. — Historique de leur découverte. — Le pilote Juan-Fernandez. — Le matelot Selkirck. — *L'Aurora* recueille six naufragés américains. — Arrivée à Valparaiso.**

Je reprends maintenant la suite de mes voyages, que mon excursion aux îles Marquises m'a forcé d'interrompre. Le lecteur se rappellera, je l'espère, qu'à mon retour à Lima, le gouvernement péruvien m'avait confié le commandement de *l'Aurora*, et qu'après avoir conduit au Chili deux chargés d'affaires, et ramené à Guayaquil la division colombienne, commandée par le général Paz del Castillo, j'étais venu prendre à Huacho un chargement de sel, et de nombreux passagers militaires, pour le compte du gouvernement chilien.

Je mis à la voile pour Valparaiso. Poussés par des vents favorables, nous ne tardâmes pas à voir devant nous l'île Juan-Fernandez, où je n'avais pas, du reste, l'intention de mouiller. Mais comme nous nous en approchions insensiblement, il nous sembla qu'on nous faisait des signaux de l'île. En effet, ayant commandé de laisser porter, nous reconnûmes bientôt six hommes qui accueillirent notre venue avec toutes les démonstrations de la joie la plus frénétique : c'étaient des baleiniers américains, parmi lesquels se trouvait un officier. Ces malheureux, après avoir vu leur navire englouti dans une tempête, étaient parvenus, seuls de tout l'équipage, à gagner l'île Juan-Fernandez dans une embar-

cation, et ils y vivaient depuis trois mois environ, se nourrissant de poissons, de homards et de céleri sauvage. Maintes fois, ils avaient essayé de se diriger vers les bâtiments qu'ils apercevaient au loin; mais leur baleinière était dans un trop mauvais état pour leur permettre de s'éloigner assez de la côte pour se faire apercevoir : ces navires, d'ailleurs, passaient toujours à de grandes distances, soit au Nord, soit au Sud, et si nous nous en étions nous-mêmes plus approchés, c'est qu'une brise d'Est nous avait forcés de faire un bord vers le Sud. Bénie donc soit cette brise, puisque, grâce à elle, je pus soulager de pauvres naufragés : je profitai de l'occasion pour examiner en détail la côte de Juan-Fernandez. Mais parlons d'abord des deux hommes qui ont rendu célèbre cette île ou plutôt les deux îles comprises sous ce nom.

Don Juan-Fernandez, pilote portugais, au service du Pérou, naviguait habituellement entre Lima et le Chili. Les voyages du Chili au Pérou se faisaient à cette époque, et se font encore, vent arrière, avec les vents régnant du Sud-Est; et ils s'accomplissaient en huit ou dix jours. Ceux, au contraire, du Nord au Sud s'exécutaient avec une peine incroyable; car les marins de ce temps-là avaient pour coutume de louvoyer tout le long de la côte, et ils mettaient souvent cinq mois et plus, en luttant contre les brises et les courants qui portent au Nord, pour faire vingt et quelques degrés en latitude. Fernandez était venu d'Europe et avait doublé le cap de *Bonne-Espérance* pour aller dans l'Inde, sur les navires de sa nation. Il pensa que la manœuvre suivie dans l'Atlantique, lorsqu'on a passé la ligne, pouvait également s'appliquer pour aller de Lima au Chili. Cette manœuvre consiste à courir toujours au Sud-Ouest, avec les vents du Sud-Est, jusqu'à ce qu'on ait rencontré les vents variables ou les vents d'Ouest, avec lesquels on fait prompte-

ment les degrés de longitude. Effectivement, Fernandez prit les amarres à bâbord en partant de Lima, et il continua sa route vers le Sud, jusqu'au trentième degré, où il mit le cap à l'Est, et porta directement sur la côte, dont il put s'approcher avec facilité. Dans ce trajet, il découvrit deux îles : l'une, celle qui est la plus au large, haute, presque inaccessible, et de la forme d'un navire renversé; l'autre offrant un bon ancrage, ainsi que des plaines et des vallées d'une certaine étendue. Fernandez prit terre dans cette dernière île, et il lui donna son nom. Il appela la plus petite *Mas-a-Fuera*, c'est-à-dire plus en dehors, plus au large. On attribue à ce navigateur la naturalisation des boucs et des chèvres dans ces îles, où il en aurait, dit-on, déposé des couples.. Fernandez exécuta son voyage en trente et quelques jours, et se vit porter en triomphe à son arrivée à Valparaiso. Mais à son retour à Lima, la jalousie lui créa des ennemis, et il comparut devant l'inquisition, accusé d'avoir employé des sortiléges pour faire un voyage aussi prompt. Toutefois, après quelque temps passé en prison, Fernandez fut acquitté; mais la façon dont on payait ses services l'aigrit à un tel point qu'il en fit une maladie qui ne tarda pas à le conduire au tombeau. De tout temps les novateurs ont eu maille à partir avec leurs contemporains; heureusement la postérité est là pour leur rendre justice!

C'est encore dans l'île Juan-Fernandez qu'un matelot, nommé Dirch par les uns, Selkirck par les autres, vécut plusieurs années dans la solitude la plus complète, et c'est lui qui fournit à Daniel de Foë le type de son *Robinson Crusoé*, le livre, peut-être, le plus populaire de l'Europe. Le 1er février 1709, le capitaine Woode-Rogers croisait sur les côtes du Chili; les vents du Sud-Ouest le portèrent vers Juan-Fernandez, et il résolut d'y débarquer. Grande fut la surprise de l'équipage en voyant

le soir des feux s'allumer sur la côte. Nos flibustiers crurent à la présence de quelques pêcheurs, ou tout au moins de navires armés, et ils se tinrent sur la défensive, sans renoncer pour cela à leur projet. Le lendemain, comme le canot qu'on avait envoyé à terre revenait en faisant force de rames vers le navire, on aperçut au milieu des matelots qui le montaient une figure bizarre, étrange; un homme vêtu de peaux de chèvres, et paraissant, d'après l'expression de Woode-Rogers lui-même, « plus sauvage que ces animaux. » Cet homme, c'était Alexandre Selkirck; et il y avait plus de quatre ans qu'il avait débarqué sur cette plage déserte de sa propre volonté, et comme il l'avoua lui-même, à la suite d'une querelle qui s'était élevée entre lui et le capitaine Stradling. Du reste, Selkirck n'avait pas été abandonné sans ressources dans son île; on lui donna des vêtements, son lit, un fusil, une livre de poudre, des balles, du tabac, une hache, un couteau, un chaudron, une Bible, quelques livres de piété, et enfin ses instruments de marine. On dit que le manque absolu de sel fut une des privations les plus dures qu'il eut à subir au commencement de son exil. Privé de cet assaisonnement, il ne mangeait qu'avec dégoût le poisson qu'il pouvait se procurer si facilement et avec tant d'abondance, et il lui était impossible de faire des provisions un peu considérables de gibier. A Dieu ne plaise que je suspecte l'exactitude du récit de Woode-Rogers; mais je puis affirmer que dans un voyage que je fis à Juan-Fernandez, j'ai trouvé dans les creux des rochers du sel naturel formé par l'évaporation. Il est donc singulier que Selkirck se soit plaint de la privation d'un produit qu'il lui était donné de se procurer à si peu de frais.

L'île Juan-Fernandez pourrait devenir un point de relâche très-important dans l'Océan Pacifique, si l'on y construisait un bon port; jusqu'à présent elle n'offre qu'une rade dangereuse,

exposée qu'elle est pendant l'hiver et les mois de juin, juillet, août et septembre, aux vents d'Ouest et de Nord-Ouest. Cette île serait d'autant mieux à même de jouer le rôle auquel nous la croyons appelée, que son sol est très-fertile, et que les navires seraient toujours certains d'y trouver du bois, de l'eau, et des vivres frais. Le séjour sur ces îles des Américains que je recueillis m'amena à penser qu'une pêcherie s'y organiserait avec succès. Je communiquai ces idées à des amis que j'avais à Valparaiso; et leur conseillai de fréter un petit navire qui viendrait y pêcher de la morue, cette manne de l'Océan Pacifique, ainsi que des homards. Ce projet fut plus tard mis à exécution par Henry Dubern, qui n'eut pas à s'en repentir; ayant obtenu l'autorisation du gouvernement, il faisait vendre son poisson sur la côte du Pérou, et en tirait un fort bon parti. Pour en finir avec nos baleiniers, je dirai que nous les déposâmes à Valparaiso, trois jours après les avoir reçus à notre bord.

Pendant cette traversée, qui fut cependant très-courte, car elle s'accomplit en dix-neuf jours, j'eus à déployer une fermeté d'autant plus grande que mon visage, encore dépourvu, ou peu s'en faut, de son ornement viril, n'en imposait pas assez. La plupart de nos passagers étaient riches. Dans leur nombre se trouvaient des officiers, des négociants habitués à jouer et à jouer gros jeu. Quoique transport de l'état, le navire appartenait à deux Espagnols qui étaient à bord, et dont la position vis-à-vis des Américains ne laissait pas d'être assez délicate. Aussi pris-je la résolution de me montrer sévère; et dès le premier jour de notre départ, je déclarai que je ne tolérerais pas à mon bord les jeux, et surtout les jeux de hasard. Pourtant, j'appris bientôt que dans l'entre-pont, où toute la nuit brûlait un fanal afin que la présence des femmes qui avaient pris passage sur *l'Aurora* n'y amenât point de désordre; j'appris, dis-je, que

l'on se réunissait sans bruit autour d'un tapis étendu sur le panneau, et que l'on se résignait, pour jouer, à se tenir accroupi. La gêne d'une pareille posture et le silence observé par les délinquants me firent d'abord fermer les yeux sur cette infraction à mes ordres. Mais la tolérance mène à l'abus, et quelques jours après la rage du jeu avait gagné la totalité des passagers et même quelques hommes de l'équipage. C'en était fait, *l'Aurora* possédait un tapis vert parfaitement organisé. Il fallait mettre ordre à un tel scandale, et je ne tardai pas à le faire. Un soir je descends sans bruit dans l'entrepont, je m'approche du tapis, je le saisis prestement, j'enveloppe dedans cartes et argent, et j'emporte le tout sur le pont, à la grande stupéfaction des joueurs. Dix minutes après, les plus récalcitants vinrent me trouver résolument : ils espéraient m'intimider et obtenir la restitution de ma capture. Je répondis que je ne rendrais rien, et de plus que je ferais mettre aux fers le premier qui s'aviserait de murmurer. On me connaissait déjà assez pour ne pas douter que l'effet, s'il le fallait, ne suivît de près la menace : aussitôt tout rentra dans l'ordre, et je parvins à me faire des connaissances agréables de tous mes joueurs, qui plus tard se montrèrent toujours disposés à m'être utiles lorsque l'occasion s'en présenta.

Les côtes du Chili sont fort élevées et s'aperçoivent de loin. Les Andes surtout, quoique éloignées du bord de la mer de plus de trente lieues, peuvent être vues du large à une énorme distance. Nous distinguâmes la terre avant le lever du soleil, et les montagnes couvertes de neige se dessinaient clairement à l'œil nu. La brise était fraîche ; nous portions toutes nos voiles dehors, et le navire filait de huit à neuf nœuds. La côte nous apparut vers midi, et nous suivîmes la même marche jusqu'à six heures du soir : nous commençâmes alors à faire moins de

toile, afin de nous tenir à distance raisonnable pendant la nuit. A huit heures, nous étions à deux lieues de la côte; ce qui faisait par conséquent, en calculant toutes les heures à six nœuds seulement, trente-huit lieues de route, lesquelles jointes aux trente qui séparent la côte des sommités des Cordillères, donnent une somme de cinquante-cinq à soixante lieues. Ce calcul ne peut être erroné, car je ne compte que six nœuds, et souvent *l'Aurora* en filait de huit à neuf. Je crois donc avoir bien établi que les hautes terres de la côte se laissent apercevoir, avant le lever du soleil, à une distance de cinquante-cinq à soixante lieues. Déjà, à bord du *Mentor*, j'avais distingué la côte du Pérou de fort loin; mais quoique notre chronomètre fût bon, il ne m'avait pas été possible de préciser aussi rigoureusement notre position que dans ce dernier voyage, où un vent égal ne cessa de souffler dès l'instant que nous eûmes aperçu la terre.

Nous fûmes un peu contrariés le lendemain par la brise, qui ne se leva que sur les dix heures. Nous nous approchâmes alors insensiblement de la pointe *Carauma*, puis de la pointe appelée *Caraumilla*; et nous vînmes chercher l'entrée de la rade de Valparaiso, que l'on confond très-souvent avec la première de ces pointes. Quand on tombe dans cette méprise, on court le risque de se voir surprendre par le calme, et d'être poussé à la côte par la houle. Pour éviter ce danger, il faut passer à deux encâblures des rochers de la Baca, qui se dressent au Nord de la pointe, à l'entrée du port, et arriver ainsi au mouillage, sans être obligé de louvoyer.

La haute montagne, appelée sur la carte Volcan ou Campana de Quillota, est un cône à large base, situé au milieu des Cordillères, et à quelque distance dans le Nord-Est de l'entrée du port. Elle peut servir de guide pour déterminer la position du navire, si l'on arrivait le soir à l'entrée de la baie. Pourtant,

il serait préférable dans ce cas de prendre le large, et de s'élever un peu dans le Sud. Pendant la nuit, les vents viennent de terre, et l'on a beaucoup de peine à atteindre le mouillage : on peut même être entraîné dans le Nord par les courants. Le lendemain, on court encore le risque de se voir contrarié par la brise du large, et d'être obligé de gagner la pleine mer, ce qui peut allonger le voyage de huit à dix jours. Dans les mois de juin, juillet et août, cet accident est moins à craindre, parce qu'à cette époque règnent souvent des vents d'Ouest et du Nord, et que les brises du Sud-Est ont moins de force.

Assurément le nom de baie donné au port de Valparaiso désigne fort mal cet ancrage, qui consiste simplement en une courbure de la côte, assez sûre pendant une partie de l'année; mais fort dangereuse lorsque les vents soufflent du Nord, ainsi que j'ai eu moi-même le malheur de l'éprouver durant l'hiver. Ce mouillage est tout-à-fait sans abri, et même fort incommode par sa profondeur, car il a, très-près de terre, jusqu'à vingt-cinq brasses de fond. Ainsi au lieu de s'affourcher dans la saison des vents de Sud-Est, il faut s'embosser, les fortes ancres à terre et un grelin au large, afin de ne point faire de tours dans ses câbles pendant la nuit. Dans les mois où règnent les vents de Nord-Ouest, il est nécessaire, pour leur tenir tête, de s'affourcher sur deux ou plusieurs ancres. Dans l'été, la brise de Sud-Est souffle quelquefois avec tant de force, que j'ai vu des canots armés de six à dix avirons ne pouvoir gagner la terre.

Nous mouillâmes à Valparaiso, et nous trouvâmes dans le port un grand nombre de navires anglais, américains et français. Parmi ceux-ci, je citerai la frégate *la Clorinde*, commandée par le baron de Mackau, aujourd'hui ministre de la marine; et en bâtiments marchands : *l'Antigone*, du Havre, capitaine Cachelou;

*la Vénus*, du même port, capitaine Gachot; et *la Gazelle*, de Brest, capitaine Pointel. L'escadre chilienne était rentrée dans le port et en partie désarmée. Comme je l'ai dit précédemment, un de ses navires, le brick *le Galvarino*, venait d'être enlevé par l'équipage, tandis que son capitaine, M. Simson, était descendu à terre à San-José, dans le golfe de Californie. L'amiral Cochrane habitait alors la ferme de *Quintero*, qui lui avait été donnée par le gouvernement en récompense de ses services envers le pays.

Je fus assez heureux pour rencontrer à Valparaiso quelques compatriotes, et même d'anciens camarades, tels que Henry Dubern, négociant, et MM. Lavaud et Hostein, élèves de marine de la frégate de guerre *la Clorinde*. Présenté par ces messieurs, qui étaient eux-mêmes patronés par leur commandant, je cessai bientôt d'être un inconnu dans le pays. Henry Dubern, que j'avais revu à Nantes lors de mon dernier voyage dans l'Inde, en était parti pour aller travailler à Rio-Janeiro, chez son oncle, qui tenait une des premières maisons françaises du Brésil. Celui-ci pria M. de Mackau de vouloir bien prendre son neveu à son bord, afin qu'il pût se familiariser avec le commerce du Pérou, pour y revenir plus tard avec une cargaison et s'y établir. Mais les circonstances servirent Dubern bien mieux qu'il ne s'y attendait. Il n'y avait pas alors de maison française au Chili; c'était à la maison chilienne de don *Felipe Santiago del Solar*, que se consignaient les navires français. M. de Mackau conseilla à M. Solar de s'associer M. Dubern, et lui fit entrevoir qu'avec un Français intelligent dans son établissement, il obtiendrait sans peine la consignation de tous les navires de cette nation. M. Solar comprit que les relations de la maison Delabrosse et Riedy, à Rio et en France, ne pourraient que lui être fort utiles, et il s'adjoignit M. Dubern et un Espagnol, M. Firmin Rejo, qui prirent la direction de sa maison à Valparaiso.

## CHAPITRE ONZIÈME.

**Géographie du Chili. — Productions du sol. — Notice historique. — Valparaiso. — Le port. — *L'Almendral.* — Population. — Cavaliers. — Costumes. — Route de Valparaiso à Santiago.**

J'avais amené, dans mon premier voyage, un envoyé du Pérou auprès de la république du Chili, et des commissaires chargés d'acheter des chevaux que je devais transporter à Arica.

Pendant ces préparatifs, j'employais utilement mon temps : je faisais des excursions dans le pays, et j'étudiais les mœurs de ses habitants. Avant d'aller plus loin, je crois donc devoir donner quelques détails sur l'histoire et la géographie d'une contrée que j'ai visitée à différentes reprises, et que j'ai même habitée pendant deux années consécutives.

Le Chili a pour limites, au Nord, le désert d'Atacama; au Sud, le détroit de Magellan; à l'Ouest, la mer; et à l'Est, les hautes montagnes ou Cordillères qui le séparent des plaines ou Pampas des provinces unies de la rivière de la Plata. Ce pays est coupé par de nombreux torrents et même par plusieurs rivières navigables, telles que le Maule, le Biobio; tous ces cours d'eau seront des sources immenses de richesse industrielle; mais leur navigation n'a que peu d'étendue, et les barres qui obstruent leur embouchure les rendent inaccessibles à de grands navires.

Ses ports les plus importants sont : Chiloé, dans le Sud; Valdivia, la superbe baie de la Conception, la belle rade de Valparaiso, le port de Quintero, la baie de Coquimbo et les

rades de Copia et de Guasco. Le Chili est riche en produits de toutes espèces; on y trouve d'abondantes mines d'argent et de cuivre, quelques mines d'or, de mercure, de fer et de charbon de terre, des bestiaux, des chevaux et des mulets en très-grande quantité. Vers le centre, les provinces de la Concagua, de Santiago, de Rancagua, de San-Fernando et de la Conception, regorgent de blé, d'orge, de *garavanzos*, de pois, d'anis, de noix, de figues, de petits cocos, de cerises, de poires, de pèches, de raisins et de mille autres fruits : tous nos légumes d'Europe y croissent aussi en grand nombre, et sont, comme les fruits, d'excellente qualité; les poires seules y sont d'une qualité inférieure.

On conçoit aisément que le Chili, situé entre les vingt-cinquième et quarante-cinquième degrés de latitude Sud, sous des climats tempérés, arrosé par des torrents qui descendent des Cordillères et le fertilisent, soit propre à toutes les cultures d'Europe, d'Italie et d'Espagne. Et pourtant l'agriculture y est encore dans son enfance; tout est abandonné aux soins de la nature. C'est à peine si l'on y gratte la terre avec une espèce de herse; jamais les arbres ne sont greffés, jamais les vignes taillées, et parmi elles croissent des trèfles pour la nourriture des bestiaux. Quant au blé, au blé si précieux, on n'emploie pas d'autre moyen pour en obtenir le grain, que de le faire fouler aux pieds des chevaux. Quels magnifiques résultats pourraient atteindre, dans un tel pays, des agriculteurs laborieux et éclairés !

Offrant par mer des communications faciles avec les pays de la zône torride, tels que le Pérou, la Colombie, le Mexique; avec les Indes-Orientales et la Chine, à travers l'océan Pacifique; et avec l'Europe par Buénos-Ayres; le Chili a dans sa position géographique tous les éléments qui assurent la grandeur et la prospérité d'un état. Il commence à les utiliser aujourd'hui; tandis qu'avant son indépendance, tous ses ports étaient fermés au

commerce de l'Europe, et que ses relations se bornaient à d'insignifiants échanges avec le Pérou et les Indiens de l'Araucanie.

Les Incas furent, dans le quinzième siècle, les premiers conquérants du Chili ; cependant une barrière presque impénétrable, le désert d'Atacama, séparait leur empire du pays habité par le peuple vaincu. Ils s'emparèrent d'abord avec facilité des provinces de Copiapo, de Coquimbo, de Quillota, de Mapocho ; mais ils éprouvèrent les plus grandes difficultés à étendre leur domination jusqu'aux rivières de Maule et de Rucapel, qui devinrent les limites de leurs conquêtes. Ils n'osèrent s'aventurer plus au Sud : la crainte des peuplades guerrières qui vivent dans cette partie du Chili les arrêta. Les Péruviens, qui avaient horriblement souffert en traversant les déserts d'Atacama, cherchèrent des communications plus faciles, et ce fut par les Andes qu'ils tirèrent des approvisionnements des provinces d'Aconcagua, de Quillota et de Rancagua.

Devenus maîtres de Cusco, capitale de l'empire péruvien, les Espagnols apprirent bientôt des Incas que le continent s'étendait au loin vers le Sud, qu'un immense pays d'un climat tempéré existait au delà du désert. Pizarro conçut alors le projet d'éloigner Almagro, dont il redoutait l'influence, et il l'engagea à tenter la conquête de ces nouveaux états. Ce fut vers l'an 1535 qu'Almagro, cédant à ces conseils, partit du Pérou avec une petite troupe d'Espagnols, renforcée par de nombreux alliés.

Almagro n'ignorait pas que les Indiens préféraient la route des montagnes : il la suivit aussi ; mais soit à cause de la rigueur de la saison, soit faute de vivres, toujours est-il qu'il perdit dans le trajet la plupart de ses compagnons, et plus des deux tiers de ses auxiliaires. Malgré cela, il fut accueilli à Copiapo presque comme un dieu ; mais les exactions qu'il y commit ne tardèrent

pas à lui attirer la haine des habitants, et trois ans plus tard il se vit obligé d'abandonner sa conquête. Pedro Valdivia fit alors une semblable tentative, et profitant de l'exemple de son devancier, il eut soin de choisir pour son expédition l'époque la plus favorable. Il parvint, sans de grandes difficultés, sur les frontières du Chili; mais, dans les peuples qui avaient accueilli une première fois les Espagnols avec une bonté dont ils avaient été si mal payés, il trouva d'implacables ennemis, qui se levèrent en masse pour l'arrêter dans sa course. Néanmoins, profitant de la jalousie qui divisait plusieurs de leurs chefs, il réussit à se créer des alliés. Il put ainsi fonder la ville de Santiago. Plus tard, ayant atteint le Biobio, il construisit plusieurs villes et forts, tels que la Conception, Penco, Valdivia, etc., etc. Don Alonzo de Ersilia, officier des troupes espagnoles, a été l'Homère de cette Iliade américaine. Il faut lire son ouvrage pour se faire une idée des luttes terribles et acharnées que soutinrent les Espagnols contre les peuples de l'Araucanie. Les Lautaros, les Campolican, les Solis, les Garulanos, les Gomara, les Caillimache, les Toqui, sont des chefs dont les exploits méritent de passer à la postérité dans les récits des poëtes, et qui ne pouvaient rencontrer une voix plus éloquente que celle de leur historien Alonzo de Ersilia.

Le Chili eut pendant quelque temps le titre de vice-royauté; plus tard ce titre fut supprimé, et il tomba sous la dépendance du Pérou. Il se vit alors gouverné par des capitaines généraux; la justice était soumise à l'audience royale de Lima, et les affaires militaires au vice-roi. Vers cette époque, un soldat irlandais, don Ambrosio O'Higgins, entré au service de l'Espagne, dans un régiment formé d'hommes de sa nation, passa en Amérique dans un autre corps, et devint officier au Chili, où il se fit remarquer dans les combats livrés aux Indiens du Sud, aux

fameux Araucaniens. Il réédifia des villes et des forteresses, en construisit de nouvelles, fit des routes nombreuses, et établit des relations avec les villes les plus éloignées de l'Araucanie. Retiré par la suite à la Conception, où il possédait une propriété, il appela sur lui l'attention par la générosité qu'il mit à pourvoir de vivres abondants et à traiter magnifiquement les équipages de quelques navires de guerre français en relâche dans cette baie. Un rapport fut adressé par le commandant à la cour d'Espagne sur tout ce qu'il avait fait pour le pays et pour cette flotte, alors alliée de l'Espagne, et il reçut, pour récompense, le grade de capitaine-général des provinces du Chili. Il continua alors ses travaux avec une nouvelle ardeur; fit une route praticable aux voitures, depuis Valparaiso jusqu'au pied des Andes; la poussa directement à travers les Cordillères, pour des bêtes de somme, et éleva sur leurs sommets des maisons de refuge pour les voyageurs. Nommé plus tard à la vice-royauté du Pérou, nous l'avons encore trouvé remplissant noblement ses hautes fonctions, entouré de l'admiration générale, et poursuivant le cours de ses utiles et glorieuses entreprises.

Ceci posé, reprenons notre récit.

Valparaiso, nommé, par les premiers Espagnols qui y abordèrent, *Valle del Paraiso*, Vallée du Paradis, peut recevoir, même en transit, les marchandises de toutes les nations. Sa position géographique en fait le Gibraltar des côtes américaines; car tous les navires arrivant d'Europe, et quelle que soit leur destination, sont bien aises, après une longue navigation, de venir s'y ravitailler. C'est un lieu de relâche presque obligatoire où fourmillent des nuées de spéculateurs, toujours à l'affût de marchés et de transactions. Valparaiso se divise en deux parties : l'une, appelée le port, est bâtie dans les coupures et sur le versant de la montagne qui descend abruptement jusqu'à la mer. A force de

retirer des terres de la montagne, on est parvenu à former une rue sur la plage ; mais dans quelques endroits elle est tellement à pic et étroite, qu'elle suffit à peine au passage d'une charrette, et qu'il n'a pas été possible d'y construire aucune maison. Chacune des coupures du mont se nomme *quebrada*, on en compte cinq principales : *quebrada* de l'arsenal, de la cathédrale ou de la Merci, de San-Francisco, de San-Domingo et San-Agustino. La sixième, *quebrada* de San-Juan-de-Dios ou de l'hôpital, forme à peu près la séparation entre le port et l'Almendral.

L'Almendral est la seconde partie de la ville ; il est situé sur une étendue de plage assez considérable, et où rien ne s'opposait à ce que les constructions fussent régulières. Je ferai remarquer que le débarcadère y est plus difficile, et que les navires n'y trouvent pas un abri convenable. L'Almendral a pour paroisse le couvent de la Merci.

Je m'explique difficilement la signification du mot Almendral, qui signifie plantation d'amandiers, car je n'ai pas trouvé un seul de ces arbres à Valparaiso ni aux environs.

On conçoit sans peine qu'une ville construite sur le penchant d'une montagne et dans ses déchirures, doive offrir bien peu de régularité dans la construction de ses maisons et de ses édifices. La plupart des habitations n'avaient qu'un rez-de-chaussée, quelques-unes seulement étaient pourvues d'un étage supérieur. Mais depuis la guerre de l'indépendance et le tremblement de terre dont je parlerai plus loin, plusieurs grandes maisons ont été construites à un et plusieurs étages. Toutes ces constructions sont faites en briques de terre cuites ou séchées au soleil. Leur couverture est en tuiles. Dans quelques *quebrada*, on trouve de l'eau en creusant des puits ; et San-Juan-de-Dios possède un ruisseau d'eau vive qui ne tarit jamais. Ce ruisseau est d'un revenu considérable pour l'hôpital, les navires devant payer une

piastre pour chaque tonneau qu'ils viennent y remplir. Dans l'Almendral, on rencontre d'excellente eau à vingt-cinq ou trente pieds de profondeur.

Pendant l'été, les montagnes présentent une teinte rougeâtre fort désagréable à l'œil; teinte qu'elles empruntent à la couleur de l'argile qui les forme et que ne masque plus la végétation, alors brûlée par les feux du soleil. Dès que l'hiver approche, en mai et en juin, cet aspect change, la végétation reparaît, et les flancs des collines se couvrent de myrtes, de lauriers roses, d'épiniers, d'arbousiers et de gazon. C'est surtout au fond de l'Almendral, dans les lieux où coule un joli ruisseau qui pendant l'hiver n'a pas moins de un à deux pieds de profondeur, que la vue trouve à se récréer; c'est là le but de toutes les promenades: on monte à cheval, et l'on va prendre le frais au pied de la côte de la *Cuesta*. De cet endroit part la grande route qui conduit à Santiago.

Valparaiso, lors de mon premier voyage en 1822, était défendu par trois forts : l'un situé dans le Sud du port et dominant le débarquement; l'autre placé dans l'Est de la baie et commandant toute la rade; le troisième avait été construit au centre du port, et il servait de demeure au gouverneur : ce dernier, qui conduisait par un chemin creux à une caserne sur la crête de la montagne, a été détruit quelques mois plus tard par un tremblement de terre.

En 1822, la population de Valparaiso, qui depuis vingt ans s'est augmentée de moitié, pouvait s'élever à 15 ou 17,000 habitants, parmi lesquels on comptait environ 3,000 étrangers. Les Anglais et les Américains en formaient plus des trois quarts; le reste se composait de quelques Espagnols, d'Italiens, d'Allemands, de Portugais et de Français. On trouvait dans la ville quelques mauvaises tavernes, deux cafés, et un petit hôtel

anglais, le seul où l'on trouvât à se loger convenablement. Le marché était très-bien approvisionné en viandes, en poissons, en gibier, en légumes et en fruits de toutes espèces.

Rien de plus incommode à Valparaiso que les vents de Sud-Est, qui règnent dans le fort de l'été, en décembre et en janvier. Ils soulèvent des nuages de poussière, et cela avec tant de force, qu'elle pénètre partout dans les maisons, et s'en va couvrir jusqu'aux navires les plus éloignés dans la rade. La saison d'hiver est la plus agréable; le soleil alors est moins ardent, et de toutes parts les montagnes étalent aux yeux leur riant bandeau de verdure.

Malgré l'abondance de la race cavaline dans le pays, les commissaires du gouvernement péruvien éprouvèrent quelques difficultés à réunir de suite les 1,200 chevaux qui leur étaient nécessaires pour remonter la cavalerie du général Alvarado. Il leur fallait des animaux de choix, et qui fussent capables de résister aux chaleurs du climat péruvien ; aussi faisaient-ils tous leurs efforts pour les tirer des provinces du Nord, où les chevaux sont moins nombreux, mais plus robustes que dans toute autre. M. Mira m'engageait à venir visiter la capitale, et à passer quelque temps à Santiago, dans la famille de sa femme. Je connaissais déjà deux des membres de cette famille : don Vicente et don Felipe Iniguez. J'avais vu le premier à Lima, et il se trouvait actuellement en relâche à Valparaiso, sur *la Laura*, qui conduisait un grand nombre de passagers au Brésil : don Vicente, qui avait eu l'intention de visiter l'Europe, était décidé à rester dans son pays. Nous nous étions liés, don Felipe et moi, à Valparaiso, où avait eu lieu la rencontre des deux frères.

Je cédai à leurs instances, et nous partîmes ensemble à cheval; car ce n'est que quelques années plus tard qu'un service de voitures fut organisé par des Anglais, entre Valparaiso et San-

tiago : aujourd'hui la généralité des voyages se fait encore à dos de cheval ou de mulet. Les gens pressés, et qui ne regardent pas à la dépense, prennent la poste; les autres n'ont recours qu'à leurs propres montures, et s'associent un conducteur ou *arriero* qui leur loue les mules nécessaires au transport des bagages, et même, s'il le faut, des chevaux de selle. On devine que chacun, dans le pays, possède son *avio*, c'est-à-dire son équipement de cheval au grand complet; et voici en quoi il consiste.

D'abord, un mors à anneaux, semblable aux mors arabes, artistement travaillé, et tout enrichi d'argent. Viennent ensuite les rênes tressées en fines lanières de cuir vert, et se terminant en une touffe de petits cordons qui fait l'office de cravache. Quant à la selle, qui est sans croupière et peu profonde, elle se place sur une espèce de matelas formé par des morceaux d'étoffes repliés à plusieurs doubles, et qui s'étendent depuis le garot jusqu'à la croupe. Sur la selle, encore un matelas fait avec des peaux de mouton teintes généralement en bleu, et par dessus le tout une chabraque de peau de chèvre tannée, fixée par une sangle en soie ou en laine brochée. N'oublions pas les étriers, qui sont en bois ouvragés, garnis d'argent, et aussi en cuivre ou en argent massif.

Le costume du cavalier diffère peu de celui des habitants des autres parties de l'Amérique : un chapeau de paille, une veste, le *poncho* en soie, en laine ou en coton; des guêtres, *botas*, en étoffe de laine de couleur, retombant sur le soulier, et attachées au-dessous du genou dans la jarretière; un long poignard qui sert à tous les usages, à tuer un homme aussi bien qu'à découper une volaille; une ceinture de couleur; tel est, en deux mots, cet accoutrement, auquel il faut ajouter de larges éperons en acier ou en argent, dont la mollette n'a pas moins de 3 à 4 pouces

de diamètre. Aussi qu'un cavalier chilien mette pied à terre, le voilà obligé, pour ne pas s'engraver dans le sol, de marcher sur la pointe des orteils, comme un danseur qui va exécuter une pirouette.

Au lieu de veste, les habitants de la campagne portent une chemise de laine bleue, très-juste, très-écourtée, arrondie par devant et par derrière; cette chemise retombe sur une culotte courte de velours de coton ou d'étoffe de laine. Point de souliers; mais, à leur place, des *aspargatas* ou chaussons faits d'un morceau de cuir vert. Une bourse, en peau d'agneau ou de chevreau dépouillé, sert à renfermer l'argent, le tabac et souvent le *maté*. Les gens du Sud ou Maulinos se distinguent par un bonnet pointu en feutre blanc ou bleu. Ceux du Nord ou Mineros, Mineurs, de la province de Coquimbo, portent la chemise très-longue, ouverte de chaque côté, et la ceinture par dessus. Ils sont coiffés d'un petit bonnet de velours de coton, formé de deux pièces, qui se termine en pointe sur le front, et ne descend pas sur les oreilles; ils ressemblent aux Chinois dans leurs longues robes. Les ouvriers chiliens n'ont souvent pas même d'aspargatas; mais le *poncho* ne les abandonne jamais: il leur sert de manteau, de siége pour s'asseoir, voire de couverture de lit; c'est un meuble universel. L'*avio* ou selle chilienne fait aussi un excellent lit de voyage; et si l'on y ajoute un drap et le *poncho*, on peut dormir commodément en rase campagne.

Pour les hommes aisés, le costume de ville est le même que celui des Européens. A mon arrivée au Chili, les dames n'avaient pas encore adopté le chapeau et le bonnet; et elles allaient nu-tête. Le *reboso*, en forte serge, à longs poils de différentes nuances, et provenant des fabriques anglaises, était alors dans toute sa vogue. Aujourd'hui le règne du *reboso* est fini, les châles l'ont



CHILI.

détrône, et cet ajustement national est devenu le partage exclusif des femmes du commun, dont il compose toute la toilette avec une chemise blanche ou de couleur, et d'amples jupons. Une chose qui me plut fort, c'est que peu de Chiliennes se soumettaient à la tyrannique pression du corset; leur taille n'était pour cela ni moins souple ni moins élégante.

Nous étions alors en septembre, et la saison des pluies venait de passer. Partout la campagne présentait le plus riant aspect. Partout les collines, couvertes d'herbes, de myrtes, de lauriers roses, de cactus aux brillantes couleurs, et aussi du redoutable mancenillier, apparaissaient comme autant de parterres embaumés. Le printemps commençait, et nous ne pouvions choisir une époque plus convenable pour le départ de notre petite caravane. Notre troupe se composait de M. Mira, de trois de nos passagers, dont un moine, de moi, et de trois *arrieros* chargés du soin des bagages. Étant partis de très-grand matin, nous gravîmes le pied de l'Alto, première montagne qui encaisse l'Almendral. Après deux heures d'une marche assez pénible, nous parvînmes de bonne heure à la première poste. Nous pûmes alors admirer l'immense travail de cette route magnifique, et nous votâmes des actions de grâces à l'homme de génie, don Ambrosio O'Higgins, qui a doté ce pays d'une semblable voie à travers les montagnes. Cette route domine plusieurs petites vallées cultivées et plantées de fraisiers, où les habitants de Valparaiso se réunissent souvent en parties de plaisir.

Après la poste, qui consiste en une maison construite en *adobe* et plusieurs cahutes de branchages, le pays devient moins montueux, sans cesser pour cela d'être fort accidenté. De temps en temps, on aperçoit une hacienda; mais on chercherait en vain une habitation passable. A chaque instant, passaient à nos côtés des mules chargées de marchandises, et des convois de voitures

grossièrement construites. Dans le lointain, se déroulait un charmant paysage qu'égayait la présence d'une foule de bestiaux paissant en toute liberté. Bon nombre de pigeons ramiers, de perroquets, de tourterelles, de grives, de coqs de bruyère, de colibris au riche plumage, et jusqu'à des perdrix, couraient ou voltigeaient dans les vergers avoisinant la route. Les oiseaux de proie, les corbeaux, les éperviers, les aigles, abondent au Chili : n'oublions pas le fameux condor des Cordillères, au col de cygne, et doué d'un instinct si admirable pour découvrir les cadavres d'animaux dont il fait sa pâture. Parfois, un renard traversait la route, poursuivi par les chiens des habitations voisines; et étant descendu de cheval un moment, je tuai d'un seul coup de fusil deux rats à queue retroussée, et qu'on aurait pu prendre pour des écureuils, si ce n'était le peu de longueur de leur poil.

En approchant de Casa-Blanca, à douze lieues de Valparaiso, nous fûmes émerveillés de l'aspect vraiment magique que revêt le pays à cet endroit. Ce village est situé à l'entrée d'une superbe plaine, d'où l'on tire le meilleur beurre. La route la traverse, et s'étend en ligne droite, à une distance de quatre lieues et comme un long filon jaune, jusqu'au pied de la montagne appelée Cuesta-de-Sapata. De chaque côté sont d'immenses pâturages, où des plantations d'épiniers cassis entretiennent une salutaire fraîcheur. Contourner cette chaîne de monts était impossible; le détour eût été trop considérable : don Ambrosio O'Higgins le comprit, et il se détermina à tracer la route sur la pente de la montagne dont elle atteint le sommet après avoir décrit une foule de courbes et de zigzags sur des plans différents. De l'autre côté, la montagne est moins abrupte, et par conséquent la route plus facile. On met ordinairement de une heure et demie à deux heures pour faire ce trajet, que nous eûmes accompli vers les

deux heures de l'après-midi, nous trouvant ainsi à peu près à moitié chemin de Santiago.

Nous avions tous le plus grand besoin de repos. Le moine surtout, qui n'avait pas l'habitude de monter à cheval, se disait brisé de fatigue, et réclamait à grands cris un moment de halte. M. Mira n'avait pas voulu nous laisser arrêter à Casa-Blanca, et nous avions dû nous contenter de manger tout en cheminant; car, à cette époque, il n'était pas donné au voyageur d'apercevoir, sur la route que nous suivions, l'ombre d'une auberge, pas même celle du moindre bouchon. C'est ce qui nous mit dans la triste obligation de négliger les avertissements de nos estomacs, et de continuer notre course jusqu'à ce que nous eussions atteint Curacavi, espèce de village, composé de quelques maisons bâties sur le bord d'un torrent, qui dans l'hiver se change en une rivière d'un passage très-difficile. Nous nous arrêtâmes à l'une des cases de ce hameau, où l'on nous promit de nous vendre de la paille hachée pour nos chevaux, et deux volailles pour nous.

Aussitôt que nous eûmes mis pied à terre, chacun s'occupa de desseller sa monture, et se fit avec son *avio* un lit des plus confortables. Qui se vit bien attrapé? Ce fut votre serviteur, qui dans un vain but de bravade, sans doute, s'était muni d'une simple selle anglaise; mais je me consolai en songeant qu'on n'acquiert jamais d'expérience qu'à ses propres dépens. M. Mira n'était pas à son premier voyage : ce fut lui qui se chargea de notre souper. Nous eûmes pour nous régaler une espèce d'*olla podrida* composée de deux volailles, de pommes de terre et d'oignons, le tout accommodé avec de la graisse de bœuf, et des œufs délayés dans un peu de bouillon enrichi de force piment. Cette *olla podrida* nous servit à la fois de potage, de premier et de second service : l'assaisonnement en était tellement violent

qu'il me brûlait la bouche et m'arrachait les larmes des yeux. Notre repas nous fut offert dans deux plats de terre cuite, les seuls et uniques existants dans la cabane. Le nombre des cuillers n'était pas plus considérable, et comme nous étions cinq, il fallut nous passer à tour de rôle ces ustensiles obligés de la manducation chez les peuples civilisés. Ajoutez à cela un petit vin aigrelet, tel que je ne souhaiterais pas à mon plus mortel ennemi d'en boire de semblable, et vous aurez une idée complète du festin peu pantagruélique que nous fîmes en ce jour fortuné. Les cigarettes allumées, chacun s'étendit sur le lit qu'il s'était préparé, afin de se reposer et d'attendre le jour. Hélas! je n'avais pas de lit, moi, et je dus me contenter d'une botte de paille sur laquelle je m'étendis de mon mieux. Mais ne pouvant, malgré les fatigues d'une aussi rude journée, dormir sur cette couche par trop rustique, je me levai et me mis à examiner les lieux où nous nous trouvions.

La hutte qui nous abritait était construite avec des branches d'arbres piquées en terre, et unies entre elles par du mortier qui en bouchait fort mal les interstices. Il y avait deux portes, vis-à-vis l'une de l'autre, et une étroite fenêtre de dix-huit pouces carrés. A l'intérieur, sur la moitié de l'un des côtés, s'élevait une estrade que recouvraient quelques peaux de mouton, et sur laquelle je vis un brasero pour faire le *maté*. On nous avait fait l'honneur de l'estrade; les femmes étaient séparées de nous par une mince cloison, qu'aucun de mes compagnons n'eut, j'aime à le croire, la fantaisie de franchir, eu égard à la saleté de celles qu'elle protégeait. A l'extérieur, je trouvai une espèce d'auvent adossé à la case et sous lequel nos *arrieros* avaient pris gîte. A quelques pas de là, sous un autre auvent supporté par quatre piliers, était la cuisine. Telles sont, au Chili, toutes les maisons des habitants de la campagne.

Les cigarettes s'éteignirent peu à peu, et chacun finit par s'endormir. Excédé de fatigue, je regagnai ma botte de paille, et je ne tardai pas non plus à m'assoupir.

La nuit parut courte à tous les voyageurs; nos *arrieros* se levèrent, avant le jour, pour aller à la recherche de leurs mulets, qu'ils avaient laissés paître en toute liberté, sûrs d'avance qu'ils n'auraient pas de peine à les rassembler. Avant de nous mettre en route, nous primes tous le *maté*, cette boisson favorite des Chiliens; bien entendu que la famille chez laquelle nous avions passé la nuit s'associa à nos libations. Le *maté* pris, les cigarettes allumées, chacun s'occupa de seller son cheval, car au Chili on n'a pas l'habitude d'abandonner ce soin aux domestiques; et nous nous mîmes gaiement en route, après avoir grassement indemnisé notre hôte de son hospitalité. La matinée était charmante, comme toutes celles de ce pays, où le ciel est presque toujours serein et sans nuages. Une belle route nous conduisit, à travers plusieurs *estancias*, jusqu'à la seconde montagne ou *Cuesta de Prado*, qui est moins abrupte que celle de Sapata, mais beaucoup plus longue. Au bas de la côte nous trouvâmes une poste, et à deux lieues environ une rivière appelée Purahuel, la plus grande de toutes celles qui s'offrent au voyageur dans tout ce trajet, et qui lorsqu'elle déborde n'a plus de gué possible. Cette rivière forme la limite de la plaine de Maïpo, où s'élève Santiago, capitale du Chili.

Près de Purahuel, nous rencontrâmes deux cavaliers venus pour accompagner leurs amis qui se rendaient au port. Nous nous abordâmes, et je reconnus M. Mure et M. Chevalier, tous deux négociants français de passage dans le pays.

La route que nous venons de parcourir est belle, il est vrai, mais elle aurait besoin de plus d'entretien; sans aucun doute, elle se peuplera par la suite. En 1827, elle était garnie de bien

peu d'habitations ; aussi y arrivait-il fréquemment des vols. Et les Chiliens, quand ils s'y mettent, ne se contentent pas, comme je l'ai fait remarquer, de voler : ils assassinent et défigurent la victime afin qu'elle ne soit pas reconnue. Du reste, il faut peu de chose pour les tenter : ils vous volent pour une bagatelle, pour un étrier, pour un couteau, pour un chapeau de paille, etc. Cependant, quoique j'aie souvent voyagé seul, il ne m'est jamais arrivé d'accident ; mais il est toujours prudent de se faire accompagner

Le commencement de la plaine de Maïpo offre peu d'attraits, mais déjà l'on a joui, en descendant la côte de Prado, de la vue des Cordillères et de la cité, se dessinant dans le lointain, entourée de bouquets d'arbres, comme une oasis où le voyageur soupire d'arriver pour réparer ses fatigues. Peu à peu les plantations et les jardins se succèdent, l'animation d'une ville se fait sentir, et l'on atteint les faubourgs, qui sont peu dignes de l'idée qu'on s'est faite de la capitale du Chili.

## CHAPITRE DOUZIEME.

Arrivée à Santiago. — Intérieur d'une famille chilienne. — Maison. — Ameublement. — Repas. — Société. — Partis politiques.

Rien n'est laid et sale comme l'entrée de Santiago par la route de Valparaiso : et pourtant il eût été facile de rendre belle et régulière cette route, qui traverse un terrain plat ou peu accidenté.

Au premier abord, Santiago me déplut souverainement, et je la classai parmi ces villes monotones où tout doit être tristesse et ennui. Ses rues, tirées au cordeau et coupées à angles droits, présentaient à peu près le même aspect que celles de Lima. Cependant les maisons avaient conservé davantage le style arabe. Une grande porte principale conduit dans une cour entourée d'arcades; peu de fenêtres sont percées sur la rue; et de rares boutiques sont placées à de longues distances les unes des autres. On conçoit qu'avec cela l'aspect des rues ne doit pas être très-animé.

Nous arrivâmes à la demeure de don Juan José Mira, que l'on attendait avec la plus vive impatience: depuis long-temps il était séparé de sa femme, de ses enfants et d'une famille qui le chérissait. L'accueil que je reçus fut poli et affable, et l'on me donna une chambre sur la cour, en m'invitant à ne pas me gêner, et à prendre quelques instants de repos, si cela m'était agréable. Il va sans dire qu'on nous offrit tous les rafraîchissements dont nous pouvions avoir besoin. Cette famille, qui était une des principales de la ville, me plut de suite : on y respirait je ne sais

quel parfum des temps anciens; c'était une véritable famille patriarcale.

Dès que j'eus réparé le désordre de ma toilette, je vins saluer la maîtresse de la maison. Don Vicente et don Felippe Iniguez nous avaient déjà devancés auprès de nos hôtes, qu'ils s'étaient plu à entretenir du jeune capitaine de l'*Aurora*. Je trouvai dans le salon la mère de toute la famille, doña Carmen Landa. Cette dame, d'origine française, était assise, enveloppée de son reboso, sur l'estrade obligée de toute habitation chilienne. Malgré ses soixante années, elle me parut bien conservée Son air sévère et plein de dignité faisait remarquer en elle l'habitude du commandement, ce qui ne doit pas étonner dans le chef d'une famille aussi considérable. Elle avait à ses côtés sa fille, madame Beltram, âgée d'une quarantaine d'années, et sans enfants; doña Mercedès Iniguez, femme de M. Mira; sa nièce, doña Luisa, sœur de madame Mira, et plusieurs autres demoiselles, filles du seul de ses fils qui fût marié à cette époque. Ce fils, don Domingo, n'avait pas moins de huit ou dix enfants. Les deux jolis enfants de M. Mira jouaient aussi auprès de leur grand'mère.

A la vue de tant de neveux et de nièces, je ne pus m'empêcher de m'écrier : « Ah ! madame, vous avez là une famille bien nombreuse. — Vous n'en connaissez pas tous les membres, me répondit-elle. Bientôt vous aurez à Santiago bon nombre de connaissances, et cela sans sortir de ma famille. » Effectivement, la famille de don Domingo, qui habitait la maison voisine, s'étant réunie le lendemain à celle de sa mère, nous nous trouvâmes plus de vingt-cinq personnes à table.

L'aîné des enfants de doña Carmen, homme de beaucoup d'esprit et de grande érudition, simple, doux, affable et de la meilleure société, avait embrassé l'état ecclésiastique. Don Rafael

Beltram, né en Castille et compatriote du mari de doña Carmen, dont il avait été l'élève, s'était vu dépouiller d'une partie de sa fortune par la révolution. Cette famille, quoiqu'elle fût encore très-riche, se montrait fort simple. Point de luxe dans les appartements; on y eût même en vain cherché l'ombre du comfort, qui, du reste, à cette époque, était totalement inconnu au Chili.

La maison faisait l'angle de deux rues, dont l'une conduisait à San-Domingo. Elle avait une porte cochère qui donnait accès dans une cour pavée, entourée d'arcades; sur les côtés se trouvaient les chambres occupées par les garçons : quelques-unes servaient de bureaux et de magasins. Dans le fond, vis-à-vis de la porte d'entrée, étaient l'antichambre ou sala, le salon où guadra, et le comedor ou salle à manger. L'estrade du salon occupait tout un côté de la chambre, et des tapis moelleux la garnissaient ainsi que les banquettes. Cette estrade, qui fait ordinairement face aux fenêtres, s'élevait ici de leur côté. Vis-à-vis de l'estrade, on voyait disposées d'assez jolies chaises en bois peint, et des sofas de fabrique américaine. Deux petites tables d'acajou supportant des flambeaux en argent, le matero, deux madones, un miroir de Venise et deux bombes en cristal pour la lumière, complétaient l'ameublement de cet appartement d'une simplicité presque mesquine.

La porte de la sala, qui occupait un des côtés de la façade, conduisait à une deuxième cour garnie d'arcades, où étaient toutes les chambres de la famille. Au centre, la vue se reposait agréablement sur un jardin orné d'un joli jet d'eau. Au fond, la cuisine communiquait à une autre cour où habitaient les domestiques femelles sous la garde d'une vieille intendante : cette cour avait aussi un jardin et une fontaine, et elle livrait passage dans la maison de don Domingo. La domesticité se com-

posait de plusieurs esclaves blanches et noires; car au Chili il y avait des esclaves aussi blanches que des Européens; elles provenaient du croisement continu des races mêlées et des blancs. Quoique l'esclavage eût été aboli, il en était resté quelques-unes dans les maisons patriciennes, où elles étaient élevées avec tant de soins, qu'elles devenaient presque membres de la famille. Leurs mères, vieilles servantes elles-mêmes, remplissaient les fonctions de femmes de charge, et s'occupaient de la lingerie et de l'office.

Les hommes avaient deux ou trois domestiques appelés péons, tirés de la campagne. On leur confiait le soin des chevaux, et ils accompagnaient leurs maîtres dans leurs voyages. Les étrangers ne pénétraient jamais dans les cours intérieures, et je ne les ai visitées que long-temps après mon introduction dans cette famille, pour laquelle j'ai conservé et conserverai toute ma vie une grande affection. La vie y était fort régulière. Le matin, on servait de très-bonne heure le maté, et sur les huit à neuf heures, le chocolat avec du beurre frais, des tartines et des biscuits. On faisait ce repas dans sa chambre, dans le salon, dans la salle à manger, partout où l'on se trouvait. A deux heures, tout le monde se réunissait pour le dîner. Après venait la sieste; puis une nouvelle distribution de chocolat et de maté. Le soir, dans le salon, où tous, hommes et femmes, récitaient le rosaire, encore du maté. A dix heures, le souper. Comme on voit, la journée n'était pas trop mal remplie, sous le rapport culinaire et gastronomique; mais grâce au climat et à l'air froid des Cordillères, les estomacs, à Santiago, fonctionnent admirablement et semblent à l'abri des indigestions. Deux mots maintenant sur le maté dont j'ai déjà si souvent parlé.

Le maté est une herbe qui croît dans le Paraguay, et constitue une branche de commerce considérable dans les provinces Argen-

tines et au Brésil. On en distingue plusieurs espèces plus ou moins appréciées des connaisseurs. Cette plante, qui ressemble au thé, vient en gros surons de cuir, qui présentent toutes facilités à l'impôt, et qu'on n'a pas manqué de frapper de droits énormes. On la prend infusée dans l'eau, et voici de quelle manière.

Vu l'absence de cheminée, on place sur un brasier bien allumé une bouilloire d'argent ou de cuivre. Une des demoiselles de la maison, assise sur une chaise basse, dispose avec grâce le maté dans un petit vase à anse, arrondi, et supporté par un trépied d'argent. Sur une petite pincée de maté, elle jette de l'eau bouillante, un morceau de sucre en pain que l'on a fait légèrement brûler, et un peu d'écorce d'orange ou de citron. Puis l'opératrice adapte au vase d'argent un tuyau du même métal, appelé bombilla, de cinq à six pouces de long, gros comme une plume d'oie, et terminé par une boule trouée. Elle goûte gravement son œuvre, et chacun de se saisir ensuite et à tour de rôle de cette bombilla, avec laquelle on hume la précieuse infusion, et qui sert à toute la société, à commencer par les amis et les étrangers.

La première fois que je fus admis à un régal de ce genre, mon inexpérience [illegible] me coûter cher et me rappelle encore en ce moment d'assez fâcheux souvenirs; car une aspiration trop forte emplit ma bouche du liquide brûlant, et la mit dans un état piteux. [illegible] qui le sert réservé de boire du maté, cette boisson favorite du Chilien, et qui est pour lui ce qu'est le thé pour les Anglais. Quand [illegible] grande société, un seul maté [illegible] et il n'est pas rare alors d'en voir deux, trois et même [illegible]

[illegible] le déjeuner y est très-léger, et [illegible] indispensable à tout Espagnol.

Rarement on y sert le café ou le thé ; excepté chez ceux qui se sont façonnés aux coutumes anglaises ou françaises. Le café ne se prend qu'après dîner.

Les dîners sont copieux. Après le potage vient l'olla podrida, mets d'un usage universel dans tous les pays où l'on parle espagnol. L'olla podrida se compose de toutes les viandes et de tous les légumes de la saison. Les garvansos ou pois-chiches ne sont pas non plus oubliés. Comme hors-d'œuvre, des olives, du beurre, des raiforts, du thon mariné. On sert aussi du fromage : le meilleur vient du Chanco, pays situé dans la province de la Conception. En viandes rôties, des filets ou des entre-côtes de bœuf, des volailles ; puis du poisson, et toutes sortes de ragoûts espagnols. Mais le défaut capital de cette cuisine, c'est qu'elle est faite avec de la graisse de bœuf qui se fige sur les lèvres, et flatte peu agréablement les sens de l'homme le moins gourmet, lorsqu'il n'y est pas encore accoutumé. Le soir on mange du riz au lait, des gâteaux, et, comme dessert, des fruits de la saison, des melons d'eau, des figues, des raisins, des fraises, le tout arrosé de vins d'Espagne, de France ou même du pays, vin rouge ou *chocoli* rosé. A la fin du dîner, des confitures très-sucrées, des fruits glacés, ou la chancaca et l'alfaniquès du Pérou, ou encore la mélasse péruvienne, dont les Chiliens sont très-friands, ainsi que des camotes, ou pommes de terre douces. Ces sucreries sont destinées à faciliter le passage d'un grand verre d'eau qui termine le repas. Avant le repas on dit le bénédicité, et après le repas les grâces ; comme dans la famille où je me trouvais il y avait un prêtre, cela ne laissait pas de se faire avec un certain cérémonial. La nourriture du peuple est beaucoup moins variée, ainsi qu'on peut le penser. Une olla ou une casuela faite de volaille ou de pommes de terre, et souvent un rôti, forment la nourriture habituelle de la classe pauvre. A Santiago,

je trouvai le pain beaucoup meilleur qu'à Valparaiso, ce qu'on ne peut attribuer qu'à la différence des eaux, car la farine employée dans les deux endroits est de même qualité.

En voyage et à la campagne, les Chiliens ont une manière particulière de préparer le blé. Ils le mettent détremper, ainsi qu'on a l'usage de le faire, dans d'autres pays de l'Amérique, pour le maïs, et en Europe pour l'orge. Puis ils le lavent dans l'eau claire, en le frottant; ils le laissent ensuite sécher au soleil. Quand ils veulent s'en servir, ils le grillent ou le font bouillir.

Le charqui ou viande sèche constitue aussi un de leurs principaux aliments. On le prépare de diverses manières. Les côtes ou les parties grasses se mangent grillées. Les autres, après avoir été grillées, sont réduites en poudre, dans un mortier ou entre deux pierres : on les accommode alors avec des oignons, du piment, des pommes de terre. Lorsqu'un Guasso voyage, il porte une poche pleine de cette poudre de viande toute préparée. Veut-il prendre son repas? il en met une poignée dans un vase de corne et jette de l'eau bouillante dessus, ce qui fait un potage auquel les Européens eux-mêmes finissent par s'accoutumer; puis un peu de maté termine le repas. Une herbe marine appelée luché, que l'on ramasse sous les rochers du bord de la mer, et que l'on met en pain pour la conserver, sert aussi d'assaisonnement. Mêlée avec des pommes de terre et du charqui, elle constitue un mets appelé luchiean et charquiean, dont les Chiliens sont très-friands.

Les moulins, au Chili, laissent encore beaucoup à désirer; aussi la farine est-elle souvent noircie et brûlée par les meules. Je parle ici de moulins à eau, car à l'époque dont il est question ce pays n'en possédait point d'autres. Mais depuis on y a établi des moulins à vent et des moulins anglais, ce qui a fait faire à cette industrie de sensibles progrès.

Le lendemain de mon arrivée, je me trouvais aussi à l'aise dans la famille que si j'eusse été un de ses membres. J'allai faire plusieurs visites à mes compatriotes et à quelques personnes de la ville. Don Borja Barella, qui était notre armateur, avait deux filles, dont l'une était mariée avec le colonel Pereira, commandant la garde à pied du directeur suprême. L'autre, doña Mercédès, très-jolie personne, était encore demoiselle. Ces dames se réunissaient dans la famille Lecaros, qui demeurait vis-à-vis de la maison Iniguez, nous y passions souvent nos soirées avec don Felippe. Ces réunions étaient charmantes. Il y avait huit à dix demoiselles toutes jeunes et jolies; à part toutefois les goîtres naissants qui affligeaient les demoiselles Lecaros. Les goîtres sont communs au Chili, comme dans tous les pays de montagnes. Cependant on en rencontre moins à Santiago qu'à Mendoça et à l'Est des Cordillères.

La famille Lecaros était une des familles élégantes de la capitale, une de celles qui lui donnaient le ton, comme on dit. Déjà, dans le salon, on commençait à ne plus fumer; mais on se dédommageait amplement dans la salle à manger de cette privation. Ces dames possédaient un piano, instrument devenu par la suite assez commun, mais qui alors était fort rare au Chili. Aussi se réunissait-on souvent dans cette maison pour danser, exercice où excellent les Chiliennes, et qu'elles aiment avec passion. Dans ces réunions, où régnait une aimable liberté, on servait toujours des rafraîchissements et des confitures. Quelques familles, celles surtout qui étaient en relation avec des Anglais, avaient déjà remplacé le *maté* par le thé. Les dames s'asseyaient sur les canapés ou sur l'estrade adossée à la muraille, et les hommes sur des chaises placées en face. Quelquefois les jeunes personnes venaient se mêler parmi les hommes; mais les dames âgées ne quittaient jamais les banquettes de l'estrade. Plusieurs

autres familles recevaient également une société choisie. Parmi les principales, je citerai les familles Rosalès, Solar, Aldanate, Toro, Gaynsas. La société de Santiago est pleine d'affabilité. Il suffit d'être présenté une ou deux fois dans une maison pour pouvoir y aller librement ensuite et y recevoir le meilleur accueil; et cela chez le riche comme chez le pauvre. Jamais les demoiselles ne recevaient seules; il fallait que leur mère ou quelques-uns de leurs parents fussent avec elles.

Outre les compatriotes que j'ai nommés, MM. Viel, Bauchef, Rondisoni, je trouvai encore MM. Mure, Legrand, Morel et quelques autres Français à la tête de maisons de commerce et d'établissements industriels. Tous m'accueillirent avec des démonstrations d'amitié, et m'invitèrent à des dîners de compatriotes, où les refrains de l'empire et les vivat à Napoléon et à nos gloires nationales n'étaient pas épargnés. La société française se divisait alors en deux classes : les officiers supérieurs et les négociants et subrécargues dans l'une; les marchands et industriels composaient l'autre. Je fréquentais indistinctement ces deux classes, et j'en reçus des marques d'intérêt et d'affection dont j'ai conservé le plus doux souvenir.

Lorsque les Espagnols vinrent tenter la conquête du Chili, sous la conduite de Valdivia, ils trouvèrent, à l'endroit où l'on a bâti la ville, une petite statue équestre qui, dit-on, représentait Santiago de Compostelle. Le ciel évidemment leur indiquait un lieu de station, et ils prirent aussitôt la détermination d'y construire une ville et de la dédier à ce saint. L'emplacement, en effet, paraissait on ne peut mieux choisi. Ici, la rivière ou torrent Mapocho, fournirait des eaux aux habitants au moyen de canaux d'irrigation. Là, un monticule facile à fortifier servirait à protéger l'établissement naissant. Ce fut le 12 février 1541 que Valdivia posa, sur la rive gauche du Mapocho, les pre-

miers fondements de la capitale du Chili, qu'il nomma Santiago.

Un grand faubourg existe sur la rive droite. Une autre petite rivière, au Nord de la ville, arrose les campagnes et les jardins environnants. Des *acequias* traversent la ville dans sa longueur et fournissent l'eau à toutes les maisons et à leurs jardins. Comme à Lima encore, la place principale est située à peu de distance de la rivière, et les quatre côtés sont occupés par des édifices semblables. Là, s'élève le palais du directeur suprême, qui ne manque pas d'une certaine apparence, mais qui est inachevé. L'aile gauche est seule terminée. L'aile droite se compose d'une suite de bâtiments sans la moindre harmonie. C'est encore là qu'on trouve la prison, les bureaux du gouvernement, et la cathédrale en pierres de taille, inachevée aussi. Vis-à-vis du palais, sont bâtis des *portales* qui contiennent les boutiques des marchands de nouveautés. En face de la cathédrale, l'œil s'arrête sur une grande maison particulière où l'on avait établi un café et des concerts. Cette place, autrefois, était encombrée par le marché et de mauvaises cases de revendeurs, que O-Higgins fit disparaître, et qui se sont réfugiées dans trois endroits différents et au Vasoral.

Près de la grande place et le long de la rivière s'étend une promenade appelée Cañada ; des revendeurs y circulent, ainsi que dans toutes les rues, avec des fruits et des légumes; quelques-uns d'eux sont abrités par une natte soutenue sur des bâtons qui tournent avec le soleil. Ils vendent surtout des melons et des melons d'eau. Dans les chaleurs, les Guasos vont souvent jouer au pépin noir, à savoir si le melon d'eau qu'ils choisiront aura le pépin noir ou rouge. On devine que le perdant paye le melon, que l'on s'ingurgite immédiatement en commun. On dit assez généralement dans le pays que la venue des melons d'eau fait disparaître les tabardillos ou fièvres chaudes, parce que c'est

un fruit très-rafraîchissant, dont toute la population mange, eu égard à la modicité de son prix.

Le pont de Santiago est en brique et en pierre. Il fut construit par le corrégidor don Luis Manuel de Zañartu, de 1773 à 1776. A certain moment il paraît inutile, car c'est à peine si un maigre filet d'eau coule sous une de ses arches; mais à l'époque de la fonte des neiges, le courant devient tellement rapide qu'il semble ébranler les arches. Pour préserver la ville des inondations, don Ambrosio O'higgins fit construire, en 1789, une chaussée qui longe la rivière; on l'appelle Trajamar, ou Coupe-Mer. Cette chaussée, sur les bords de laquelle on a planté des arbres, forme une promenade très-agréable, surtout pendant les chaleurs. Les Andes, couvertes de neiges, bornent la vue à l'est; au sud, on aperçoit l'immense plaine de Maïpo; au nord, la route des Cordillères, les monts et les vallées de Chacabuco, Colinas, etc., jusqu'à l'Aconcagua. Il existe une autre promenade sur le côté sud de la ville, et qui fait, pour ainsi dire, suite au Trajamar; on la nomme la Cañada Nueva; elle est plantée de deux rangs de peupliers. A l'est de la place, et entre le Trajamar et la Cañada, sur un des côtés de la ville, est un morne appelé Santa-Lucia, au pied duquel on a établi des bains. Cette petite montagne, qui domine la ville, a formé la base d'une forteresse qui commandait tous les environs. Les Espagnols, dans les premières années de leur établissement, s'en servirent souvent comme de rempart contre l'attaque des Indiens, et peut-être plutôt pour contenir la ville que pour la protéger.

Parmi les principaux édifices, la Monnaie occupe le premier rang : elle est en pierres de taille; toutes ses rampes et ses balcons sont en fer, et ont été tirés tout fabriqués d'Espagne. Ce monument, qui a la forme d'un parallélogramme, pourrait rivaliser avec tous ceux d'une même destination en Europe. Il renferme

les usines nécessaires à la fabrication des monnaies et des logements pour le directeur et les principaux employés. Un Chilien le construisit à ses frais, et y dépensa, dit-on, plus de cinq millions de francs; il reçut en échange le titre de marquis de Casa-Réal. A cette époque, l'intérieur n'était pas entièrement achevé. Le Consulat ou Tribunal de commerce est le deuxième bâtiment qui fixe l'attention du voyageur. Plusieurs églises de paroisses et de couvents ressemblent en partie à celles du Pérou que j'ai décrites, mais elles sont d'une moindre dimension. Les maisons des gens aisés, bâties en briques de terre cuite ou crue (adobes), sont blanches à l'extérieur; quant au peu de croisées donnant sur la rue, qu'elles possèdent, leurs barreaux de fer prouvent suffisamment qu'on est en pays espagnol. Quelques-unes ont des magasins ou des boutiques, surtout dans les rues voisines de la place. Les maisons situées à l'angle des rues moins commerçantes sont occupées la plupart par des pulpérias ou boutiques d'épiciers, dans lesquels tout le peuple se fournit de graisse, de viandes sèches, de sucre, et surtout de vin et d'eau-de-vie du pays; c'est aussi le lieu choisi par les oisifs de la basse classe, qui viennent y boire et y jaser à loisir.

En dehors de la ville, le long de la Cañada, dans les faubourgs, et surtout dans celui de la Chimba, séparé de la ville par le pont, s'élève une grande quantité de maisons qui ressemblent aux guinguettes des environs de Paris. Les dimanches, comme en France, elles regorgent de buveurs et de danseurs, qui s'exécutent aux sons boiteux d'une mauvaise guitare et d'une harpe plus ou moins avariée. Les danses du Chili sont toutes caractéristiques, et les plus usitées sont : *la Samba, el Quando, las Oletas, el Pericon, la Sapatera* et *el Llanto*. Les Guasos entourent, à cheval, ces chiaganas ou guinguettes, et arrivent toujours au grand galop, au risque évident de renverser ceux de leurs compagnons qui les

ont précédés. Mais ils ont une adresse merveilleuse pour se faire faire place avec le poitrail de leurs montures, et se faufilent ainsi dans les rangs des autres cavaliers. Ils boivent et trinquent sans mettre pied à terre; et, lorsqu'ils sont un peu échauffés, il serait imprudent de ne pas toucher des lèvres le verre qu'ils ne manquent jamais d'offrir, en signe de confiance et d'amitié, aux personnes qui les entourent. Il n'est pas rare de voir des dames, et des plus élégantes, s'arrêter en passant devant la porte de ces guinguettes pour jouir un instant du coup d'œil animé qu'elles présentent.

Santiago, bâti à peu près de la même manière que Lima, a cependant un aspect bien plus sérieux : moins de magasins, moins de vie extérieure ; c'est la différence du bourg à la ville, et de la ville de province à la capitale. La masse de la population manque de cette désinvolture qui charme tant au Pérou; et partout au Chili l'influence des mœurs européennes se fait sentir.

Santiago a quatre paroisses, huit couvents de moines, sept monastères de religieuses, et quelques lieux de recueillement (retiros). Autrefois les Jésuites y possédaient plusieurs maisons, érigées aujourd'hui en églises paroissiales. Les moines, qui avaient été sécularisés dès le commencement de la révolution, s'y trouvaient alors en petit nombre, et les couvents étaient presque déserts, excepté ceux des femmes, ceux des capuchinas surtout, dont je remarquai la belle tenue. La règle y est très-sévère. Ces couvents se recommandent à la reconnaissance publique par les excellentes confitures et les précieux parfums qu'ils produisent. C'est là aussi que l'on plisse le mieux les jabots et les pèlerines.

La haute société se montre très-religieuse; la jeunesse, comme partout, l'est beaucoup moins, et secoue le joug des préjugés, qu'elle trouve toujours incommodes. En général, il y a moins

de bigotisme et plus de vraie religion qu'à Lima. La tranquillité dont jouissait le pays, et l'essor qu'avait pris son commerce depuis la révolution, répandaient une grande aisance dans la masse de la population, et rendaient ainsi les communications plus faciles; aussi les soirées, les promenades, les fêtes s'en ressentaient-elles, et l'on y respirait la plus aimable gaieté. Ce n'était plus comme sous la domination espagnole, où la rareté de numéraire rendait les plaisirs impossibles pour tous, excepté pour quelques grands propriétaires et pour les employés du gouvernement, qui, presque tous sortis pauvres de la mère patrie, cherchaient à thésauriser pour retourner dans leurs foyers avec quelque richesse.

Depuis la guerre de l'indépendance, le Chili avait complètement changé d'aspect, et l'influence des mœurs européennes se faisait partout sentir. Déjà les estrades où les matrones étaient assises à l'orientale disparaissaient des maisons, qui se modernisaient aussi elles-mêmes. Aux tables à pieds très-bas, où l'on mangeait accroupis; au service de table composé souvent d'un seul verre et d'un seul couteau pour tous les convives, succédait le comfort anglais qui change à chaque plat de couteau et de fourchette. Les rebosos étaient remplacés par des châles de satin ou de velours français, les sayas de laine par des dasquiñas noires ou des robes d'étoffes riches; des écharpes en tulle, des peignes d'écaille ornaient les têtes des jolies Chiliennes. Les pianos prenaient la place de mauvaises guitares; et des sofas et des canapés, de formes variées, celle des bancs circulaires dans les salles de réception.

Les Chiliens forment en général un beau peuple : ceux de la haute classe surtout sont remarquables par leurs belles proportions. Comme l'Indien du Chili est plus robuste que celui du Pérou et qu'il y a eu très-peu de mélange de sang nègre dans la

population, il en résulte que la partie qui s'est mélangée et qui est issue d'Européens a produit une très-belle race; hommes et femmes sont généralement d'une stature élevée, leur taille est élancée, leurs traits sont assez agréables quoique quelquefois un peu forts, leurs yeux charmants et leurs cheveux presque toujours d'un noir de jais. On trouve très-peu de blonds et de blondes. Leur démarche est plutôt noble que fière; on reproche pourtant aux habitants de la capitale d'être hautains et fanfarons.

En 1822, deux partis principaux se disputaient le pays, et se le disputeront long-temps encore : ce sont les *pelucones* et les *pipiolos*. Pelucon ou perruque veut dire homme rétrograde, ennemi de toute innovation, ancien partisan du gouvernement espagnol. Ce parti a la richesse pour lui; son influence est puissante, et quoique le moins nombreux, il a toujours le dessus. Les pipiolos sont les libéraux chiliens. A eux se réunissent les mécontents et tous ceux qui ont à gagner quelque chose aux révolutions. Ce sont les hommes d'action, et, il faut le dire, sans eux la révolution du Chili n'eût pas eu lieu; sans eux la guerre du Pérou n'eût point été entreprise. Mais, comme partout, lorsque les pipiolos ont fait fortune, ils tournent casaque et deviennent des pelucones.

A mon arrivée, il y avait encore un parti espagnol distinct des deux autres. C'était celui des nobles, des gens titrés et de tous ceux dont la révolution avait confisqué les biens au profit de l'état. Je dois ici rendre justice à la famille Iniguez. Don Rafaël Beltram, beau-frère de ces messieurs, avait été exilé comme Espagnol, après s'être vu dépouillé de ses récoltes, d'une grande quantité de bestiaux. Ses propriétés avaient été mises en séquestre. On s'était emparé d'une des plus belles, estimée, à cette époque, près de 500,000 francs. Malgré cela, je n'ai jamais entendu aucun membre de la famille proférer de plaintes amères. On

parlait de cela comme d'une affaire malheureuse, il est vrai; mais jamais avec acrimonie, ni en déclamant contre le gouvernement. Don Rafaël, au contraire, disait souvent qu'il fallait que quelqu'un payât les frais de la guerre; et que, comme ce ne pouvaient être les pauvres qui n'ont rien, il était naturel que ce fussent les riches. Du reste, il ne désespérait pas de se faire rendre justice. Le procès était pendant devant la cour; mais il ne le poursuivait que faiblement, afin de conserver toujours son action de propriétaire, attendant des jours meilleurs et l'oubli des dissensions.

## CHAPITRE TREIZIÈME.

**Mœurs. — Coutumes. — Religion. — Prêtres. — Couvents. — Jésuites. — Voitures. — Une chasse au Chili. — *Le Salto-de-Agua*. — Adresse des *Guasos*. — Préparation des viandes sèches. — Courses de chevaux. — Combats de coqs. — Amour du jeu.**

A Santiago, comme au Pérou, à six heures, au coucher du soleil, lorsque l'oraison sonne, tout le monde dans la rue s'arrête, ôte son chapeau, récite ses prières. L'oraison finie, avant de se couvrir, on fait le signe de la croix, et l'on salue d'un *buena noche* les personnes qui se trouvent auprès de vous. S'agit-il de gens de connaissance? la politesse veut que vous soyez le dernier à souhaiter le bonsoir. Alors vous dites : *Diga V. M.*, ou *Despues de V. M.;* dites : Monsieur, ou, après vous. On vous répond souvent la même chose; ce qui vous procure l'agrément de rester quelquefois un bon quart d'heure dans cette situation, avant que vous ou votre interlocuteur jugiez convenable de rompre le silence. Autrefois, lorsque le saint-sacrement passait, on s'empressait de se mettre à genoux; maintenant on se contente de s'arrêter et de se découvrir. A midi, au moment de l'élévation du saint-sacrement dans la cathédrale, les personnes pieuses suspendent leur marche et se signent; cela, du reste, n'est pas aussi général qu'à l'oraison. Comme tous les Espagnols, les Chiliens vont à la messe le dimanche, bien des femmes s'y rendent tous les jours; mais elles ne forment pas la généralité.

Si la religion catholique a ordonné l'obéissance; si, en Europe, elle s'est vue remplacée, dans beaucoup de pays, par la religion

réformée; je reste convaincu qu'elle a été d'un grand secours aux Espagnols, non-seulement pour la conquête et la conservation pendant tant d'années, de ces vastes contrées, mais encore pour le bien-être des populations elles-mêmes, dont elle a adouci les mœurs. Les peuples se sont réunis en société sous un même pasteur, qui a dominé la fougue de leurs passions, les a empêchés de se livrer au pillage, au brigandage, et ne leur a permis, sous aucun prétexte, la controverse qu'autorise la religion réformée. Le protestantisme est froid, inanimé; le catholicisme, au contraire, parle à l'imagination qu'il exalte. Élevé sur les débris du paganisme, dont il a conservé la pompe dans ses cérémonies, il lui est bien supérieur par ses dogmes et par sa morale. Le catholicisme est une religion poétique qui élève la pensée et parle à l'âme; et c'est surtout la religion de l'égalité. J'ai déjà entretenu le lecteur à ce sujet, et je crois lui avoir fait clairement sentir la différence des résultats obtenus, par les missionnaires protestants et par les missionnaires catholiques, dans les divers pays que j'ai parcourus. Plus tard, je formai le projet de conduire à mes frais, dans des îles lointaines, des missionnaires catholiques. Bien entendu que j'avais en vue les archipels où les anglicans n'avaient pas encore pénétré : pour tout au monde je n'aurais voulu, ainsi qu'il est arrivé aux îles Sandwich, rendre des peuples témoins des luttes des deux sectes, et leur faire regretter leur ancienne barbarie.

Mais revenons au Chili et à la description des mœurs de ses habitants.

Dans les jours de fêtes patronales, et au *Corpus Domini*, il y a de grandes processions, auxquelles assistent les autorités, et semblables à celles des autres pays catholiques; avec cette différence qu'elles sont ici précédées de mascarades, dont rien n'égale la licence. Pendant le mois de mai, chaque soir ramène une pro-

cession de rosaires, qui, dans les premières années de la révolution, avaient été supprimées, et qui depuis ont été reprises avec une nouvelle ferveur. Quant aux églises, elles n'étaient, en 1822, ni aussi riches ni aussi somptueuses que celles du Pérou. Aujourd'hui, il en est tout autrement; car les familles riches sont religieuses, et donnent beaucoup aux prêtres qui n'ont pas, on le sait, l'habitude de refuser. Sans posséder de grandes richesses, le clergé vit dans l'aisance et le bien-être les plus parfaits. Autrefois les couvents étaient assez nombreux, et contenaient beaucoup de religieux. Une partie de leur fortune a été confisquée par l'état, et parmi leurs moines, les uns se sont sécularisés, les autres, comme Européens, ont été expulsés du pays.

Anciennement le clergé se composait presque en totalité d'Espagnols, ou d'individus de la classe moyenne, qui étudiaient à Santiago, ou bien allaient compléter leurs études au Pérou. Les seuls prêtres véritablement instruits étaient les jésuites qu'on avait vus, grâce à l'heureuse organisation de leur ordre, créer des missions au milieu des nations les plus sauvages. Ainsi, dans les villes détruites par les Indiens de l'Araucanie, dans le Paraguay, dans les Pampas, dans les pays les plus reculés du Pérou et du Mexique, ils possédaient des établissements où ils enseignaient tout, depuis la théologie jusqu'aux arts mécaniques les plus vulgaires. Jamais ordonnance, peut-être, ne fut mieux rendue et mieux exécutée que le décret qui les expulsa d'Amérique. Dans un même jour, à la même heure, le séquestre fût apposé sur leurs biens, sans que cette mesure eût transpiré, et quoiqu'ils fussent presque toujours confesseurs ordinaires des vice-rois, des intendants et des gouverneurs de province. Ils n'eurent pas le temps de se concerter, et furent tous embarqués pour l'Espagne la même année. L'abolition de la

Société de Jésus avait été décrétée par le pape, à la demande de têtes couronnées, dit-on. Si les mesures n'eussent pas été aussi bien prises, les jésuites pouvaient soulever une grande partie du pays, surtout les provinces où ils gouvernaient en maîtres et où la répression eût été presque impossible.

Lors de mon arrivée à Santiago, les voitures particulières y étaient très-rares. Quelques *calesinos* ou mauvais cabriolets traînés par un mulet, et souvent sans autre ressort que l'essieu, conduisaient les dames à la promenade ou à la campagne; mais le véhicule le plus usité pour la campagne consistait tout simplement en une charrette à bœufs, recouverte d'une toile, et dans laquelle on étendait des matelas pour s'asseoir et se coucher. Les hommes caracolaient à cheval autour de ce char d'un aspect des moins pompeux. Riche ou pauvre, au Chili, tout le monde a un cheval : c'est une des nécessités du pays, et honte au misérable qui va à pied. Après cela, on ne sera pas étonné d'apprendre que les Chiliens sont excellents cavaliers, et capables de donner des leçons à l'illustre Baucher lui-même.

Peu de jours se passaient sans que j'entreprisse, soit avec des familles du Chili, soit avec des compatriotes, des excursions dans la campagne; et peut-être ne lira-t-on pas sans intérêt le récit d'une partie de chasse que je fis au Salto-de-Agua, situé à quelques lieues de Santiago.

Commençons d'abord, à la façon d'Homère, par l'énumération méthodique des principaux personnages que nous allons mettre en scène.

En première ligne, M. Legrand et sa femme, couple parfaitement assorti et offrant l'exemple de toutes les vertus conjugales. M. Legrand est aujourd'hui l'un des meilleurs négociants de Paris, où il fait le commerce d'exportation.

Venait ensuite Carré, un dentiste, garçon fort amusant,

poëte, orateur et chasseur des plus extraordinaires; car il revenait toujours la carnassière pleine et la bourse vide. Pour Carré la chasse consistait à rester sous un arbre, occupé à composer une farce ou une épigramme qu'il servait à l'occasion sous l'étiquette menteuse d'impromptu : et comme le gibier n'avait pas l'habitude de venir le troubler dans ses méditations, il s'en approvisionnait auprès des paysans voisins, n'oubliant jamais, le traître! de décharger son fusil pur de tout meurtre sur les pièces qui avaient été prises au lacet. Le reste de la troupe se composait de quelques compatriotes, de plusieurs jeunes gens et demoiselles appartenant à des familles de Santiago. Parmi celles-ci, les deux demoiselles Campitos se faisaient remarquer par les charmes de leur figure, et la grâce répandue dans toute leur personne.

On prépara plusieurs charrettes pour notre expédition. Dans l'une on entassa les provisions; les autres furent disposées pour recevoir les dames. On distribua d'ailleurs les emplois de la manière suivante. Les chasseurs devaient partir en avant, quelques cavaliers resteraient pour former l'escorte : quant à moi, j'avais été nommé grand-maître des cérémonies; charge qui m'obligeait à rester à l'arrière-garde, afin de veiller au salut des provisions. Tout le monde fut prêt à quatre heures du matin : beaucoup de dames s'étaient à peine couchées pour ne pas se faire attendre; on partit au petit jour, emportant force guitares pour occuper les loisirs des haltes. La matinée était délicieuse, et l'on voulait jouir de la fraîcheur de la campagne. Quelques-uns de nous dormaient encore à demi; et l'on marchait presque en silence, n'interrompant la causerie intime que pour aspirer la fumée des cigares, dont toutes les bouches masculines et plusieurs féminines étaient garnies.

Le Salto-de-Agua est situé sur le côté droit de la rivière, à peu

près à trois lieues de la capitale. La route qui y conduit est assez belle. Elle prolonge une vallée bordée, des deux côtés, par des chacaras ou jardins remplis d'arbres fruitiers, de prairies, de vignes et de potagers, et traverse plusieurs haciendas de terres labourées et de pâturages, où l'on nourrit une grande quantité de bestiaux.

Nous arrivâmes, sur les huit heures, à une très-grande propriété qui appartenait à un ami d'une des familles qui nous accompagnaient. Nos chasseurs ne nous avaient pas attendus; déjà ils s'étaient mis à l'œuvre. Dès que nous fûmes arrivés, je fis décharger nos provisions. Le four était allumé dans l'hacienda; je donnai immédiatement l'ordre d'égorger un petit mouton, que l'on mit tout entier dans une immense terrine, en le flanquant d'oignons et de pommes de terre, assaisonnés avec force piment. J'avisai, dans le jardin, une allée couverte de pampre, que je me promis bien d'utiliser pour notre repas.

Nous profitâmes de la fraîcheur du matin pour visiter le Salto-de-Agua, travail que l'on doit aux Incas. C'est une conduite d'eau amenée de très-loin par les Indiens, qui lui ont fait gravir une montagne d'où elle redescend ensuite dans la plaine pour l'arroser. Comme j'ai décrit le procédé qu'ils employaient, je dirai simplement que c'est en suivant les pentes qu'ils sont parvenus à exécuter ce travail qui, à première vue, paraît impossible.

Quelques-uns des nôtres s'éloignèrent un instant pour tuer des pigeons ramiers, qu'ils apercevaient perchés sur des ébéniers, des cassis et des algarobos; et ils ne tardèrent pas à revenir avec une douzaine de ces oiseaux et plusieurs tourterelles. Le bruit des armes à feu avait jeté le trouble parmi les habitants ailés de ces contrées, qui déjà étaient venus chercher le frais dans la vallée. Une chasse des plus amusantes commença alors, je veux parler de celle des grives et des perroquets verts, qui

peuvent être classés entre la perruche et le gros perroquet. Ces perroquets ont la vie très-dure, et lorsqu'on tire dans une volée, ceux qu'on a seulement blessés font un tintamare épouvantable. Sans changer de place, en ayant seulement une personne pour charger votre fusil, on peut en tuer beaucoup, ainsi que des grives et des culs-blancs qui viennent attirés par les cris des perroquets.

Tandis que quelques-unes de nos dames cueillaient des fruits, les guitares étaient accordées, et de langoureuses romances inspiraient à l'âme une douce mélancolie. Le silence de la vallée, sa douce fraîcheur, ce petit groupe de jolies femmes réunies dans cette oasis, tout cela rappelait quelques-unes des scènes décrites par Ossian. Bientôt, d'une chaumière voisine, on nous apporta d'excellent lait, et les Chiliens trouvèrent bien extraordinaire de nous voir le mélanger avec des fraises : le lait, disaient-ils, mangé avec un fruit acide ne pouvait manquer de tourner dans l'estomac. Avec du pain, des biscuits, du sucre, du laitage et des fraises, nous fîmes une délicieuse collation. Vinrent ensuite les chansonnettes et les boleros; puis, les airs vifs du fandango, de la cachucha et autres pas du pays se firent entendre : les yeux des dames pétillèrent alors, et les danses commencèrent. J'ai déjà parlé des danses espagnoles; elles sont toutes de caractère : les gestes, les mouvements, plutôt que les pas, en font le charme et l'agrément. Quelle différence avec nos contredanses froides et composées! Quoi qu'il en soit, la danse sert aux Chiliennes à déployer des avantages qui disposent en leur faveur les esprits les plus préoccupés, et c'est un moyen de séduction auquel bien peu de navigateurs ont échappé jusqu'à présent.

Il fallut mettre un terme à nos plaisirs et nous revînmes, à travers la vallée, à l'hacienda où nos chasseurs devaient nous

rejoindre avant que la chaleur fût devenue trop forte. Quelques-uns de nos domestiques nous avaient suivis avec des chevaux pour servir en cas de nécessité. Jaloux de remplir dignement les fonctions dont on m'avait investi, j'enfourchai un bidet, et, prenant l'avance, je fis servir le déjeuner sous l'ombrage de la tonnelle dont j'ai parlé. Le bordeaux et le champagne furent préalablement mis au frais dans un ruisseau qui traversait le jardin; une nappe blanche fut étendue sur l'herbe; au centre, on disposa l'immense terrine contenant le mouton : des pâtés, des volailles froides, des galantines, des fruits, des fraises et du laitage formaient la réserve. Une fois ces préparatifs terminés, j'attendis de pied ferme toute la société; et dès qu'elle arriva, des applaudissements unanimes vinrent chatouiller agréablement l'amour-propre du majordome, qui reçut son monde au port d'armes, la serviette sous le bras.

A l'air de bonne humeur répandu sur toutes les figures, je préjugeai que notre dentiste avait encore fait des siennes. Je ne m'étais pas trompé : il avait été surpris, *flagrante delicto*, achetant une masse de perdrix, de canards, auxquels il s'était cru obligé de joindre un peu de poisson. Comme il pensait n'avoir été aperçu de personne, il conta tout au long ses exploits. Son poisson, qui était une *lisá* d'eau douce, avait été tué par lui au moment où il tirait sur un canard. Il expliqua, d'une manière non moins avantageuse pour son adresse, la possession de ses victimes emplumées; et il termina en disant que s'il ne rapportait pas plus de gibier, c'était au manque de munitions qu'il fallait s'en prendre. A cela on répondit qu'on l'avait vu échanger son plomb et sa poudre contre ce qu'il osait appeler sa chasse. Mais lui, sans se déconcerter, objecta que le peu de munitions dont il s'était dessaisi constituait une façon de récompense pour ceux qui l'avaient accompagné, afin de lui enseigner les endroits

où se tenait le gibier. « Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'apprends, ajouta-t-il, que le mérite trouve toujours des envieux. »

Nous n'ignorions pas combien sont bornées les ressources de la plupart des *haciendas ;* aussi avions-nous eu soin de nous munir de tout ce qui pourrait nous être nécessaire en argenterie, en cristaux et en porcelaines. Nous donnâmes d'abord sur la pièce chaude, sur l'agneau, qui nous servit à la fois de potage et de rôti, et fut trouvé délicieux. J'ai retrouvé en France, après plus de quinze ans, des compatriotes qui se souvenaient encore de la délicatesse et de la saveur de ces mets chiliens. Serait-il vrai de dire que la mémoire de l'estomac est la meilleure? Le champagne couronna l'œuvre et vint porter dans tous les esprits sa vertu pétillante. Alors commencèrent à circuler au bout des fourchettes les petits morceaux choisis, que les dames envoyaient aux hommes en signe de préférence et d'amitié. Ceux-ci répondaient de la même façon, à la grande stupéfaction de l'un de nos convives, nouveau débarqué, à qui cet échange de morceaux entamés paraissait médiocrement propre. Une coutume non moins familière, au Chili, est celle de prier une dame d'adoucir la liqueur de votre verre, en commençant par y boire ; de changer de verre, et de s'enlacer les deux bras en les vidant. Notre nouveau débarqué ouvrait de grands yeux, et trouvait tout cela plus que leste, pourtant il vit bientôt que les dames n'y attachaient pas plus d'importance qu'il ne fallait, et que toutes ces libertés n'étaient que des démonstrations d'affection un peu vives, il est vrai, mais qui ne comportaient en soi aucune pensée répréhensible.

Après le déjeuner, les danses recommencèrent. Il ne fallut rien moins que la grande chaleur pour y mettre un terme : les femmes gagnèrent alors une des chambres de la ferme, et s'étendirent, pour faire la sieste, sur les matelas qui leur avaient

tenu lieu de coussins dans les charrettes. Quelques hommes se mirent à tirer à la cible; pour moi, je pris mon cheval et j'allai voir les travaux des champs. Dans un espace immense, cent cinquante à deux cents juments tournaient dans une arène par six ou huit de front, sur du blé en épi. Trois jeunes garçons les poursuivaient à cheval, le fouet à la main, afin de les maintenir constamment au galop. Après un certain temps, elles étaient remplacées par d'autres; et ainsi de suite, jusqu'à ce que le blé fût brisé et haché, à peu près comme les chenevottes qui sortent du lin broyé. Des femmes s'emparaient alors du blé qu'elle vannaient dans des moulins ou à la main. On ramassait la paille dans des filets en cuir, et on la portait dans les granges de la ferme pour servir de fourrages dans les temps secs. Au Chili, ce n'est qu'avec de la paille, de l'orge et de l'herbe fraîche que l'on nourrit les chevaux à l'écurie : on n'y récolte point de foin. Les cribles étaient faits en cuirs tannés, percés de petits trous, et une fois vanné, le blé se plaçait dans des sacs en cuir, que l'on sasse dans la partie supérieure, et qui peuvent se conserver ainsi plusieurs années.

J'avais acheté, pour 25 piastres, une superbe jument que je montais. Elle était d'une très-belle taille, et sans un seul défaut, sautant comme une biche, arrêtant court comme le meilleur cheval arabe ou chilien, car tous les chevaux du Chili peuvent le disputer sur ce point à ceux de l'Arabie. Un cheval doué des mêmes qualités que ma jument se fût payé au moins 200 piastres, et je vais en dire la raison. Un des enfants de la ferme ayant reconnu le sexe de ma monture : « *Monta una yegua!* Il monte une jument, » s'écria-t-il aussitôt. Et tout le monde d'accourir et de me huer, si bien que si je n'eusse détalé au plus vite, je crois qu'on aurait fini par me jeter des pierres, tant est grand le préjugé que je dois expliquer ici.

Les Espagnols, en arrivant en Amérique, firent tous leurs efforts pour propager la race des chevaux qu'ils apportaient. Ils empêchèrent donc que l'on ne montât les juments, et ils parvinrent à leur but en vouant au ridicule ceux qui enfreindraient leur défense. Monter une jugement, au Chili, passe pour le fait d'un poltron, d'un efféminé ; et les enfants mêmes qui viennent au marché vendre leur lait, ceux qui, dans la campagne, conduisent des bestiaux, aiment mieux grimper sur un vieux cheval poussif, que d'avoir recours à une jument.

Depuis que j'étais au Chili, j'avais déjà admiré l'adresse des guasos, ou gens de la campagne, à se servir du lacet. A cheval, au galop, ils le lancent avec tant de dextérité qu'ils ne manquent jamais d'atteindre dans une troupe de chevaux celui dont ils veulent se rendre maîtres. J'en ai vu demander par quelle corne ou par quel pied on désirait qu'ils laçassent un taureau sauvage; et rarement l'effet ne répondait pas aux paroles. Ils saisissent leur lacet de la main droite, en font un cerceau à deux tours, prennent quelques tours dans la main gauche, et, imprimant à ce cerceau un mouvement presque horizontal par-dessus leur tête, ils le lancent avec force sur la partie de l'animal qui leur a été désignée. Dès que le cheval sent que l'animal est pris, il s'affermit sur ses jambes, et s'apprête à soutenir le choc qui est quelquefois tellement fort, qu'un lacet en cuir vert, gros comme le doigt, se brise sur le coup. Lorsque le lacet ne casse pas, il arrive assez souvent que l'animal tombe et roule sur lui-même, entraînant dans sa chute le cheval qui se relève tout aussitôt pour suivre les mouvements de son ennemi furieux, et se soustraire à son approche. Souvent le guaso met pied à terre pour abattre sa proie. Le cheval ne bouge pas : le taureau a beau se démener, ruer, galoper, il le contient tout aussi bien que si le lacet était fixé à un poteau.

La propriété où nous nous trouvions était une hacienda considé-

rable, et l'on s'y occupait alors de plusieurs travaux très-intéressants. Un des majordomes, appelés dans le pays *capataz*, flatté de voir que je m'adressasse à lui pour m'instruire des habitudes locales, me proposa de m'emmener à une demi-lieue pour voir châtrer des bestiaux et préparer de la viande sèche. Nos dames dormaient; je pouvais donc m'absenter pendant quelque temps : j'acceptai la proposition qui m'était faite. Nous partîmes au galop, et traversant, par des sentiers presque impraticables, une colline de la chaîne qui entoure le Salto, nous arrivâmes en une demi-heure dans une gorge qui s'ouvrait en entonnoir, et laissait apercevoir des pâturages d'une grande étendue, et dont la pente douce de l'un des mornes situé au Nord recevait tous les rayons du soleil (1). J'avais suivi mon guide à travers des chemins si difficiles, entrecoupés de tant de précipices et de crevasses, que vingt fois je m'étais cru à ma dernière heure; mais ma jument suivait son cheval au galop, sans jamais broncher, et paraissait aussi à l'aise que si nous eussions parcouru une allée de jardin. « *Caray que yegua !* Quelle jument! s'écriait de temps à autre le capataz, quand le chemin permettait la conversation. — Eh bien! pourquoi n'en montez-vous pas une? lui répondis-je à la fin. — Dieu m'en préserve, monsieur. Aucun *péon* ou domestique ne m'obéirait alors; ils se moqueraient de moi, et comme je ne saurais le souffrir, le couteau viendrait peut-être décider de quel côté serait la raison ou plutôt l'adresse. » Comme on voit, ce brave homme *savait prévoir le malheur de fort loin*.

Avant de descendre dans la vallée, nous nous arrêtâmes un instant au haut du morne qui la dominait. Un spectacle des plus animés s'offrit alors à mes regards. Une multitude de bestiaux

(1) Il ne faut pas oublier que nous sommes dans l'hémisphère sud.

étaient pourchassés en tous sens ou réunis en groupes qu'on faisait entrer dans de très-grands enclos. Ceux qui s'échappaient de la bande étaient ramenés au moyen du lacet. Pour atteindre les bêtes indociles, les intrépides guasos se lançaient résolument, parmi les pierres et les troncs d'arbres, sur une pente de 45°, que leurs chevaux descendaient en se laissant glisser sur les jambes de derrière. Souvent, sans qu'il entre dans l'enclos, un jeune taureau est lacé, abattu par un seul homme et châtré au même instant; ordinairement deux personnes suffisent à cette opération, qui se fait au Chili par la torsion; quelquefois même un seul individu se hasarde à l'exécuter.

Plus loin on s'occupait à marquer les bestiaux. L'animal était abattu, et un fer rouge, appliqué sur l'épaule ou la hanche, indiquait la propriété à laquelle il appartenait. Là, dans un enclos à part, disposé près d'une grande case construite sur la pente Nord du morne, on se livrait à l'abattage. On coupait la gorge de l'animal, et quand il avait rendu tout son sang, on l'ouvrait, on l'écorchait et l'on jetait ses entrailles au loin, ou dans une fosse entourée de chiens, de vautours et d'oiseaux de proie de toute espèce, meute affamée et qui attendait en hurlant le moment de la curée. L'animal tué passait alors aux mains d'autres travailleurs, qui le dépeçaient et formaient de sa chair des lanières ou plutôt des feuilles, si je puis m'exprimer ainsi. Les côtes et la viande étaient mises à part, ainsi que les langues et la graisse. On faisait de suite fondre cette graisse et on la conservait dans la poche de l'estomac, qui avait été préalablement lavée, préparée et séchée. On salait la chair et les côtes, et on les laissait vingt-quatre heures dans des cuirs verts pour en faire sortir le sang et l'eau.

Ici, de jeunes garçons taillaient des lanières très-minces dans des cuirs verts, opération qui est bien plus difficile qu'on ne le

pense, et pour laquelle il faut beaucoup d'habitude et une grande dextérité. Ces lanières servent à lier les fardeaux de viande sèche qu'on transporte à dos de mulet, dans les magasins de l'hacienda. D'autres enfin empilaient les cornes ou étendaient les cuirs avec de petits piquets disposés tout autour. Autrefois, les cuirs étaient séchés sans la tête, aujourd'hui on a soin de peler cette partie du corps des bestiaux.

Dans beaucoup d'haciendas tous ces travaux s'exécutent au siége principal de l'établissement. Les blés se vannent dans une cour. Le charqui se fait dans une autre; mais les bâtiments de cette hacienda étaient utilisés d'une autre manière, et occupés par le lait, les légumes, les fruits, l'herbe et l'alfala, que la proximité de la ville permettait d'y envoyer chaque jour : cette propriété étant en même temps une chacara ou maison de campagne.

L'alfafa ou le trèfle est d'un très-grand produit pour les chacaras; et comment en serait-il autrement dans un pays où personne ne va à pied, dans un pays où tout le monde, riche ou pauvre, a un cheval !

Le soleil commençait à décliner, et le temps s'écoulait avec plus de rapidité que je ne croyais, tant mon attention avait été absorbée par le spectacle de ces différents travaux ! Notre retour se fit plus lentement; il fallait toujours monter, et j'eus tout le loisir de remarquer que la demi-lieue du majordome pouvait bien passer pour quatre bonnes lieues. Quand j'arrivai, l'inquiétude se lisait sur tous les visages; on ne savait pas ce que j'étais devenu, et plusieurs de ces messieurs avaient parcouru les environs dans l'espoir de me rencontrer. Mon retour fut accueilli avec des cris de joie, avec des coups de fusil, comme si j'eusse fait une absence de plusieurs années. Il est vrai de dire que les têtes étaient passablement échauffées, grâce à de fréquentes libations de punch froid et de punch aux œufs. Les filles de

'hacienda principale avaient été invitées par ces dames, et s'étaient réunies à notre société, qui se livrait à la danse avec une nouvelle ardeur. Bref, tout le monde commençait à devenir plus que gai. Nous abandonnâmes le reste de nos provisions aux travailleurs qui revenaient alors des champs, nous réservant seulement quelques liqueurs pour la route, et nous nous disposâmes au départ. Cette fois, ce ne fut plus avec calme et en silence, comme cela avait eu lieu le matin, que le voyage s'accomplit. Plusieurs des cavaliers, abandonnant leurs chevaux aux soins de leurs domestiques, s'étaient glissés dans les charrettes, à côté des dames. Ceux qui, comme moi, n'avaient pas mis pied à terre, caracolaient autour du convoi, portant au galop des commissions d'une charrette à l'autre. Souvent des toasts se proposaient et s'acceptaient au milieu d'acclamations générales; les rires se succédaient sans interruption. Parmi les cavaliers, c'était à qui donnerait les preuves les plus extravagantes de son adresse et de son courage. Les uns montaient sur des rochers presque à pic; d'autres sautaient des acequias d'une *largeur* étonnante. C'est ici que je mis à une dernière épreuve ma jument Azuleja, et que je prouvai à plus d'un Chilien qu'elle valait tous leurs chevaux. « C'est vrai, me répondait-on, mais nous ne la monterions pas. » De retour à Valparaiso, trajet qu'elle accomplit en moins de douze heures, je donnai ma jument à mon ami Dubern, qui ne put s'en servir que deux ou trois fois : les enfants de l'Almendral s'étant aperçus qu'il montait une jument, avaient fini par lui jeter des pierres. Il se décida donc à l'envoyer à Chilicauquen, dans une hacienda de la famille Iniguez, pour y être utilisée comme jument poulinière.

Nous arrivâmes heureusement à Santiago, et nous nous rendîmes chez l'une des dames, où le bal et les danses se prolongèrent jusqu'à une heure très-avancée de la nuit.

Le lendemain, je crois, bien peu de nous sortirent de leur lit avant midi, car tout le monde devait avoir les os rompus; mais le climat du Chili est tel, qu'un jour de repos suffit pour remettre des plus grandes fatigues. Une fois levés, nous procédâmes au partage du gibier, dont ces messieurs avaient apporté la charge d'un mulet.

Quelques jours après, j'assistai à une course de chevaux au bas de la Cañada. Les Chiliens sont fort amateurs de spectacles de ce genre, et c'est un de leurs principaux amusements dans la campagne. Ils n'élèvent pas de chevaux, comme en Angleterre et en France, uniquement pour courir, mais ils font courir tous leurs chevaux de selle. Souvent, dans une course, des paris s'ouvrent pour le premier cheval venu d'un des cavaliers spectateurs; cependant la course a un but pour des chevaux privilégiés, qui sont montés à poil par des enfants et menés avec un simple bridon. Il faut voir les tours de force qu'exécutent les Guasos avec leurs chevaux : ils arrivent au galop, tournent dans un cercle de quelques pieds de circonférence, arrêtent court, par une *pechada* se font ouvrir les rangs serrés des spectateurs, ramassent une pièce de monnaie au galop, et se livrent à toutes sortes de drôleries, que me rappellent aujourd'hui celles de l'habile Auriol, le clown aimé du Cirque Olympique. Bref, la vie pour eux c'est le cheval. Ainsi qu'on peut le penser, ces courses fournissent aux cavaliers l'occasion d'étaler tout leur luxe : c'est à qui produira les étriers, le mors, les éperons les plus riches, les ponchos de soie et les *carolas* les mieux brodées. Le chapeau de paille est coquettement placé sur l'oreille et soutenu par un cordon de soie noire qui se termine par un gland et aboutit à l'extrémité du menton. Les *majos* ou *farauds* viennent faire piaffer leurs chevaux. Un mouchoir de couleur brodé est noué négligemment derrière leur tête; une cravate à la Colin entoure

leur cou. Le *majo* aime le bruit, et le cliquetis de ses énormes molettes et de son mors trahit de loin son approche. Quelquefois les femmes viennent à ces courses, assises soit en croupe, sur des selles faites à cet usage et appelées *sillones*, soit tout simplement sur des avios d'homme; mais, sauf de rares exceptions, elles ne montent à cheval qu'à la campagne ou pour s'y rendre, et maintenant avec des selles à l'anglaise.

Les courses de chevaux et les combats de coqs, où ils parient quelquefois des sommes assez importantes, sont les amusements préférés par les Guasos chiliens, car la danse et le plaisir de boire ne sont que des accessoires. Leur boisson favorite est du punch froid fait avec de l'eau-de-vie du pays, des citrons et du sucre. Les combats de coqs ne diffèrent point de ceux que j'ai déjà décrits, si ce n'est qu'au Chili on ne met point d'éperons aux coqs; l'animal doit périr sous les coups de bec de son adversaire, ce qui fait durer le spectacle très-longtemps. Le théâtre des coqs, à Santiago, n'a pas l'importance de celui de Lima : c'est tout simplement une rotonde couverte en chaume avec quelques bancs circulaires en bois et en adobes. L'amour du jeu a été apporté aux Chiliens par les Espagnols, et comme toutes les passions sont du ressort des peuples encore dans l'enfance ou vivant en liberté, les cartes, les dés et le jeu de boule font leurs suprêmes délices. Dans les campagnes il arrive souvent qu'après avoir joué son argent on joue ses bijoux, ses habits et jusqu'à ses bestiaux. Cependant la rage du jeu est encore plus forte dans les villes, et elle occasionne souvent des rixes dans lesquelles le couteau ne laisse pas de jouer un grand rôle.

Après quelque temps passé à Santiago, et malgré les plaisirs de la capitale et la façon toute bienveillante et amicale avec laquelle on m'avait accueilli dans plusieurs familles, il fallut songer au départ. Déjà l'on nous écrivait que des chevaux arri-

vaient au port et que nous devions préparer notre navire. Don Juan José Mira, s'étant engagé vis-à-vis des commissaires péruviens à livrer sur la côte du Pérou tous les chevaux qu'ils avaient achetés, devait s'occuper à fréter, à aménager et à disposer les navires; et c'est à peine si nous avions le temps nécessaire pour ces différents préparatifs.

## CHAPITRE QUATORZIÈME.

Départ de Santiago. — Embarquement. — Tremblement de terre à Valparaiso. — Départ. — Retour. — Naufrage de *l'Aurora*.

Je ne quittai pas la ville de Santiago sans regrets, et il ne pouvait guère en être autrement. La famille Iniguez se montrait excellente pour moi; elle me considérait comme un enfant de la maison. Une des demoiselles surtout, doña Luisa, âgée de dix-huit à dix-neuf ans, et sœur de madame Mira, me témoignait l'affection la plus franche. Elle était si affable et si bonne, elle veillait sur les enfants de sa sœur avec tant de sollicitude, qu'on ne pouvait la voir sans l'aimer. Elle avait d'ailleurs une figure charmante, une taille souple et élégante, et dans ses manières un gracieux abandon. Son éducation avait été très-soignée. Son père, homme distingué et frère du mari de doña Carmen, s'était plu à l'instruire, en lui faisant suivre les études d'un de ses fils qu'il destinait au barreau. Elle parlait latin comme un petit professeur, et servait de répétiteur à son plus jeune frère. Ces talents ne la rendaient point pédante; elle se montrait toujours simple, douce, modeste et prévenante à l'excès. Comme on l'a, sans doute, déjà deviné, tout cela n'avait pas laissé de produire une vive impression sur mon cœur de vingt ans; mais j'étais encore trop jeune pour songer à me marier, et je respectais trop doña Luisa pour penser à lui parler

[illegible]

[illegible] qui avaient peut-être des vues sur moi. Ma[illegible] et je finis par oublier tout à fait un projet dont la différence de fortune, encore plus que mon jeune âge, rendait la réalisation impossible. Don Felippe et quelques amis et compatriotes m'accompagnèrent jusqu'à Purauel. Don Juan José avait eu soin d'envoyer des chevaux sur la route pour nous relayer, ne voulant pas se servir de ceux de la poste, toujours mauvais, et qui nous eussent fait perdre beaucoup de temps. Les mules chargées de notre bagage étaient parties de la veille, et nous devions arriver dans la journée. Je montais mon excellente jument, qui fit toute la route sans débrider. Je la laissai reposer seulement pendant une heure, et notre course terminée, après treize à quatorze heures de

marche, j'étais encore obligé de modérer son ardeur, qui n'avait pas failli un seul instant.

Je quittai la capitale du Chili mal disposée et mécontente du directeur suprême. Plusieurs lois fiscales avaient irrité tout le commerce. O-Higgins ne voyait que l'intérêt de son pays ; mais d'autres personnes qui l'entouraient étaient animées d'intentions beaucoup moins pures, et l'on n'ignorait pas qu'elles obtenaient de lui tout ce qu'elles voulaient. Un négociant fort habile, don Antonio Arcos, ex-officier espagnol, et qui s'était allié à la famille de l'évêque en épousant une de ses nièces, avait su acquérir les bonnes grâces de la sœur du directeur, doña Rosa O-Higgins, et, par suite, l'appui du premier ministre. Dès lors, rien d'étonnant à ce que des lois fussent faites, des décrets rendus dans des intérêts privés. On accaparait une marchandise, et, sans se donner la peine de fournir un prétexte, on la frappait tout-à-coup d'un droit exorbitant. Telles furent les causes de la fortune de don Antonio Arcos et de l'expulsion de O-Higgins. Celui-ci, hâtons-nous de le dire, quitta pauvre le pays, tandis que ceux ou plutôt celui qui avait poussé le gouvernement dans cette funeste voie se retira en Europe avec d'immenses richesses. Arcos fut obligé d'abandonner Santiago dans le moment de l'effervescence ; mais comme plusieurs des principales maisons liées avec les hommes du pouvoir se trouvaient compromises par sa fuite, il obtint un sauf-conduit pour venir arranger ses affaires. Tout cela n'eut lieu que plus tard et long-temps après l'époque à laquelle se rapporte ce récit.

Dès notre arrivée à Valparaiso, nous nous occupâmes de préparer le navire pour recevoir les chevaux qui devaient composer notre chargement. Il fallut acheter et faire confectionner quantité de pipes pour contenir l'eau nécessaire à notre approvisionnement. *La Laura*, navire anglais sur lequel s'était embarqué don

Vincente Iniguez pour aller au Brésil avec quatre-vingts autres passagers espagnols, venait de relâcher à Valparaiso faute de vivres. A bord se trouvait un de mes amis, Frédéric *Farinoli*, qu'un heureux hasard m'a toujours fait retrouver de deux en deux ans. Je l'avais connu à Lima. Tous deux du même âge, tous deux jetés sur une terre étrangère, nous nous étions liés vite, et nous nous retrouvions avec plaisir. Il était subrécargue de *la Laura*. Les passagers, ne voulant plus retourner sur un navire qui marchait mal et à bord duquel ils avaient été maltraités, rompirent leur charte-partie. Plusieurs d'entre eux avaient été expulsés du Pérou, et ne s'étaient embarqués sur *la Laura* que pour éviter d'être forcés de partir sur *le Monte-Agudo*; ils s'estimaient heureux de rester au Chili, où ils seraient à même de soigner leurs affaires.

M. Mira, saisissant cette bonne occasion, fréta ce navire pour ses chevaux, ainsi qu'un autre bâtiment chilien, appelé *la Merced*. Tandis que l'on emmagasinait de l'orge et de la paille dans un vaste local que nous avions loué, des charpentiers s'occupaient activement à approprier l'intérieur des navires à l'espèce de cargaison qu'ils étaient destinés à recevoir.

Quand tout fut organisé, don Juan José, partit pour Santiago afin d'accélérer l'envoi des chevaux, et me laissa seul avec don Manuel Rivas, un des intéressés, qui devait remplir sur *l'Aurora* les fonctions de subrécargue.

Les affaires de Dubern marchaient fort bien, et déjà il avait reçu plusieurs beaux navires en consignation. Chez lui se réunissaient tous les Français établis dans le pays : les officiers de la marine royale, ainsi que les capitaines et les subrécargues des bâtiments marchands. Deux de ses commis, Frédéric Ring, Norwégien, et Georges Lyon, Anglais, à peu près de mon âge, et parlant tous deux français, étaient admis dans notre société.

Le soir, après le dîner, on montait à cheval, on faisait des cavalcades à l'Almendral, sur les montagnes qui environnent la ville ; et au retour, on allait terminer la soirée dans plusieurs maisons où l'on se délassait en dansant des fatigues de la journée. Parmi les personnes qui recevaient le plus fréquemment, je citerai un administrateur de la douane, un juge de lettre, les dames Ambrosio, belles-sœurs d'un Allemand de nos amis appelé Thorn ; les dames Carrera, nièces du fameux Carrera, et enfin les demoiselles Amassas et Armandos, qui vivaient à l'Almendral, et dont l'habitation était le rendez-vous obligé de tous les promeneurs.

Quant aux matelots, ils passaient leurs soirées, avec le peuple, dans les chinganas (espèces de guinguettes) qui se trouvent dans l'Almendral, et principalement sur les montagnes qui avoisinent le port, et fréquentées par un grand nombre de femmes publiques. Les matelots étrangers, français, anglais, américains, supportent moins bien le vin que les Chiliens, ou en boivent en plus grande quantité; toujours est-il que les indigènes conservaient quelque lueur de raison, tandis que les étrangers se plongeaient dans la plus brutale ivresse, perdaient toute raison et ne pouvaient même se remuer.

Aussi, presque tous les jours, on ramassait des individus tués la nuit dans des disputes sur les montagnes. La facilité de dévaliser des hommes ivres attirait dans le port une foule de mauvais sujets; et des officiers, qui se hasardaient la nuit dans ces quartiers, se sont quelquefois vus attaqués. Je l'ai déjà dit, au Chili, l'assassinat est le complément inévitable du vol.

Nous étions au mois de novembre, et l'on commençait à embarquer nos chevaux. On se servait, à cet effet, de grandes chaloupes, qui présentaient beaucoup de difficultés pour l'embarquement, et ne pouvaient recevoir que quatre chevaux à la fois.

Ajoutez à cela que ces animaux, à peine accoutumés à porter la selle, faisaient des bonds affreux lorsqu'il fallait leur passer la sangle sous le ventre, et ne se prêtaient nullement à rendre notre tâche plus facile. J'imaginai de faire construire un radeau avec des barriques, communiquant à la plage au moyen d'un pont-levis, et muni d'un garde-corps en branches d'arbre recourbées. Les chevaux étaient conduits tout sanglés dans ce radeau, que des embarcations se chargeaient de remorquer. Bien entendu que nous avions soin de choisir le matin pour cette opération : plus tard la brise eût rendu le retour presque impossible. De cette façon, la besogne allait fort vite.

Le chargement de *l'Aurora* touchait à son terme, mais il n'en était pas de même de celui des deux autres navires de transport. Ils n'avaient pas encore commencé l'embarquement de leurs chevaux, qui ne se trouvaient pas en assez grand nombre pour qu'on pût songer à les mettre à bord.

Don Juan José Mira, au moment de partir pour Santiago, m'avait prié de coucher à terre, dans sa chambre, où il laissait de l'argent et de l'argenterie en assez grande quantité. L'argent était destiné à payer les nombreux ouvriers dont nous avions besoin pour l'expédition. Cette chambre, une de celles de la *fonda* espagnole, située à l'Arecoba ou marché de Valparaiso, tout près du fort où demeurait le gouverneur, était au premier étage, et donnait sur un balcon en bois, commun à toutes les autres pièces. Le 19 novembre, à dix heures du soir, j'étais occupé à faire quelques comptes, lorsque j'entendis tout-à-coup un bruit souterrain extraordinaire; je sentis en même temps une secousse tellement forte, que, m'échappant sans prendre de la lumière et sans fermer la porte, je me précipitai dans la rue par l'escalier, qui tremblait sous moi. Heureusement, dans cet endroit, la rue était large et il n'y avait qu'une seule

maison à étages, celle que j'habitais : les autres, plus basses, présentaient bien moins de danger en cas de chute. Le mouvement fut d'une violence extrême, et dura, dit-on, deux minutes. Le temps était lourd, le ciel couvert, chose rare au Chili. La terre tremblait à ne pouvoir rester de bout. Les maisons craquaient, d'autres s'écroulaient avec fracas. Les cris des enfants et des femmes, qui s'agenouillaient en criant miséricorde au Seigneur, en se frappant la poitrine à coups redoublés, le hennissement des chevaux, les aboiements des chiens, qui, chose extraordinaire, pressentent les tremblements de terre, tout cela était horrible à voir et à entendre.

Le premier mouvement passé, je réfléchis que j'avais laissé une bougie allumée dans ma chambre. L'argent de M. Mira me revint aussi à la mémoire : on pouvait me le voler! La maison était encore debout; je me dirigeai vers ma chambre. « Eh! monsieur, me cria un individu qui demeurait à côté de moi, puisque vous vous hasardez chez vous, voudriez-vous avoir la bonté de regarder si ma porte est bien fermée? » Je crus ne pas devoir répondre à cette adjonction, et je montai. Mais au moment où, après avoir éteint ma lumière, je fermai ma porte, une seconde secousse aussi forte que la première se fit sentir. Un instant j'eus l'idée de me précipiter du balcon dans la rue; mais je réfléchis bientôt qu'il y avait autant de danger à descendre de cette manière qu'à prendre la voie de l'escalier, et je suivis ce dernier parti. Au moment où je posais le pied sur les premières marches, un pan de muraille se détacha, et je me trouvai au milieu de la rue, sur un morceau de l'escalier qui s'en était séparé, à côté du monsieur à la recommandation. « Avez-vous fermé ma porte? s'empressa-t-il de me demander.— A quoi bon, lui répondis-je, puisqu'il n'y a plus d'escalier? »

La maison voisine, habitée par la famille Barela, alliée à l'un

de nos armateurs, venait de s'écrouler avec un bruit épouvantable. Je trouvai toute cette famille éplorée au milieu de la rue: M. Barela, malade, sans souliers, sans vêtement, demandait à grands cris sa fille restée sous les décombres. Ce spectacle m'émut au plus haut point, et prenant par le bras le jeune frère de M. Barela, je le priai de me suivre, pour aller avec moi chercher à sauver sa nièce. Je donnai ma redingote et mes bottes à M. Barela, et nous nous mîmes à l'œuvre sans retard. La devanture de la maison restait debout; toute celle de la nôtre l'était aussi, excepté le morceau de muraille dont j'ai parlé et qui faisait partie de ma chambre, ce qui avait considérablement élargi la fenêtre que j'y possédais. Nous montâmes sur les décombres, cherchant de côté et d'autre, et bientôt nous entendîmes un petit cri. « Vite une lumière! dis-je au jeune homme; votre nièce n'est pas morte! » Cependant la terre tremblait toujours. J'avoue que j'eus un moment de frayeur lorsqu'en regardant le ciel, je vis tout le pan de la maison que j'habitais vaciller et prêt à tomber sur moi..... Je me retirai à l'extrémité opposée... Je sentis le mur qui s'affaissait; un cri confus arriva alors à mes oreilles... et je me jetai de nouveau au centre des décombres... Je n'entendis plus rien. Le jeune homme accourut tenant un flambeau. Un autre malheur est arrivé, lui dis-je; la muraille qui vient de tomber a dû écraser d'autres personnes. Ce n'était malheureusement que trop vrai, et les cris que j'avais entendus étaient ceux d'un tailleur français qui, sorti lors de la première secousse, était rentré chez lui pour chercher son enfant oublié dans son berceau. Le lendemain on trouva le père et l'enfant étouffés sous les décombres, et, dans une petite chambre reculée, le berceau parfaitement intact. Ce fut moi qui dirigeai les fouilles, et je vois encore ce malheureux père pressant sur son sein son enfant qui avait à peine reçu une égratignure. Des larmes d'attendris-

sement inondent ma paupière en racontant ce fait. Ce qui me fit une peine cruelle, c'était d'avoir été si près de ces infortunés sans que je pusse leur porter secours.

Nous enlevâmes des tuiles, déplaçâmes des poutres, et bientôt des cris inarticulés vinrent ranimer notre courage; enfin, nous mîmes à découvert un lit en fer : « Papa! papa! » s'écria une voix d'enfant, et une jolie petite fille sortit saine et sauve de dessous le lit, où elle s'était blottie, et qui heureusement avait supporté le choc sans se briser. Je n'essaierai pas de peindre la joie des parents quand nous leur rendîmes leur enfant, qu'ils croyaient perdue sans retour.

Quelques vieillards, se rappelant ce qu'ils avaient entendu dire de la destruction du Callao, criaient que la mer sortait de son lit et allait engloutir la ville; mais il eût fallu qu'elle montât de plusieurs brasses pour couvrir la partie où nous nous trouvions, et qui était élevée. Je me rendis à l'hôtel français pour savoir des nouvelles de ses maîtres et de quelques-uns de nos compatriotes qui y logeaient. Leur maison, bâtie sur le roc, avait résisté, et ce fut là la cause de leur fortune; car presque tous les fours de la ville tombèrent, et, pendant trois mois que durèrent les tremblements de terre, ces messieurs furent les seuls qui boulangèrent, mais sans augmenter le prix du pain, il faut leur rendre cette justice. Ils gagnèrent ainsi de deux à trois cent mille francs. Dès qu'on m'eut donné des souliers, j'emmenai avec moi tous ceux qui voulurent m'accompagner. Je me dirigeai vers la plage, où l'amiral Cochrane avait eu la précaution d'envoyer les embarcations des navires de guerre chiliens pour recueillir toutes les personnes qui voudraient se retirer à bord. Je trouvai là deux dames de ma connaissance et don Manuel Marquez de Plata, que j'engageai à venir avec moi à bord de l'*Aurora*. Nous nous embarquâmes dans notre canot,

avec quelques autres personnes qui nous demandèrent refuge. A bord, le tremblement s'était fait sentir aussi bien qu'à terre. Les chevaux embarqués ne cessaient de hennir et de trépigner. On croyait à la rupture de la chaîne, qu'on supposait avoir dû défiler par l'écubier en fer. Le tintement de toutes les sonnettes et les cris qui partaient de la plage avaient, du reste, clairement démontré à l'équipage la nature du malheur qui venait de fondre sur la ville.

Après avoir raconté tout ce dont j'avais été témoin, et surtout la conservation miraculeuse de l'enfant de M. Barela, je fis disposer ma cabine pour qu'elle pût recevoir les dames; et me plaçant sur la dunette, je tournai mes regards du côté de Valparaiso. Rien de charmant comme le coup d'œil offert alors par la ville sur toute son étendue : à l'Almendral, comme dans le port, les montagnes étaient éclairées par des lumières qui glissaient en scintillant dans toutes les directions, et qu'on eût prises pour autant de feux follets. C'était la population qui abandonnait ses cases et se retirait sur la crête de la montagne. Partout la crainte avait été générale; partout une même pensée avait fait quitter précipitamment la plage : on appréhendait que la mer ne vînt à envahir les parties basses de la ville; crainte assez fondée pour l'Almendral, dont la partie habitée est de niveau avec la mer, et peut-être même plus basse. Au point du jour, le mouvement avait changé de direction : les hommes descendaient des montagnes, les uns pour mettre leurs effets à l'abri, les autres pour chercher leurs parents et leurs amis. Moi-même, inquiet pour l'argent que j'avais laissé dans ma chambre, j'allai à terre avec dix hommes et don Manuel Rivas; mais heureusement je trouvai encore debout la maison que j'habitais; ma table seule, qui était adossée au pan de la muraille tombée, avait disparu dans les décombres, emportant avec elle un flambeau

d'argent, une paire de pistolets, quelques livres et des papiers. L'argent, qui avait été caché sous mon lit dans un autre coin de la chambre, était intact; il fut transporté à bord avec mes effets. Aidé de mes dix hommes, je déterrai le malheureux tailleur français dont jai parlé, et j'allai ensuite à l'hôtel français prendre mon cheval, et visiter les magasins que nous possédions à l'Almendral.

C'était une désolation de voir les rues de Valparaiso : dans celle de la Recoba, que j'avais habitée, la majeure partie des maisons gisaient à terre, et le fort, où demeurait le gouverneur, était presque détruit; son hôtel ne présentait plus que des ruines. Le directeur suprême de la république, don Bernardo O-Higgins, avait à peine eu le temps de s'échapper par le chemin couvert qui conduisait à la caserne de la montagne. Dans la Planchada, on remarquait beaucoup de maisons lézardées. Chez Dubern, la plupart des appartements étaient devenus inhabitables, et lui-même avait passé toute la nuit au centre de la place San-Agustin, où l'on s'occupait à préparer une tente lorsque j'y arrivai

A l'Almendral, un spectacle encore plus attristant nous attendait : le terrain ayant moins de solidité qu'au port, bien peu de maisons avaient résisté, et plusieurs s'étaient écroulées en totalité. Une maison que son propriétaire, le colonel français d'Albe, avait voulu bâtir sans clefs, et dans un système de construction différent de celui que l'on adoptait au Chili, était tombée comme un château de cartes, chaque muraille se séparant et tombant à plat. Quant à notre magasin, j'eus la douleur de le trouver presque entièrement détruit; un millier de volailles que j'avais dans la cour était dispersé, et les provisions qui composaient une partie de notre cargaison gisaient sous les décombres. Bien peu de Chiliens se hasardaient à retirer leurs meubles, car les secousses ne discontinuaient pas; à chaque instant quelque

muraille lézardée s'affaissait avec fracas. Les chevaux, même ceux qui étaient montés, s'arrêtaient inquiets, stupéfaits, et cherchaient à s'affermir sur leurs jarrets. Plusieurs personnes avaient été écrasées dans l'Almendral. Toutes les églises étaient à peu près détruites : quelques maisons à deux étages et bâties sur le roc avaient seules résisté.

Arrivé dans la vallée où nos chevaux étaient parqués, je trouvai tous nos péons courant à leur poursuite dans la montagne. Au moment où les secousses s'étaient fait sentir plus fortement, ces animaux, saisis de terreur, avaient brisé les barrières du parc, et s'étaient dispersés dans toutes les directions. Les péons couchés à l'entour n'avaient pas même eu le temps de se lever, ce qui était fort heureux; car les chevaux n'eussent pas manqué de les culbuter dans leur fuite. Un seul, parmi eux, avait été blessé. Ils me dirent que dans une hacienda voisine, où une cinquantaine de bœufs et de taureaux se trouvaient réunis, les guasos leur avaient affirmé n'avoir jamais rien entendu d'aussi effrayant que les beuglements de ces animaux, jusqu'à ce qu'une brèche s'étant faite à la muraille, ils se fussent précipités à travers dans la campagne, avec la rapidité d'un torrent qui a brisé ses digues. Lorsqu'un tremblement de terre se fait sentir, le premier mouvement, chez les hommes comme chez les animaux, est de fuir; et cela sans réflexions, sans but, sans calculer que l'on court ainsi au-devant du danger. Voici une anecdote qui fera voir combien ce sentiment inné est fort chez certains individus.

La plupart des négociants commençaient à venir prendre possession de leurs maisons pendant le jour, et la nuit ils se retiraient dans leurs tentes. Dubern avait chez lui un commis chilien appelé Cobo, homme de vingt-cinq à vingt-huit ans, marié, très-froid, très-raisonnable, mais dominé par une telle

crainte des tremblements de terre, qu'à la moindre apparence d'une catastrophe de ce genre il semblait perdre la raison, et se sauvait en désespéré, abandonnant femme et enfants. Un jour, je dînai chez mon ami avec plusieurs personnes, au nombre desquelles se trouvait l'amiral Cochrane. Les tables des négociants de ce pays sont riches de ce luxe de cristaux et d'argenterie qui distingue les tables anglaises. Comme en Angleterre aussi, on se sert rarement de serviettes au Chili. M. Cobo avait l'habitude de passer un coin de la nappe dans la boutonnière de son habit, et un nœud y fixait cette serviette d'un nouveau genre. Le dîner venait de commencer, et tout le premier service était placé sur la table. Tout-à-coup un bruit sourd se fait entendre. M. Cobo croit que c'est un tremblement de terre, il se lève comme un cheval effaré, et d'un bond traverse la cour, entraînant après lui la nappe, dont le brusque retrait venait de répandre sur le plancher notre superbe dîner. Rien n'arrêta M. Cobo, ni les assiettes, ni les cristaux qui se brisaient, ni la nappe qui s'embarrassait dans ses jambes; tout cela, au contraire, semblait augmenter sa frayeur. Cependant, comme il n'y avait pas eu de tremblement de terre, et que le bruit entendu n'était autre que celui d'une personne descendant précipitamment un escalier de bois, M. Cobo finit par revenir au logis, honteux et confus, mais ne disant pas, comme le corbeau de la fable, qu'on ne l'y reprendrait plus. Aussi, lorsque la table fut redressée, et que, tant bien que mal, on eut remis un peu d'ordre dans le service, tous, mus par la même pensée et dans la prévision d'une nouvelle catastrophe, nous veillâmes à ce qu'aucun nœud n'assujettît la nappe à la boutonnière de M. Cobo.

Après avoir donné quelques ordres, je revins à l'Almendral pour tâcher de sauver une partie de nos provisions. J'éprouvais

moi-même une perte assez considérable; j'avais à retrouver une pacotille de produits du pays que je destinais pour le Pérou, et huit à neuf cents volailles que je comptais mettre dans la cale du navire, où elles se seraient nourries avec les chevaux. Au Chili, à cette époque, les volailles valaient de 18 à 25 sous, et pouvaient se vendre à Lima de 6 à 8 francs. C'était donc une superbe opération à faire; aussi mon intention était-elle d'en emporter deux mille. Le tremblement de terre contraria mes projets en m'enlevant beaucoup de celles que j'avais achetées, et en m'empêchant de m'en procurer d'autres. Un grand nombre de personnes s'alarmaient déjà et craignaient de manquer de pain. Chose extraordinaire dans les grandes calamités publiques, aucun boulanger du pays n'eut l'idée de réparer de suite son four, et tous laissèrent le propriétaire du café et restaurant français, M. Pharou, faire seul du pain. Le gouverneur fut même obligé d'envoyer une garde chez lui. Le pain se distribuait par un guichet; et cela dura près de trois mois. Les montagnes se couvraient de tentes; mais ce qu'il y eut de déplorable dans ce malheur, c'est que la deuxième nuit, une pluie abondante, très-rare dans cette saison, vint délayer tous les décombres et entraîna la chute des murailles qui restaient encore debout. Heureusement que la plupart des ameublements n'étaient guère susceptibles de s'avarier. Des lits en bois, des malles, des banquettes, et chez les plus riches, quelques nattes, quelques tapis et des chaises peintes, constituaient la totalité des meubles des habitants. Les effets se plaçaient dans des malles ou des coffres élevés au-dessus du sol de six à huit pouces, au moyen de petits bancs. Point de tentures, de rideaux, car bien peu de fenêtres étaient garnies de vitres. Pourtant c'était un grand malheur que cette pluie survenue dans un moment où la population ne pouvait s'abriter que sous des tentes faites de couvertures de coton ou

d'indiennes. L'amiral Cochrane s'était empressé d'envoyer une portion des équipages de la flotte, avec des officiers, afin de venir en aide au commerce et aux principaux habitants. Il avait fait construire une tente pour le gouverneur général, et il en offrit une à Dubern pour s'abriter lui et les siens. Il lui envoya, à cet effet, plusieurs voiles de navires avec tous les matériaux nécessaires. Les premiers jours passés, le moral se raffermit un peu; on se faisait des visites sous les tentes, on y pinçait même de la guitare et l'on y chantait. Mais, hélas! on ne pouvait y danser tout aussi bien que dans les maisons. Bref, peu de temps après, la joie et les plaisirs de toute espèce animaient de nouveau la ville, et la catastrophe semblait totalement ou à peu près oubliée; on s'amusait comme si rien d'affligeant n'était arrivé.

O'Higgins publia vers cette époque des règlements de douane et de commerce. Valparaiso seul était déclaré port libre, mais les navires étrangers pouvaient toucher à Coquimbo, Talcahuano, Valdivia et Chiloé, pour y faire des vivres et même pour y vendre une partie de leur cargaison. Une permission du gouvernement les autorisait à aller charger des cuivres à Guasco et Copiapo. Les droits de tonnage étaient de 4 réaux par navire étranger. Les baleiniers et les navires de cabotage ne payaient rien; les nationaux, venant des pays étrangers, 2 réaux. Les droits d'ancrage et de pilotage s'élevaient de 5 à 15 piastres, selon la grandeur du navire. Les baleiniers étrangers et les nationaux payaient la moitié de ces derniers droits. Le seul passage libre et autorisé pour les marchandises à travers les Andes, était celui de la vallée de Santa-Rosa.

Les droits sur les marchandises d'importation avaient été assez équitablement répartis; mais ils étaient exorbitants, ils équivalaient presque à une prohibition, ce qui ne fit que hâter la révolution dont j'ai parlé plus haut, et qui eut lieu après notre

départ. Le conseil d'état, formé par O'Higgins en 1818, et choisi parmi les hommes les plus influents du pays, dont la charge était à vie, et conférait le titre d'excellence et d'excellence inviolable, voyait avec peine l'appel fait par le directeur à la nation, par la convocation d'un congrès national. Pour se débarrasser de leur malveillance, O'Higgins les avait adroitement disséminés, en leur donnant des fonctions diplomatiques; ce qui excita le mécontentement du parti aristocratique, en même temps que le parti libéral s'irritait contre le gouvernement des faveurs que les ministres accordaient aux spéculations de M. Arcos.

Le général Freire, qui dans ce moment se trouvait occupé dans le Sud contre les Araucaniens, était le chef sur lequel les pipiolos avaient jeté les yeux, pour le mettre à leur tête et remplacer O'Higgins.

Nos chevaux furent embarqués, et nous ne pûmes mettre à la voile que vers les premiers jours de novembre. Comme je l'avais prévu, la mauvaise construction des mangeoires et des râteliers fit qu'ils se brisèrent tous dès la première nuit, car le navire, obligé de naviguer vent-arrière, coulait considérablement, et les chevaux, qui n'étaient point accoutumés à ce mouvement, venaient s'appuyer contre les barreaux qui soutenaient les mangeoires, les brisaient, et allaient tomber entre les pieds de ceux qui occupaient le centre. Plusieurs fois, je fus obligé d'appuyer le navire en changeant la route, afin de pouvoir relever ceux qui était tombés. Nous perdîmes quelques chevaux par suite de ces accidents. Les uns se brisaient la tête contre les barreaux, d'autres se cassaient les jambes. Les chevaux que l'on avait placés dans l'entre-pont furent ceux qui souffrirent le plus, et quoique de petits listons de bois eussent été cloués sur le pont pour les empêcher de glisser, ils n'en tombaient pas

moins. Des sangles que l'on avait mises à quelques-uns les coupaient sous le ventre, de sorte que souvent l'on fut obligé de les larguer. Cependant, après deux ou trois jours de marche, et les morts ayant élargi la place, on parvint à les arranger convenablement; mais le manque d'eau continuait à faire cruellement souffrir ces pauvres animaux. Il était extrêmement difficile, pour ne pas dire impossible, de leur donner à boire, tous se jetant à la fois sur les baquets et les seaux qu'on apportait, et qu'ils renversaient aussitôt. L'odeur et la chaleur commençaient à devenir intolérables; on ne pouvait se tenir dans la chambre, sous le premier pont, où bourdonnaient une multitude de mouches et d'insectes de toute espèce. Aussi, permis-je aux passagers et aux autres officiers de venir coucher dans la dunette.

On a vu dans le deuxième volume les évènements qui suivirent mon arrivée à Arica. A mon retour à Valparaiso, en 1823, je fus frappé d'étonnement, en trouvant à peine des traces du tremblement de terre qui avait bouleversé cette ville l'année précédente. De toutes parts s'élevaient de nouvelles constructions; les églises, les édifices publics et les endroits où le commerce n'avait pas accès restaient seuls encore délabrés. Le fort où résidait autrefois le gouverneur, et qui obstruait le passage de la Recoba, avait été démoli; cette place, qui auparavant n'était qu'un cloaque, se trouvait pavée, restaurée, et déjà de fort beaux bâtiments s'élevaient sur deux de ses côtés.

Nous trouvâmes mouillée dans la rade de Valparaiso *la Pomone*, corvette de guerre française, commandée par M. Fleuriau, que j'avais connu à Paimbœuf en 1815, lorsqu'il vint avec M. Bazoche prendre, en qualité de lieutenant, le commandement de deux gabarres qui avaient été construites sous l'Empire.

*La Pomone* faisait partie, avec *la Clorinde*, commandée par le baron de Mackau, des navires placés plus tard sous les ordres du

commandant Roussin, qui montait la belle frégate *l'Amazone*.

Une nouvelle expédition en faveur des Indépendants se préparait au Chili. M. Larrea, envoyé du Pérou, avait pris à la charge de l'état qu'il représentait une portion de l'emprunt que les Chiliens étaient parvenus à faire accepter par l'Angleterre.

M. Mira était chargé de toute la partie maritime de l'expédition, c'est-à-dire qu'il s'engageait à fournir les navires ainsi que les vivres nécessaires à la conduite des troupes et des chevaux, jusqu'à la côte du Pérou. Plût au ciel, pour cette excellente famille, qu'il ne se fût jamais mêlé de cette opération, qui ne lui apporta que ruine et malheur!

D'après les ordres de don Juan-José Mira, j'avais mouillé *l'Aurora* en face et non loin des magasins loués par lui à don Joachim Ramires; magasins situés tout près de la Cruz de Reyes, appelée cap Horn par les matelots. Lorsque nous eûmes débarqué le sel et les marchandises que nous avions apportés du Pérou, je dis à M. Mira que nous étions trop près de terre, surtout dans la saison où nous entrions, et qui était celle des vents du Nord. Je tâchai de lui faire comprendre qu'il valait beaucoup mieux, pour la sûreté du navire, le mouiller près de l'arsenal, dans le coin, sous le fort, le plus près possible de l'endroit où se trouvaient les navires de guerre. M. Mira me demanda si j'avais peur, avec des câbles et des chaînes de première qualité. Il me dit aussi que ses intérêts s'opposaient à ce que notre navire prît une autre position, car il allait servir d'entrepôt pour toutes les marchandises achetées en transit aux navires étrangers, et qui seraient ensuite transbordées sur les divers bâtiments qui devaient transporter l'expédition; que si nous étions mouillés à l'arsenal, il faudrait employer beaucoup de temps et d'argent en location d'embarcations, pour transporter toutes les marchandises des magasins à *l'Aurora*, et de *l'Aurora* aux autres

navires. *L'Aurora* étant mouillée près des magasins, la besogne devait se faire et beaucoup plus vite et à bien meilleur marché. J'objectai encore que le navire courait de grands dangers dans la saison des vents du Nord, et qu'il eût à y faire attention, car un malheur arrivait vite, et *l'Aurora* avec ce qu'elle contenait ne valait guère moins de 500,000 francs. C'était un navire de près de 800 tonneaux, de la plus grande solidité, et auquel il ne manquait rien en approvisionnements et rechanges de toutes espèces. Il n'était pas assuré. Malheureusement mes conseils ne prévalurent pas. Que l'on se rappelle ce que j'ai dit de la position du capitaine à l'égard du propriétaire et de l'armateur du navire. Bien que j'appartinsse à la marine militaire, cette position avait peu changé. Elle me faisait même un devoir de déférer aux avis d'un homme dont les services intéressaient au plus haut point le pays auquel j'étais attaché. D'ailleurs, le danger que je signalais pouvait être redouté par un capitaine prudent; mais il était assez éloigné et assez incertain pour ne pas arrêter un homme d'un caractère hardi, entreprenant, et qui se laissait influencer par l'appât d'un gain présent et par le besoin de ne pas perdre un temps utile au succès de son opération.

L'expédition se préparait donc avec activité; et pendant que nous installions les navires destinés à la recevoir, le gouvernement concentrait sur la capitale les forces qui devaient s'embarquer. Sur ces entrefaites, il m'advint un de ces évènements qui changent la vie et la carrière d'un homme, et lui font prendre une toute autre direction. Ainsi que je l'ai déjà dit plus haut, M. Mira désirait me voir entrer dans sa famille, et comme je lui avais plusieurs fois parlé avec intérêt de sa belle-sœur doña Luisa, il me demanda un jour si je me déciderais à me marier au Chili, en m'assurant que cela ne ferait nullement obstacle à ce que je revisse la France. Il avait, me dit-il, une opération toute prête

pour *l'Aurora*, qui, après avoir débarqué les troupes au Pérou, recevrait une cargaison de cotons et de quinquina du Pérou, de cuivres de Coquimbo et du Chili, et se rendrait en Europe, d'où nous rapporterions une cargaison assortie en France et en Angleterre. Ce projet ne laissait pas de me sourire; car il me paraissait beau d'arriver en France, à peine âgé de vingt-deux ans, ayant le droit de porter l'uniforme de capitaine de corvette, et commandant un navire de 800 tonneaux, qui portait une cargaison d'un million. D'ailleurs la femme qu'on me proposait était aimable, bonne et douce, et appartenait à une excellente famille. Je répondis donc à mon armateur que j'étais on ne peut plus sensible à l'offre qu'il me faisait, et que j'acceptais sa proposition. De plus, n'ayant jamais adressé un seul mot d'amour à doña Luisa, je priai M. Mira de se faire mon avocat auprès de sa sœur.

C'était le jeudi, 5 août 1823, nous venions de quitter *l'Aurora*, où nous avions dîné, et M. Mira devait partir le lendemain de bonne heure pour Santiago. Je lui parlais de notre navire, lui faisant apercevoir pour la dernière fois que le temps était lourd et obscur, et présageait un vent de Nord-Ouest. J'insistais surtout sur ce point, que nous pourrions encore aller nous mouiller au large. M. Mira resta sourd à mes avis. Je n'osai lui parler davantage à ce sujet : le navire lui appartenait, et le gouvernement du Pérou, je le répète, n'était qu'affréteur; je n'avais donc pas le droit de donner des ordres. Il partit le lendemain matin, et je l'accompagnai en lui recommandant ma négociation. Du haut des montagnes, où je le quittai, je tournai mes regards vers la haute mer, qu'assombrissaient à l'horizon de larges nuages noirs et pesants. Je portai ensuite les yeux sur notre beau navire, qui paraissait être à la plage, car la distance qui le séparait de la terre disparaissait derrière les maisons et les collines. Toutes

[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
La [illegible]
[illegible]
et [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
cet [illegible]

Je ne [illegible]
qu [illegible]
[illegible]
[illegible]
ferme [illegible]
une [illegible]
[illegible]
le dire [illegible]
dans [illegible]
nécessité [illegible]
dernière [illegible]
quinze [illegible]
quatorze [illegible] nous ne devons
pas [illegible] n'importe quel

[illegible] [illegible]

temps. Cela eût été vrai, si nous avions eu plus de fond. Le vendredi, le vent n'augmenta pas beaucoup; mais dans la nuit, il fraîchit sensiblement, et la mer devint très-grosse. Le port n'étant point abrité de la partie du Nord-Ouest, la lame vient avec furie de la pleine mer lorsqu'elle est poussée par des vents violents, et dans le port même de Valparaiso fait déraper les ancres et jette les navires à la côte. Sans contredit, les vents de Sud-Est sont beaucoup plus forts que ceux de Nord-Ouest; mais comme l'ancrage est abrité des vents de Sud-Est, la mer est toujours belle au mouillage. Les vents de Sud-Est même sur la côte n'ont pas le temps de soulever la mer; parce que, comme tous les vents du large, ils ne soufflent que dans le milieu du jour, tandis que la nuit et la matinée se passent en calme. Cependant ils soufflent pendant les nuits d'été avec force, surtout aux approches de la pleine lune.

Le samedi matin, je fis caler les mâts de hune et mettre les basses vergues sur le porte-loff, et, ces précautions prises, j'attendis l'évènement. La mer augmentait toujours de violence; et nous étions si près de la côte qu'elle venait se briser sur notre avant. Par conséquent, il fallait une double force à nos amarres pour pouvoir tenir, puisque nous recevions non-seulement la houle, mais encore toute la force des brisants de la lame. Je vis bien que si le vent augmentait, ou même continuait, nous ne pourrions long-temps résister, je prévins le charpentier de tenir ses haches prêtes. La soirée se passa dans les mêmes craintes. Sans avoir chassé, nous nous étions pourtant rapprochés de terre, parce que les câbles avaient fait leur effet et s'étaient roidis. D'ailleurs, avant que les ancres eussent pu bien prendre, elles devaient avoir un peu labouré le fond; aussi n'avions-nous plus que cinq brasses d'eau derrière, et, sans doute, lorsque le tangage était fort, il ne s'en manquait que de quelques pouces que nous touchassions le fond.

Vers minuit, notre grande chaine cassa, un quart d'heure après ce fut la petite, et quelques instants plus tard le navire talonna, le câble ayant encore prêté. Dès le premier coup de talon, je fis couper les drosses du gouvernail et enlever la barre transversale, afin qu'elle n'emportât pas notre arrière. Mais tout cela était inutile; la mer, qui venait briser directement sur nous, nous jeta en travers à la côte. Chaque lame qui déferlait sur la coque faisait pencher la mâture jusque dans la rue, car nous étions tombés à la Cruz de Reyes sur les premiers rochers de cette pointe. Tout craquait à bord, et je voyais que, si nous tardions beaucoup, le navire allait se briser; j'ordonnai au charpentier et à deux matelots de prendre les haches et de couper les haubans de bâbord du grand mât : nous étions tombés sur le côté de tribord. Heureusement nous n'avions pas en haut de vergues qui, dans leur balancement, eussent peut-être empêché de nous servir du grand mât pour gagner la terre. Les haubans du grand mât coupés, dans un mouvement que la mer fit faire au navire, le mât sortit de son emplanture et tomba sur le côté de tribord, où il s'assujettit. J'ordonnai à l'équipage d'aller à terre par le grand mât. Nous apercevions sur la côte des gardes de nuit armés de lanternes. Ils avaient été avertis par un de nos amis, don Dionysio Fernandez, qui était venu lui-même avec tous ses domestiques, pour nous prêter secours et nous empêcher de nous précipiter dans les brisants. Avant que le navire fût tombé tout-à-fait sur le côté, nous avions jeté plusieurs cages à poules avec des bouts de cordes, afin d'établir des va-et-vient; mais la lame en se retirant ne laissait rien sur la plage, et tous nos efforts devenaient inutiles.

Ce fut alors que, prenant une dernière résolution, j'ordonnai de couper les haubans du mât de misaine. Je n'essayerai point de décrire l'horreur d'une pareille situation. Qu'on se figure une

mer affreuse qui vient briser contre les flancs d'un navire dans une nuit obscure, des torrents de pluie poussés avec force par le vent se mêlant à l'eau de la mer pour paralyser nos mouvements; le craquement du navire qui se déchire, la crainte d'être brisé par un éclat ou d'être enlevé par la lame. Ajoutez à cela les cris confus des matelots, la terreur et le désespoir de tous, et vous aurez une bien faible idée de notre naufrage.

Tout l'équipage passa par le grand mât. Les hommes se laissant tomber un à un, étaient aussitôt saisis par les serenos qui les entraînaient loin de la lame. Je sauvai ainsi tout mon équipage, composé de soixante hommes, y compris six mousses; mais *l'Aurora* n'était plus qu'un immense amas de bois fracturé, qui flottait sur les eaux et couvrait la crête des lames.

Un, deux, trois, quatre navires eurent le sort de *l'Aurora*, et le lendemain il y avait vingt-cinq grands navires qui avaient péri; j'étais le seul capitaine qui eût sauvé tout son monde. Un capitaine français de mes amis avait disparu avec tous les siens.

Le naufrage de *l'Aurora* détruisit toutes mes espérances. M. Mira perdait la moitié de sa fortune; je perdis la mienne tout entière, et me trouvai dans une position d'autant plus incertaine que, peu de jours auparavant, j'avais envoyé ma démission au gouvernement péruvien, afin d'être prêt à exécuter les projets que nous avions formés. Il ne me restait plus alors qu'à les oublier!



NAUFRAGES CÉLÈBRES,

Perte de 19 Navires à Valparaiso. (Chili.)

*Voyages et Naufrages célèbres.*

# CHAPITRE QUINZIÈME.

**Familles patriciennes du Chili. — MM. les vice-amiraux baron de Mackau et comte de Rosamel. — Quillota. — Concagna. — Coquimbo. — Conception. — Les mineurs anglais et leurs compagnies. — Le marquis de Saint-Romain. — M. Delon. — Assassinat du capitaine Drouet. — Anniversaire de la fête de Napoléon à Santiago.**

Après le naufrage de *l'Aurora*, j'entrai dans la maison de MM. Dubern Rejo et C°, associés de M. Felipe Santiago del Solar. Dubern était mon camarade d'enfance, et nous nous estimâmes heureux de nous retrouver sous le même toit. Ce fut là que je fis mon apprentissage commercial. Notre maison était la seule qui reçût les navires français en consignation, et qui vendît leurs riches cargaisons.

Dubern et Rejo se séparèrent de M. Solar, en 1824. M. Xavier de Rosalès, son beau-frère, aujourd'hui chargé d'affaires du Chili auprès du gouvernement français, et qui avait fait plusieurs voyages en France et en Amérique, comme subrécargue, prit la direction de la maison. Je restai avec M. Rosalès jusqu'à la formation de la maison Dubern et Rejo, que je réorganisai avec eux. Les principales familles patriciennes étaient alors :

Les Larrains, que l'on appelait au commencement de la révolution les neuf cents, et qui s'élèvent aujourd'hui à plus de deux mille individus. A cette famille appartiennent les Rosalès par leur mère;

Les Carrera, moins nombreux, et qui ont exercé une très-grande influence dans la première période de la révolution;

Les Aldmette; les Toros; les Irrazabal; les Alcadès; les Val-

dés; les Irrasuriz; les Lucos; les Rosas: les Taglès; les Cerdas; les Isaguirre; les Gusman. Lecaros. Solar Prieto. Bulnès, etc.

Grâce à MM. Solar et Rosalès, qui étaient liés avec ces différentes familles, je pus connaître tout le parti opposé aux Iniguez, c'est-à-dire aux royalistes modérés. Aucune des maisons qui, dans l'un et l'autre camp, se sont occupées des affaires publiques au Chili, ne me demeura donc inconnue.

Chargé des affaires extérieures de la maison à laquelle j'étais attaché, je pus connaître assez particulièrement tous les officiers de notre marine militaire qui visitèrent ces côtes pendant les premières années de l'émancipation du Pérou et du Chili.

J'ai déjà parlé de quelques-uns de ces officiers sur lesquels repose aujourd'hui l'espoir de notre marine; et à ce titre je ne dois pas oublier l'amiral de Mackau.

A l'époque dont je parle, M. le baron de Mackau commandait une superbe frégate *la Clorinde*, dont la tenue, admirée par la marine anglaise, faisait honneur à la fois à son commandant et à notre pavillon. Je n'ai jamais vu un plus bel équipage; il était composé d'hommes choisis, tous de vingt-cinq à trente ans, et que rien n'eût été capable de faire reculer.

L'amiral avait sous ses ordres la corvette *la Pomone*, commandée par le capitaine de vaisseau M. Fleuriau, maintenant directeur du personnel. La nomination de l'amiral de Mackau au ministère de la marine a obtenu l'assentiment de tous les partis. Quelques-uns lui reprochent, il est vrai, le traité de la Plata; mais ils ne peuvent s'empêcher de reconnaître en lui une grande habitude des affaires et un caractère des plus honorables. De graves motifs pouvaient l'empêcher d'accepter le ministère; cependant il n'a pas hésité, et son acceptation a été prompte et décisive comme son dévouement.

M. de Mackau descend d'une famille irlandaise, dont les

ancêtres se sont réfugiés en France avec les Stuarts. Sa vocation le porta vers la marine militaire. Élevé dans la même institution que Jérôme Bonaparte, il fit sa première campagne attaché à la timonerie avec lui sur le vaisseau *le Vétéran*, et sous les ordres de M. Halgan, aujourd'hui vice-amiral.

Un fait d'armes des plus brillants attira l'attention sur le jeune marin et le tira de la foule.

En 1810, le brick *l'Abeille*, de dix à douze canons, reçut la mission de se rendre en Corse. Le capitaine se trouvait momentanément absent : il fallait cependant appareiller, et M. de Mackau, aspirant ou élève de première classe, remplissant les fonctions de lieutenant en pied, fut chargé du commandement. Poursuivi par *l'Alacrity*, brick anglais de vingt canons, le jeune marin, malgré son désir de se battre, arrive à Bastia, remet ses dépêches, et repart aussitôt à la recherche de l'ennemi. Il l'attaque avec courage; et guidé par un maître ou un chef de timonerie dont il consulte l'expérience, il exécute une manœuvre habile, et couvre de mitraille le pont de l'Anglais, qu'il force ainsi à amener.

Le commandant anglais, homme dans la force de l'âge, arrive à bord de *l'Abeille*, avec un bras en écharpe, et demande le commandant français. Le jeune aspirant se présente et augmente la douleur du vaincu, qui se voit obligé de remettre son épée à un adolescent.

Ce beau fait d'armes valut à M. de Mackau le grade de lieutenant de vaisseau, et fut l'origine de son rapide avancement.

A vingt-quatre ans, il était capitaine de vaisseau. Il parcourut les différentes mers du globe, et quoique l'un des plus jeunes officiers supérieurs de la marine, il fut chargé de missions fort importantes, sous le triple rapport hydrographique, politique et commercial.

Son voyage dans l'Amérique du Sud, où il étudia les besoins du commerce français, et surtout la décision qui associa Dubern à M. Solar, furent d'un avantage immense pour notre commerce d'exportation, car cette maison devint la source d'où sortirent tous les renseignements indispensables aux exporteurs français pour placer leurs produits dans cet immense continent.

On lui doit le traité de Saint-Domingue, qui pouvait assurer un jour à la France, sinon la possession de son ancienne colonie, du moins une grande prépondérance. Il mit un terme au long conflit qui existait entre la France et un des états de la Colombie, en faisant réintégrer M. Adolphe Barrot comme consul à Carthagène.

Enfin, ce fut lui qui conclut le traité de la Plata, que tant de personnes ont blâmé, que je blâmais moi-même, avant d'avoir été édifié à ce sujet par l'un de mes amis, capitaine de corvette, M. Pellion, qui commandait la station de la Plata à cette époque, et dans la véracité duquel j'ai une confiance illimitée.

M. de Mackau est, sur mer, le chef de cette diplomatie inaugurée par Napoléon. Il a l'esprit fort juste, et connaît bien les hommes et les affaires. Il a prouvé, lorsqu'il fit partie de la commission chargée de préparer l'émancipation des noirs, qu'il n'est pas un de ces utopistes systématiques, qui prétendent improviser la civilisation par des articles de lois, et faire manœuvrer les hommes comme les pions d'un échiquier. Profondément versé dans les affaires maritimes et coloniales, M. de Mackau ne peut qu'imprimer un heureux élan à notre marine. Espérons qu'il accomplira l'œuvre de M. Marec, en dotant notre marine commerciale d'un code maritime. C'est le vœu le plus cher de tous les capitaines au long cours.

Voici un autre marin qui, lui aussi, a été ministre, et dont je vais entretenir le lecteur. Je veux parler du brave amiral Rosamel.

Le jeune Rosamel n'avait pas encore atteint sa treizième année, lorsqu'il fut embarqué comme pilotin sur le paquebot *le d'Orléans*. Bientôt nous le voyons entrer dans la marine militaire et se faire admettre comme aspirant de troisième classe, au concours ouvert par le célèbre Monge.

Le 24 avril 1802, Rosamel fut nommé lieutenant de vaisseau et passa à bord de *la Diligente*.

Un peu plus tard, l'amiral Bruix l'attacha à son état-major comme adjudant.

Au mois de septembre de l'année 1808, l'armée navale aux ordres de l'amiral Ganteaume se disposait à sortir de Toulon pour aller attaquer douze vaisseaux qui se trouvaient séparés de l'armée que commandait sir Édouard Pellew. Rosamel avait été promu récemment au grade de capitaine de frégate; il demanda avec instance à faire partie de cette expédition; mais l'amiral Ganteaume, qui connaissait la marche inférieure de *la Victorieuse*, ne crut pas devoir accéder à la demande de son capitaine. Rosamel lui offrit alors l'élite de son équipage pour renforcer ceux de l'armée, et le pria en même temps de l'embarquer sans son grade sur l'un de ses vaisseaux. Touché de son zèle et de son désintéressement, l'amiral l'attacha à son état-major en qualité d'adjudant. Peu de temps après, le commandement de la frégate *la Pomone* étant venu à vaquer, il le confia provisoirement à Rosamel, et écrivit au ministre pour le prier de ratifier cette nomination. Par une coïncidence singulière, une dépêche ministérielle, qui se croisait avec la lettre de l'amiral Ganteaume, en prescrivant diverses mutations de commandements dans l'armée, désignait le capitaine Rosamel pour celui de *la Pomone*.

En 1811, cette frégate faisait partie de la station de l'Adriatique, lorsque, le 29 novembre, se rendant de Corfou à Trieste avec la frégate *la Pauline* et la flûte *la Persane*, elle fut ren-

contrée, à la hauteur de la petite île *Pelagosa* (golfe de Venise), par trois frégates anglaises. C'étaient *l'Alceste*, de quarante-quatre canons; *l'Active*, de cinquante; et *l'Unité*, de quarante-deux. On voit que, outre l'avantage que lui donnait son artillerie plus nombreuse, la division ennemie était supérieure à la division française de la différence qui existe d'une frégate à une flûte. Toutefois cette inégalité disparut bientôt par une tactique habile du commandant de *la Persane*, le lieutenant de vaisseau Satie. Cet officier demanda et obtint liberté de manœuvrer. Aussitôt, arrivant vent arrière, il fit route vers le Nord, en se couvrant de voiles, et attirant ainsi à sa poursuite la frégate *l'Unité*, capitaine Chamberlane, il rétablit l'équilibre entre les deux divisions.

Elles s'attaquèrent. Après deux heures et demie d'un combat acharné, pendant lequel onze hommes avaient été tués et cinquante-deux blessés, le capitaine Rosamel, abandonné par *la Pauline*, se vit dans l'impossibilité de résister plus long-temps, et persuadé qu'il avait honorablement défendu son pavillon, ordonna qu'il fût amené. Conduit à bord de *l'Alceste*, le commandant de *la Pomone* y fut accueilli par le capitaine Maxwel, avec tous les égards dus au courage malheureux; et bientôt le gouvernement français lui donna un témoignage de son estime et de sa confiance en le nommant capitaine de vaisseau.

La prudence jointe à l'activité et à la vigilance qu'il déploya dans toutes ses missions, valut à M. Rosamel d'être proposé pour le grade de contre-amiral, auquel il fut promu le 28 octobre 1823.

Depuis quelque temps le commandement de la station française entretenue sur les côtes du Chili et du Pérou se trouvait vacant. Cependant, dans un moment où le gouvernement espagnol était occupé de la lutte contre ses colonies de l'Amérique du Sud, qui réclamaient leur affranchissement les armes à la main, il était important, pour les intérêts et la protection

du commerce français, qu'il y eût dans ces parages un certain nombre de bâtiments de guerre.

D'un autre côté, l'appui que la France venait tout récemment de prêter à la cause de Ferdinand VII contre les Cortès révolutionnaires, pouvait faire croire aux nouveaux gouvernements du Chili et du Pérou qu'elle était disposée à aider de ses forces navales les efforts que faisait l'Espagne pour s'opposer à l'émancipation de ses colonies. Et en effet, les journaux anglais s'appliquaient à présenter la France comme armant dans ses ports des escadres destinées à porter en Amérique les troupes qui devaient les faire rentrer sous la domination du roi d'Espagne. Le but évident de ces bruits mensongers était de nuire aux relations commerciales de la France; mais comme ils pouvaient aussi compromettre la vie et les intérêts des Français établis dans les colonies espagnoles, le gouvernement sentit qu'il devenait indispensable de leur assurer une protection efficace. Cette mission importante et délicate fut confiée au contre-amiral Rosamel; on lui donna le titre de commandant en chef de la station française dans l'Amérique du Sud.

La situation politique du Chili et du Pérou ne permettant pas à cette époque d'y envoyer des agents diplomatiques ou consulaires, le gouvernement résolut d'adjoindre au commandant de la station deux officiers supérieurs de la marine, qui devaient séjourner successivement à Valparaiso, au Callao, ou dans les autres ports du Chili et du Pérou, et qui, sous le prétexte apparent de pourvoir aux besoins des bâtiments de la station et à la protection du commerce français, seraient chargés de mettre à profit leur séjour dans ces pays, pour leur donner des impressions favorables à la France et y recueillir toutes les notions qu'ils croiraient utiles au gouvernement, au commerce et à la marine militaire.

MM. les capitaines de corvette Lassusse et de Moges furent mis à la disposition de l'amiral. On conçoit facilement tout ce que ces deux hommes distingués, dont le caractère n'avait rien d'officiel, eurent quelquefois à souffrir dans leur position. Aussi Bolivar, prenant ou feignant de prendre M. de Moges pour un espion, le força-t-il à quitter Lima; et il fallut que l'amiral vînt tout exprès de Valparaiso pour accréditer M. de Moges. M. de Lassusse n'éprouva pas ces inconvénients au Chili; mais il n'y était guère plus à l'aise, et se vit souvent dans des positions fort délicates.

Le contre-amiral Rosamel appareilla de Toulon, le 22 février 1824, sur la frégate *la Marie-Thérèse*, ayant sous ses ordres le brick *le Faune*; il rallia dans la mer du Sud la corvette *la Diligente*, et le brick *le Lancier*. Plus tard, le brick-goëlette *l'Aigrette* vint se ranger sous son pavillon. Après avoir fait de courtes relâches à Rio-Janeiro, à Montevideo et à Buenos-Ayres, dans le but de s'assurer de la situation politique de ces contrées, et de s'y procurer des renseignements sur celles qui sont situées de l'autre côté du cap Horn, il fit route pour sa destination et mouilla le 10 août à Valparaiso.

Au moment où il y arriva, le gouvernement du Chili était occupé des moyens d'arracher la province de Chiloë au pouvoir des Espagnols, qui de leur côté opposaient une résistance courageuse et opiniâtre. Les chefs de ce gouvernement, croyant voir dans le commandant de la division française un auxiliaire de leurs ennemis, l'accueillirent avec un sentiment de défiance et d'inquiétude bien naturel en effet dans leur situation. Toutefois, l'amiral Rosamel, par la franchise et la loyauté qu'il montra dans ses relations avec eux, parvint bientôt à détruire leurs préventions à son égard, et à vaincre la défiance qu'ils lui avaient d'abord témoignée. Ses instructions lui prescrivaient formelle-

ment d'éluder les demandes qui pourraient lui être adressées relativement à la reconnaissance, par la France, des provinces qui avaient déclaré leur indépendance; mais tout en se conformant à leur teneur, il sut habilement entretenir dans l'esprit de ces chefs des espérances à cet égard. Dans le but d'affermir encore la confiance qu'il désirait se concilier, l'amiral offrit, au nom du roi, le passage gratuit sur les bâtiments français pour tous les jeunes Chiliens que la république ou leurs familles voudraient envoyer en France afin d'y faire leur éducation. Cette mesure, à la fois ingénieuse et politique, fut accueillie par le roi Louis XVIII, qui lui donna même une plus grande extension, en sorte qu'un nombre assez considérable de jeunes gens nés dans les provinces du Chili reçurent et reçoivent encore aujourd'hui dans nos colléges une éducation dont leur pays ne saurait manquer de recueillir un jour les bienfaits. L'amiral lui-même ne tarda pas à reconnaître les heureux effets de l'idée que sa générosité lui avait inspirée, car le commerce français dans ces parages reconquit une sécurité et une prépondérance qu'il avait entièrement perdues depuis quelque temps.

Pendant les sept mois que l'amiral Rosamel avait passés au Chili, il n'avait cessé, par sa correspondance et ses messages, de chercher à dissiper les préventions qu'il savait exister contre la France dans l'esprit du chef de la république péruvienne. Ses démarches avaient produit quelque effet, mais il sentit que sa présence sur les lieux serait bien plus efficace.

Il ne se dissimulait pas toutefois les difficultés qu'il allait avoir à vaincre dans sa mission au Pérou. Depuis la fin de l'année 1823, les Espagnols étaient expulsés du territoire de la Colombie. En 1824, les royalistes du Pérou, réunis aux débris de l'armée espagnole, avaient été battus, le 5 août, dans les plaines de

Junin, et le 9 décembre suivant, dans celles d'Ayacucho. Cette dernière victoire avait mis un terme à la guerre et chassé les Espagnols du continent américain.

L'indépendance de toute l'Amérique du Sud, cimentée par la confédération des républiques du Chili, de Buénos-Ayres, du Pérou et de la nation mexicaine, avait été reconnue par l'Angleterre et par les États-Unis de l'Amérique du Nord. La France seule, entre toutes les puissances maritimes, avait jusque-là conservé la plus parfaite neutralité. A la nouvelle de l'arrivée d'une division française au Chili, Bolivar crut que son commandant était chargé de notifier la reconnaissance des nouvelles républiques; mais le long séjour que cette division fit dans ce pays, dissipa bientôt cette illusion. Bolivar lui supposa alors l'intention de vouloir exciter une contre-révolution, et cette supposition se corroborait encore de ce que les principaux corps de cette république étaient commandés par des officiers français, naturellement dévoués aux intérêts de leur patrie, et qui étaient opposés à ses vues dominatrices. Un autre grief se joignait à ceux-ci dans l'esprit du Libérateur. Le vice-président de la Colombie l'avait informé qu'une escadre française composée de vaisseaux, de frégates, et d'un grand nombre de bâtiments de transport chargés de troupes, était arrivée dans les Antilles, avec la mission d'agir contre les états indépendants.

Tel était l'état des choses au Pérou, lorsque l'amiral Rosamel se décida à s'y rendre. De nouveaux motifs vinrent hâter sa résolution : l'agent français, M. le comte de Moges, qu'il avait envoyé à Lima, en l'accréditant de lettres pour les chefs de la république, y avait été d'abord l'objet d'une surveillance inquiétante, et s'était enfin vu signifier l'ordre de quitter la ville dans les vingt-quatre heures. Le brick-goëlette *l'Aigrette*, mouillé aux Chorillos, avait dû se tenir, pendant plusieurs jours, en branle-

bas de combat, pour éviter d'être enlevé ou au moins attaqué.

Au reçu de ces nouvelles, l'amiral quitta Valparaiso et se dirigea sur le Pérou. A Quilca, l'un des ports des *Intermedios*, il rencontra *l'Aigrette*, qui avait à son bord l'agent français expulsé de Lima. Sur les rapports que lui fit cet agent des procédés employés à son égard, l'amiral reprit la mer pour aller demander réparation d'un fait qu'il jugeait insultant pour la France. Il mouilla aux Chorillos, le 16 mars 1825. A son arrivée, son premier soin fut de demander une entrevue au Libérateur. Bolivar la lui accorda dès le lendemain, et elle eut lieu à son quartier-général de la Madeleine.

Là, dans une conférence animée, mais où la fermeté du langage était habilement dissimulée sous les formes les plus courtoises et les plus conciliantes, l'amiral s'efforça de faire sentir au Libérateur combien étaient injustes la conduite tenue à Lima à l'égard du commandant de Moges et les entraves apportées à notre commerce dans les provinces de la république. Il s'attacha plus particulièrement encore à détruire les préventions défavorables qui existaient contre la France dans l'esprit du chef de la république du Pérou, et pour y parvenir, il lui montra sous son véritable jour la neutralité gardée par la France, depuis dix années que régnait la lutte entre l'Espagne et ses anciennes colonies. Il lui fit voir en outre l'absurdité des bruits répandus sur les armements projetés pour les faire rentrer sous la domination espagnole.

Des faits aussi patents ne pouvaient manquer de produire une impression favorable sur l'esprit du Libérateur; aussi accorda-t-il une confiance entière aux paroles de l'amiral. Cette conférence eut immédiatement les plus heureux effets. Bolivar promit que l'agent français rentrerait à Lima, que les négociants établis au Pérou y seraient à l'avenir sous sa protection spéciale, et que

leurs intérêts non plus que leurs propriétés n'éprouveraient désormais aucune molestation.

L'amiral Rosamel était encore aux Chorillos lorsque des dépêches qu'il reçut de France lui apprirent que les stations de la mer du Sud et du Brésil devaient être réunies en une seule, sous le titre de *Station de l'Amérique Méridionale*, et qu'il lui était enjoint d'en aller prendre le commandement à Rio-Janeiro. Son premier soin fut de donner immédiatement avis de ces nouvelles dispositions aux gouvernements du Chili et du Pérou; et, en leur annonçant son départ, il leur adressa des notes officielles dans lesquelles il réclamait la continuation de leur protection pour le commerce français et les intérêts nationaux. C'était affermir le bien que son séjour avait produit dans l'un et l'autre pays. Après avoir donné aux capitaines du *Lancier*, de *la Diligente* et de *l'Aigrette*, qu'il laissait dans la mer Pacifique, des instructions détaillées sur le service qu'ils auraient à remplir, l'amiral mit à la voile pour se rendre à sa nouvelle destination.

En 1826, notre gouvernement se décida à envoyer deux consuls généraux dans les pays que l'amiral Rosamel avait été chargé d'explorer. L'un, M. Delaforest, fut dirigé sur le Chili; l'autre, M. Chaumettes des Fossés, dut s'établir à Santiago. M. Delaforest a été ensuite à Buénos-Ayres, puis à New-York, où il est encore consul général. M. Chaumettes est mort au Pérou, et j'ai eu l'honneur de connaître particulièrement cet homme estimable.

Parmi les officiers composant l'état-major de l'amiral Rosamel, et avec lesquels j'ai entretenu des rapports plus ou moins intimes, je citerai M. Casi, lieutenant de vaisseau, aide-de-camp de l'amiral, et aujourd'hui contre-amiral et commandant la station du Tage.

M. Chaucheprat, qui avait le même grade, et dont la place de

secrétaire général au ministère de la Marine a récompensé les éminents services. M. Chaucheprat fut chargé au Pérou d'une mission toute de confiance et très-délicate dont il sut se tirer en homme habile. J'en donnerai le récit dans un autre chapitre.

M. Pellion, enseigne de vaisseau, et maintenant capitaine de corvette.

M. Levicaire, homme zélé et courageux : il en fut chirurgien de première classe, et second chirurgien en chef à l'heure où j'écris.

Je nommerai encore M. Cosmao, capitaine de frégate, qui a été promu au grade de contre-amiral, et MM. Bruat, Tréhouart, dont j'ai déjà entretenu le lecteur. Hâtons-nous d'ajouter qu'ils tirent à l'envi les uns des autres tout ce qui était en leur pouvoir pour se rendre agréables et utiles aux capitaines des navires de commerce, ainsi qu'aux négociants français établis sur la côte. Des fêtes charmantes furent données à bord de leurs bâtiments et contribuèrent beaucoup à faire aimer l'uniforme français. On ne sait pas assez en France combien l'influence d'un état-major en station peut influer sur les relations de deux pays. Qu'il me soit ici permis de remercier, pour ma part et au nom du [illegible], tous ces messieurs et ceux que je ne nomme pas pour la [illegible] qu'ils n'ont pas cessé de me témoigner. [illegible] s'est écoulé depuis cette époque. Mes anciens [illegible] ont monté en grade, ils sont maintenant, ceux-ci capitaines de vaisseau, ceux-là amiraux, etc., etc. Pour moi, je suis devenu un [illegible]reur maritime, toujours aux prises avec la tempête, et [illegible]geant la fortune des négociants et des marins qui s'abandonnent aux chances aventureuses de la mer. Deux fils de l'amiral [illegible]mel marchent sur les traces de leur père. L'aîné, [illegible] Marie, est capitaine de vaisseau ; le second, François-[illegible]

Amédée) est capitaine de frégate. Tous deux déjà ont été chargés de missions importantes, et le dernier vient de terminer une campagne autour du monde.

Je vais maintenant conduire le lecteur à Quillota, que j'ai visitée plusieurs fois durant mon séjour au Chili. Cette ville, située dans la vallée de ce nom, à douze lieues de Valparaiso, en est le véritable jardin. C'est de Quillota que viennent tous les fruits et les légumes qui approvisionnent le port. Pour aller à Quillota, il faut sortir de Valparaiso par l'Almendral, prendre sur la gauche, et franchir les monts du Borrego, où les Espagnols avaient établi un fort pour défendre la rade. Les montagnes qu'on traverse sont de formation calcaire et renferment une grande quantité de mica.

Des veines de quartz et de fer à l'état d'oxyde ocreux les sillonnent verticalement, et souvent la surface du sol est recouverte d'une argile d'un rouge vif, surtout en été, lorsque le soleil a brûlé les plantes qui la couvraient.

Les premières montagnes que l'on rencontre en sortant du port pour aller à Quillota, sont les Sept-Sœurs. De là, on descend dans la vallée de Viña-la-Mar, peuplée d'innombrables tourterelles, de gros pigeons ramiers, d'une multitude de perroquets verdâtres et de jolis colibris à la robe étincelante, et qui se jouent comme des papillons au-dessus des fleurs.

Je fis mon premier voyage à Quillota, accompagné de plusieurs capitaines, subrécargues ou négociants, qui désiraient, comme moi, visiter cette ville. Nous nous étions donné rendez-vous dans la vallée de Viña. Dès que nous fûmes réunis, nous mîmes nos excellents chevaux chiliens au galop, et nous atteignîmes promptement la crête de la montagne opposée. Nous avions encore plusieurs gorges et plusieurs ravines à franchir avant d'arriver à Concon, village situé à l'embouchure de la

rivière, où Miers, qui a écrit sur le Chili, avait construit des moulins à farine sur le modèle des moulins anglais, en attendant la possibilité d'établir de grandes usines pour le laminage du cuivre; ces usines avaient été projetées avec des capitalistes anglais et l'amiral Cochrane.

Nos infatigables coursiers franchirent lestement, malgré les difficultés du terrain, les divers mamelons qui nous séparaient de la grande vallée de l'Aconcagua. Cette vallée commence au pied des Cordillères, elle est fertilisée, sur une étendue de quarante lieues, par un torrent qui lui donne son nom, et peut avec raison s'appeler le jardin de cette partie du Chili. Au lieu de suivre par la Vega ou le milieu de la vallée, qui dans cet endroit devient un marais parfois fort difficile à franchir, nous côtoyâmes le côté gauche de la falaise, et vînmes nous arrêter vers midi dans un moulin appartenant à un *Hacendado* de ma connaissance. Don Nicolas Ysarnotegui, homme d'une cinquantaine d'années, grand, fort et osseux, type parfait des *Hacendados* chiliens, nous avait préparé des melons et des melons d'eau, du lait, du chocoli, petit vin du pays, de l'aguardiente anisado de sa fabrique, etc. Il nous attendait sous une ramada, salle de verdure construite derrière le moulin.

Après quelques instants de repos, il fallut partir. Nous passâmes la rivière et entrâmes dans la vallée sous la conduite de don Nicolas; celui-ci, monté sur un cheval fougueux, ressemblait à un véritable centaure. Bientôt la vallée ne nous parut plus qu'un grand jardin sans clôture; les fruits et les légumes d'Europe y croissaient partout en si grande abondance que l'on eût pu se croire dans une de nos provinces les plus fertiles, si les palmiers, les cactus, de nombreux aloès, et surtout la vue des Cordillères, ne nous eussent rappelé que nous étions en Amérique. Enfin, au coucher du soleil, nous faisions notre

entrée dans la ville de Quillota, accompagnés par bon nombre de jeunes gens et de demoiselles à cheval, qui, sachant notre arrivée, étaient venus au-devant de nous.

Quillota est une jolie petite ville, un peu triste, mais où les femmes sont vraiment charmantes. Elle se compose d'une longue rue, belle, large et bordée de chaque côté de maisons de campagne ou chacaras. A Quillota, rien de plus facile pour les étrangers que d'organiser des fêtes ou des bals. A l'annonce d'une partie de plaisir, toutes les jeunes filles montent à cheval derrière leurs cavaliers, et arrivent aussi fraîches que si elles sortaient d'une bonne voiture. Combien de fois m'est-il arrivé de descendre de cheval à six heures du soir, d'organiser un bal, et de voir trois heures après quarante charmantes jeunes filles danser avec bonheur! Combien de fois sommes-nous partis cinq, six et dix jeunes gens de Valparaiso pour venir passer d'heureux jours à Quillota! La nuit, nous dansions; le jour, nous parcourions les chacaras embaumés par les fruits et les fleurs, puis nous allions nous rafraîchir dans les eaux limpides et torrentielles de la rivière. Moments charmants passés à Quillota, jamais vous ne sortirez de mon souvenir!

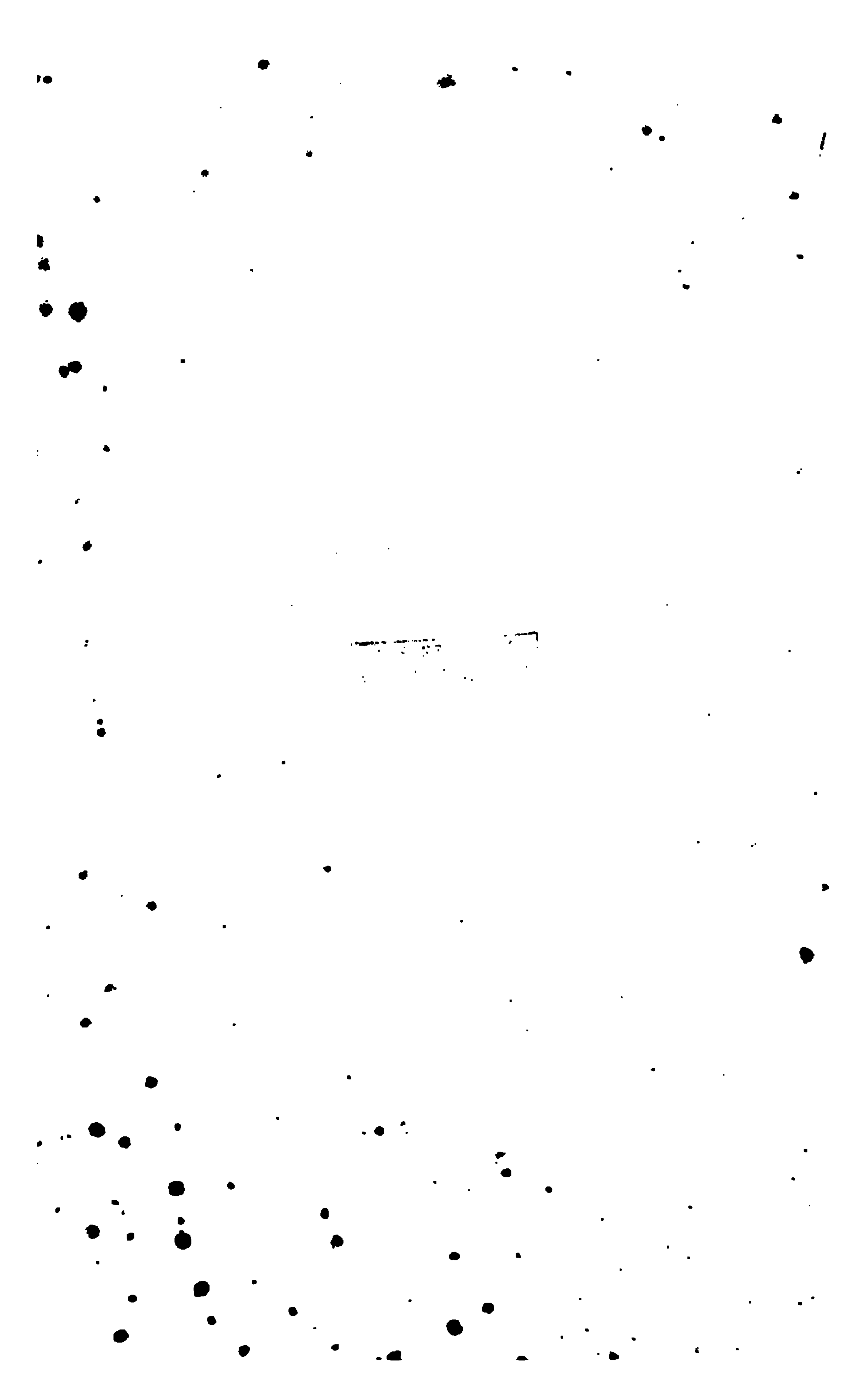
La vallée de Quillota est appelée à devenir la vallée industrielle de ce beau pays; car le Quillota qui descend des Cordillères sera une source de richesses en faisant mouvoir de puissantes machines hydrauliques. J'ai parcouru toute cette immense vallée jusqu'à la Concagua, où je descendis chez une fille de don Nicolas Ysarnotegui. Je traversai la fameuse montagne de la Dormida, et je me vis sur ma route accueilli comme un frère par tous les bons hacendados, auxquels *je voulus bien faire l'honneur* de demander l'hospitalité. Recevez-en tous mes remercîments, hommes simples et bons, et que vos vertus ne se perdent pas trop vite sous l'influence funeste de la civilisation européenne.



**CHILI.**

Ancien Pont suspendu sur la Quillota

*Voyage autour du Monde.*



En janvier 1825, je restai un mois environ à la Concagua. J'y achetai des produits du pays, du blé, des légumes, des fruits secs, des chevaux et des mulets. La ville de la Concagua est bâtie comme celle de Santiago, par *quadras*, quarrés, à angles droits; elle est fort bien située et arrosée par le Quillota, sur lequel on a jeté un pont suspendu en cordes de cuir et en bois, invention des anciens Péruviens, à qui l'on doit, sans aucun doute, l'idée première de nos ponts en fil ou lames de fer. De la Concagua, je fis un voyage à travers les Cordillères; mais comme il sort des limites de ce récit, je me contenterai de dire quelques mots des îles flottantes que l'on trouve sur les lacs.

En étudiant ces singulières iles, vraie création ébauchée, je pus m'assurer qu'elles n'étaient composées que de typha, arundo et autres roseaux qui croissent sur le bord des rivières. Toutes ces tiges entrelacées forment une espèce de tissu qui bientôt peut recevoir quelques plantes aquatiques, et par suite des plantes terrestres, et même quelques arbustes. Ces îles ou chivines, comme les appellent les habitants, tiennent d'abord au rivage, et plus tard elles en sont détachées par la violence des vagues. Isolées dès lors, elles voguent sur les lacs en suivant la force et la direction des vents. J'ai eu occasion d'en visiter plusieurs; elles contenaient un grand nombre de nids d'oiseaux aquatiques, et j'y trouvai quelquefois des vaches, des bœufs ou des moutons qu'un abondant pâturage y avait attirés.

En revenant à Santiago, je traversai la plaine de Chacabuco et les monticules qui virent le héros de l'Amérique du Sud, après avoir franchi les Andes, passage dix fois plus difficile que celui des Alpes, venir avec trois ou quatre mille hommes à peine attaquer la puissance espagnole à l'ouest des Cordillères.

Ce fait d'armes du général San-Martin suffirait à établir la réputation d'un homme de guerre. Le général réussit à tromper

complétement l'ennemi, et sur la route qu'il devait suivre et sur ses ressources. L'armée avait été organisée à Mendoza, du produit de la vente de terres qu'il avait rendues productives par un canal d'irrigation; ces terres valent aujourd'hui deux cents fois le prix qu'il en obtint alors. La défaite de l'armée espagnole, la prise de Santiago, et pour couronner l'œuvre, la bataille de Maypo : voilà qui vaut bien les faits militaires des temps passés.

La province de là Concagua est bornée par les bords Sud de la rivière Chuapa, jusqu'à la montagne Chacabuco, et par la ceinture de montagnes qui encadrent sa vallée jusqu'à la mer. Elle comprend les départements de la Ligua, de Petorca, des Andes et de Quillota; sa capitale, San-Felipe de Aconcagua, est située par 32° 48′ de latitude Sud.

Quant à l'étendue totale de la république, elle est de 14,250 lieues carrées.

La nouvelle constitution, promulguée en 1833, déclare que le territoire du Chili s'étend depuis les déserts de Atacama jusqu'au cap de Horn, et depuis les Cordillères jusqu'à la mer, y compris l'archipel de Chiloé, toutes les îles adjacentes et celles de Juan-Fernandez, dont l'une sert de lieu de déportation. Mais le territoire possédé par la république s'arrête au Sud à la rivière du Biobio, en comprenant les provinces de Valdivia et Chiloë et quelques forts construits sur les frontières du pays habité par les Araucaniens indépendants, les Chiquillanes, Pegüenches, Puelches et Huilliches. Il est divisé en sept provinces, du Nord au Sud, qui sont : Coquimbo, Aconcagua, Santiago, Colchagua, Maule, Conception, Valdivia et Chiloë.

Les provinces se divisent en départements, subdélégations et districts; elles sont gouvernées par un intendant; les départements, par un gouverneur; les subdélégations, par un subdélégué; et les districts, par un alcade.

Le Chili est non-seulement un des meilleurs pays de l'Amérique, mais même du monde, tant pour la bonté du climat que pour la rare fertilité du terroir. La chaleur n'y est jamais excessive, ni le froid rigoureux. Pendant l'été, les grandes chaleurs y sont tempérées par les brises de mer, le long des côtes; et, dans l'intérieur, elles sont modérées en raison de la plus ou moins grande élévation du sol. Partout, au Chili, on peut étendre son lit par terre, sans craindre les tigres, les vipères, les serpents, les scorpions et autres animaux malfaisants. Bref, le Chili est un de ces pays que l'on ne quitte jamais sans regret et sans désirer d'y revenir un jour ou un autre.

En 1826, de nombreuses et riches compagnies s'étaient formées en Angleterre pour l'exploitation des mines de l'Amérique; on avait commencé avec le Mexique, et lorsque la bataille d'Ayacucho eut délivré le Pérou, les spéculateurs se jetèrent sur les mines du Potosi; des compagnies s'organisèrent aussi pour exploiter celles du Chili.

Des navires vinrent chargés de mineurs et de machines amenées à grands frais, sans aucun discernement, et sans qu'on connût le moins du monde l'esprit et les besoins du pays : aussi aucune compagnie ne réussit-elle.

Une foule de Chiliens se jetèrent alors sur les provinces de Coquimbo, Copiapo et Huasco, à la piste de toutes les vieilles mines abandonnées, afin de tâcher de les vendre aux compagnies anglaises. Plusieurs marchés de ce genre furent conclus d'une façon plus ou moins scandaleuse; mais les derniers versements n'ayant pas été faits par les actionnaires anglais, il en résulta une perturbation générale dans les affaires. Les traites tirées d'Amérique furent protestées, et plusieurs négociants perdirent les capitaux qu'ils avaient avancés aux directeurs des compagnies.

A mon retour d'un voyage que j'avais fait au Pérou, en 1826,

complétement l'ennemi, et sur la route qu'il devait suivre et sur ses ressources. L'armée avait été organisée à Mendoza, du produit de la vente de terres qu'il avait rendues productives par un canal d'irrigation; ces terres valent aujourd'hui deux cents fois le prix qu'il en obtint alors. La défaite de l'armée espagnole, la prise de Santiago, et pour couronner l'œuvre, la bataille de Maypo : voilà qui vaut bien les faits militaires des temps passés.

La province de là Concagua est bornée par les bords Sud de la rivière Chuapa, jusqu'à la montagne Chacabuco, et par la ceinture de montagnes qui encadrent sa vallée jusqu'à la mer. Elle comprend les départements de la Ligua, de Petorca, des Andes et de Quillota; sa capitale, San-Felipe de Aconcagua, est située par 32° 48′ de latitude Sud.

Quant à l'étendue totale de la république, elle est de 14,250 lieues carrées.

La nouvelle constitution, promulguée en 1833, déclare que le territoire du Chili s'étend depuis les déserts de Atacama jusqu'au cap de Horn, et depuis les Cordillères jusqu'à la mer, y compris l'archipel de Chiloé, toutes les îles adjacentes et celles de Juan-Fernandez, dont l'une sert de lieu de déportation. Mais le territoire possédé par la république s'arrête au Sud à la rivière du Biobio, en comprenant les provinces de Valdivia et Chiloë et quelques forts construits sur les frontières du pays habité par les Araucaniens indépendants, les Chiquillanes, Pegüenches, Puelches et Huilliches. Il est divisé en sept provinces, du Nord au Sud, qui sont : Coquimbo, Aconcagua, Santiago, Colchagua, Maule, Conception, Valdivia et Chiloë.

Les provinces se divisent en départements, subdélégations et districts; elles sont gouvernées par un intendant; les départements, par un gouverneur; les subdélégations, par un subdélégué; et les districts, par un alcade..

Le Chili est non-seulement un des meilleurs pays de l'Amérique, mais même du monde, tant pour la bonté du climat que pour la rare fertilité du terroir. La chaleur n'y est jamais excessive, ni le froid rigoureux. Pendant l'été, les grandes chaleurs y sont tempérées par les brises de mer, le long des côtes; et, dans l'intérieur, elles sont modérées en raison de la plus ou moins grande élévation du sol. Partout, au Chili, on peut étendre son lit par terre, sans craindre les tigres, les vipères, les serpents, les scorpions et autres animaux malfaisants. Bref, le Chili est un de ces pays que l'on ne quitte jamais sans regret et sans désirer d'y revenir un jour ou un autre.

En 1826, de nombreuses et riches compagnies s'étaient formées en Angleterre pour l'exploitation des mines de l'Amérique; on avait commencé avec le Mexique, et lorsque la bataille d'Ayacucho eut délivré le Pérou, les spéculateurs se jetèrent sur les mines du Potosi; des compagnies s'organisèrent aussi pour exploiter celles du Chili.

Des navires vinrent chargés de mineurs et de machines amenées à grands frais, sans aucun discernement, et sans qu'on connût le moins du monde l'esprit et les besoins du pays : aussi aucune compagnie ne réussit-elle.

Une foule de Chiliens se jetèrent alors sur les provinces de Coquimbo, Copiapo et Huasco, à la piste de toutes les vieilles mines abandonnées, afin de tâcher de les vendre aux compagnies anglaises. Plusieurs marchés de ce genre furent conclus d'une façon plus ou moins scandaleuse; mais les derniers versements n'ayant pas été faits par les actionnaires anglais, il en résulta une perturbation générale dans les affaires. Les traites tirées d'Amérique furent protestées, et plusieurs négociants perdirent les capitaux qu'ils avaient avancés aux directeurs des compagnies.

A mon retour d'un voyage que j'avais fait au Pérou, en 1826,

complétement l'ennemi, et sur la route qu'il devait suivre et sur ses ressources. L'armée avait été organisée à Mendoza, du produit de la vente de terres qu'il avait rendues productives par un canal d'irrigation; ces terres valent aujourd'hui deux cents fois le prix qu'il en obtint alors. La défaite de l'armée espagnole, la prise de Santiago, et pour couronner l'œuvre, la bataille de Maypo : voilà qui vaut bien les faits militaires des temps passés.

La province de là Concagua est bornée par les bords Sud de la rivière Chuapa, jusqu'à la montagne Chacabuco, et par la ceinture de montagnes qui encadrent sa vallée jusqu'à la mer. Elle comprend les départements de la Ligua, de Petorca, des Andes et de Quillota; sa capitale, San-Felipe de Aconcagua, est située par 32° 48′ de latitude Sud.

Quant à l'étendue totale de la république, elle est de 14,250 lieues carrées.

La nouvelle constitution, promulguée en 1833, déclare que le territoire du Chili s'étend depuis les déserts de Atacama jusqu'au cap de Horn, et depuis les Cordillères jusqu'à la mer, y compris l'archipel de Chiloé, toutes les îles adjacentes et celles de Juan-Fernandez, dont l'une sert de lieu de déportation. Mais le territoire possédé par la république s'arrête au Sud à la rivière du Biobio, en comprenant les provinces de Valdivia et Chiloë et quelques forts construits sur les frontières du pays habité par les Araucaniens indépendants, les Chiquillanes, Pegüenches, Puelches et Huilliches. Il est divisé en sept provinces, du Nord au Sud, qui sont : Coquimbo, Aconcagua, Santiago, Colchagua, Maule, Conception, Valdivia et Chiloë.

Les provinces se divisent en départements, subdélégations et districts; elles sont gouvernées par un intendant; les départements, par un gouverneur; les subdélégations, par un subdélégué; et les districts, par un alcade..

Le Chili est non-seulement un des meilleurs pays de l'Amérique, mais même du monde, tant pour la bonté du climat que pour la rare fertilité du terroir. La chaleur n'y est jamais excessive, ni le froid rigoureux. Pendant l'été, les grandes chaleurs y sont tempérées par les brises de mer, le long des côtes; et, dans l'intérieur, elles sont modérées en raison de la plus ou moins grande élévation du sol. Partout, au Chili, on peut étendre son lit par terre, sans craindre les tigres, les vipères, les serpents, les scorpions et autres animaux malfaisants. Bref, le Chili est un de ces pays que l'on ne quitte jamais sans regret et sans désirer d'y revenir un jour ou un autre.

En 1826, de nombreuses et riches compagnies s'étaient formées en Angleterre pour l'exploitation des mines de l'Amérique; on avait commencé avec le Mexique, et lorsque la bataille d'Ayacucho eut délivré le Pérou, les spéculateurs se jetèrent sur les mines du Potosi; des compagnies s'organisèrent aussi pour exploiter celles du Chili.

Des navires vinrent chargés de mineurs et de machines amenées à grands frais, sans aucun discernement, et sans qu'on connût le moins du monde l'esprit et les besoins du pays : aussi aucune compagnie ne réussit-elle.

Une foule de Chiliens se jetèrent alors sur les provinces de Coquimbo, Copiapo et Huasco, à la piste de toutes les vieilles mines abandonnées, afin de tâcher de les vendre aux compagnies anglaises. Plusieurs marchés de ce genre furent conclus d'une façon plus ou moins scandaleuse; mais les derniers versements n'ayant pas été faits par les actionnaires anglais, il en résulta une perturbation générale dans les affaires. Les traites tirées d'Amérique furent protestées, et plusieurs négociants perdirent les capitaux qu'ils avaient avancés aux directeurs des compagnies.

A mon retour d'un voyage que j'avais fait au Pérou, en 1826,

je trouvai le Chili en proie à cette effervescence minéralogique, si je puis m'exprimer ainsi. J'eus le désir d'aller moi-même étudier la question sur les lieux, et j'en parlai à Dubern. Il fut convenu entre nous que j'irais à Coquimbo sonder le terrain, et que si je le jugeais convenable, je pourrais y établir une maison en société avec la sienne. Déjà, dès le commencement de 1823, son associé Rejo était allé à Arica et à Tacna poser les fondements d'une autre maison : j'aurais pu alors l'accompagner; mais Arica, que j'avais visitée, me déplaisait souverainement, et je pensais que l'Amérique était assez vaste pour que je pusse choisir un lieu de résidence conforme à mes goûts.

Je me dirigeai donc sur le port de Coquimbo. Les habitants de la province de Coquimbo ont des mœurs simples et douces, et pour la plupart d'assez bonnes manières. Leur ville est fort éloignée des lieux de communications ordinaires, et leur commerce a toujours eu peu d'extension; aussi leurs liaisons avec les étrangers sont-elles des plus rares. Le climat est délicieux, mais chaud; il y pleut fort peu, et c'est une des calamités du pays, car avec de la pluie cette riche province donnerait les plus beaux produits agricoles. Le peuple parait si heureux et si content de son sort, que plus d'une fois je fus porté à déplorer l'échange qu'il ne saura manquer de faire un jour de la bonhomie charmante de ses habitudes contre le clinquant d'une civilisation plus avancée.

Dans la ville de la Serena ou Coquimbo, je logeai chez un compatriote, M. Fontaine, qui avait épousé la sœur des deux plus riches propriétaires de cette ville, MM. Subercasaux, d'origine française. J'avais pris passage à bord du navire *le Boyer*, qui appartenait au colonel Mercher. — Comment, au colonel Mercher? me dira-t-on. — Oui, au colonel Mercher.

M. Mercher, chef d'escadron, officier d'ordonnance de l'em-

pereur, se voyant obligé de fuir la réaction de 1816, passa à Malte, et de Malte en Perse. Là, il devint instructeur du schah, et fut destitué lors du traité entre la Perse et la Russie. Il revint en France, partit pour Buénos-Ayres, y prit du service avec Artigas, manqua d'être pendu, et revint une seconde fois en France, où il acheta un navire américain qu'il conduisit au Chili et au Pérou, avec une cargaison de nos produits.

Je le connus à Valparaiso, et je fis avec lui le voyage de Coquimbo. Nous nous retrouvâmes à Lima, à Guayaquil. Étant parti pour le Centre-Amérique, il se vit dépouiller de son navire et de sa cargaison. Il revint alors à Lima, le 1er janvier 1828, et de là en France, où je le vis il y a quelques années, réclamant toujours la valeur de sa cargaison et de son navire. Le colonel Mercher est un des hommes les plus hardis et les plus forts que j'aie rencontrés : un seul trait, dont je fus témoin, suffira pour le faire connaître.

Un jour, à Coquimbo, le canot de son navire se trouvait à terre avec quatre matelots et un officier. Celui-ci ne pouvait parvenir à se faire obéir par ses hommes à moitié ivres, et qui refusaient de s'embarquer. M. Mercher les appelle; ne recevant pas de réponse, il s'élance dans la mer, arrive à la plage, saisit les matelots, les lance les uns après les autres, comme autant de ballots, dans l'embarcation, et se fait ramener à bord; tout cela avait demandé moins de temps que j'en ai mis à vous le raconter.

Je voyais souvent à Coquimbo le général Pinto, qui était alors intendant de la province, et qui a été ensuite directeur de la république. Il se réunissait une charmante société à l'intendance, et déjà mademoiselle Pinto promettait de devenir ce qu'elle a été plus tard, une fort jolie femme. M. Pinto recevait aussi quelques jeunes gens étrangers, deux subrécargues français.

M. Delano, consul des États-Unis, et deux Français résidants, dont l'un, M. de Belmont, comptait parmi les beaux-esprits du pays. Ajoutez à cela une dizaine de fort jolies demoiselles aimant le plaisir comme toutes les Américaines, et vous ne serez pas surpris d'apprendre que l'on passait de charmantes soirées chez M. l'intendant.

Le général venait de faire une spéculation magnifique, en acceptant une part dans une mine nouvellement découverte. Voici ce qui s'était passé.

Le fils et le péon d'un bûcheron étaient partis de Coquimbo avec des mules, pour aller chercher du bois coupé dans la montagne; car à Coquimbo le bois est rare, et il faut l'aller chercher assez loin sur le versant des Cordillères. Arrivés sur un plateau, près d'une hacienda appartenant à M. F. Barela, colonel des milices, ils s'arrêtèrent pour passer la nuit. Le lendemain matin, tout en faisant chauffer leur eau pour prendre le maté, le jeune homme prit une pierre noire et lourde, et il s'amusait à la frapper avec son couteau. Tout-à-coup, il la vit reluire et blanchir; il la retourne, la frappe de l'autre côté, et obtient le même effet. Il prend une autre pierre de la même espèce; il la gratte, la casse même et voit briller un métal. Dans le doute, il appelle le péon, qui était allé chercher les mulets, et lui dit : « *Je crois que c'est de l'argent.* — *Certainement, c'est de l'argent,* » répondit le domestique. Tous deux savent alors qu'ils ont trouvé une mine; ils ramassent quelques pierres et retournent à Coquimbo.

En arrivant, le propriétaire des mules demande la mine et l'obtient; mais une difficulté surgit entre le péon et le père du jeune homme. Quel devait être le propriétaire de la mine? était-ce l'enfant qui avait dit : *Je crois que c'est de l'argent*, ou le domestique qui avait affirmé que la pierre était de l'argent

pur? Les *loups-cerviers* de Coquimbo vont trouver les deux parties, et parviennent à s'intéresser dans cette affaire, c'est-à-dire qu'ils ne laissent aux vrais découvreurs que des os à ronger.

Pour qu'on puisse bien comprendre la suite de cette histoire, il est indispensable que je fasse connaître quelle est, au Chili, la loi sur les mines.

Toute personne, indigène ou étrangère, qui découvre une mine en devient le possesseur, sans même payer patente, si elle remplit les formalités qui consistent à adresser une requète, par un notaire, à l'intendant de la province. Cette requête coûte quatre réaux de papier timbré et une piastre de droit, soit une piastre et demie ou huit francs à peu près. La mine demandée doit être circonscrite dans certaines limites qu'on ne peut franchir. Ensuite le premier qui a bénéficié le minerai a droit à la première *estaquia*, d'un tiers seulement de la grandeur de la *descuvridora*.

Tous ceux qui demandent des estaquias ont droit à en obtenir, en remplissant toujours ces mêmes formalités. Un des MM. Subercasaux, chez qui j'étais logé et que l'on appelait le *Peladò*, parce qu'il portait toujours les cheveux coupés très-ras, bénéficia le minerai et demanda avec le domestique la première estaquia.

M. Aristia, riche propriétaire de Santiago et ami intime du général Pinto, chez lequel il était venu prendre des bains de mer à Coquimbo, lui dit, le jour de la déclaration de la mine et de la première estaquia de Subercasaux : « Pourquoi ne demandez-vous pas une estaquia? vous n'êtes pas riche, vous avez toujours consacré votre temps, votre santé et même votre fortune aux affaires publiques : eh bien, le sort vous favorisera peut-être; songez à vos enfants.

— Comment voulez-vous que je devienne mineur? répondit M. Pinto; je ne possède aucune des connaissances nécessaires

pour cela, et de plus je n'ai pas d'argent à dépenser. Cependant si vous voulez, Aristia, demander l'estaquia, ce qui sera au reste bien plus convenable, car je suis ici le souverain juge des droits de tous, je veux bien m'associer avec vous. Subercasaux me prêtera 3,000 piastres; vous en mettrez autant, et nous verrons à tenter l'opération. »

MM. Aristia et Subercasaux acceptèrent. Ces messieurs étaient très-intimement liés, et si M. Pinto eût eu besoin de 10,000 piastres, son ami le Pelado, qui avait la poche mieux garnie que la tête, les lui aurait avancés de suite.

On demanda donc l'estaquia au nom de M. Aristia, qui connaissant les localités, et ayant déjà eu des mines, la choisit sur le versant de la montagne, du côté de la propriété de M. Barela.

Tout Coquimbo à cette nouvelle se rendit sur les lieux. Chacun ramassait des pierres qui étaient presque toutes d'argent massif. Plus de 400,000 piastres (2 millions de francs) furent, dit-on, trouvées sur le sol, où ces richesses étaient restées longtemps exposées aux regards et ignorées. M. Barela me racontait que tous les ans, il venait voir marquer ses bestiaux dans cette même vallée; que vingt fois il avait lui-même construit un foyer avec les mêmes pierres, pour faire préparer son dîner ou prendre son maté; qu'il avait déjà possédé des mines, et que le hasard ne lui avait pas fait regarder avec plus d'attention des pierres qu'il n'avait pu s'empêcher de trouver très-pesantes.

Les travaux des trois principales mines commencèrent. La *Descuvridora* sur le sommet, l'*Estaquia* du péon et de Subercasaux, à gauche, vers la montagne; et celle d'Aristia et du général Pinto, à droite, vers la vallée. A la Descuvridora, on avait découvert la veine qui paraissait s'enfoncer. M. Aristia se décida alors à faire un tunel pour aller la trouver. Après trois mois à peine de travail, ils tombèrent sur un œil de métal, qui les

indemnisa de tous leurs déboursés, et les mit à même de continuer l'opération. Bientôt le bénéfice de chacun des associés s'éleva à 80,000 piastres, soit 400,000 francs.

J'étais chez le général Pinto avec M. Subercasaux, lorsqu'on lui apporta une charge de minerai, où se trouvait une pierre d'argent vierge, du poids de 8 arrobes ou 200 livres espagnoles, soit 90 kil$^{s}$.

M. Subercasaux, qui la fit conduire chez lui, moi présent, dit au général : « Si vous voulez, je vous en donne 6 arrobes et 1/2 d'argent.

— Pelado, si tu m'offres 6 arrobes et 1/2, c'est que la pierre en contient 7 à 7 et 1/2.

— Sans doute, répondit le Pelado, car je ne veux pas faire un mauvais marché. »

Le minerai fut broyé ; la pierre produisit effectivement près de 7 arrobes et 1/2. Il y avait donc à peine 5 à 6 pour 100 de terre. C'est tout ce que j'ai vu de plus beau en minerai, et j'en ai vu beaucoup. Ces trois mines et plusieurs autres dans les environs ont enrichi un grand nombre des habitants de Coquimbo.

Je ne tardai pas moi-même à devenir propriétaire d'un vingtième de mines, avec les Subercasaux, Fontaine et quelques autres. Dès qu'on n'a plus sur une mine deux hommes de pioche et quatre hommes qui portent les terres, on est censé renoncer à son exploitation, et un autre peut la demander. Nous vendîmes aux compagnies anglaises deux de nos mines, dont l'une devint productive ; et nous ne fîmes une affaire ni bonne ni mauvaise ; nous en retirâmes nos frais couverts avec un peu de bénéfice.

Je connus à cette époque M. Delon, officier d'artillerie, qui avait servi vers la fin de l'Empire. Il exploitait, avec le marquis de Saint-Romain, des mines de cuivre. C'était un homme

aimable et fort instruit, qui avait la manie des cheminées; il en faisait construire partout dans ses habitations, malgré la chaleur du climat. Il disait que, vivant presque toujours seul, le feu lui tenait compagnie. Il a épousé, au Chili, la fille aînée de M. de la Forest, le consul général, et il est actuellement préfet en France.

La baie de Coquimbo est belle, spacieuse, abritée de tous les vents; elle possède un très-bon ancrage près de terre, dans sa partie du Sud. La ville de la Serena est située à un kilomètre du rivage, sur le côté Est de la baie, mais à sept ou huit de l'ancrage; vis-à-vis de la ville, le débarcadère est presque impossible et le mouillage sans abris.

Le port n'était alors habité que par les quelques douaniers chargés du service. La route contourne la baie et la prolonge jusqu'à quatre kilomètres de la ville.

Les environs du port et de la ville sont arides; il y a autour de la Serena fort peu de végétation, seulement quelques jardins; et dans la vallée, au Nord de la cité, où coule la rivière, il existe des chacaras où l'on trouve des bananiers, des orangers, des citronniers, des grenadiers, des fruits d'Europe, d'excellents raisins, des melons d'eau délicieux et des lucumas, fruit gros comme une pêche, dont la chaire est jaune comme du safran, fort douce, mais pâteuse; il a un gros noyau qui ressemble à un marron d'Inde.

Le séjour de Coquimbo commençait à me peser; les traites protestées des compagnies anglaises y avaient rendu les affaires fort difficiles, et je ne tardai pas à regagner Valparaiso. On était alors en octobre 1825.

Je me trouvais depuis quelques jours en cette ville, lorsque la goëlette *l'Aigrette*, de l'escadre de l'amiral Rosamel, vint y mouiller. J'allai de suite faire une visite à son commandant, et

serrer la main des officiers de l'état-major, et en particulier celle de mon intime ami Guédon. Avec la permission du commandant, j'emmenai quelques-uns de ces messieurs déjeuner à terre avec moi. Une fois l'appétit calmé et les cigarettes allumées, on se mit à causer voyages, et c'est de Guédon que je tiens les détails suivants sur Chiloë, Talcahuano, Conception et Penco, qu'il avait visitées après la prise de *la Qintanilla*. Je le laisserai parler, en prévenant toutefois le lecteur que je désespère de pouvoir reproduire l'animation et le charme que cet officier prêtait à son récit.

Dans le commencement de l'année 1824, *la Vigie*, commandée par M. Guilhem fils, avait été prise par le brick-goëlette espagnol, pirate ou peu s'en faut, *la Qintanilla*, et conduite à Chiloë. Comme cette prise n'était rien moins que loyale, M. Guilhem se rendit à notre bord, à Chiloë, pour réclamer une reconnaissance des richesses que renfermait son bâtiment, afin de se faire indemniser par le gouvernement espagnol. Il réussit dans sa démarche; mais je doute fort qu'il obtienne jamais une indemnité. Quelque temps après la prise de *la Vigie*, *la Diligente* s'empara de *la Qintanilla*.

Nous entrâmes à Chiloë par un temps épouvantable: Nous avions à bord le second de *la Qintanilla*, qui nous servait de pilote. Il n'est point de capitaine qui eût osé se risquer seul dans l'espèce d'entonnoir que forme l'entrée de la baie. La mer était affreuse, et nous nous trouvions si près des rochers, que, tout en filant onze nœuds, nous reçûmes, par l'arrière, une vague qui emplit d'eau nos chambres. Enfin, nous donnâmes sans encombre dans le port de San-Carlos, le seul fréquenté de l'île, et qui est formé par une baie spacieuse et fort sûre.

A notre arrivée à Chiloë, cette ville tenait encore pour les Espagnols. Quinze mois auparavant les Chiliens, sous la con-

duite de leur directeur suprême, avaient cherché à s'en emparer, mais ils avaient été repoussés avec perte.

L'île de Chiloë est peu cultivée et couverte de marécages. D'immenses forêts vierges dérobent aux regards les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de sa superficie, et y attirent des pluies continuelles, dont leur épaisseur empêche l'évaporation, en annihilant l'effet du soleil. Chaque jour, du fond de ces bois s'élèvent d'épaisses vapeurs qui bientôt retombent en pluie sur la terre. La ville de San-Carlos est très-laide. On n'y trouve que deux ou trois rues avec des maisons grossièrement construites en planches; car les habitants n'ont pas encore appris ou n'aiment pas à se servir d'autres instruments que la hache.

En général, les Chilotes sont d'un très-bon naturel; nous entrions sans façon dans toutes les habitations, et nous y étions aussi bien reçus que la misère de ces gens-là pouvait le permettre. Leurs traits se rapprochent beaucoup de ceux des habitants de la Hollande. On rencontre pourtant, parmi les femmes, des figures de la plus grande délicatesse. Mais je dois à la vérité de déclarer qu'à Chiloë, le beau sexe est totalement dépourvu de cette retenue et de cette pudeur qu'on prise tant dans notre vieille Europe. Dans la maison que nous avions à San-Carlos, et où nous restions toute la journée, il nous est arrivé souvent de voir entrer plusieurs jeunes filles qui allaient s'asseoir sur l'estrade.

« Que désirez-vous, mesdemoiselles? leur demandions-nous.

— Coucher avec vous, » nous répondait-on sans sourciller, et comme s'il se fût agi de la chose du monde la plus indifférente.

Les plus jolies filles de Chiloë deviennent vos maîtresses à raison de six sous par jour. Comme vous voyez, on ne s'y ruine pas avec les femmes.

Les Chilotes vivent de patates, de pommes de terre, de coquil-

lages et de *marisco*. Ils nomment ainsi les coquillages séchés qu'ils apprêtent avec une espèce de goëmon. Le gouverneur nous a assuré que ce *marisco*, nommé *piüres*, produisait des effets surprenants sur la population, et que dans une île située à quelques lieues de San-Carlos, où l'on s'en nourrissait exclusivement, les femmes mettaient presque toujours au monde deux enfants à la fois, et souvent même trois. Ce fait est de notoriété publique, et il nous a été confirmé par plusieurs personnes dignes de foi.

Nous partîmes de Chiloë le 22 juillet; et après quatre jours de relâche à Valparaiso, nous nous rendîmes aux Chorillos, qui ne ressemblent pas à l'île que nous venions de quitter, car aux Chorillos il ne pleut jamais, et les femmes se vendent et ne se donnent pas. Le Callao tenait toujours pour les Espagnols.

La fête de Sainte-Rose, patronne de Lima, nous attira dans cette ville. Quoique mouillés assez près, nous ne nous permettions que très-rarement cette promenade qui nous demandait deux jours, et ne laissait pas de nous coûter de 25 à 30 piastres. Impossible de faire une lieue à moins de dix piastres. Vous devez concevoir qu'avec une manière de voyager aussi peu économique, nous n'étions guère tentés de nous déplacer.

La procession de la Sainte-Rose est un spectacle bizarre et monstrueux, un mélange frappant de barbarie et de civilisation. En tête du cortége marchaient deux nègres vigoureux et armés de grands fouets qu'ils promenaient libéralement sur le dos de la populace, afin d'en obtenir passage. Venait ensuite un grand diable, orné de ses cornes obligées, accompagné d'un petit garçon de douze à treize ans et d'une fille du même âge. Ce trio ne cessait d'exécuter les danses les plus lascives. La petite fille s'approchait de temps en temps des hommes qui formaient la haie, et leur jetait un mouchoir qu'on lui renvoyait avec de l'argent.

Quant aux musiciens qui les suivaient, ils ne composaient pas une des parties les moins curieuses de la troupe. Ils marchaient sur trois rangs, par six de front. A chaque extrémité du premier et du deuxième rang, on voyait un homme portant à la ceinture une petite boîte, dont il levait et abaissait le couvercle pour imiter le son des baguettes d'une grosse caisse, tandis que de la main qui lui restait libre il frappait en mesure avec une mailloche sur le côté de cette boîte.

Les musiciens des deux premiers rangs avaient pour instrument des mâchoires d'ânes, dont ils raclaient les dents avec un morceau de bois de manière à produire un son analogue à celui d'une crecelle. Les autres musiciens tenaient des violons, des trompettes et des harpes énormes, dont ils s'escrimaient à qui mieux mieux. Derrière ces singuliers instrumentistes s'avançaient, sur deux files, douze personnes revêtues du costume indien, et portant des masques de femme à figures plus ou moins insignifiantes. Ces individus, dont la main soutenait une espèce de houlette, ne faisaient autre chose que de sautiller en mesure, et de passer de droite à gauche réciproquement.

On remarquait à la suite un Indien en grand costume d'Inca, accompagné de quatre soldats : l'un de Buenos-Ayres, l'autre du Chili, celui-ci du Pérou, et celui-là de la Colombie. Ils précédaient la sainte, que portait un des principaux personnage de la ville, et derrière laquelle marchait une jeune Indienne, de huit à neuf ans, revêtue du costume national, conduisant en laisse une jeune vigogne. Les prêtres, les moines et les religieux composaient la queue du cortége. La haie était formée de chaque côté par des ministres, des généraux, des marchands, des filles publiques, des gens de toute espèce, tenant tous de grands cierges et chantant à tue-tête.

Le soir de ce même jour, nous allâmes à un bal, donné par

ses trois amants, à l'occasion de la fête, chez une des premières courtisanes de Lima. Tout ce qu'il y avait dans la ville d'hommes élevés en dignité furent invités à cette réunion. Nous y vîmes des ministres, des généraux, des colonels en grand uniforme, dansant avec les femmes éhontées dont ce bal était composé. A deux heures du matin, il y eut un souper, et la licence ne connut plus de bornes. Un ministre se débarrassa de son habit, et, laissant tomber à moitié sa culotte, il se mit à exécuter la *huachangué*, qui est la représentation fidèle des plaisirs des sens. Sa danseuse relevait sa robe jusqu'aux genoux, le serrait fortement sur son corps souple et gracieux, et ne laissait perdre aucun de ses mouvements. Tous les spectateurs étaient dans l'extase, et ne trouvaient pas de termes assez forts pour exprimer leur ravissement. On devine que quelque chambre retirée servit bientôt de retraite aux acteurs échauffés de cette scène érotique. Bon nombre de femmes mariées et de demoiselles ne manquent jamais d'assister en *tapadas* aux fêtes du genre de celle-ci.

De Chiloë nous passâmes à la Conception, qui est la seconde ville du Chili pour la grandeur. La baie de la Conception est un grand bassin carré ouvert au Nord; les côtés du Sud et de l'Ouest sont formés par un promontoire, qui fait une saillie et se courbe en décrivant un coude. Chaque côté peut avoir deux ou trois lieues de longueur.

La Conception ne doit pas être très-peuplée, car de jolis jardins couvrent la plus grande partie de son sol. Les rues sont larges et fort propres. Nous ne restâmes qu'un jour dans cette ville, qui est éloignée de trois lieues de la rade. Nous séjournâmes deux jours à Talcahuano, lieu du mouillage. Nous y donnâmes un dîner auquel on répondit par un fort joli bal. Nous fûmes enchantés du ton, de la grâce et de la beauté de nos danseuses : l'illusion était complète ; on se fût cru avec des Françaises.

Quant aux musiciens qui les suivaient, ils ne composaient pas une des parties les moins curieuses de la troupe. Ils marchaient sur trois rangs, par six de front. A chaque extrémité du premier et du deuxième rang, on voyait un homme portant à la ceinture une petite boîte, dont il levait et abaissait le couvercle pour imiter le son des baguettes d'une grosse caisse, tandis que de la main qui lui restait libre il frappait en mesure avec une mailloche sur le côté de cette boîte.

Les musiciens des deux premiers rangs avaient pour instrument des mâchoires d'ânes, dont ils raclaient les dents avec un morceau de bois de manière à produire un son analogue à celui d'une crecelle. Les autres musiciens tenaient des violons, des trompettes et des harpes énormes, dont ils s'escrimaient à qui mieux mieux. Derrière ces singuliers instrumentistes s'avançaient, sur deux files, douze personnes revêtues du costume indien, et portant des masques de femme à figures plus ou moins insignifiantes. Ces individus, dont la main soutenait une espèce de houlette, ne faisaient autre chose que de sautiller en mesure, et de passer de droite à gauche réciproquement.

On remarquait à la suite un Indien en grand costume d'Inca, accompagné de quatre soldats : l'un de Buenos-Ayres, l'autre du Chili, celui-ci du Pérou, et celui-là de la Colombie. Ils précédaient la sainte, que portait un des principaux personnage de la ville, et derrière laquelle marchait une jeune Indienne, de huit à neuf ans, revêtue du costume national, conduisant en laisse une jeune vigogne. Les prêtres, les moines et les religieux composaient la queue du cortége. La haie était formée de chaque côté par des ministres, des généraux, des marchands, des filles publiques, des gens de toute espèce, tenant tous de grands cierges et chantant à tue-tête.

Le soir de ce même jour, nous allâmes à un bal, donné par

ses trois amants, à l'occasion de la fête, chez une des premières courtisanes de Lima. Tout ce qu'il y avait dans la ville d'hommes élevés en dignité furent invités à cette réunion. Nous y vîmes des ministres, des généraux, des colonels en grand uniforme, dansant avec les femmes éhontées dont ce bal était composé. A deux heures du matin, il y eut un souper, et la licence ne connut plus de bornes. Un ministre se débarrassa de son habit, et, laissant tomber à moitié sa culotte, il se mit à exécuter la *huachangué*, qui est la représentation fidèle des plaisirs des sens. Sa danseuse relevait sa robe jusqu'aux genoux, le serrait fortement sur son corps souple et gracieux, et ne laissait perdre aucun de ses mouvements. Tous les spectateurs étaient dans l'extase, et ne trouvaient pas de termes assez forts pour exprimer leur ravissement. On devine que quelque chambre retirée servit bientôt de retraite aux acteurs échauffés de cette scène érotique. Bon nombre de femmes mariées et de demoiselles ne manquent jamais d'assister en *tapadas* aux fêtes du genre de celle-ci.

De Chiloë nous passâmes à la Conception, qui est la seconde ville du Chili pour la grandeur. La baie de la Conception est un grand bassin carré ouvert au Nord; les côtés du Sud et de l'Ouest sont formés par un promontoire, qui fait une saillie et se courbe en décrivant un coude. Chaque côté peut avoir deux ou trois lieues de longueur.

La Conception ne doit pas être très-peuplée, car de jolis jardins couvrent la plus grande partie de son sol. Les rues sont larges et fort propres. Nous ne restâmes qu'un jour dans cette ville, qui est éloignée de trois lieues de la rade. Nous séjournâmes deux jours à Talcahuano, lieu du mouillage. Nous y donnâmes un dîner auquel on répondit par un fort joli bal. Nous fûmes enchantés du ton, de la grâce et de la beauté de nos danseuses : l'illusion était complète ; on se fût cru avec des Françaises.

Nous retrouvâmes le lendemain des bals d'un genre beaucoup moins relevé dans la maison du gouverneur de Penco, petit village situé à trois lieues de Talcahuano, et de l'autre côté de la baie. Nous fêtâmes la Saint-Charles; nos matelots étaient un peu échauffés, et dansèrent toute la journée. Les marchandes, qui entouraient la goëlette dans leurs pirogues, furent hissées à bord et dansèrent bon gré mal gré; plusieurs mêmes, tiraillées dans tous les sens, furent réduites à danser en chemise.

Pour nous, nous dînâmes chez notre ami le gouverneur du Penco. N'ayez pas trop de respect pour ce nom : par un étrange amour de la métaphore, on a changé dans ce pays toutes les dénominations : une femme qui ne mérite même pas le nom de demi-vertu, y est appelée grâce; il n'est donc pas surprenant de voir le caporal ou sergent, qui commande une pièce de canon dans un village, se faire appeler gouverneur. Le nôtre était sous-lieutenant, et avait sous ses ordres trois pièces de canon, dont deux hors de service.

Il nous engagea à venir au bal chez lui. Nous y trouvâmes madame la gouvernante, sa servante, une nourrice et deux jeunes filles de seize à dix-sept ans; il y avait aussi un musicien nommé Melchior.

Nous ouvrîmes le bal par une valse; comme ces dames ne savaient pas valser, et que la salle n'avait pas plus de huit pieds de largeur sur vingt de longueur, nous ne tardâmes pas à tomber les uns sur les autres, ce qui mit tout le monde en belle humeur. Nous dansâmes ensuite des grotesques à la satisfaction générale. Ces dames nous trouvaient charmants, surtout la gouvernante, que nous faisions tous sauter à l'envi, ce qui était d'autant plus méritoire que, suant à grosses gouttes, elle exhalait un parfum peu suave.

Pendant le bal, nous assistâmes à une véritable comédie : une

dame vint consulter notre docteur pour une petite fille de deux ans, atteinte de dartres vénériennes, et demanda l'hospitalité. On la reçut d'abord fort bien ; mais, comme elle refusa de prendre part au plaisir de la danse, notre aimable gouvernante se mit à l'apostropher de la manière la plus outrageante, et dans des termes qui laissent bien loin derrière eux tous ceux dont s'enorgueillit le catéchisme poissard. Le gouverneur, pendant ce temps-là, se promenait à grands pas dans la chambre, en disant à sa femme, d'une voix de Stentor : « *Que se acave eso, Prudencia.* Que cela finisse, Prudence, etc. » Après un tel accueil, il ne restait plus qu'à partir ; c'est ce que fit la nouvelle venue, malgré l'obscurité de la nuit et la longueur du chemin, qui est fort mauvais même en plein jour. Toutefois on se réconcilia avant de se séparer ; mais à peine la visiteuse eut-elle laissé le champ libre à la gouvernante, que celle-ci nous raconta une scandaleuse histoire, en accompagnant son récit d'injures grossières, jusqu'à ce que son cher époux répétât d'un ton terrible ses sages paroles d'avertissement. Cette scène avait jeté un peu de froid dans les esprits, mais on l'oublia bientôt, et la gaieté reparut sur tous les visages.

Ce fut alors que je touchai vivement le cœur d'une des demoiselles de la maison ; et comment cela ? je vous le donne en mille : en lui donnant un grand coup de pied dans le... bas des reins. Voici comment la chose se passa : nous dansions un rill ; deux hommes sautent l'un devant l'autre, et, à de certains moments, une femme se place entre eux, de manière à présenter le nez à un danseur et le derrière à l'autre. Le pas consiste à sauter alternativement d'une jambe sur l'autre. La belle dansait avec mon vis-à-vis, et, moi, je gambadais en envoyant mes jambes en avant et en arrière. Dans un de ces mouvements, la danseuse fait un pas en arrière et reçoit en plein mon pied, vous

savez où. Tout le monde partit d'un éclat de rire vraiment homérique. Craignant qu'on ne donnât une fâcheuse interprétation à une action qui était fort innocente en elle-même, je m'empressai de faire mes excuses à la jeune personne. Elle en fut si satisfaite que, le lendemain, elle m'envoya, à bord, une bouteille de lait et un rendez-vous, auquel j'eus la douleur de ne pas pouvoir me trouver ; mais j'espère bien un jour ou un autre prendre ma revanche avec cette femme sensible et nullement susceptible.

Après avoir fait du charbon de terre à Penco, nous partîmes pour Valparaiso. Toute la division se trouva réunie, et nous apprîmes avec bien du mécontentement que la station allait être doublée. Les frégates *la Thétis* et *l'Espérance*, qui avaient pour lieutenant en pied M. Turpin (1), arrivèrent aussi; elles avaient fait le tour du monde sous le commandement de MM. de Bougainville et du Campère. Ces navires rapportaient quelques animaux curieux et n'ont relâché que dans des lieux très-connus. De Manille ils sont venus en droite ligne au port Jackson, et, comme vous le savez, notre amiral prend le commandement de la station du Brésil et de celle-ci, qui n'en formeront plus qu'une désormais.

Ici s'arrêta le récit de mon ami Guédon. Il me raconta plus tard une foule d'autres aventures qui lui étaient plus ou moins personnelles, et dont il est parfaitement inutile d'entretenir le lecteur.

On a beaucoup parlé de la cruauté des Chiliens, et on a souvent cité à l'appui de ce reproche l'assassinat de Drouet, fils du maître de poste qui arrêta Louis XVI. En tout, il faut faire la part des circonstances, et peut-être en celle-ci Drouet fut-il coupable d'avoir provoqué un pareil traitement? Ce jeune

(1) M. Turpin, aujourd'hui contre-amiral.

homme reconduisait des amis qui partaient pour Buénos-Ayres en traversant les Cordillères. Échauffé par de fréquentes libations, il reprocha à un Guaso de lui avoir volé sa bride, et, s'exaspérant outre mesure, il le frappa au visage de sa cravache. Le Guaso tira son poignard et l'enfonça dans le ventre de Drouet, qui mourut sur l'heure. Le gouvernement se mit en quête de l'assassin; mais dans un pays aussi vaste, on conçoit qu'il put se dérober facilement aux recherches, et bientôt il n'en fut plus question.

En 1824, les Français résidant au Chili voulurent fêter l'anniversaire de la fête de Napoléon, et donnèrent à cette occasion un bal à la société chilienne, dont ils avaient toujours été si bien reçus. Un Parisien, M. Coliau, mit généreusement sa maison à notre disposition.

Cette maison, comme toutes celles du Chili, avait trois cours, dont deux intérieures et une sur la rue. Dans la première cour intérieure, on avait établi un jardin charmant. Les chambres, situées sous les arcades de cette cour, étaient disposées pour différents usages. Dans les unes, des fleurs, des gants, des rubans, des souliers, servaient à réparer le désordre de la toilette des dames. Dans celles-ci, on trouvait des pommades, des essences, des eaux de senteur et autres objets nécessaires à la toilette. D'autres enfin étaient consacrées à certain usage que je crois à propos de passer sous silence. Bien entendu que les hommes avaient un côté distinct de celui des femmes.

La salle était splendidement ornée. Les meubles, glaces, trumeaux, avaient été disposés par plusieurs subrécargues, par M. Rosalès surtout. Les tentures étaient en soie de France et de Chine. Il y avait tant de lumières que les toilettes des femmes en étaient éclipsées. Et pourtant parmi toutes les toilettes deux surtout brillaient d'un éclat extraordinaire.

Le capitaine Désiré Descombe, de Bordeaux, avait apporté au Chili deux parures magnifiques, l'une en diamant, l'autre en acier. Ces deux parures avaient été jouées aux dés, et la plus riche, qui valait 60,000 francs environ, était échue à M. Solar. Celui-ci, en mari galant, n'avait rien eu de plus pressé que de la donner à sa femme, une demoiselle Rosalès, laquelle, couverte d'un châle pourpre broché en or, ressemblait à une véritable impératrice. La parure la plus modeste était passée dans les mains de dona Carmen Gana, femme de l'amiral Blanco Cicéron, qui, sous son écrin d'acier, semblait vouloir rivaliser d'éclat avec le soleil.

Au haut de la salle, la foule se pressait autour d'un beau buste en marbre de Napoléon. La seconde cour intérieure était recouverte d'une tente, et on y avait disposé une table représentant une croix de la Légion d'honneur à cinq branches. Les festons de la croix étaient formés avec des assiettes vertes de porcelaine de Chine. A chaque pointe, il y avait un jet d'eau, et au centre on voyait une statue équestre de l'empereur. Toutes les galeries étaient garnies de fleurs, et il n'est pas difficile d'imaginer combien, sous le beau ciel du Chili, par une nuit étincelante d'étoiles, combien, dis-je, cette fête dut être splendide et ravissante. Les Chiliens s'en souviennent encore aujourd'hui; elle ne coûta pas moins de 500 fr. à chaque souscripteur. On calcula qu'il y avait pour 500,000 fr. d'ornements. Ce qu'il y eut de plus remarquable, c'est qu'on n'y joua pas : pour qui connaît les Chiliens, assurément c'est là une bien grande preuve d'abnégation et de respect.

# CHAPITRE SEIZIÈME.

Expédition de don Pedro Valdivia. — Établissement d'une junte de gouvernement au Chili, en 1810. — Mort de Fideroa. — Don Juan Jose Carrera. — Le général Pareja marche sur la capitale. — O'Higgins prend le commandement de l'armée. — Le général Lastra, directeur suprême. — Mort héroïque du colonel Espano. — Affaire de Roncagua. — Le général San-Martin est nommé général en chef. — Bataille de Chacabuco. — O'Higgins est nommé directeur suprême. — Bataille de Maypo.

On a vu, dans le chapitre onzième, que les Incas furent les premiers conquérants du Chili, et que les Espagnols, devenus maîtres du Cuzco, conçurent bientôt le projet de s'emparer de cet immense pays. Pizarro, voulant éloigner Almagro, dont il redoutait l'influence, l'engagea à en tenter la conquête.

Deux expéditions partirent de Cuzco, en 1535 : l'une commandée par don Simon de Alcobara, de l'ordre de Santiago, qui prit le chemin de la mer, et ne tarda pas à être assassiné par ses soldats ; l'autre aux ordres de l'Adelantado don Diégo Almagro. Celui-ci, après avoir perdu presque tous ses auxiliaires et une bonne partie de ses troupes, se vit obligé de revenir sur ses pas l'année suivante. Mais Almagro s'était créé de nombreux partisans au Cuzco, et il voulut en profiter pour s'emparer du pouvoir. La guerre se termina tout à l'avantage de Pizarro, qui se rendit maître de son ennemi, et lui fit trancher la tête. Almagro avait alors soixante-quinze ans.

En 1539, Francisco Pizarro confia la conquête du Chili à don Pedro Valdivia. Celui-ci traversa les Cordillères en 1540, et fit sa première halte dans la province de Copiapo. Son armée se

composait, selon les uns, de deux cents Espagnols; d'après les autres, de cent cinquante seulement, plus deux prêtres séculiers, quelques religieux de la Merci et mille auxiliaires du Pérou. Ces derniers chiffres ont été inscrits dans le livre de la fondation de Santiago, lors de la réunion municipale du 4 juin 1541, si l'on en croit don José Perez Garcia. Il est possible que les cinquante autres individus aient été des amis, des parents, des nobles ou des aventuriers qui suivaient le conquérant, et que le chiffre de deux cents Espagnols fût exact. D'après l'auteur que je viens de citer, D. Pedro Valdivia convoqua derechef, à la mort de Pizarro, une réunion municipale, afin d'élire celui à qui devait échoir la charge de gouverneur des nouveaux pays conquis. Comme à cette époque un très-petit nombre d'Espagnols savaient écrire et que les gens du peuple surtout étaient plongés dans l'ignorance la plus profonde, on peut en conclure que ceux qui apposèrent leurs noms au bas de cette nomination étaient tous des personnages de qualité. Tels furent les amis, compagnons et soldats qui s'associèrent à l'expédition de D. Pedro Valdivia. Un grand nombre d'individus de distinction ne tardèrent pas à se joindre à lui, ainsi qu'il est relaté dans la cédule du roi d'Espagne, du 29 avril 1554, laquelle déclare que le royaume du Chili est peuplé par des familles nobles et illustres.

Après quelques jours de marche, Valdivia parvint dans la province de Mapocho, et jugea cet endroit convenable pour y fonder la capitale de tout le royaume. Il convoqua les caciques des environs, et principalement le cacique Guëlenyala, à qui ces terres appartenaient. Valdivia lui demanda la cession du petit monticule de Guëlen (Santa-Lucia), en lui laissant la faculté de se transporter avec ses Indiens Talagante près de l'Anguia des Incas. La proposition n'était nullement agréable au vénérable

cacique, qui cependant feignit de l'accepter avec plaisir. Plus de quatre-vingt mille Indiens, dit-on, peuplaient la vallée de Mapocho, lors de l'arrivée des Espagnols.

Don Pedro Valdivia ouvrit un livre blanc, destiné à recevoir les actes de son expédition, et après l'avoir fait parapher par un notaire (*escrivano*), il le commença ainsi :

« Au nom de Dieu, et de sa Mère bénie, et de l'apôtre saint Jacques, aujourd'hui 12 de février de 1541, le très-magnifique seigneur Pedro de Valdivia, lieutenant gouverneur et capitaine général pour le très-illustre seigneur Francisco de Pizarro, gouverneur et capitaine général des provinces du Sud pour S. M. C., a fondé cette ville, et lui a donné le nom de Santiago, et à toute la province et ses dépendances celui de Nouvelle-Estramadure, etc., etc. »

Il installa ensuite le cavildo, construisit le fort de Santa-Lucia, dessina lui-même le plan de la ville, construisit la cathédrale, et créa un hôpital dont il fit les règlements, et auquel il assura un riche revenu. On lui dut encore l'établissement d'une prise d'eau dans la rivière Mapocho, qui alimenta la nouvelle ville au moyen de nombreuses acequias.

Pendant six ans, le général Valdivia eut à soutenir une guerre difficile avec les Mapochinos, jusqu'à ce qu'il les eût expulsés de leur vallée. Il établit à Quillota un village composé de mineurs, qui trouvèrent de l'or en abondance, ce qui apaisa la sédition d'une partie de ses troupes. Bientôt, à sa demande, le Pérou lui envoya des renforts avec lesquels il put faire reconnaître toute la côte jusqu'au détroit de Magellan. En 1542, il fonda la ville de Coquimbo de la Serena, en souvenir de sa patrie, et, en 1553, la ville qui porte son nom.

Depuis Valdivia, le premier des administrateurs du Chili, jusqu'à D. C. Marco-del-Pont, ce royaume eut cinquante gou-

verneurs et vingt-trois évêques. Il possédait aussi une audience royale, un consulat, un tribunal de commerce, ainsi qu'un hôtel des monnaies, une trésorerie et un commissariat des bulles.

Franchissons maintenant un espace de plusieurs siècles, et arrivons à l'histoire proprement dite de l'indépendance du Chili. J'ai puisé d'utiles renseignements sur ce sujet dans l'Histoire de la révolution de l'Amérique, par le père Gusman.

En 1810, au Chili comme dans toute l'Amérique espagnole, les populations se remuèrent sous le prétexte de conserver le pays à la métropole, que Napoléon venait d'envahir. Le 18 juillet de cette même année, le cavildo de Santiago força le brigadier D. Ignacio Carrasco à résigner les pouvoirs d'intendant général du Chili, et on investit de ces fonctions le plus ancien brigadier, le comte de la Conquête, don Mateo de Toro, grand-père de M. Viel, que nous connaissons.

Un congrès, composé de l'audience royale, du cavildo, des autorités civiles et militaires, se réunit le 18 septembre, et nomma *la junte du gouvernement de l'état au Chili, pour conserver les droits du roi pendant sa captivité*. Cette junte était composée ainsi qu'il suit : S. E. D. Mateo del Toro, président; l'illustre évêque D. Jose Antonio Martinez de Aldunate, vice-président; D. Fernando Marquez de Plata ; le docteur D. Juan Martinez de Rosas; D. Ignacio de la Carrera; D. Francisco Xavier de Reina ; D. Juan Enrique Rosalès, père du chargé d'affaires actuel du Chili en France.

Un congrès fut convoqué pour le 1er avril 1811. Ce jour-là, le colonel D. Thomas Fideroa, commandant les dragons de Penco, souleva une partie des troupes et marcha contre le congrès. On se battit dans les rues de Santiago et sur la place. Défait par les patriotes, qui avaient à leur tête D. Jose Santiago Luco, Fideroa fut pris dans le couvent de Santo-Domingo, où il s'était

caché. Il fut jugé et fusillé le lendemain, 2 avril, sur le rapport de D. Juan Enrique Rosalès, qui remplit dans cette affaire les fonctions de juge d'instruction.

Le 24 juillet 1811, arriva à Valparaiso la frégate anglaise *l'Etendard*, venant de Cadix et ayant à son bord don Jose Miguel de la Carrera, fils de don Ignacio de la Carrera, lequel s'associa ses deux frères, et devint le chef d'un parti qui semble avoir toujours conservé en lui le germe des révolutions. Carrera se fit nommer par la junte suprême président du congrès, et, en outre, général de l'armée qui était au moment de s'organiser. La première mesure qu'il prit consista à établir une armée défensive, qu'il se mit sur-le-champ à recruter et à discipliner, en choisissant les officiers parmi les amis les plus zélés de la liberté. Il se constitua colonel de la garde nationale; nomma son frère aîné, don Juan Jose, colonel des grenadiers, et son plus jeune frère, don Luis, colonel et commandant de l'artillerie.

A cette époque, les principales forces du Chili se trouvaient à la Conception et étaient employées sur la frontière d'Arauco, à l'exception de deux compagnies qui avaient toujours été de service dans la capitale. En apprenant ce qui s'y était passé, les troupes de la Conception se déclarèrent en faveur de la cause de la liberté. Les habitants de la Conception prétendirent que leur ville était mieux située que Santiago pour en faire le siége du gouvernement, et, avec l'aide des troupes, ils nommèrent une junte spéciale sous la direction du docteur don Juan Martinez de Rosas.

Ce mouvement ne laissa pas de causer quelque embarras à Carrera, et un instant on eut à craindre la guerre civile. Mais le docteur Rosas ayant été pris et envoyé en exil à Mendoza, il fut convenu que, pendant un temps limité, les troupes de la Conception resteraient au Sud de la rivière de Maule, et celles de

Santiago au Nord. Carrera profita de cette occasion pour gagner les soldats, ce qu'il fit en envoyant des émissaires à la Conception. Il y eut une réconciliation générale, et toutes les forces furent placées sous le commandement de don Jose Miguel Carrera. Libre de rivaux, à coup sûr il eût dû travailler alors sans relâche au bien de son pays; mais si Carrera a laissé une réputation de courage et de talents remarquables, on ne peut s'empêcher d'avouer que ce fut un homme licencieux, ne connaissant d'autres règles que ses caprices ou son bon plaisir, et qui commit et laissa commettre bien des excès.

Une question de religion occupa beaucoup les Chiliens pendant l'année 1812, et renforça le parti espagnol. Il s'agissait du mot *romaine* qui avait été oublié dans l'article de la constitution qui traitait de la religion de l'État, et dont l'omission semblait porter atteinte aux droits du pape. Les troupes espagnoles de Lima, de Coquimbo et de Chiloë, sous le commandement du colonel Gaïnza, commencèrent les hostilités au Sud du Chili. Il y eut entre elles et les Chiliens indisciplinés différentes actions et escarmouches, dont le résultat fut favorable à la cause de l'indépendance. Ainsi finit l'année 1812.

Profitant des désordres des Carrera, le vice-roi don Jose Abascal envoya alors au Chili le brigadier don Antonio Pareja, nommé par les Cortès d'Espagne président du Chili. Pareja débarqua à Chiloë, et après s'être emparé de Valdivia, de Talcahuano, de la Conception et de toute la province, il marcha sur la capitale en avril 1813.

Le 12 avril, une affaire d'avant-garde eut lieu sur les rives du Maule, entre l'armée espagnole et les troupes commandées par D. Jose Miguel Carrera, qui arrêta Pareja, laissant ainsi aux troupes de Santiago le temps de se concentrer sur Talca. Le 15 mai, Carrera attaqua, près de San-Carlos, la division espagnole com-

mandée, pendant la maladie de son général, par le capitaine Sanchez. Celui-ci se forma en bataillon carré, et, défendu par sept pièces d'artillerie, il résista à Carrera, dont les forces étaient quatre fois plus considérables que les siennes. Il traversa ensuite pendant la nuit la rivière torrentielle de Nuble, et arriva à Chillan sans avoir éprouvé de perte, malgré la poursuite, un peu tardive peut-être, de Carrera. Le 15 mai, don Jose Miguel partage son armée en trois divisions, dont il confie les commandements respectifs à ses deux frères et au lieutenant-colonel O'Higgins, qui déjà avait fait preuve dans cette guerre d'une grande habileté et d'un courage à toute épreuve.

L'avant-garde, commandée par le général en chef, marche sur Conception et s'empare de Talcahuano, ainsi que d'une frégate espagnole, *le Thomas*, dont la cargaison valait 100,000 piastres. Plus de quarante officiers, envoyés par le vice-roi, furent faits prisonniers dans cette affaire. Des deux côtés la guerre se poursuivait avec vigueur; mais les vexations, les vols, les violences de toute espèce, dont se rendaient coupables les troupes patriotes, ne cessaient de faire aux Espagnols de nombreux partisans.

En 1813, les trois Carrera furent faits prisonniers par les Espagnols avec un grand nombre de leurs officiers, et renfermés à Talca. Le commandement de l'armée fut dévolu à O'Higgins, comme au plus ancien officier, et l'on nomma un substitut pour gouverner la capitale pendant son absence. Le choix tomba sur le général Lastra, qui prit le titre de Directeur.

L'armée espagnole était alors commandée par Sanchez, qui remplaçait par *interim* le général Pareja, mort à Chillan le 21 mai. Sanchez sort de la province de Conception, traverse le Maule, tourne les patriotes, et envoie le colonel Elorreaga attaquer dans Talca le colonel Espano, Espagnol de naissance, mais marié au Chili, qui commandait la division d'avant-garde des

patriotes. Espano se retranche sur la place de la ville, et après une défense héroïque, il meurt avec la plupart des siens aux cris de *vive la liberté! vive l'indépendance nationale!* au pied de son drapeau qu'il tenait d'une main ferme, en suppliant ses soldats de ne pas se rendre. Le gouvernement décréta de suite pour la veuve de ce brave une pension de 6,000 francs, reversible sur ses enfants.

Après cet échec, le général Lastra réunit huit ou neuf cents hommes qui, sous le commandement de don Manuel Blanco Ciceron, que nous avons vu amiral du Pérou, marchèrent aussitôt contre la division d'Elorreaga; mais ils furent complètement battus par le colonel espagnol aux portes mêmes de la ville. Telle était la position des partis en 1813, lorsque le général espagnol don Gabino Gaïnza, dont j'ai connu la famille à Guayaquil, revint du Pérou avec quelques renforts, prit le commandement général de l'armée et se réunit à Elorreaga dans la ville de Talca, devant laquelle O'Higgins et Maquena ne tardèrent pas à venir mettre le siége. La situation de l'armée espagnole devint très-critique. Un armistice fut alors proposé aux généraux patriotes, qui l'acceptèrent avec l'intervention du commodore anglais Hiller, commandant la frégate de S. M. B. *la Phœbé*. Celui-ci se rendit à Talca et assista à la signature des conventions. Il fut stipulé que l'armée espagnole se retirerait à Talcahuano, et attendrait dix-huit mois avant de reprendre les hostilités; des commissaires devaient être envoyés au Pérou afin de faire cesser les différends qui existaient entre la métropole et ce pays. Mais le vice-roi du Pérou ne ratifia pas l'armistice, et dirigea de suite sur Conception le général Osorio avec un renfort de deux mille hommes, parmi lesquels se trouvait le fameux régiment de Talavera, régiment composé en entier d'Espagnols, et tellement féroce que son nom seul fait encore aujourd'hui trembler les populations.

Mais ici la guerre si sainte que soutenait le Chili pour la cause de son indépendance vint se compliquer et se mêler de discordes entre ses principaux chefs. En 1814, don Jose Miguel Carrera, qui avait été mis en liberté avec ses deux frères et quelques partisans, par suite du traité de Talca (1), se rendit maître pendant la nuit du directeur suprême Lastra, et s'empara du pouvoir; puis, avec une incroyable activité, il se mit à organiser une division. O'Higgins, à cette nouvelle, marche à la tête de son avant-garde contre les troupes de don Jose; mais la fortune se déclare contre lui, et malgré des prodiges de valeur, il essuie une défaite complète dans la plaine de Maypo et se voit forcé de battre en retraite.

Tout-à-coup, il apprend qu'Osorio a rompu l'armistice et qu'il s'avance, avec une armée considérable, vers la capitale, dont il n'est plus éloigné que de soixante-dix lieues. Le danger est imminent : l'ennemi va profiter de la discorde des deux généraux. O'Higgins n'hésite pas; il prend une résolution patriotique, se rend auprès de Carrera, et lui tendant la main : « Nos divisions, lui dit-il, ne feront qu'affaiblir nos forces; je viens me mettre sous vos ordres : marchons tous contre l'ennemi commun. Je veux bien combattre comme simple soldat dans les rangs de l'armée. » Jose Miguel accepte, et confie à O'Higgins l'avant-garde de ses troupes, avec laquelle il arrive à Rancagua, à vingt-cinq lieues de la capitale, s'y fortifie, et arrête pendant cinq jours toute l'armée espagnole.

Don Luis Carrera se porta au secours d'O'Higgins; mais malgré ses efforts il ne put forcer les troupes ennemies, et se vit contraint

(1) Stevenson prétend que les Carrera s'échappèrent de prison en gagnant leurs gardes, et qu'après avoir défait O'Higgins, don Jose Miguel lui offrit un généreux pardon. Son récit est erroné.

de se replier sur son frère don Jose Miguel, dont l'inaction dans cette circonstance a été interprétée de différentes manières. Les uns prétendirent que Carrera voulait perdre son ennemi O'Higgins; d'autres n'ont vu là qu'une faute de tactique. Quoi qu'il en soit du motif qui empêcha don Jose Miguel de donner, on peut dire que l'abandon où il laissa O'Higgins retarda de quatre à cinq ans l'émancipation du Chili, et fut la source de calamités sans nombre.

Le 14 octobre 1814 fut un jour mémorable dans les fastes de la révolution chilienne par la défense désespérée d'O'Higgins, qui se croyait abandonné. Après avoir défendu pied à pied ses retranchements, et ne pouvant plus tenir dans la place, qui était assaillie de tous côtés, il se mit à la tête de quelques soldats qui lui restaient, et s'ouvrant un passage l'épée à la main, il parvint à Santiago, où Carrera l'avait déjà devancé.

La capitale présentait alors l'aspect le plus lamentable : le désordre y était au comble; on ne savait quel parti prendre. O'Higgins voulait se retirer vers les provinces du Nord, à Coquimbo; Carrera penchait pour une émigration à travers les Cordillères. Mais avant de s'éloigner les Carrera pillèrent les églises et les couvents, et s'emparèrent des vases sacrés qui s'y trouvaient. Dans un pays aussi religieux que l'était alors et que l'est encore le Chili, cet acte souleva la réprobation générale et amena des scènes de violence qui sont une tache de plus pour le nom de Carrera. D'ailleurs, une partie de ces richesses tomba au pouvoir d'Osorio, qui les convertit en piastres.

Don Jose Miguel Carrera émigra, par la Concagua, sur Mendoza avec huit cents hommes; O'Higgins, avec quatorze cents. Ils étaient suivis d'un grand nombre de riches citoyens compromis dans la révolution, et que harcelaient sans relâche les tirailleurs espagnols, avides des richesses qu'ils emportaient avec

eux. Les vaincus reçurent une généreuse hospitalité du gouverneur de Mendoza, don Jose de San-Martin. Celui-ci fit publier un arrêté qui enjoignait aux habitants d'avoir à loger les émigrés, ce dont les *Mendocinos* s'acquittèrent avec le plus vif empressement et la plus aimable gracieuseté.

Quant à l'armée espagnole, composée de Chilotes et du fameux régiment de Talavera, elle se rendit coupable, à Rancagua, des plus grands excès : elle mit le feu à l'hôpital, qui regorgeait de blessés, fusilla un grand nombre de prisonniers, et massacra par centaines des moines, des femmes et des enfants. Bref, je ne crains pas d'être accusé d'exagération en disant que les Espagnols renouvelèrent complétement, en cette circonstance, les scènes de la Péninsule en 1808.

Ainsi finit la première période de l'indépendance chilienne. Le régime espagnol étant rétabli dans le Chili, les différents fonctionnaires, qui avaient été déposés, reprirent leurs emplois, et l'on établit un nouveau tribunal appelé de la *purification*, au jugement duquel devaient se soumettre tous les naturels qui désiraient être considérés comme loyaux sujets de l'Espagne. Ce tribunal était composé d'Espagnols, principalement d'officiers, ayant à leur tête, comme président, le célèbre major San-Bruno. On ne peut rien imaginer de plus cruellement arbitraire que la conduite de ce tribunal, qui acquittait ou condamnait à son gré, sans avoir égard aux lois et aux formes établies. Les prisons encombrées de victimes, les lieux d'exil remplis de proscrits, le Chili gémissant sous l'administration imprudente d'Osorio, tels furent les fruits de cette inquisition politique. Ce général oppresseur et Marco, au lieu de prendre des mesures conciliatrices, qui auraient pu attacher à leur parti les mécontents, les persécutèrent de toutes les manières et provoquèrent la défiance, en sorte que la haine qui se propageait en secret saisit la première

occasion favorable pour conspirer et exercer de sanglantes et terribles représailles.

Parmi les principales victimes de cet odieux système, nous citerons : Le vénérable vieillard don Jose Antonio Rojas, qui mourut fou; l'évêque actuel de la Conception, don Jose Ignacio Cien Fuegos; don Jose Santiago Portales, surintendant de la monnaie, qui laissa dix-sept enfants sans soutien; Agustino Eysaguirre, qui avait occupé les premiers emplois; don Jose Ignacio de la Carrera; don Juan Enrique Rosalès, attaqué alors de paralysie; don Juan Egaña; don Manuel Salas; don Pedro Balasco Valdes; don Antonio Ovala, premier président de la république; le brigadier don Francisco de Lastra, premier directeur suprême; des colonels, des lieutenants-colonels, des docteurs, des hommes de lettres, des prélats, des prêtres, etc., etc.

Le général Carrera poursuivit sa route vers Buenos-Ayres, où il s'embarqua pour les États-Unis, dans l'intention d'y aller solliciter des secours, tandis que O'Higgins et Rodriguez se mirent à recruter et à discipliner une nouvelle armée dont le commandement fut confié au général San-Martin. Le président Marco-del-Pont, qui avait succédé à Osorio sans en faire oublier l'administration tyrannique, ne voulait pas croire d'abord aux préparatifs des Indépendants, mais il revint bientôt de son erreur, et se porta en toute hâte sur les Cordillères afin de leur disputer le passage.

Se frayer une route au milieu de l'armée espagnole était difficile, sinon impossible. San-Martin eut recours à la ruse. Il convoqua une grande assemblée d'Indiens *Pehuenches*, et leur demanda passage pour ses troupes sur leur territoire, situé au sud du Chili. Le général connaissait le caractère avide et rapace des Indiens; il savait bien qu'une fois maîtres de son prétendu secret, ils s'empresseraient d'aller le vendre le plus cher pos-

sible aux Espagnols, dont cette fausse indication diviserait ainsi les forces.



Après un festin qui ne dura pas moins de trois jours, et dans lequel les Indiens, comblés de présents, se gorgèrent du sang d'une foule de juments, d'eau-de-vie et de vin, le passage fut accordé au général, qui partit de suite pour Cordoba, afin de s'entendre avec le général Puyrredon. Ainsi que San-Martin l'avait prévu, les Indiens vendirent aux officiers espagnols qui commandaient dans les provinces du sud le précieux secret dont ils étaient dépositaires. De plus, ces fidèles alliés s'engagèrent, moyennant de riches présents, à s'opposer au passage de l'armée patriote. Quelques guérillas furent dirigés par San-Martin sur le passage *del Planchon*, et Marco, ne se doutant point de la ruse, concentra de suite ses forces à Talca, à Quecheragas et à San-Fernando.

Marco fit alors brûler toutes les moissons, refoula le bétail vers la côte, et mit tous les chevaux en réquisition. Cette dernière mesure jeta une foule de soldats dans les rangs de l'armée patriote; car ôter à un *Guaso* son cheval, c'est lui ôter plus que la vie, et il n'est rien qu'il ne fasse pour se soustraire à une aussi odieuse tyrannie.

L'armée libératrice était ainsi composée :

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Le bataillon d'infanterie n° | 7, | commandé par le | lieutenant-colonel | Conde; |
| — | 8 | — | — | Cramer; |
| — | 11 | — | — | Las Heras; |
| de chasseurs | 1 | — | — | Alvarado; |
| Régiment de grenadiers à cheval, | | — | par le colonel | Zapiola. |

Dix canons de 6 livres, deux obus de quatre pouces et demi, et quatre pièces de montagne de 4 livres, commandées par le lieutenant-colonel Plaza.

Tous les officiers français Brandzen, Bruix, Raulet, Viel,

Beauchef, d'Albe, Girault, dont nous avons parlé, venaient avec l'armée des Andes.

| ÉTAT DES FORCES ET DU MATÉRIEL de l'armée indépendante. | HOMMES. | CHEVAUX. | MULETS de selle. | MULETS de transport. |
|---|---|---|---|---|
| Infanterie : Soldats | 2,800 | » | 3,360 | 150 |
| Infanterie : Officiers | 200 | » | 300 | 140 |
| Cavalerie : Soldats | 900 | » | 1,350 | 60 |
| Cavalerie : Officiers | 60 | » | » | 40 |
| États-majors, hôpitaux, ouvriers attachés au corps | » | » | 192 | 151 |
| Compagnie de pionniers | » | » | 180 | 10 |
| Milices et soldats du train | 1,200 | » | 1,800 | » |
| Provisions et vivres pour quinze jours | » | » | » | 510 |
| Vin pour la troupe, 5,160 rations | » | » | » | 113 |
| Un équipage de pont | » | » | » | 65 |
| Parc d'artillerie : 120 coups par pièce, et 900,000 cartouches, et 180 charges d'armes | » | » | 87 | 683 |
| Chevaux pour la cavalerie, l'artillerie et les officiers | » | 1,600 | » | » |
| TOTAUX | 5,160 | 1,600 | 7,269 | 1,922 |

Le général envoya une petite brigade par le Planchon, aux ordres du colonel don Manuel Rodriguez; une autre à Talca, avec le colonel Freire; une troisième devait passer la Cordillère à Coquimbo, sous les ordres du commandant Cabot.

Il partagea ensuite son armée en trois divisions : le brigadier Soler eut le commandement de l'avant-garde; le général O'Higgins celui du centre; pour lui, il se mit à la tête de la réserve.

L'armée partit de Mendoza le 17 janvier 1817.

Les difficultés de la marche à travers des montagnes aussi élevées, par des chemins impraticables et un froid de plus de dix degrés au-dessous de zéro, furent vraiment inouïes. Plus de trois mille mules et douze cents chevaux périrent dans le trajet; soit les deux tiers du chiffre total.

Il y avait cinq cents individus employés à conduire l'artillerie, à la porter, à la traîner sur des cuirs et la charger sur des perches

entre deux mulets. Un moine bien connu dans la guerre du Chili et du Pérou, le Père Beltram, commandant en chef le parc d'artillerie, déploya en cette circonstance des talents qui lui méritent à juste titre une brillante réputation militaire.

Les Espagnols défendirent pied à pied les défilés des Andes; mais ils durent céder à la valeur et à la force numérique de l'armée patriote. Le commandant Necochea livra un beau combat d'avant-garde, le 6 février, après avoir pris la ville de San-Felipe d'Aconcagua le 4; le commandant Martines attaqua ce même jour la garde des Andes et la défit complétement. L'armée se réunit le 9 à l'entrée du défilé de la montagne de Chacabuco. Le général en chef fit ses dispositions pour déloger l'ennemi qui couvrait le sommet de la montagne, et le 12 il ordonna l'attaque, ayant le brigadier Soler à sa droite et le général O'Higgins à sa gauche; le colonel Zapiola formait les ailes avec la cavalerie.

La résistance de l'ennemi, qui comptait cinq mille vingt-et-un hommes rangés en bataille, fut opiniâtre et terrible, mais enfin il se vit débordé de toutes parts par l'infanterie. Une charge bien combinée de la cavalerie acheva de décider la victoire; et tout ce qui ne fut pas taillé en pièces prit la fuite. Tel fut le résultat de la journée de Chacabuco.

A cette nouvelle, le président Marco-del-Pont, partageant la panique générale, abandonna la capitale avec le reste de ses troupes, et se retira en toute hâte vers le port de Valparaiso; mais il fut pris avec toute son artillerie sur la côte de Prado, et envoyé prisonnier à la pointe San-Louis, où il mourut deux ans après. Quant aux divisions envoyées dans le Nord et dans le Sud, elles obtinrent le même succès, et l'armée espagnole se trouva ainsi battue sur tous les points.

Dans cette campagne le général San-Martin fit preuve d'une grande énergie et se montra fort habile tacticien; il sut profiter

de la position des ennemis qu'il avait trompés, et livrer bataille en temps opportun. Un jour de plus, peut-être, et c'en était fait de l'armée patriote, car de très-grands renforts arrivaient du Sud au secours des Espagnols, et n'étaient plus qu'à quelques heures de marche de Chacabuco.

L'armée libératrice entra le lendemain de la bataille dans la capitale, et le peuple chilien nomma le général en chef, don Jose de San-Martin, suprême Directeur de la république ; le général refusa cet honneur en faveur du patriote désintéressé le brigadier don Bernardo O'Higgins, qui fut élu en sa place le 16 février. O'Higgins pensa de suite aux patriotes exilés dans l'île de Juan Fernandez ; et, s'étant emparé par ruse d'un navire espagnol, il parvint à les délivrer.

Les Espagnols, sous les ordres du brigadier Ordoñez, le meilleur officier de leur armée, prirent possession de Talcahuano et des provinces du Sud. Le régiment de Burgos, un des plus beaux corps de troupes qui eussent été envoyés d'Espagne, vint du Pérou à leur secours. Le général Osorio prit de nouveau le commandement de l'armée et marcha sur la capitale. Les patriotes rassemblèrent toutes leurs forces, et se réunirent le 15 mars près de Talca, dans l'endroit appelé Cancha Rayada ; leur armée était forte de sept mille hommes d'infanterie et de quinze cents chevaux ; elle avait trente pièces d'artillerie et deux obus. Les troupes espagnoles étaient au nombre d'environ cinq mille hommes.

San-Martin voulait attaquer l'ennemi le 20 mars, lorsque, dans la nuit du 19, le général Ordoñez et le colonel Baeza tombent à l'improviste sur les troupes des Indépendants et les mettent en déroute. Le général O'Higgins fut grièvement blessé pendant l'action ; mais le colonel Las Heras, qui commandait la division de droite, et don Manuel Blanco Ciceron, qui commandait l'ar-

tillerie, parvinrent à sauver une partie de l'armée et à la réunir à celle de San-Martin, dont le quartier général était à Chimbarongo. Nul doute que si Osorio avait continué sa marche, il ne fût entré dans la capitale sans rencontrer le moindre obstacle; mais au lieu d'adopter cette mesure, il s'arrêta à Talca, et donna aux patriotes le temps de réunir leurs forces éparses, ce qu'ils exécutèrent avec une incroyable activité. En moins de quinze jours, un régiment de cavalerie, dit des hussards de la mort, fut organisé à Santiago par les soins du colonel Rodriguez, jeune avocat de la plus haute espérance, qui avait quitté la toge pour embrasser la défense de la liberté. Les deux armées se rencontrèrent le 5 avril dans la plaine de Maïpo. O-Higgins, blessé au bras droit, ne put commander les troupes patriotes; San-Martin, Balcarce et Las Heras se chargèrent de ce soin. Osorio commandait les royalistes dans cette mémorable journée qui décida de la destinée du Chili. L'action fut opiniâtre et sanglante pendant une partie du jour; mais enfin la fortune se déclara pour les Chiliens, qu'une charge de cavalerie, commandée par San-Martin en personne, acheva de rendre maîtres du champ de bataille. La victoire remportée sur les Espagnols assura aux Chiliens cette indépendance complète pour laquelle ils n'avaient cessé de combattre depuis 1810.

Voici le bulletin officiel de la victoire de Maïpo :

L'ennemi a été complétement détruit; toute son artillerie, son parc et quinze cents prisonniers sont en notre pouvoir; les morts ne peuvent encore se compter. La dispersion des Espagnols a été générale; notre cavalerie les poursuit encore. Entre autres officiers prisonniers, nous avons le général Ordoñez et le chef d'état-major Primo de Rivera. L'artillerie, cent soixante officiers, tous les généraux, excepté Osorio, sont en notre pouvoir, et j'espère que l'on m'amènera ce dernier aujourd'hui.

L'action du 19 a été compensée avec usure.

Je recommande à V. E. et à toute l'Amérique la brillante conduite du général de brigade don Antonio Gonzales Balcarce, et parmi les chefs de division, le colonel don Juan Grégorio Las Heras; les lieutenants-colonels don Rudesindo Alvarado, don Hilarion de la Quitana, ainsi que tous les officiers et soldats de l'armée.

Nous avons peu de morts; mais je ne puis donner pour le moment à Votre Excellence d'autres détails.

Que Dieu conserve Votre Excellence, etc.

Quartier général, sur le champ de bataille de Maïpo, près de Santiago de Chili, le 5 avril 1818.

S. E. JOSE DE SAN-MARTIN.

Maïpo au Chili, 5 avril 1818, SAN-MARTIN;

Carabobo en Colombie, 24 juin 1821, BOLIVAR et PAEZ;

La prise de Lima, 9 juillet 1821, SAN-MARTIN;

Pinchincha, près Quito, SUCRÉ;

Ayacucho au Pérou, 9 décembre 1824, SUCRÉ;

Sont les cinq faits d'armes qui ont assuré l'indépendance de l'Amérique du Sud.

Après vingt années de silence, le congrès du Chili vient enfin de reconnaître tout ce qu'il devait à San-Martin, en décrétant « que le Libérateur jouirait jusqu'à la fin de ses jours de la solde de capitaine-général des armées de la république, et, par exception, quel que fût le lieu de sa résidence. » Son décret, en date du 28 septembre 1842, a été sanctionné le 6 octobre suivant par le général Bulnès, président de la république.

---

# CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

Expédition de don Manuel Blanco Ciceron. — Lord Cochrane. — M. Miers. — Les officiers français Beauchef, Viel et Rondisoni. — Monopole créé par le gouvernement de Santiago en 1824. — Prise de Chiloë par le général Freire. — Don Joaquin Prieto. — Don Diego Portalès. — Les frères Pincheria. — Le général Bulnès. — Le Chili déclare la guerre au Pérou. — Défaite de Santa-Cruz.

L'indépendance chilienne se consolidait; don Manuel Blanco Ciceron, parti de Valparaiso avec trois bricks de guerre de quatorze, seize et dix-huit canons, une corvette de vingt-deux, et deux vaisseaux qui avaient appartenu à la compagnie des Indes, l'un de quarante-quatre et l'autre de soixante-quatre canons, s'emparait, le 28 octobre, des navires de guerre espagnols qui se trouvaient dans la baie de Talcahuano. Ces navires étaient venus de Cadix avec des troupes pour renforcer l'armée espagnole au Chili. Blanco se rendit maître de la totalité du convoi, et en outre de la frégate de guerre *la Maria-Isabella*, qui l'escortait. Le fort de Talcahuano tomba au pouvoir des Indépendants, et l'escadre chilienne, augmentée des navires enlevés aux royalistes, rentra à Valparaiso sous les ordres de l'amiral Cochrane. Peu de jours après son arrivée dans cette ville, lord Cochrane reçut la commission de vice-amiral et commandant en chef des forces navales de la république. Le 22 décembre, il hissa son pavillon au grand mât de *la Maria-Isabella*, à laquelle on donna le nom du président *O-Higgins*, et, le 16 janvier 1819, il sortit du port de Valparaiso pour aller croiser sur les côtes du Pérou.

Dans le but de préparer les populations à l'expédition méditée

par San-Martin, l'amiral Cochrane entretint de longues correspondances avec le vice-roi; il prit des navires sur la côte, fit plusieurs proclamations, et revint à Valparaiso le 15 juin 1819.

Le 18 août, la grande expédition chilienne pour le Pérou, celle qui cinq années plus tard devait assurer la liberté de l'ancien empire des Incas, s'embarqua sur des transports préparés à cet effet, et mit à la voile le 20 du même mois.

Nous avons raconté dans le deuxième volume de cet ouvrage toutes les circonstances de la prise de Lima; nous avons dit aussi pourquoi le général San-Martin abandonna le Pérou, laissant à Bolivar le soin de terminer la guerre de l'indépendance, et pourquoi il revint au Chili à la fin de l'année 1822. Tous ces faits doivent être présents à la mémoire du lecteur, et nous ne nous y arrêterons pas. Mais avant de passer outre, peut-être est-il à propos de faire connaître les motifs qui déterminèrent l'amiral Cochrane à abandonner le service du Chili.

Le gouvernement, en récompense des services rendus par l'amiral, lui avait donné une propriété très-vaste, située dans le nord de la baie de Valparaiso, et pourvue d'un port naturel. Lord Cochrane conçut le projet d'en faire le port militaire du Chili, ce qui eût donné une importance considérable à cette propriété, nommée Quintero; mais pour cela il fallait construire des chemins, et des chemins beaucoup plus longs que celui qui existait déjà de Valparaiso à Santiago. En outre, ce port, quoique certainement fort sûr, car il offrait exactement la forme d'un fer à cheval, était loin de présenter les ressources de toute espèce qu'on trouve dans celui de Valparaiso.

L'amiral avait appelé au Chili un ingénieur habile, M. Miers (qui a écrit un ouvrage très-intéressant sur ce pays, mais très-partial en faveur de son héros lord Cochrane et de ses nationaux), afin de construire une usine où l'on fabriquât du cuivre

laminé pour les vaisseaux. Mais le gouvernement ne voulut pas venir en aide à cette entreprise, dont l'exécution était facile dans un pays où abondent le cuivre et le bois. M. Miers construisit cependant un moulin à blé à Concon, situé à quelques lieues de Valparaiso, dans le nord de la baie, sur la route de Quillota. Ce moulin consistait dans une grande roue hydraulique perpendiculaire qui faisait mouvoir plusieurs paires de meules et des blutoirs; il y avait aussi une machine pour fabriquer des douelles de barils. Soit faute de capitaux, soit que M. Miers, privé de la protection du gouvernement, éprouvât de trop grandes difficultés de la part des gens du pays, il abandonna son établissement, qui aurait pu devenir très-florissant, quitta le pays, et alla construire une monnaie à Buenos-Ayres. L'amiral avait aussi fait venir au Chili un navire à vapeur; c'était un trois mâts, mâté en polacre, qu'il destinait à conduire des brûlots ou des chaloupes pour le siége du Callao; mais le navire arriva trop tard; et d'ailleurs sa construction ne lui permettait pas de tenir contre une brise un peu forte; il ne pouvait donc servir que dans une baie où l'on n'eût été contrarié ni par le vent ni par la mer. Ce fut encore là une dépense inutile. L'amiral seul la supporta-t-il? c'est ce que je ne saurais dire. Mais ce que je puis donner comme certain, c'est qu'il y eut beaucoup d'argent de dépensé; et, ce qui arrive toujours en semblable circonstance, on ne sut aucun gré à l'amiral de sa malheureuse tentative; on ne considéra même pas que peut-être elle deviendrait la cause de progrès ultérieurs.

Les services de lord Cochrane ont puissamment contribué aux succès des Indépendants. Ce fut lui qui détruisit la puissance maritime des Espagnols dans l'Amérique du Sud, et cette puissance était tout, puisque les villes principales sont sur le littoral et que les secours de tous genres viennent par la mer. Le Pérou lui doit donc en partie son indépendance, comme le

Chili lui doit en partie sa prospérité actuelle. Si lord Cochrane a été promptement oublié, c'est que les officiers auxiliaires ne peuvent jamais acquérir le même degré de gloire que les nationaux, surtout lorsqu'il faut payer leurs services.

L'amiral Cochrane n'était plus au Chili lorsque nous y revînmes. J'ai dit que la franchise et peut-être aussi la rudesse de son caractère l'avaient fait peu aimer par les principaux chefs américains; mais d'autres motifs le mécontentèrent encore davantage, et l'amenèrent à accepter les offres avantageuses qui lui furent faites par le gouvernement du Brésil.

Les difficultés qu'éprouva l'amiral pour faire solder les équipages de la flotte; les accusations ridicules dont on ne craignait pas de se servir pour le frustrer, lui et ses officiers, de la solde qu'ils avaient si légitimement gagnée; le non-payement de toutes les parts de prises dues par le gouvernement; et enfin l'injustice dont on faisait preuve en méconnaissant les éminents services qu'il avait rendus; tels furent les motifs qui l'engagèrent à quitter le service du Chili.

L'empereur don Pedro, qui voulait consolider l'empire brésilien et montrer au Portugal qu'il pouvait anéantir son commerce maritime, s'il ne reconnaissait pas le Brésil comme un état indépendant, fit offrir, par son envoyé de Buenos-Ayres, à l'amiral Cochrane de venir prendre le commandement de sa flotte.

Déçu dans toutes ses espérances, et vivement irrité de l'ingratitude du gouvernement chilien à son égard, l'amiral accepta les offres du Brésil, et partit de Quintero sur un brick anglais *le Colonel-Allen*, le 16 janvier 1823.

En 1823, l'archipel de Chiloë tenait encore pour les Espagnols. Le général Freire, qui avait été nommé provisoirement directeur suprême, tenta de s'en emparer. Mais l'expédition

commandée par le colonel Borgoño, pour l'artillerie, et le colonel Beauchef, pour l'infanterie, ne réussit pas et revint à Valparaiso, après avoir perdu, sur les rescifs de Chiloë, la corvette *le Voltaire*, commandée par M. Simpson.

Tandis que cette expédition se préparait, arriva au Chili l'amiral Bougainville, avec les frégates *la Thétis* et *l'Espérance*. Les officiers de l'escadre française, qui se composait alors de huit navires de guerre, venaient souvent passer leurs soirées chez le colonel Beauchef, dans la maison duquel se réunissaient tous les officiers français, alors au service du Chili. Je citerai, parmi ces derniers, MM. Viel, Beauchef et Rondisoni.

Après les désastres de Waterloo, le capitaine Viel quitta la France et se rendit à Buenos-Ayres, où il n'eut pas de peine à obtenir le grade de major dans les grenadiers à cheval, et c'est en cette qualité qu'il fit les campagnes du Chili. C'était un excellent officier, plein de bravoure et de capacité. A la bataille de Maïpo, il se distingua sous les ordres du général San-Martin, et contribua par sa valeur au gain de la bataille. San-Martin le laissa au Chili, où il devint colonel de cavalerie, et commanda presque toujours la garde directoriale du palais. Viel avait épousé doña Louisa Toro, fille du marquis de Toro, et l'une des plus jolies femmes du Chili. Plus tard, ayant pris parti pour le général Freire, il fut exilé au Pérou par le général Prieto, et vint en France, en 1837, avec le capitaine Boulanger. Depuis il est retourné au Chili, où il vit dans les propriétés de sa femme.

Beauchef servait comme sous-lieutenant dans l'armée française, et s'expatria à la même époque que Viel. Il prit du service à Buenos-Ayres, et entra avec le grade d'officier dans l'armée expéditionnaire, où il fut tour-à-tour major, commandant des troupes de débarquement, etc. Beauchef est un des officiers qui

se sont le plus distingués au Chili. Il fut chargé des expéditions dans le Sud, contre les Indiens et les Araucaniens. Il prit aussi part aux deux expéditions de Chiloë, et revint à Santiago, avec le général Freire, lors du grand mouvement contre O-Higgins. Il a toujours été occupé, soit à soutenir la république, soit à combattre contre les Espagnols ou les Indiens, et grâce à l'ascendant qu'il possédait sur ses troupes, son régiment fut toujours celui sur lequel le pays pouvait le plus compter. Beauchef était d'une taille élevée et d'une figure martiale; il se montrait fort juste, et, quoique sévère, jamais chef ne posséda plus que lui l'amour de ses officiers et de ses soldats; il fut mortellement blessé à la prise de Valdivia.

Rondisoni était un Piémontais, officier dans l'armée française. Après la chute de l'empereur, il passa au Chili, où il devint colonel et déploya toutes les qualités d'un militaire distingué.

En 1824, on créa le monopole des tabacs, des vins, des liqueurs et des cartes à jouer, au profit d'une compagnie commerciale qui se forma sous la raison sociale Portalès Cea et C^ie^. Dans le mois d'octobre 1825, il y eut à Valparaiso un mouvement tendant à s'opposer à ces mesures fiscales prescrites par le gouvernement de Santiago. Le gouverneur de Valparaiso, le colonel Senteno se retira à bord d'un navire de guerre anglais, et fut remplacé par le capitaine de vaisseau Lastra, que nous avons vu président de la junte de gouvernement en 1814, et premier directeur suprême.

Dans le mois de novembre 1825, le général Freire se mit à la tête d'une nouvelle expédition, pour s'emparer de l'archipel de Chiloë. Les troupes débarquèrent à San-Carlos, le premier jour de janvier 1826, et l'on en vint aux mains le 14. Les Chilotes furent battus, leurs forts pris, et leur gouverneur, le colonel Quintanilla, capitula avec tous les honneurs de la guerre.

Le général Freire resta au pouvoir jusqu'en septembre 1826. Il fut remplacé comme président, par don Manuel Blanco Ciceron, qui dirigea les affaires pendant trois ou quatre mois : don Agustin Eysaguirre lui succéda et gouverna le pays. En février 1827, une révolution militaire s'opéra en faveur du général Freire, et déposa Ag. Eysaguirre. Freire garda le pouvoir jusqu'à la réunion des électeurs, pour la nomination du président de la république.

Nous avons vu que deux grands partis se disputaient la puissance au Chili : je veux parler des Pelucones et des Pipiolos. A cette époque, les questions fédérale et unitaire agitaient aussi les esprits et divisaient le pays.

Le général Pinto, qu'avait enrichi à Coquimbo l'intérêt qu'il avait pris dans une mine d'argent, et qui était resté malgré cela toujours fidèle au parti des Pipiolos ou libéraux, fut nommé, aux élections générales, président de la république.

En 1829, de nouvelles élections eurent lieu, et le général Pinto se vit élire président à l'unanimité; mais il refusa cet honneur et se retira des affaires publiques, parce qu'il pensait ne pas pouvoir gouverner suivant ses propres idées, les Pelucones, qui occupaient tous les postes, ne voulant de lui que comme instrument.

Le président du sénat, don F. Bicuña, succéda au général Pinto. L'armée, qui était cantonnée dans le Sud, et qui se montrait dévouée au parti libéral, à Freire et à Pinto, se prononça contre le gouvernement de la capitale et contre le sénat. Son commandant en chef, le général Borgoño, était malade alors; il fut remplacé, par intérim, par le général de brigade, don Joaquin Prieto.

Celui-ci marcha contre la capitale, avec des forces qui atteignaient à peine deux mille hommes. Le gouvernement confia

celles qui lui étaient restées fidèles, et qui n'étaient pas plus nombreuses, au général pipiolo Lastra, divisé alors d'opinion avec ses amis, sur la question du fédéralisme, dont il se montrait l'adversaire acharné. Il espérait amener les dissidents à un arrangement, dès qu'ils seraient en présence. Le général Lastra fut un des premiers soldats de la guerre de l'Indépendance. C'était l'homme le plus désintéressé et le plus franchement libéral, il eût cédé de suite et sans hésiter le commandement à celui qu'il en eût cru le plus digne. Après avoir long-temps dirigé les affaires, il a laissé le pouvoir pauvre, intègre, aimé et estimé de tous les partis. Au reste, le général eût été un excellent citoyen de la république de Platon, mais ce n'était qu'un mauvais chef de parti.

Les deux divisions se rencontrèrent. Le général Prieto, qui obéissait à des vues toutes personnelles, ne voulut rien entendre, et l'on en vint aux mains le 11 décembre 1829. La victoire ne se décida pour aucun parti. Cependant Lastra, désirant toujours mettre un terme à cette guerre frâtricide, proposa à Prieto un arrangement, et pour lui prouver son désintéressement et son abnégation, il prit pour arbitre le général Borgoño : Prieto choisit, de son côté, le général Freire. Après plusieurs entrevues, il fut convenu que Freire prendrait le commandement général des deux divisions réunies, et qu'il serait le président provisoire de la république, jusqu'à la réunion d'un congrès général. Peut-être Prieto était-il de bonne foi lorsque les conférences s'ouvrirent, mais il se laissa entraîner par don Diego Portales, l'un des chefs de l'*Estanco*, et l'un des hommes les plus capables et les plus ambitieux du Chili, qui lui fit oublier ses engagements.

Don Diego Portales l'engageait à se mettre à la tête de l'aristocratie; il lui représenta que c'était le seul moyen d'établir un gouvernement solide et utile au pays; qu'appartenant à une

des familles patriciennes, il serait soutenu par tout le parti de la noblesse et par lui Portales en particulier. Portales ajouta qu'il désirait ardemment le bonheur de sa patrie, et que ce bonheur était dans leurs mains à tous deux, s'ils formaient une alliance; mais qu'étant engagé dans une lutte peut-être inégale, il devait avant tout se défaire adroitement de concurrents cent fois plus redoutables que des ennemis. Prieto se laissa vaincre par son ambition, et Portales lui promit de faire à Santiago une révolution en sa faveur.

Après ce pacte avec don Diego Portales, le général Prieto ne voulut plus abandonner le commandement de la division. Mais le général Freire restant fidèle à la parole donnée, et obéissant religieusement à la décision des arbitres qu'ils s'étaient choisis, envoya une partie de ses forces à la Concagua, l'autre à Quillota. Quand Prieto se vit débarrassé des troupes qui auraient pu s'opposer à l'exécution de ses projets, il marcha sur la capitale et se mit à la tête de celles qui y étaient cantonnées.

Le général Freire se réunit alors aux siennes et s'embarqua avec elles pour Valparaiso par Coquimbo : ainsi la guerre civile était de nouveau allumée au Chili, où rien n'était changé, si ce n'est le nom de l'un des concurrents.

Arrivé à Coquimbo, le général Freire pensa qu'il valait mieux pour lui gagner la province de la Conception, où il était bien connu, et dans laquelle il comptait de nombreux adhérents. Au lieu de marcher par terre sur la capitale, il se rembarqua donc de nouveau à Coquimbo avec les troupes qui lui étaient restées fidèles; et prenant terre à l'embouchure du fleuve Maule, il se réunit aux forces du colonel français Viel et du colonel anglais Tuper, aux environs de Chillan.

Le général Prieto ayant joint ses troupes à celles du colonel Cruz, marcha contre le général Freire. Alors eut lieu dans les

plaines de Talca, le 17 avril 1830, l'action de Lircay, dans laquelle Prieto demeura vainqueur, la plupart des soldats ayant abandonné Freire. Ce dernier se vit obligé de fuir avec Viel sur la Concagua, où ils furent faits prisonniers et embarqués pour être exilés au Pérou.

M. Ovalle fut nommé provisoirement président de la république en attendant les élections et l'installation du congrès.

Le général don Joacquin Prieto, né à la Conception, le 20 août 1786, fut élu président en juillet 1831, et proclamé le 18 septembre de la même année.

Il faut le dire à la louange de Prieto et aussi à celle de son premier ministre Portales, c'est à ces deux hommes que le Chili doit les améliorations dont il jouit maintenant. Ils surent mettre de l'ordre dans les finances; ils créèrent des institutions utiles, des académies, des écoles; firent des routes, préparèrent la fondation de villes, etc., etc.

A coup sûr M. Portales s'est montré fort arbitraire pour tout ce qui contrariait ses idées et ses plans. On peut aussi lui reprocher d'avoir entrepris la guerre contre le Pérou, ou plutôt contre le général Santa-Cruz, et d'avoir ainsi livré à l'anarchie ce malheureux pays, et augmenté la dette chilienne; mais on ne peut s'empêcher de proclamer que c'est surtout à don Diego Portales que le Chili doit sa prospérité actuelle. Mon impartialité dans cette question ne peut être suspectée; si j'ai eu des amis dans le parti Pelucon, j'en ai compté aussi de nombreux parmi les Pipiolos. Je reprends mon récit. Nous savons que le général Prieto commandait une des divisions de l'armée du sud, lorsque cette armée marcha sur Santiago. Ce général était alors occupé avec ses troupes à faire la guerre aux Araucaniens, ou plutôt à une foule de bandits refugiés parmi eux, et qui pour se donner une couleur politique, se proclamaient les fidèles sujets

du roi d'Espagne. J'ai dit dans le premier volume de cet ouvrage que Benavides leur chef avait été pris et pendu avec une partie des siens, et que son lieutenant Maynerie, qui se cachait sous le pseudonyme de Martelin, s'étant fait corsaire, était tombé avec la *Quintanilla* au pouvoir de la corvette française *la Diligente.*

Parmi ces bandits, deux déserteurs de l'armée chilienne, les frères Pincheria, Pablo et Jose Antonio, nés dans la province de San-Carlos, avaient succédé à Benavides et commettaient les crimes les plus atroces. Les vols, le pillage, le meurtre, rien le leur coûtait. Ils tombaient à l'improviste sur les habitations, sur les villages, mettaient tout à feu et à sang, enlevaient les bestiaux et les jeunes filles. Pablo Pincheria, se donnant le titre de colonel, avait pu réunir autour de lui cent cinquante à deux cents déserteurs de l'armée et quelques Espagnols fugitifs. En 1825, un soldat espagnol nommé Sonasain s'étant joint à lui avec d'autres bandits et une troupe assez considérable d'Indiens, toujours attirés par l'espoir d'un riche butin, il marcha dans la direction de la capitale, et arriva jusques à Cauquenes et à San-José, à dix ou douze lieues de Santiago.

Les populations s'enfuyaient frappées de terreur à l'approche de ces brigands qui brûlaient les moissons, incendiaient les habitations et laissaient partout des traces sanglantes de leur passage. Le capitaine Don Manuel Jordan partit avec des troupes à leur rencontre; mais accablé par le nombre, il fut complétement battu, et périt à Longavi.

Lorsque le général Prieto fut élu président de la république, il confia le commandement de la division chargée de réprimer les déprédations de ces infâmes voleurs de grands chemins à son neveu le général Bulnès.

Je ne prétends pas écrire l'histoire de cette guerre ou plutôt de cette longue suite de brigandages. Le général Miller dans

ses mémoires, Stevenson dans les siens, Miers dans son ouvrage sur le Chili, en ont parlé assez longuement; mais je ne dois pas laisser passer sous silence les éloges que l'auteur ultra-royaliste Llorente donne à tous ces brigands, parce qu'ils défendaient, dit-il, la cause de l'Espagne.

J'ai assez souvent rendu justice aux immenses travaux des conquérants espagnols, à leurs lois, à leur organisation municipale et à leur domination. Assez souvent aussi j'ai parlé du courage que les chefs espagnols ont déployé dans la guerre de l'indépendance; on ne pourra donc pas m'accuser de partialité lorsque je donnerai franchement mon avis sur cette question.

Benavides, les frères Pincheria, Sonasain, et tous ceux qui les imitèrent, ne furent que des voleurs de grandes routes et des assassins à la tête de bandes plus ou moins nombreuses, ayant tous mérité la corde, qu'ils finirent heureusement par obtenir en châtiment de leurs crimes.

Les Pincheria, facilement traqués dans les plaines, s'étaient choisi dans les Cordillères, au sud de Santiago, sur le territoire des Pehuenches, une gorge âpre, difficile, presque inaccessible, qui leur servait de lieu de refuge. Pincheria, devenu plus audacieux après son combat de *Longavi*, lançait de son repaire, placé comme un nid d'aigle au sommet des monts, des bandes qui, portant de tous côtés le meurtre et la destruction, contraignaient les populations effrayées d'abandonner un pays exposé à leurs brigandages. Le général Bulnès sentit qu'il fallait les frapper au cœur même de leur retraite, afin d'en finir d'un seul coup avec un fléau qui prenait chaque jour un plus grand développement. Il forma une division composée de troupes aguerries, et alla camper, le 10 janvier 1832, sur les Cordillères; le lendemain, il s'empara d'un des chefs de Pincheria et de quelques-uns des siens; ces hommes le guidèrent si bien qu'il par-

vint à surprendre Pablo Pincheria dans la propriété de don Manuel Vallejas, à *Roble Guacho*. Le 14, après une marche de vingt lieues à travers les sentiers les plus difficiles, au milieu des rochers et des précipices qui couronnent les Cordillères, le général Bulnès tomba à l'improviste, à trois heures du matin, sur les retranchements de Jose Antonio Pincheria, et s'empara des soldats qui les gardaient; deux heures après il atteignait les lacs de *Palanquin*, où se tenait la masse des bandits.

Après un combat acharné, où périt un grand nombre des soldats des Pincheria et d'Indiens, le général s'empara de presque tous ces sicaires, à l'exception de leur chef, qui parvint à s'échapper avec cinquante-deux hommes bien montés.

Les principaux auxiliaires des Pincheria, les caciques Neculman, Caleto et Triqueman, étaient morts bravement les armes à la main, avec le courage de gens qui défendent une bonne cause.

Le général Bulnès, ne croyant pas sa tâche finie tant qu'il ne se serait pas saisi du chef audacieux qui était véritablement l'âme de la bande, fit poursuivre Pincheria; celui-ci fut obligé de se rendre le 11 mars 1832. Deux mois avaient suffi au général Bulnès pour détruire toute la troupe de Pincheria. Je ne parle pas du butin considérable qu'il fit en armes et munitions de toutes espèces, et qui prouvait les forces considérables que ces bandits pouvaient mettre sur pied.

Prieto, élu président jusqu'en 1836, fut réélu jusqu'en 1841. A la fin du premier terme de sa gestion, de graves dissentiments s'élevèrent entre le Pérou et le Chili, et don Diego Portales, dont on connaît le caractère altier, poussa le général Prieto à faire la guerre à Santa-Cruz.

On peut dire, sans contester le mérite du général Prieto, que don Diego Portales était l'âme du gouvernement au Chili. Pour

se maintenir au pouvoir, il faisait une rude guerre au parti des Pipiolos, dont il éloignait ou exilait les principaux chefs. Portalès ne reculait devant aucune mesure, et pourtant il a été utile à son pays, dont il a consolidé la position sociale et politique. Il est si difficile d'édifier, qu'il faut rendre justice aux hommes qui apaisent les factions ou les détruisent.

De bien graves difficultés surgirent. Portales voulait absolument la guerre avec Santa-Cruz, mais il n'en profita pas, car il paya de sa vie la formation de la deuxième expédition et la non reconnaissance de la convention de Paucarpata. Dans une émeute militaire suscitée par ses ennemis et à la tête de laquelle se plaça le colonel Vidaurre, on s'empara de sa personne à Quillota, et il fut fusillé ou plutôt assassiné pendant l'action qui eut lieu au Varon.

Pour bien comprendre les dissentiments qui surgirent entre le Chili et le général Santa-Cruz, il faut nous reporter un instant au Pérou.

Dès que Santa-Cruz fut élu protecteur de la confédération, il voulut détruire la suprématie commerciale que Valparaiso tient de sa position géographique en Amérique, et décréta une diminution de droits sur toutes les marchandises qui viendraient directement d'Europe, sans être entrées dans aucun port de la république du Chili.

Le Chili s'alarma de ces dispositions ; il y vit un acte d'hostilité de la part du gouvernement de Santa-Cruz, et la perte d'avantages immenses si les navires se rendaient directement sur les côtes du Pérou, sans toucher à Valparaiso, comme ils l'avaient fait jusque-là.

La république chilienne se prononça donc contre la fédération Pérou-Bolivienne et déclara la guerre à Santa-Cruz. Mais avant la dénonciation des hostilités divers faits précédèrent, dont je dois entretenir le lecteur.

Le Chili envoya un plénipotentiaire au Pérou pour terminer les différends.

A cette époque le général Freire vivait expatrié à Lima. Il jugea le moment favorable pour revenir au Chili tenter la fortune et se mettre à la tête de ses partisans, qui l'attendaient. Il forma donc à Lima une petite expédition à laquelle on ne peut douter que le général Orbegoso, qui commandait alors en cette ville, n'ait donné son consentement; mais Santa-Cruz a toujours nié l'avoir permise ni encouragée.

Cette expédition se composait de deux navires; d'un brick sur lequel s'embarqua le général Freire avec les principaux officiers d'un grand navire de transport appelé *Monte-Agudo*, avec d'autres officiers, quelques soldats et des armes.

Dans la traversée, *le Monte-Agudo* s'insurgea et vint se rendre aux autorités du Chili. On embarqua de suite de bonnes troupes commandées par des officiers dévoués au gouvernement existant, à bord de ce même *Monte-Agudo* qu'on envoya sans retard aux îles de Chiloë, où le général Freire devait débarquer avant de marcher sur la province de la Conception. *Le Monte-Agudo* atteignit Chiloë avant le navire de Freire, et prévint le commandant de l'île. Celui-ci fit toutes ses dispositions, renforça ses postes, et s'empara de Freire, qui fut conduit à Valparaiso, et condamné à la déportation. On le dirigea d'abord sur l'île Juan-Fernandez, puis à la Nouvelle-Hollande, d'où il se rendit à O'Taïti.

Le Chili envoya en même temps des navires de guerre croiser devant le Callao. Ces navires s'emparèrent d'une corvette péruvienne; le général Orbegoso fit alors arrêter l'envoyé chilien, don Ventura Lavalle, frère du général Lavalle, que nous connaissons déjà.

Avant de déclarer la guerre, le Chili voulait laisser les appa-

rences du bon droit de son côté ; aussi envoya-t-il un autre chargé d'affaires près de Santa-Cruz. M. Egaña était chargé de terminer les différends des deux républiques; mais les conditions qu'il proposait n'ayant pas été acceptées par le protecteur bolivien, le Chili fit bloquer les côtes du Pérou par son escadre. En même temps, il préparait une armée qui devait aller porter la guerre au milieu des populations péruviennes, en les prévenant toutefois que le Chili n'avait pas au Pérou d'autre ennemi que Santa-Cruz, et que c'était à ce général que les Péruviens devraient attribuer tous les maux qu'ils pourraient avoir à souffrir. Cette expédition, forte de quatre mille hommes, sortit de Valparaiso vers le commencement d'octobre 1837, sous les ordres du général don Manuel Blanco Ciceron, que nous avons vu vice-amiral du Chili et amiral du Pérou. Elle débarqua à Arica, marcha sur Arequipa, et cernée par le général Santa-Cruz après un combat désastreux, elle capitula, le 17 novembre 1837, à Paucarpata. Les troupes chiliennes se rembarquèrent à Quilca pour Valparaiso.

Le général Santa-Cruz eût pu les détruire et les disperser entièrement, mais il préféra une capitulation, qui ne fut cependant pas reconnue par le directeur suprême de la république du Chili. Celui-ci, au contraire, s'empressa de lever des troupes et forma une nouvelle expédition, qui sortit des ports de cette république en septembre 1838, sous les ordres du général Bulnès, et se dirigea directement sur Lima. Les troupes débarquèrent dans le petit port d'Ancon, où sept ans auparavant le général San-Martin avait pris terre avec l'armée libératrice.

Bulnès marcha de suite sur Lima, où il entra après avoir battu les troupes d'Orbegoso, qui fut obligé de s'embarquer pour le Nord.

Santa-Cruz avait bien eu connaissance de la nouvelle expédition chilienne; mais ne sachant où elle débarquerait, il ne put se

trouver avec des forces suffisantes pour la recevoir à la côte. Il descendit de la Sierra, ou Cordillères du haut Pérou, et après une marche longue et pénible, il arriva sous les murs de Lima. L'armée chilienne se retira à Uïlas, poursuivie par le général Santa-Cruz, qui finit par l'atteindre au pont de Buin. Cette affaire ne fut pas décisive, et l'armée de Santa-Cruz y perdit son général d'avant-garde; mais elle n'en continua pas moins sa poursuite jusqu'à Juguy, où elle se fortifia sur les hauteurs.

Bulnès était dans une position fort critique : Santa-Cruz lui coupait la retraite vers la côte; il occupait un pays dépourvu de ressources. Il fallait ou se battre ou se rendre; Bulnès préféra le premier parti, et comme à Ayacucho, une armée (si l'on peut appeler armée ce que nous Français nous nommerions un régiment et demi), une armée, dis-je, composée d'éléments étrangers et incohérents, défit complétement les forces doubles en nombre des Péruviens de l'intérieur.

Santa-Cruz se retira à Lima, presque seul, ayant perdu plus des deux tiers de son monde. Il se rendit par terre sans débrider à Arequipa, pour passer en Bolivie et y recruter une nouvelle armée; mais il y apprit qu'une révolution avait eu lieu contre lui à la Paz. Il s'embarqua donc à Quilca pour Guayaquil, amené ainsi par les circonstances à un exil forcé.

L'armée chilienne ayant rempli le but qu'elle s'était proposé de renverser Santa-Cruz et de détruire sa puissance, resta à Lima jusqu'à l'installation du nouveau gouvernement, dont le général Gamarra fut nommé président. Elle mit à la voile pour le Chili en octobre 1839. L'armée victorieuse fut accueillie avec de grandes fêtes, et son général conserva le commandement en chef de toutes les armées chiliennes jusqu'aux élections de 1841. Il fut alors élu président de la république.

Le général Bulnès peut avoir aujourd'hui quarante ans; il a-

donné de nombreuses preuves d'adresse dans la chasse qu'il livra aux Pincheira, à Sonasain et à leurs bandes, dont il a sû délivrer le pays. Dans la guerre contre le Pérou, on l'a vu se montrer tour-à-tour bon général d'armée, profond tactitien et habile administrateur; libéral lui-même, et ami de tous les libéraux chiliens, avec lesquels il a toujours combattu, il suivait cependant la bannière du parti aristocratique, à la tête duquel marchait son oncle le général Prieto. Pour tout concilier, il a fini par épouser la fille du général Pinto, chef du parti libéral ou pipiolo; et depuis cette époque, plus d'exils, plus d'ennemis; les dissensions civiles semblent avoir quitté pour jamais cet heureux pays, dont le chemin dans la voie du progrès ne saurait manquer d'être rapide; car le Chili peut se vanter à bon droit d'être en mesure d'éteindre sa dette. Que l'on trouve en Amérique, ou même en Europe, un état à qui il soit permis d'en dire autant.

## CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

Situation financière du Chili. — Douanes. — Dîmes. — Dette intérieure. — Dette extérieure. — Mouvement commercial. — Mines. — Produits. — Le commerce anglais. — Nos pacotilleurs. — Traités. — Pêche de la baleine.

J'ai dit que les ports du Chili, avant l'époque de l'indépendance, étaient fermés à tous les navires qui ne portaient pas le pavillon espagnol, mais que son commerce s'étendait aujourd'hui sur presque tous les points du globe, et que Valparaiso était devenu l'entrepôt général des mers du Sud.

C'est là, en effet, que les navires, après avoir doublé le cap Horn, se dirigent pour prendre connaissance des affaires, y déposer la plus grande partie de leur chargement, et passer ensuite dans tous les ports de l'Amérique du Sud, pour y vendre le surplus de leurs marchandises et prendre une cargaison de retour. A Valparaiso, viennent faire leurs achats et apporter leurs produits les spéculateurs d'une grande partie de la côte. Le Mexique fournit de l'or, de l'argent, des cuirs et du suif; le Centre-Amérique, de l'indigo, de la cochenille, du coton, du café, des cuirs de bœuf, de la nacre, du bois de Nicaragua, du cèdre et de l'acajou ; Guayaquil, du cacao ; le Pérou, du salpêtre, des laines d'alpaga, de l'étain, du coton, de l'or et de l'argent. Enfin, l'Inde et la Chine y expédient, chaque année, plusieurs bâtiments chargés de leurs riches produits.

Cet immense mouvement commercial a donné une nouvelle vie au Chili, et le manifeste que le ministre des finances don Manuel Rengifo présenta au Congrès pour l'année 1842,

démontre clairement la situation prospère de cet état et la facilité avec laquelle il pourra se libérer de sa dette.

| | |
|---|---|
| Les recettes du trésor se sont élevées, en 1841, à.......... | 2,761,788 piastres |
| et les dépenses à.................................. | 3,607,260 |
| Différence en faveur du trésor.......................... | 154,528 piastres |
| L'excédant était, en 1840, de.......................... | 415,026 |
| L'avoir net, au commencement de l'année 1842, est donc de en plus des prévisions du budget. | 569,554 piastres |

Les douanes sont une des principales ressources de l'état. De 1825 à 1829, elles produisaient à peine 808,670 piastres en moyenne par année. De sages dispositions ont été prises pour leur faire rendre tout ce qu'elles devaient produire, sans gêner le commerce et l'industrie, et leurs revenus ont monté successivement jusqu'à 1,825,509 piastres.

La prospérité nationale, la sûreté individuelle, qui attirent dans ce pays des étrangers et une nouvelle population, ont sans doute contribué aussi à augmenter les produits.

Si l'année 1841 a été moins prospère, il faut l'attribuer à des causes purement accidentelles ; la crainte d'une guerre européenne, quatre années de stérilité, la suspension du travail des mines et les horribles souffrances de l'agriculture ; puis enfin le nouveau règlement du 5 juin 1840, qui occasionna des résistances funestes. Ces causes ont disparu, et le vote de confiance accordé par la législature, le 29 décembre 1841, pour régulariser et corriger le règlement des douanes, a déjà produit un effet salutaire. La régie du tabac, des liquides étrangers et des cartes, a passé aux mains du gouvernement. Mais je n'ignore pas, dit le ministre, l'impopularité attachée à cet impôt, et je m'engage à en demander la suppression dès qu'il cessera d'être nécessaire aux besoins de l'état et à l'amortissement de la dette.

Sous la domination espagnole, la dîme était prélevée par

l'église; depuis [illegible]
du revenu publ[illegible]
annuelle que lui paye [illegible]
pour son compte [illegible]
sur l'agriculture; il est [illegible]
réparti également sur [illegible]
unes ne le supportent pas [illegible]
Il ne faut cependant pas [illegible]
pressurée et frappée [illegible]
l'indiquer le nom qui [illegible]
clairement et par un [illegible]

Au Chili, la population [illegible]
tient avec les productions [illegible]
dant qui est exporté. On [illegible]
moins la consommation à [illegible]
seulement un demi-réal [illegible]
individu, soit 22 piastres ou [illegible]
chiffre le produit des exportations [illegible]
totale de 40,000,000 de [illegible]
l'agriculture d'une manière [illegible]
importance [illegible]
générale par [illegible]
piastres prod[illegible]
à l'état 400,[illegible]
toutes les [illegible]
annuellement que [illegible]
culture [illegible]
produits.

B[illegible]
et [illegible]
[illegible]

En 1830, la dime donna 336,604 piastres.

En 1835, 205,047 piastres seulement.

Elle a monté successivement tous les ans, et elle est arrivée aujourd'hui à 348,758 piastres; mais comme dans ces dix années le pays a pris un très-grand développement, on doit remarquer qu'elle n'a pas suivi la richesse ascendante de la nation.

L'impôt foncier a été établi en 1835. Il devait remplacer diverses gabelles qui vexaient le peuple et entravaient la circulation intérieure des produits de l'industrie. Sa création a présenté de très-grandes difficultés. Il fut porté à 3 p. % des valeurs qu'il frappait, et n'a rendu que 71,673 piastres. Assurément ce produit est peu important par lui-même, mais c'est un premier pas fait dans une voie difficile, une amélioration importante dans le système financier d'un état. Il grandira et se développera avec la fortune publique, dont il est la base fondamentale; car un pays est sauvé dès qu'il a pu établir l'impôt direct. Dès lors rien ne lui manque pour ses ressources principales, la terre devant produire toujours.

L'alcavala, les patentes, le papier timbré, la monnaie, la poste, sont des impôts moins importants; mais tous les jours leurs produits augmentent, et ils entrent en 1841 dans la balance générale;

| | |
|---|---|
| ceux d'alcavala pour | 70,920 piast. |
| ceux des patentes | 27,016 |
| ceux du papier timbré | 35,127 |
| ceux de la poste | 34,582 |
| ceux des rentes diverses, commissaires-priseurs, péages, amendes, etc. | 50,000 |
| | 217,645 piast. |

On voit par ce court aperçu que le système des finances du Chili est bien établi et qu'il ne tend qu'à se consolider. Les améliorations marcheront avec le temps, et tout fait présager

la facilité qu'aura cette république d'éteindre bientôt sa dette, et la haute prospérité à laquelle elle est appelée.

La dette chilienne se divise en dette intérieure et dette extérieure. La dette intérieure consolidée se compose de

| | |
|---|---|
| Intérêts à 2 p. %. | 120,953 piastres |
| — 4 p. % | 201,403 |
| — 5 p. % | 110,000 |
| — 6 p. % | 3,400 |
| — 8 p. % | 4,750 |
| — 12 p. % | 4,000 |
| | 444,506 piastres |
| Plus pour les intérêts échus | 14,696 |
| | 459,202 piastres |
| Le trésor doit sans intérêt à plusieurs fabriques d'églises | 53,548 |
| | 512,750 piastres |

| | |
|---|---|
| La caisse de crédit doit pour la dette 6 p. % | 231,500 piastres |
| — — 4 p. % | 56,500 |
| — — 3 p. % | 1,636,550 |
| pour avoir liquidé les traitements des officiers et employés qui ont servi dans la guerre de l'indépendance. | |
| | 1,924,550 piastres |

Il faut ajouter en outre toutes les dettes pendantes que l'on peut évaluer ainsi :

| | |
|---|---|
| Les séquestres | 557,000 piastres |
| Réclamations des neutres pour arrestations de navires. | 250,000 |
| Droits et actions différentes contre le gouvernement | 388,000 |
| | 1,195,000 piastres |

En admettant que cette dernière somme soit vraie et que le fisc doive succomber dans toutes les réclamations, la dette intérieure de la république monte à 3,632,300 piastres.

La dette extérieure se compose des emprunts qui furent contractés à Londres, pour subvenir aux frais de la guerre de l'In-

dépendance. Cet argent servit peu à la cause à laquelle il était destiné; il fut gaspillé en partie, et les secours accordés par le Chili au Pérou en employèrent une autre partie.

Le premier emprunt fut fait à Londres, en 1822, pour un million de livres sterling à l'intérêt de 6 p. %. Le Chili paya des dividendes à diverses époques, et racheta six cent soixante obligations de 100 livres. En 1830, époque de la dernière remise, la dette s'était réduite à 934,000 livres, soit 4,670,000 piastres, divisées en neuf mille trois cent quarante billets de 500 piastres.

Cette dette s'accrut de tous les intérêts échus jusqu'en 1840. Les ressources du pays n'étant pas suffisantes pour couvrir cet énorme arriéré, il fut convenu avec les créanciers que l'on commencerait à payer le dividende 37e, et que des arrangements seraient pris pour capitaliser les intérêts.

M. Xavier de Rosales, chargé d'affaires de la république en France, reçut de son gouvernement des pouvoirs suffisants et une commission spéciale pour aller à Londres terminer cette affaire. Il y réussit complétement et avec beaucoup d'habileté.

Voici quelles furent les conditions principales.

1° Capitaliser les intérêts différés en créant une nouvelle dette pour leur valeur totale;

2° Accorder 3 p. % d'intérêt annuel sur la somme des intérêts capitalisés;

3° Faire courir ces intérêts à partir seulement de 1847;

4° Créer dès 1847 un amortissement de 1 p. %;

5° Payer les intérêts et pourvoir à l'amortissement par semestre à Londres;

6° Permettre à ces capitaux de devenir dette intérieure au taux de 3 p. % avec 10 p. % d'augmentation de valeur;

7° Laisser au gouvernement chilien la liberté de racheter sa dette au cours du jour.

D'après les termes de cette transaction, la dette extérieure resta fixée à 8,452,700 piastres, qui sont réparties de la manière suivante :

| | |
|---|---|
| Valeur de 9,340 obligations chiliennes en circulation. | 4,670,000 piastres |
| Pour 81 p. °/₀, intérêts capitalisés.......... ..... | 3,780,700 |
| | 8,450,700 piastres |

Cette somme, augmentée de 10 p. °/₀ pour les frais de remises et de commission, représente le prix de l'indépendance nationale, ou, si l'on veut, les erreurs de l'inexpérience dans les premières années de la vie publique du Chili.

Le mouvement continuel qui s'opère dans les entrepôts de Valparaiso ne me permet pas de fixer d'une manière bien positive le montant des valeurs qui entrent dans ce port ou en sortent annuellement. Cependant je chercherai à l'indiquer aussi approximativement que possible.

Il entre à Valparaiso, année commune, environ 400 navires de différentes nations;

| | |
|---|---|
| L'Angleterre y envoie......... | 100 navires |
| La France.................. | 35 » |
| Les États-Unis................ | 60 » |
| La Sardaigne................. | 10 » |
| Hambourg.................. | 8 » |
| L'Autriche.................. | 4 » |
| Brême..................... | 4 » |
| Le Danemarck.............. | 4 » |
| La Belgique................ | 2 » |
| La Hollande................ | 2 » |
| Le Mexique................. | 5 » |
| Le Centre-Amérique.......... | 4 » |
| Buénos-Ayres.............. | 4 » |
| Haïti..................... | 4 » |
| Le Pérou.................. | 20 » |
| Caboteurs chiliens............ | 134 » |
| | 400 navires, |

dont le jaugeage commun peut être calculé à 200 tonneaux. Soit, un total de 80,000 tonneaux

Nous n'avons pas à nous occuper des navires chiliens employés au cabotage. Les 266 navires étrangers importent, année commune, 1,725,000 colis; chacun de ces colis peut être évalué en moyenne à 100 francs. Il en résulte que le commerce étranger dans les mers Pacifiques opère sur une somme totale de 172,500,000 francs, dont 80,000,000 à peu près passent par la douane de Valparaiso.

Ces chiffres, je le répète, sont approximatifs. Cependant le tableau suivant, que j'emprunte au manifeste de don Manuel Rengifo, leur donne un caractère d'authenticité qui doit mériter toute confiance.

*Navires qui ont mouillé à Valparaiso du 1er janvier au 31 mai 1842.*

| NAVIRES. | NATIONS. | TONNAGE. | |
|---|---|---|---|
| 79 | Anglais. | 23,695 | Sur ces 266 navires, 188, jaugeant 42,476 tonneaux, ont déchargé et transbordé la majeure partie de leur chargement; les 78 autres, qui jaugeaient 19,932 tonneaux, n'ont déchargé ni transbordé aucune marchandise; mais ils ont fait presque tous des vivres et de l'eau. |
| 25 | Français. | 6,485 | |
| 22 | Américains. | 7,499 | |
| 19 | Hambourgeois. | 4,371 | |
| 5 | Danois. | 1,361 | |
| 9 | Suédois. | 2,863 | |
| 2 | Brémois. | 310 | |
| 3 | Belges. | 649 | |
| 4 | Italiens. | 866 | |
| 6 | Espagnols. | 1,532 | |
| 1 | Mexicains. | 103 | |
| 13 | Péruviens. | 1,799 | |
| 2 | De l'Equateur. | 437 | |
| 1 | Des îles Sandwich. | 56 | |
| 75 | Chiliens. | 10,202 | |
| 266 | | 62,428 | |

*Marchandises existant, fin mai 1842, dans les magasins des douanes et des particuliers.*

| | |
|---|---|
| Marchandises, 622,562 colis, pour une valeur de......... | 7,129,066 piastres |
| Piastres fortes, plata piña en barres, piastres, or en lingots ou monnayé.......................................... | 3,260,833 |
| | 10,389,899 piastres |

*Marchandises étrangères en transit dans les magasins de la douane.*

722,472 colis pour 7,159,086 piastres.

Dans cette immense quantité de marchandises jetées sur le territoire chilien par le commerce de toutes les nations, nos produits figurent pour 14,000,000 de francs environ. Bordeaux expédie annuellement à peu près 20 navires d'un jaugeage commun de 5,000 tonneaux. Le Havre, qui depuis peu commence à s'occuper des affaires de la mer du Sud, envoie quatre navires par an, jaugeant 1,400 tonneaux. Le reste est fourni par Marseille et Nantes.

Les articles qui forment les chargements sont en général des objets de luxe et d'industrie parisienne, des soieries, des draps, du papier, de la parfumerie, des papiers peints, des toiles de Bretagne, des peaux, des armes, enfin tout ce qui entre dans la consommation en France, excepté toutefois les tissus de coton, que les Anglais fournissent à bien meilleur marché que nous. Cependant, il est à remarquer que depuis deux ans la France en a expédié pour plus de 500,000 francs.

Comme lest ou fonds de chargement, nos navires emportent des fers de Biscaye, des vins, des eaux-de-vie et des liqueurs de Bordeaux. C'est là ce qui explique pourquoi le plus grand nombre d'armements pour les mers du Sud se fait à Bordeaux, tandis que l'on tire la presque totalité des marchandises du nord de la France. Cependant le Havre paraît vouloir se placer sur la même ligne que Bordeaux à cet égard, et les spéculateurs ont su profiter de la dépréciation actuelle des liquides français pour essayer de former des armements qui n'ont pas cette base de chargement.

En échange des marchandises étrangères, le Chili donne de l'or, de l'argent, et quelques autres produits que je vais indi-

quer. Son sol est riche en mines de toute espèce. Les mines de houille abondent dans la province de la Conception ; celle qui est la plus facile à exploiter se trouve sur l'île de la Quiriquina, au milieu de la baie de Talcahuano. L'exploitation en a été tentée à diverses époques, mais il avait fallu y renoncer. Le charbon qu'on en tirait contenait une trop grande quantité de soufre pour qu'on pût en faire un bon usage, et il était trop inflammable pour pouvoir être transporté facilement. Cependant on a recommencé à s'en occuper sérieusement. L'établissement d'une ligne de steamers sur les côtes de la mer Pacifique a de nouveau donné l'éveil à la spéculation, et l'on assure que déjà des résultats favorables ont été obtenus. Cette exploitation est d'autant plus nécessaire que les bois commencent à manquer dans les provinces du Nord ; la fonte du minerai devient très-coûteuse, et peut-être sera-t-elle impossible un jour. Dans ce cas le Sud viendrait au secours du Nord, et soutiendrait avec ses charbons un des plus importants produits du pays.

Les mines d'or et d'argent, et celles dont on extrait le cuivre, se trouvent dans les provinces du Nord, qui par contre ne possèdent aucune branche d'agriculture, mais qui nourrissent dans leurs vallées de nombreux troupeaux. Elles ont produit en 1839 :

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Or exporté.......... | 439 m^c^. | | | |
| Or monnayé......... | 3,415 | | | |
| | 3,854 m^c^. | à 80 fr. l'once........ | 2,466,560 fr. | » c. |
| Argent exporté........ | 123,862 m^c^. | | | |
| Argent monnayé...... | 24,227 | | | |
| | 148,089 m^c^. | à 47 fr. 50 c. le marc.. | 7,034,227 | 50 |
| Cuivre en barre exporté | 50,293 qx. | à 80 fr. » le quintal.. | 4,023,440 | » |
| Id. en minerai id. | 210,291 | à 12 50 » .. | 2,628,637 | 50 |
| | | | 16,152,865 fr. | » c. |

Elles ont produit en 1841 :

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Or en barre exporté par la douane, | | | | | |
| de Valparaiso......... | 941 m^e. | 3° 6/8 | | | |
| de la Serena (Coquimbo). | 10 | 3° 3/8 | | | |
| de Huasco et Monaye... | 11 | | | | |
| Or monnayé............ | 3,284 | 5° 5/8 | | | |
| | 4,247 m^r. | 4° 6/8 | à 80 fr. l'once. | 2,718,460 fr. | » c. |
| Argent en barre exporté par la douane, | | | | | |
| de Valparaiso........ | 95,734 m^r. | 3/8 | | | |
| de la Serena......... | 21,743 | 7/8 | | | |
| de Huasco.......... | 7,325 | 5° 7/8 | | | |
| de Copiapo.......... | 12,725 | 4° | | | |
| Argent monnayé....... | 2,594 | | | | |
| | 140,122 m^r. | 3° 1/8 | à 47 fr. 50 c... | 6,655,813 | 55 |
| Cuivre en barre exporté par la douane, | | | | | |
| de Valparaiso....... | 36,661 q^x. | 27 liv. | | | |
| de la Serena........ | 39,543 | 9 | | | |
| de Huasco et Copiapo. | 19,126 | | | | |
| | 95,330 q^x. | 36 liv. | à 80 f. le quintal. | 7,626,428 | 80 |
| Minerai de cuivre exporté par la douane, | | | | | |
| de Valparaiso....... | 9,278 q^x. | 51 liv. | | | |
| de la Serena...... .. | 68,474 | 40 | | | |
| de Huasco.......... | 124,916 | 12 | | | |
| de Copiapo......... | 55,550 | 4 | | | |
| | 258,219 q^x. | 7 l. | à 12 f. 50 c. le qtal. | 3,227,738 | 25 |
| | | | | 20,228,440 fr. | 60 c. |

Le tableau suivant fera connaître les principaux produits chiliens. Dans les exportations du 1^er janvier au 31 mai 1841,

| | | | |
|---|---|---|---|
| Le cuivre monte à........ | 16,783 | quintaux pour | 255,940 piastres |
| La viande salée.......... | 1,906 | — | 8,552 |
| L'orge............. .... | 14,220 | fanègues pour | 19,552 |
| Cuirs de vache.......... | 31,003 | cuirs pour.... | 54,255 |
| Blés.................. | 15,851 | fanègues pour | 31,707 |
| Viande sèche........... | 1,506 | quintaux pour | 10,542 |
| Minerai de cuivre.. ..... | 5,844 | — | 12,418 |
| Or monnayé... ......... | 23,910 | — | 412,447 |
| Or en lingots....·...... | 116 | marcs pour... | 20,750 |
| Argent en barre.......... | 57,046 | — | 484,891 |
| Graines de trèfle........ | 1,152 | fanègues pour | 31,702 |

Je ne parlerai pas des autres produits moins importants, comme légumes et fruits secs, farines, biscuits, jambons, suifs, graisses, etc. Leur importance totale a été de 1,821,395 piastres ou de 9,106,975 francs.

Le minerai de cuivre donne aujourd'hui des frets fort avantageux aux navires anglais, parce que l'Angleterre est dans une condition bien plus favorable que ne l'est la France pour utiliser ce produit.

En Angleterre, les charbons et les grandes usines sont dans le voisinage de la mer et des ports. Le minerai s'y débarque presque sans frais, et le charbon, qui coûte à peine 6 francs la tonne à la porte de l'usine, fond le minerai à un très-bas prix.

Nos mines de houille sont situées au centre de la France. Il en résulte des dépenses exorbitantes pour y conduire le minerai chilien, ou s'il reste sur nos côtes, des dépenses exorbitantes pour transporter le charbon. Aussi nous ne pouvons soutenir la concurrence, et ce sont là encore des frets qui nous échappent; car, le Chili ne doit pas l'ignorer, nous n'avons qu'un droit de balance de 50 centimes sur chaque quintal métrique.

Il est pénible de voir nos produits jouer un rôle aussi subalterne sur les marchés à l'étranger. Partout nous trouvons une redoutable concurrence, et toutes les nations manufacturières luttent contre nous avec avantage. Les petits états d'Allemagne, la Belgique, expédient des draps et des toiles qui se vendent à des prix inférieurs aux nôtres, et bientôt sans doute l'Espagne viendra rivaliser avec nous pour les soieries, les vins et les eaux-de-vie.

Cette défaveur de nos articles tient essentiellement à notre manière de travailler. Il est évident que ce qui perd notre commerce à l'étranger, ce qui lui a mérité la déconsidération générale, c'est la pacotille. Ce genre de spéculation a l'inconvénient

d'être exploité par des gens qui font leurs achats à crédit et sur une petite échelle. Il faut donc qu'ils fassent des bénéfices considérables pour que leurs opérations deviennent suffisamment productives. Or, comme une marchandise qui a déjà passé par plusieurs mains avant d'arriver au consommateur est nécessairement très-surchargée de frais, c'est sur la qualité que le pacotilleur cherche son bénéfice.

De là, comme conséquence forcée, la qualité inférieure et la dépréciation de la presque totalité de nos marchandises. La mauvaise foi a été poussée à un tel point qu'elle est passée en proverbe dans toute l'Amérique du Sud. Ainsi, pour désigner qu'une chose d'ailleurs très-apparente ne vaut rien, on dit qu'elle ressemble à une montre française. Si l'on doute du titre de l'or, de la valeur intrinsèque d'un bijou, on dit : Pourvu que ce ne soit pas de l'or français.

Pour remédier autant que possible aux pernicieux effets d'un système qui entraîne notre commerce à une décadence et à une ruine complète, il faudrait que la grande spéculation s'emparât de l'exportation, et que des sociétés se formassent pour aider les opérations à se monter sur une grande échelle. Il faudrait que les fabricants de nos articles principaux expédiassent directement pour leur compte, comme le font les fabricants anglais. Il faudrait surtout qu'ils imitassent leur conduite dans la composition du personnel de leurs maisons de commerce à l'étranger. Toutes sont tenues par les fils, les parents ou les associés de la maison principale. Aussi, les vieilles traditions d'amour du travail, de probité et de bonne foi s'y conservent-elles soigneusement. Nos pacotilleurs, au contraire, manquent d'instruction, de savoir-vivre et de conscience. Ne pouvant pas fonder des maisons qui doivent subsister pendant plusieurs années, ils veulent faire fortune dans le plus court délai. Peu scrupuleux pour la plupart

sur le choix des moyens nécessaires pour résoudre ce problème, ils atteignent le but qu'ils se proposent, mais en donnant au commerce français un renom souvent peu honorable.

Que ce tableau ne paraisse pas exagéré. Je peins avec des couleurs très-pâles des maux dont j'ai été témoin, des maux que signalent tous les jours nos consuls, et dont gémissent les chefs du petit nombre de nos honorables maisons de commerce. « J'ai connu, me disait, il y a peu de temps encore, un de nos plus habiles industriels, M. Charles Forel Kœchlin, qui a parcouru l'Inde et la Malaisie, j'ai connu trois négociants en France, Nicolas Kœchlin, de Mulhouse; Ternaux, de Paris; et Balguerie, de Bordeaux. Les autres sont pour la plupart des marchands pour lesquels le commerce n'est qu'une affaire de rapines. Nos banquiers ne comprennent pas que leur mandat serait de patroniser l'industrie; ce ne sont que des usuriers. Ils ont depuis 1789 la prétention de remplacer la noblesse, mais ils se sont bien gardés d'adopter sa glorieuse devise, et de dire : *Commerce oblige*, comme celle-ci disait autrefois : *Noblesse oblige.* »

Les traités qui auraient pu, il y a vingt ans, nous être d'un grand secours dans l'Amérique du Sud, sont aujourd'hui sans utilité. Les Américains ont peu à peu connu leur position, et s'ils s'engageaient avec facilité dans les premiers jours de leur émancipation politique, ils donnent aujourd'hui dans l'extrême contraire. Ils disent hautement qu'ils ne veulent pas de traité avec les nations européennes; ils n'y voient que la part du lion. Ils craignent que leur infériorité ne les expose à subir les conséquences d'un pacte qui leur serait inévitablement onéreux. Dans certaines circonstances ce raisonnement pourrait bien ne pas manquer de justesse; mais ce n'est pas là le fond de leur pensée. Ils se font plus petits qu'ils ne croient l'être et qu'ils ne le sont en réalité. Ils savent bien que si leur valeur numé-

rique est moins importante que celle des peuples européens, ils ont des alliés bien puissants dans la distance qui les sépare de l'ancien monde, dans la difficulté d'amener sur leurs côtes des troupes de débarquement, dans la nature de leur territoire et le patriotisme de ses habitants.

Ils ne veulent pas s'imposer des conditions qui deviendraient des précédents pour les obliger plus tard à se ranger sous la loi commune des nations. Ils préfèrent le vague dans lequel ils se trouvent; de cette manière les questions de droit se [illegible] successivement, et s'expliquent par des faits. Ils en [illegible] les conséquences que leur intérêt [illegible] que peu à peu ils vont posant les bases d'un droit public [illegible] américain.

D'un autre côté, les traités de commerce ne sont [illegible] que lorsque par leur moyen on obtient [illegible] sur certains articles en concurrence avec d'autres [illegible] ce n'est plus le cas. Les intentions des [illegible] de l'Amérique méri-dionale sont bien marquées. Ils ne feront aux Européens d'autres concessions que celles qu'ils ne pourront [illegible] ils les traiteront tous sur un pied d'égalité parfaite.

Il n'en sera pas de même à l'égard des Américains du Nord. Déjà commence entre eux une ligue d'intérêts contre l'Europe, et ils s'accordent respectivement de plus d'avantages [illegible].

Cependant il serait à craindre qu'ils ne [illegible] une exception en faveur de l'Espagne. Les [illegible] la guerre de l'indépendance [illegible] liens de famille, de mœurs, de religion, de langage, commen-cent à reprendre leur influence. Il [illegible] que l'Espagne parvînt à faire [illegible] avantageux pour son commerce; [illegible] qu'elle produit des vins, des [illegible]

auront sur les nôtres l'avantage d'y retrouver l'accueil que leur bonne qualité leur obtenait en d'autres temps.

Qu'il me soit permis de terminer ce que j'avais à dire sur le commerce chilien par quelques considérations sur la pêche de la baleine.

Ce n'est que vers l'année 1827 que nos pêcheurs commencèrent à fréquenter les côtes du Chili. Ils y trouvèrent de très-bons lieux de relâche dans les ports de Talcahuano, Valdivia et San-Carlos; ils purent y faire des vivres à bon marché, et donner ainsi des rafraîchissements à leurs équipages. Aussi nos armements baleiniers exploitèrent-ils largement ces parages depuis 1827 jusqu'en 1839.

Quelque favorable que fût cette pêche, elle n'était cependant pas sans dangers et sans inconvénients. Les périls de la saison d'hiver forçaient nos capitaines à se réfugier dans les ports, où ils passaient plusieurs mois dans l'inaction. Ces relâches trop longues démoralisaient les équipages, les maladies honteuses les décimaient, et la désertion, très-facile dans des ports jusqu'alors sans police, achevait de les réduire presque au néant. Ceux des capitaines qui voulaient prévenir ces désordres, ou dont l'imagination plus inquiète ne pouvait se résigner à un pareil repos, battaient les mers dans l'hiver; ils allaient croiser vers les îles de la Mocha, Santa-Maria et Juan-Fernandez, ou bien s'avançaient dans les innombrables détroits de l'archipel de Chiloë. Cette navigation pendant l'hivernage était périlleuse, et de nombreux sinistres effrayèrent avec raison nos marins les plus intrépides.

A la même époque, les baies de la côte offraient à nos baleiniers une pêche abondante et facile; mais elle était prohibée. C'était en vain que depuis plusieurs années nos consuls généraux réclamaient du gouvernement chilien la libre pratique

de ces parages pour nos navires baleiniers, ils avaient toujours complétement échoué.

Toutefois dans une affaire de cette importance les agents français ne devaient pas perdre courage, tant qu'il leur restait une chance de succès. En 1837, la position du consul français, M. Aug. Bardel, à la Conception, était telle que les autorités auraient hésité à lui refuser une demande quelle qu'elle fût. Il crut devoir profiter de son influence pour obtenir de l'intendant ce que le gouvernement supérieur avait refusé; et il fut convenu, à des conditions très-peu onéreuses, que nos baleiniers pourraient pêcher dans les baies.

Depuis lors nos navires venaient passer tranquillement l'hiver, soit dans la baie de la Conception, soit dans celles des environs. Les équipages, bien que jouissant de tous les avantages hygiéniques que leur offrait la proximité de la terre, ne pouvaient y descendre. Une discipline très-sévère avait été établie à bord, et de nombreux exemples d'arrestation avaient prouvé que la désertion était sinon impossible, du moins fort difficile. Plus de cinquante navires de nos ports du Havre, de Nantes, et même de Bordeaux, ont profité de cette avantageuse concession.

Mais bientôt les baleines, trop vivement poursuivies, se retirèrent dans des parages lointains. Nos baleiniers se dirigèrent alors vers la Nouvelle-Zélande, et pendant les années 1839 et 1840, les côtes du Chili n'ont plus été fréquentées pour la pêche que par un petit nombre de nos navires. Cependant la presque totalité de ceux qui ont fait leur chargement à la Nouvelle-Zélande relâchent dans leur voyage de retour à Talcahuano. Ils trouvent dans ce port des vivres beaucoup meilleurs et moins chers que dans les parages d'où ils viennent. Les côtes sud du Chili offriront long-temps encore de grandes ressources à nos baleiniers, et c'est à juste titre que le gouvernement français

a cru convenable d'y établir un consulat dont la position centrale leur assure une protection prompte et efficace. Déjà depuis 1839, on remarque que la baleine y reparait, et les Américains du Nord, qui, moins routiniers que nous, ne se portent pas sur les mêmes parages et ne les abandonnent pas non plus tous à la fois, ont su profiter du retour de ces cétacés.

Les cachalots, pour la pêche desquels le gouvernement vient d'accorder une prime considérable, se trouvent aussi dans la mer Pacifique, depuis le 45° latitude sud, jusqu'au 45° latitude nord; ils abondent aux îles Galapagos, situées en face de Guayaquil, entre les îles Polynésiennes, entre celles des Philippines, à la Nouvelle-Zélande, et sur la côte du Japon.

Mais c'est en vain que le gouvernement s'imposera ces énormes sacrifices, s'il ne se décide pas à attaquer franchement le mal dans sa racine, en dotant la marine marchande d'un code maritime, dont l'indiscipline de nos matelots nous fait chaque jour connaître la nécessité. Je ne partage pas l'opinion de nos économistes, qui prétendent qu'en matière de commerce le meilleur des règlements est de n'en faire aucun. Je pense, au contraire, que dans une foule de circonstances des règlements sages et bien appliqués sont d'un grand secours.

D'ailleurs si ce principe pouvait être admis d'une manière aussi absolue qu'il est émis, je réclamerais encore une exception pour la pêche de la baleine. J'ai acquis cette opinion par l'expérience, et j'en appelle au témoignage des armateurs et des capitaines du Havre, de Nantes, etc.; qu'ils disent si les règlements appliqués avec fermeté par M. Bardel, vice-consul de France à Talcahuano, n'ont pas été d'une grande utilité à leurs armements, et s'ils n'ont pas sauvé quelques opérations d'une ruine totale.

Lorsque le gouvernement soutient les armements baleiniers

d'une main aussi puissante, lorsqu'il y prend lui-même un intérêt aussi considérable, il semble qu'il a bien le droit de poser des conditions à l'emploi des deniers qu'il donne, et de veiller à ce qu'au moins l'opération soit montée de manière à former de bons matelots. Or, que peuvent en faveur d'un pareil résultat les primes accordées par le gouvernement, lorsqu'elles sont absorbées par les armateurs et les capitaines, lorsque les classes inférieures des équipages n'ont absolument rien gagné après une campagne de deux ans; lorsque enfin les conditions imposées aux matelots sont plus propres à les décourager qu'à les attirer?

Monsieur M. Marec, conseiller d'état et sous-directeur du personnel au ministère de la marine, a publié, en 1832, deux mémoires qui ont sauvé d'une ruine complète nos deux grandes pêches, celle de la morue et celle de la baleine. Ce savant administrateur, pénétré de la nécessité d'établir solidement les devoirs des capitaines et des matelots, travaille depuis dix ans à un code maritime, et s'exprime ainsi dans une dissertation pleine de faits, qui résume et annonce son ouvrage :

« Une loi de la plus haute importance, une loi destinée à raffermir ce qu'on peut appeler le nerf de la navigation, c'est-à-dire destinée à fortifier et à maintenir la discipline parmi les équipages des navires de commerce, est, depuis long-temps, l'objet des méditations, des travaux du ministère de la marine.

« Cette loi ou plutôt ce code disciplinaire et pénal, si difficile à édifier au milieu des ruines de l'ancienne juridiction de l'amirauté, et aujourd'hui que la marine est pressée, de tous côtés, par les exigences du droit commun, qui est, dans la réalité, par rapport à la marine, une funeste exception, n'offre pas moins de difficultés à vaincre pour arriver a faire adopter....

« Une pareille loi serait incomplète, si elle n'atteignait point

aussi certains délits, qui sans appartenir à la catégorie des actes d'insubordination proprement dite, affectent cependant, d'une manière plus ou moins indirecte, le maintien de l'ordre, de la police et de la discipline, si nécessaires pour la sûreté de la navigation et le succès des entreprises commerciales.

« Quand on considère l'état présent de la législation sous ce rapport, on est amené à reconnaître, en déplorant la fâcheuse lacune laissée par la suppression des amirautés, que nos codes généraux en vigueur donnent bien le moyen de punir, quoique dans une mesure insuffisante, quelques-uns des délits commis par les gens d'équipages des navires marchands, mais qu'ils sont tout à fait inapplicables aux manquements à la discipline, ou fautes de simple police, ainsi qu'à certains délits, dont l'impunité devient une source de désordres continuels....

« Ainsi, aujourd'hui, la répression des actes d'indiscipline commis par les marins au service du commerce, rencontre de tous côtés des obstacles; ainsi tout concourt à démontrer le besoin indispensable d'une loi nouvelle pour rémedier à un état de choses aussi fâcheux. »

Parviendra-t-il à faire entrer dans les esprits la conviction dont il est animé, à répandre des vérités utiles et à préparer ainsi les voies à l'adoption d'une loi spéciale? Je l'ignore; mais on doit rendre justice à sa constance et à la justesse de ses vues. Que si des difficultés de l'ordre judiciaire s'opposent à l'exécution de son projet, les députés de nos ports de mer devront prendre l'initiative, et demander au gouvernement une loi que le commerce appelle de tous ses vœux.

# PÉROU ET BOLIVIE.

FIN.

## CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

Départ de Valparaiso. — Théorie des vents. — Vents alisés et généraux. — Vents variables. — Vents du large. — Vents de terre. — Brises. — Arica. — Tacna. — Maisons. — Climat. — Islay. — Quilca. — Marine. — Frets de retour pour l'Europe.

En janvier 1825, je fis un voyage commercial de Valparaiso au Pérou ; j'avais affrété une goëlette et un brick américain, et les avais chargés de produits chiliens que j'expédiais à Arica, à Tacna et à Quilca. En sortant de Valparaiso, nous fûmes pris par les vents de Sud-Est, qui nous assuraient une prompte et courte traversée.

Il m'est souvent arrivé dans le cours de cet ouvrage de parler de vents alisés, de vents généraux, de vents variables, etc. Il ne sera peut-être pas inutile pour les personnes étrangères à la navigation, et même pour les jeunes marins inexpérimentés, de donner une idée succincte de ces vents, ainsi que des vents de terre et de mer, des moussons, des vents périodiques, des ouragans, des typhons, des grains, des bourrasques, et enfin de tous les phénomènes naturels dont il m'a été permis de contempler le spectacle et d'observer les effets.

On peut ranger les vents en trois classes : les vents constants ou perpétuels, les vents périodiques, et les vents variables. Nous n'avons à nous occuper ici que des vents constants et des vents variables qui leur sont limitrophes. Les vents perpétuels sont ceux qui soufflent toujours dans la même direction. On les

appelle vents alisés et généraux alisés entre l'équateur et le tropique du Cancer ou Nord, et vents généraux entre l'équateur et le tropique du Capricorne ou Sud. Ils semblent résulter du mouvement de rotation que la terre fait sur son axe, combiné à l'action du soleil qui raréfie l'atmosphère entre les tropiques. Dans cette hypothèse, que je crois rationnelle jusqu'à meilleure explication, l'air froid et dense des pôles suivrait naturellement la surface du globe pour prendre la place de l'air chaud et raréfié de l'équateur, si le mouvement de la terre, dont la rapidité s'accroît graduellement depuis les pôles jusqu'à l'équateur, ne forçait pas les courants d'air polaire à diverger de leur méridien et de leur direction vers l'équateur pour se diriger de l'Est à l'Ouest. Par suite de la rotation de la terre, le mouvement diurne apparent du soleil s'opère de l'Est à l'Ouest; en conséquence, les points de la plus grande raréfaction doivent se mouvoir dans la même direction que le soleil lui-même, l'atmosphère étant très-échauffée sous tous les points du passage du soleil sur la terre.

Ces points suivant ainsi le mouvement apparent du soleil de l'Est à l'Ouest, l'air plus dense se meut dans la même direction et détermine entre les tropiques un vent d'Est qui doit surtout se faire sentir loin des grandes terres : l'air dense, en s'avançant des régions polaires vers l'équateur dans des directions Nord et Sud, et en inclinant à l'Ouest vers les points de la plus grande raréfaction, produit un vent de Nord-Est du côté du Nord, et de Sud-Est du côté du Sud de l'équateur. Ces vents alisés ou généraux inclinent, chacun dans sa direction et ses limites, vers le soleil ou vers le point de la grande raréfaction; en d'autres termes, lorsque le soleil est près du tropique du Cancer, ou qu'il s'en éloigne après avoir échauffé fortement l'hémisphère du Nord, les vents généraux du Sud inclinent plus loin du point Est que dans la saison contraire, et soufflent dans toute leur force vers

le lieu de la plus grande raréfaction; ils atteignent alors l'équateur du côté du Nord et le dépassent même quelquefois sur différents points. Les vents alisés de Nord-Est, en inclinant plus près du point Est que dans l'autre saison, soufflent avec moins de force et se resserrent dans leurs plus étroites limites, lesquelles, vers le Sud, reculent au contraire de plusieurs degrés au Nord de l'équateur. Il en est de même dans l'autre saison pour les vents opposés : les uns reculent au Nord à mesure que les autres avancent. Il existe perpétuellement un courant d'air qui vient des régions polaires vers l'équateur, où il se raréfie. L'air froid est ainsi remplacé par cet air plus raréfié qui retourne ensuite, par la région supérieure, vers les pôles pour rétablir l'équilibre. Ce courant d'air part de l'endroit où il y a le plus de chaleur, si bien qu'il en résulte une sorte de circulation atmosphérique propre à entretenir le milieu ambiant dans son état normal et à conserver les êtres qui en subissent l'influence.

Les vents alisés et généraux des régions basses de l'atmosphère sont accompagnés d'un vent des régions supérieures. Ainsi, tandis que le vent alisé de Nord-Est souffle dans la région inférieure, un vent de Sud-Ouest souffle dans la région supérieure, et quand les vents généraux de Sud-Est se font sentir, un vent de Nord-Ouest se manifeste aussitôt.

De là vient qu'on aperçoit fréquemment des nuages se diriger en sens contraires aux vents alisés et généraux; aussi est-il très-facile de constater les changements qui surviennent dès que l'on a dépassé les limites de ces vents constants.

L'équilibre se rétablit très-promptement sous l'équateur, entre 4 degrés de latitude Nord et 4 degrés de latitude Sud, selon les saisons, grâce à une espèce de vents légers et variables, et aussi à des vents d'Ouest de plusieurs points du globe.

Les vents alisés et généraux sont constants dans l'Atlantique,

dans l'Océan indien et dans la mer Pacifique. Leur constance semble être en raison directe de la distance des grandes terres. Les îles et les continents obstruent les courants réguliers de l'atmosphère, et produisent ces vents périodiques ou variables qu'on appelle moussons.

Les vents variables qui règnent dans les deux hémisphères commencent à la limite Nord et Sud des vents alisés et généraux. Généralement les vents variables dominent de l'Ouest et du Sud-Ouest dans les latitudes nord, et ceux d'Ouest et du Nord-Ouest dans les latitudes sud. On pense que les vents d'Ouest, dans les hautes latitudes, sont dus au mouvement vers le pôle des parties élevées de l'atmosphère; leur mouvement étant contraire à celui des vents alisés, elles se condensent au delà des limites de ces vents, et descendent à la surface de la terre ou de la mer, en soufflant de l'Ouest à l'Est pour rétablir l'équilibre qu'ils ont détruit. Le fait est qu'immédiatement au delà de ces limites, les vents d'Ouest règnent et sont susceptibles, dans les hautes latitudes, d'être obstrués et de varier par diverses causes, surtout dans les zônes tempérées, où l'influence du soleil est elle-même variable et incertaine.

Il résulte de là que le soleil, dans les deux hémisphères, a une grande influence sur toutes les variations atmosphériques, et qu'en échauffant un parallèle ou une portion de terre il raréfie l'air atmosphérique à un haut degré, et attire vers cette portion échauffée l'air extérieur qui ne l'est pas.

Il ne sera peut-être pas moins utile de connaître la cause de la diversité des vents du large pendant le jour et des vents de terre pendant la nuit.

On peut considérer les brises de terre et de mer, sur les côtes tropicales, comme des vents alternatifs qui se font surtout sentir dans les beaux temps. La terre étant un meilleur conducteur de

la chaleur que l'eau, l'air, sous l'influence de l'action du soleil, s'élève à un plus haut degré de température sur terre que sur mer. Quand l'élévation de la température raréfie l'atmosphère, un courant d'air froid s'échappe de la mer comme pour y faire contrepoids, et forme cette brise de mer qu'on nomme vent du large ou virason. Cette brise a une direction rétrograde, c'est-à-dire qu'elle commence près de la côte et s'étend au large en reculant graduellement. Aussi, les bâtiments qui se tiennent près du rivage éprouvent des brises de mer que ne ressentent presque pas ceux qui en sont à quelque distance. Toutefois, quand on est à terre, la brise semble toujours venir du large. En réalité, elle se forme à un quart ou à une demi-lieue de la côte, d'où elle avance vers la terre pour reculer ensuite jusqu'à une, deux, et même trois lieues au large.

Après le coucher du soleil la température se refroidit, et l'air de la terre, plus dense alors que l'air de la mer, se précipite vers l'atmosphère la plus raréfiée; c'est ce que l'on nomme brise de terre. Cette brise, qui commence à la côte et s'étend graduellement au large, s'annonce par un bruit particulier semblable au ressac de la côte.

Ces brises de terre ne s'éloignent guère des côtes du Pérou, et cela peut sembler étrange quand on songe que ces côtes sont directement exposées aux rayons du soleil, de manière à raréfier l'air à un très-haut degré. Cela tient peut-être à ce que les terres de ces côtes, toujours fortement imprégnées de parties salines, conservent moins longtemps le calorique, ou bien encore à ce que la terre étant trop fortement échauffée pour rafraîchir l'atmosphère, il ne peut y avoir de brises de terre, et que le vent souffle alors du côté de la mer.

Lorsque sur les côtes d'Europe le temps est fixe et serein, une fraîche brise s'élève de la mer, en même temps que le soleil

paraît à l'horizon; cette brise s'augmente à mesure qu'il s'élève, elle est dans toute sa force dans l'après-midi, quand l'air est suffisamment raréfié, puis enfin, elle diminue au coucher du soleil, et suit toutes les phases de son déclin.

Quand l'évaporation qui s'opère pendant la nuit n'est pas assez forte pour rafraîchir l'atmosphère, on n'éprouve pas de brises de terre. Toutefois, ce phénomène a lieu dans la Méditerranée, sur les côtes d'Espagne, de France ou d'Italie, parce que dans toutes ces latitudes l'atmosphère de la terre, plus raréfiée pendant le jour, se refroidit la nuit par une évaporation plus abondante, et forme une brise qui va chercher l'atmosphère plus raréfiée de la mer.

Au contraire, dans le Nord et au centre des côtes de l'Europe, la température de l'atmosphère de la terre et de la mer étant à peu près la même, le calme règne pendant la nuit jusqu'au retour de la brise de mer, qui a lieu quand l'atmosphère de la terre s'échauffe au contact des rayons du soleil.

Notre traversée se fit en cinq jours, et nous arrivâmes sans accident à Arica, que je n'avais pas visitée depuis l'expédition du général Alvarado.

Bien que son commerce eût pris une plus grande extension, Arica était toujours dans le même état; le nombre de ses édifices n'avait pas augmenté, et le confortable n'y était pas plus commun que par le passé.

Après avoir traité d'une partie de mes cargaisons dès les premiers jours, j'eus tout naturellement le désir de connaître Tacna, la ville principale du district.

M. Rejo, le chef de la maison de commerce dont j'avais dû faire partie, possédait un second établissement à Tacna; j'eus donc promptement l'occasion de satisfaire ma curiosité. Comme la plupart des explorations qu'on peut entreprendre dans l'inté-

rieur de ce pays, le voyage d'Arica à Tacna n'était pas un voyage d'agrément; d'un bout à l'autre la route traverse un désert accidenté de monticules sablonneux, et borné par l'Océan, dont la vague écumeuse vient déchirer les flancs abruptes des falaises ou se briser contre les rochers. Je partis un soir avec M. Rejo, après avoir pris toutes les précautions nécessaires pour une pareille traversée, et le lendemain matin, sur les huit heures, après quatorze lieues d'une marche pénible, nous apercevions la vallée où est située Tacna.

C'était un dimanche; la musique de la garnison se faisait entendre sur la place principale où la troupe était passée en revue par les officiers. Les cloches appelaient les fidèles à l'office divin, et presque toute la population animait par sa présence les rues de la ville. Les ménagères venaient au milieu des rues s'approvisionner d'eau pour trois jours; elles en remplissaient des jarres et des vases de toute espèce. Soins pénibles, mais nécessaires; le ruisseau ou la petite rivière qui fertilise la vallée n'étant consacré que deux fois par semaine aux besoins de la consommation.

Vers le soir on se promène derrière la ville dans l'espace qui borde les jardins; le sol de cette promenade, arrosée le matin par le courant de la rivière, est ferme et frais à la fin de la journée.

Les femmes de Tacna ont moins de beauté que de coquetterie; nées presque toutes de l'union d'Indiens et de nègres, leurs formes et leurs couleurs se ressentent de ce mélange, et leur donnent un air désagréable et parfois repoussant.

Tacna contient 8 à 9,000 habitants; ses maisons ont la forme ordinaire des maisons du Pérou, et se composent des mêmes éléments. Sa position désavantageuse fait que la vie matérielle y est fort chère; le bois et l'eau sont des denrées rares et précieuses, et ce qui contribue à égayer un peu le jeudi et le di-

manche, les deux seuls jours où l'ennui n'y soit pas mortel, c'est que l'eau y parcourt les rues.

Toutefois les fruits sont assez abondants à Tacna, parce que la vallée est fertilisée par le courant et par la poussière du désert que la brise apporte comme une sorte d'engrais, et vient y déposer tous les jours.

Le climat de Tacna, quoique très-chaud, n'est pas malsain; la brise des Andes et de la mer l'entretient dans une certaine fraîcheur. La ville est élevée à environ 1,700 pieds au-dessus du niveau de la mer; elle est très-commerçante; sa position est des plus favorables pour le transit des marchandises qui se rendent dans l'intérieur de la Bolivie; ce transit lui donne de grands bénéfices. C'est à Tacna que se déposent les marchandises, et qu'on en prépare les envois en même temps qu'on reçoit les retours en or ou argent, le cuivre en barre, et les marchandises consistant en quina calisaya et en laines de Vicuña. Son excellent climat est une des principales causes du séjour du haut commerce dans cette ville.

Quant à Arica, le terrain bas sur lequel elle est bâtie, sa position dans un coude de la côte, l'espèce de marécage formé par le petit ruisseau qui fertilise la vallée, et l'énorme quantité de détritus de plantes marines et de petits poissons qui en se putréfiant dégagent dans l'air des miasmes infects, rendent son séjour aussi désagréable que dangereux.

Je ne restai que peu de jours à Tacna, pour laquelle je ne sentais pas la moindre sympathie, et l'on comprend que je quittai sans regret une ville qui n'offrait aucun aliment à l'instruction ni au plaisir. Je continuai mon voyage vers Quilca, où je devais débarquer les marchandises que j'acheminais sur Arequipa.

Dès le lendemain de notre départ, nous étions en vue de

Quilca; mais comme la caleta est très-difficile à reconnaître, surtout dans la nuit, nous dépassâmes notre but, et quand vint le jour, nous étions en face de Camana; heureusement que *le Bolivar*, goëlette américaine sur laquelle j'étais embarqué, marchait très-bien, auprès du vent, ce qui nous permit d'atteindre le mouillage vers le soir. J'ai cru utile de mentionner cet incident, car il est arrivé dans ces parages à plusieurs navires d'une marche ordinaire de ne pouvoir plus gagner au vent après avoir pris le large, et d'être quinze jours en dérive avant d'atteindre la rade.

Aujourd'hui, le port de désembarquement se trouve à Islay; mais cela peut aussi bien arriver à Islay qu'à Quilca, ou à tout autre point de la côte du Pérou situé dans la région des vents généraux de Sud-Est.

Quilca et Islay sont les villages les plus misérables et les plus tristes qui se puissent voir, n'ayant pour toute habitation que de mauvaises cabanes de branchages et de nattes, où habite une population d'Indiens métis, de nègres, de mulâtres, et quelques Européens. On dirait que les rebuts de la civilisation se sont donné rendez-vous sur ces points pour rançonner les malheureux voyageurs.

Je ne voudrais pourtant pas me faire l'écho des déclamations auxquelles on s'est trop souvent abandonné contre certaines populations des côtes. Tout en se livrant à de justes plaintes, il faut bien reconnaître à ces hommes qui sont venus habiter ces lieux ingrats et comme déshérités, un courage, une force de caractère, et une volonté dignes d'un meilleur sort. La population de Quilca est très-laborieuse et très-sobre, deux qualités qui manquent à bien des peuples dont la vie sociale est cependant plus relevée.

J'avais emmené avec moi sur la goëlette deux bons chevaux

chiliens ; je les débarquai avec les marchandises que je comptais vendre à Arequipa.

Le désembarcadère d'Arequipa était alors situé dans une caleta ou crique resserrée entre deux falaises fort élevées, appelée Quilca; la mer vient se briser quelquefois avec tant de force contre les pointes de l'entrée que les embarcations courraient le plus grand danger si elles voulaient alors y pénétrer ; l'intérieur de la crique est un véritable bassin.

Il y a deux mouillages à Quilca : l'un situé à l'Est de l'embouchure de la rivière d'Arequipa, en regard d'un ilôt, et sur un plateau, par douze à quatorze brasses d'eau; c'est le plus sûr, mais il a l'inconvénient d'être fort éloigné du débarcadère. D'ailleurs les brisants et le ressac de la mer ne permettent, en aucun temps, aux embarcations des navires, de s'approcher de la côte ; les balsas, en peaux de loups marins, peuvent seuls le tenter; aussi les contrebandiers s'en servent-ils exclusivement pour transporter la plata piña et l'or en lingots.

L'autre mouillage est du côté du vent de la caleta, à un demi-mille de son embouchure, par dix-huit, vingt et vingt-cinq brasses; le fond étant fort inégal dans cet endroit, il arrive souvent, comme à Arica, que les ancres se trouvent engagées de telle manière qu'on peut les rompre quand on cherche à les faire déraper. Dans ces parages le poisson est excessivement abondant; il n'est pas rare d'y voir passer des bancs de mulets, de cavallas, de maquereaux et de sardines tellement compactes, qu'on se sert d'une manne comme d'un filet pour les prendre en masse et sans efforts.

La goëlette *l'Aigrette*, dont le commandant et les officiers rendaient des services importants au commerce français, était en ce moment sur la rade.

J'avais à faire à bord de la goëlette un transbordement con-

sidérable d'argent pour le compte de plusieurs navires français qui avaient vendu leurs cargaisons à Arica; le commandant M. Cosmao Dumanoir eut l'obligeance de m'envoyer son canot, avec un aspirant, pour accélérer cette opération, qui s'effectua dans la même journée.

Puisqu'il est ici question de transbordement et d'embarquement d'argent au Pérou, qu'il me soit permis de signaler au gouvernement de mon pays une faute qu'un sentiment exagéré de délicatesse et de désintéressement lui fait commettre depuis vingt ans, au préjudice des intérêts de notre nation et de notre commerce. Je m'explique.

La plupart des retours du Chili, du Pérou et du Mexique s'effectuent, comme je l'ai déjà dit, en piastres, en quadruples, en argent en barre, en or en lingots, ou enfin en argent en morceaux, *plata piña*. Une partie de ces valeurs s'embarque par la douane, l'autre se passe en contrebande, et il faut bien le reconnaître, les retours sont entravés par l'espèce de folie de quelques-uns des gouvernements de l'Amérique qui, voulant à toute force se lancer dans la voie des prohibitions, augmentent de plus en plus les droits sur les métaux précieux pour en empêcher la sortie. On conçoit avec quelle facilité doit se faire la fraude de pareilles matières sur une côte qui, en raison de son étendue, ne peut être jamais suffisamment gardée. Aussi les commandants des navires de guerre anglais protégent-ils presque ouvertement ce genre de contrebande, et les commandants français eux-mêmes sont forcés de la tolérer. Or, dans cet état de choses, le gouvernement anglais, qui a toujours l'esprit d'à-propos quand il s'agit des intérêts de sa marine et de son commerce, ne manque pas d'agir de façon à attirer le plus de numéraire possible dans la Grande-Bretagne. Pour cela il recommande aux commandants de ses navires de guerre de faveriser, par tous les moyens

possibles, l'exportation de matières ou espèces, et pour stimuler le zèle de ses agents, il leur garantit un droit de commission sur chaque transport ou fret. Nous pensons, au contraire, que nos navires de guerre agissent d'une manière beaucoup plus digne et plus convenable en transportant des valeurs commerciales sans prélever aucun droit de commission. Eh bien ! c'est précisément contre cette manière de voir que je m'élève en ce moment, et tout le commerce français avec moi. Un double inconvénient résulte de la façon d'agir de notre marine militaire. 1° Elle perd un bénéfice au profit de la marine anglaise. 2° Notre commerce que l'on veut favoriser souffre une plus lourde charge.

En refusant le fret, nous assurons à l'Angleterre le monopole des espèces comptées et des valeurs d'or ou d'argent pesées. En effet les commandants de leurs navires de guerre ne mettent point au bas des connaissements ces mots : *que dit être* ou *contenu inconnu*. Ils répondent des valeurs, sauf certains cas prévus: prise par l'ennemi ou naufrage, et ils s'engagent à livrer les quantités et les poids qu'ils ont reçus.

Nos commandants, au contraire, ne reçoivent que des caisses fermées et cachetées dont ils veulent ignorer le contenu. Je ne sache pas, il est vrai, qu'aucune plainte se soit jamais fait entendre sur la remise intacte des caisses; nulle marine n'inspire plus de confiance et ne la justifie mieux que la nôtre; de plus, elle aide notre commerce autant qu'il est possible, et la plupart des commandants et des officiers se prêtent à toutes ses convenances : le mal ne vient donc pas non plus d'un mauvais vouloir ; mais, je le répète, d'un faux et funeste scrupule qui empêche que les officiers de marine et les invalides profitent d'un fret qu'il est nécessaire et souvent utile au négociant de payer.

La suppression de ces mots : *que dit être — contenu inconnu*, ne lui est nullement indifférente. Elle garantit la moralité de

l'expéditeur; elle affirme, par l'entremise d'un homme auquel sa haute position donne toute l'autorité d'un officier public, que les valeurs portées au connaissement ont bien été chargées, et de là résulte pour le négociant la facilité de passer ce connaissement à l'ordre d'un banquier qui lui donnera les capitaux dont il aura besoin. Que si, au contraire, ces mots existent au connaissement, le banquier n'ayant d'autre garantie que la signature du chargeur, qu'il ne connaît pas, refusera de l'escompter, et le négociant qui a besoin de ses capitaux pour solder ses marchands et ses fournisseurs, se trouvera peut-être obligé de suspendre ses payements. Aussi, toutes les personnes prudentes qui ont des fonds à faire revenir préféreront-elles se servir des navires anglais dont les capitaines signent des connaissements qui peuvent seuls être négociés. Il en résulte une lourde charge pour notre commerce, qui est forcé de payer, en sus du fret, le change d'Angleterre en France; ou, si les mêmes valeurs sont réexpédiées, des droits de commission, une seconde prime d'assurance et un second fret d'Angleterre en France.

L'amirauté anglaise, toujours bien avisée, a su parer à ce grave inconvénient. Elle fait en sorte que tous les six mois une corvette de guerre revienne de l'Amérique du Sud. La station principale est bien, comme la nôtre, de deux à trois ans, mais un des navires de la station est relevé tous les six mois, et il retourne en Europe avec tous les fonds mis à son bord. Il en résulte que les capitaux ne restent pas longtemps inactifs, et peuvent se féconder plusieurs fois, tandis que nos navires attendent stérilement le terme de cette longue station. C'est avec le plus grand plaisir que le négociant paye 2 ou 3 p. % de frais quand cette légère remise lui assure des bénéfices de 5, 6 et même 10 p. %, selon qu'il a reçu plus ou moins vite les capitaux qu'il attendait.

Si notre gouvernement, qui a d'ailleurs la bonne intention

de protéger notre commerce, adoptait cette mesure, tous les capitaux français et beaucoup de capitaux étrangers reviendraient par des navires français. Les Allemands, les Suisses, les Espagnols, les Américains-Espagnols, les Américains du Sud, qui ont à solder leurs marchandises, employeraient cette voie de retour. En France, ces espèces iraient vivifier nos fabriques, trop souvent languissantes par suite de la lenteur des opérations commerciales. Sans compter que le produit de ce fret permettrait à nos officiers de marine de tenir un rang meilleur à l'étranger, en même temps qu'il améliorerait la position de nos pauvres marins retirés. Quelle opposition sérieuse pourrait donc rencontrer une mesure dans laquelle tout le monde a à gagner et qui concilie admirablement l'intérêt particulier et l'intérêt général?

Qu'un homme d'état veuille bien y réfléchir, et nul doute qu'il sera bientôt, comme moi, pénétré de sa haute importance et de l'extrême facilité de son exécution.

M. le commandant Cosmao vint avec quelques officiers me conduire à terre. Nous débarquâmes dans la caleta, véritable bassin entouré de hautes collines arides et escarpées sur lesquelles la mer se brise avec fracas. Ces collines ne sont peuplées que de loups marins qui viennent prendre l'air dans les régions inférieures.

Des cormorans s'y abattent et en couvrent parfois les sommets. Sur le plateau de la pointe Est de la caleta, on découvre les restes d'un village indien. On y voit aussi une *huaca* qui contient des momies fort bien conservées, des vases de terre et des vestiges de filets ou d'étoffes.

Après avoir monté longtemps un chemin pierreux recouvert d'une poussière blanche, nous arrivâmes au village de Quilca.

## CHAPITRE VINGTIÈME.

**Départ de Quilca. — Le désert. — Halte. — Siguas. — Le torrent. — Victor. — Dépérissement des terres. — Sucreries. — Maïs. — Chicha. — Condition des esclaves dans les colonies espagnoles.**

Rien de plus triste et de plus désolant que le village de Quilca ne s'était jamais offert à mes regards. La seule chose curieuse que j'aie observée, c'était la grande quantité de beaux lévriers que possèdent ses habitants, qui employent ces animaux pour chasser le guanaco dans les montagnes. Je le quittai avec le plus vif empressement.

Deux chemins conduisent de Quilca à Arequipa : l'un prenant sur la gauche de la vallée jusqu'à Victor, qui est à douze lieues de distance ; l'autre qui traverse d'abord la rivière et se prolonge ensuite à travers dix-huit ou vingt lieues de désert.

Nous prîmes le premier de ces chemins. Notre caravane se composait de cinq voyageurs, de quatre guides, et de dix mules chargées de nos bagages.

Parmi les passagers se trouvait une compatriote, la fille de notre célèbre dentiste Désirabode, et avec elle de petits enfants en bas âge. Pauvre jeune femme élevée avec la mollesse de notre éducation parisienne et jetée par les hasards de la vie au milieu des déserts du Pérou, qu'elle traversait courageusement pour suivre son mari jusqu'à Arequipa, où il allait exercer la médecine. Elle avait placé ses enfants dans des paniers sur une mule que l'on menait en laisse ; à chaque pas de l'animal, la malheureuse mère les croyait renversés, et rien n'était plus

capable de toucher le cœur et d'exciter l'admiration que le spectacle de ces inquiétudes et de ces angoisses maternelles devant lesquelles les meilleurs raisonnements venaient échouer. Dans ces moments suprêmes la tendresse d'une mère apparaît dans toute la sublimité de son abnégation; le salut de ses enfants la préoccupe sans réserve, elle ne voit le péril que parce qu'elle les croit en danger.

Nous partîmes à deux heures du matin. La nuit était éclairée par les étoiles, et comme il n'y avait pas de brumes, le firmament brillait d'un éclat sans pareil; l'air était frais, et nos manteaux et nos ponchos ne nous paraissaient pas superflus.

Nos muletiers suivaient à travers les lomas de la côte le sentier tracé; mais parvenus sur le plateau, dans la *pampa*, ils durent se guider par les étoiles, car les *medanos*, ou monticules de sable, se modifient suivant la direction des vents. Or, bien que le vent du jour, qui est plus fort que celui de la nuit, soit toujours à peu près du même côté, cependant quand il varie du sud-est au nord-est, il ne peut plus servir à diriger les muletiers. Ceux-ci descendent alors de leurs mules, et prenant du sable dans la main, le flairent en tous sens et reconnaissent ainsi si des animaux sont passés dans cet endroit. Malgré l'expérience de nos quatre conducteurs, nous nous perdîmes pendant plus d'une heure. Nous étions enveloppés d'un épais brouillard qui était tombé subitement, et quand le jour parut, nous nous aperçûmes que nous rétrogradions vers la côte au lieu de nous en éloigner. Nous avions perdu deux heures.

Ainsi dans les ombres du doute
L'homme, hélas! égaré souvent,
Se trace soi-même sa route
Et veut voguer contre le vent!

Vers les huit heures, nous prîmes un peu de repos; et après

avoir donné du maïs à nos montures, nous fîmes un petit déjeuner qui nous réconforta.

Deux heures après, la chaleur devint excessive; les chevaux entraient dans la poussière jusqu'au poitrail. Nous étions alors dans un *callejon* ou gorge flanquée de hautes montagnes. On croît aux alentours que ce sont les cendres du volcan d'Arequipa qui, dans une éruption dont on ne connaît pas l'époque, les a vomies jusqu'à la mer; or, comme de ce volcan à la mer il n'y a pas moins de vingt lieues, la conséquence de cette irruption nous parut un peu forcée. Nous rapportons la version sans commentaire; ce qu'il y a de certain, c'est que cette poussière, par sa blancheur et sa finesse, ressemble en effet beaucoup à des cendres volcaniques. Une soif ardente accable alors le voyageur, soif que l'eau elle-même semble alimenter et rendre toujours plus intense.

Nous sortîmes enfin de ces gorges étouffantes où l'air ne pénètre jamais, et d'où s'exhale une vapeur qui rend la tête lourde comme dans l'asphyxie. Quand nous eûmes gravi la deuxième montagne, l'immensité du désert, le volcan d'Arequipa, et les monts gigantesques qui l'environnent, se déroulèrent à nos regards; un peu plus loin se dessinait la chaîne des Andes, qui complétait le plus splendide spectacle que l'œil humain puisse contempler. La blancheur des neiges du sommet des montagnes venait se fondre dans l'azur des cieux. Un sentiment religieux pénètre alors dans l'âme de l'homme et s'en empare pour l'exalter et la faire remonter jusqu'à Dieu, comme à sa source naturelle et à sa destination désirée. Tout à l'heure la vie matérielle elle-même semblait vous échapper, maintenant la vie morale est revenue avec l'existence physique, une extase sublime vous élève au-dessus de la création et vous en fait adorer et sentir l'auteur!

Dans les déserts qui mènent à cette ravissante création, on se couvre les yeux de verres bleus; car le soleil, la réverbération et la poussière, peuvent faire perdre la vue. Il est même bien de se couvrir toute la figure d'un voile impénétrable, cette poussière ayant les propriétés du duvet de l'ortie.

Quand le vent souffle avec force dans les pampas, le voyageur court le risque d'être enseveli sous des trombes de sable; et même, ce qui est encore plus affreux, de se perdre au milieu de ces solitudes effrayantes dans l'agonie d'un long désespoir.

Comme pour ajouter à l'horreur de ces lieux déshérités de la nature, on y rencontre à chaque pas des ossements d'animaux qui rappellent des images de destruction et l'affreux péril auquel on est exposé. Souvent même on découvre de pauvres mules ou de malheureux chevaux qui achèvent de se consumer sur ce sol brûlant; on dirait des squelettes qu'un souffle de vie anime encore! Alors une tristesse profonde se joint à votre épouvante, et sans y penser, vous demandez à Dieu aide et secours!... Nous avons subi pendant de mortelles heures le supplice de ces terribles angoisses.

Déjà notre compatriote avait plusieurs fois senti ses forces la trahir et s'était vue sur le point de subir la mort la plus cruelle, si l'instinct de conservation ou plutôt l'instinct maternel, plus vigoureux encore, n'était venu à son secours. Tout le monde partageait cet affaissement, précurseur sinistre d'un engourdissement fatal. Je connaissais ce mal et l'avais éprouvé auparavant, c'est la mort qui vous attire à elle au moyen d'un perfide sommeil. Heureusement que nous aperçûmes la quebrada, quoiqu'elle fût d'ailleurs encore bien éloignée. Mes compagnons de voyage ressemblaient à des condamnés marchant au supplice, ils étaient mornes et silencieux; les rares paroles qu'ils prononçaient n'étaient que l'expression de leurs inquiétudes et de leurs tourments.

J'étais seul pour raffermir leur courage; car l'habitude que j'avais déjà de parcourir ces déserts me faisait apprécier le danger à sa juste mesure; mais si je ne partageais pas les épouvantes de leur imagination, je ne souffrais pas moins qu'eux, et j'étais horriblement épuisé de fatigue et de chaleur. Enfin nous arrivâmes sur le bord de la descente du *barranco*, qui conduit à Siguas, descente qui a plus de mille pieds.

Un rayon d'espoir, un sourire de consolation parurent sur le visage de chacun; le désert était traversé, on s'attendait à trouver la terre de promission. La mère s'approcha de ses enfants, et avec une effusion de cœur que la plume ne peut rendre, elle les serra contre son sein en les inondant des larmes de la plus douce joie.

La vallée de *Siguas* est située au fond d'une immense gorge formée par un torrent qui la creuse toujours de plus en plus. Il était quatre heures de l'après-midi; nous aurions dû arriver à deux heures, et il ne nous fallait pas moins d'une heure encore pour descendre et parvenir à l'endroit où nous devions traverser la rivière. Au point où nous étions, la vallée de Victor nous apparaissait dans sa plus grande largeur; les nombreuses plantations de figuiers, de bananiers, de papagayiers, d'orangers, de grenadiers, et d'autres arbres des tropiques qui la couvraient, lui donnaient un aspect enchanteur et y répandaient les plus doux parfums. Nous aspirions l'air avec force, le sang circulait plus ardent dans nos veines, et nous renaissions à une nouvelle vie. Je pouvais alors m'écrier avec le poëte immortel dont le nom se trouve en tête de cet ouvrage :

Dieu ! que les airs sont doux ! que la lumière est pure !
Tu règnes en vainqueur sur toute la nature,
O soleil ! et des cieux, où ton char est porté,
Tu lui verses la vie et la fécondité.

Les voyageurs dont les excursions n'ont pas dépassé les limites du continent ne peuvent se faire une idée des sensations de bonheur qu'on éprouve à revenir ainsi à la vie, après avoir été comme enseveli dans les plus effrayantes et les plus longues solitudes du désert !

Nous parvînmes enfin au bas de la vallée, et nos guides nous conduisirent dans une belle propriété qui appartenait à une des plus puissantes familles d'Arequipa, celle de don Pio Tristan. Aucun des propriétaires ne se trouvait à l'hacienda; mais le majordome vint nous recevoir dans la *sala*, la pièce de réception pour les étrangers; elle donnait sur une galerie à colonnes d'où l'on dominait une partie de la vallée, et d'où l'on voyait le torrent rouler ses eaux bourbeuses à cent pieds de profondeur.

Cette habitation était donc très-pittoresque, sans compter qu'elle était encore embellie par la présence des deux filles du majordome, charmantes Péruviennes un peu rondelettes, mais possédant les plus beaux yeux noirs qui se puissent admirer. Ces deux jeunes filles s'empressèrent d'apporter de l'eau et du linge pour enlever la poussière qui couvrait la femme du docteur et ses enfants; service d'autant plus précieux que la malheureuse mère, avec la meilleure volonté du monde, n'aurait pas pu soigner ses enfants, tant les fatigues physiques et morales du voyage l'avaient épuisée.

Elles les couchèrent dans le lit d'une de leurs maîtresses. Quant à nous, nous étendîmes nos pellions sur les bancs en terre qui entouraient la varenda, et nous nous endormîmes profondément; toutefois j'avais eu la précaution de nous faire préparer à souper, prévoyant l'appétit qui ne manquerait pas d'accompagner notre réveil.

Nos conducteurs voulaient nous faire passer la rivière le même soir, car ils craignaient qu'elle ne fût infranchissable le

lendemain matin; tout annonçait en effet une grande crue causée par la fonte des neiges, ou par les pluies abondantes qui tombent dans les montagnes; mais nous étions tellement exténués, que nous eussions préféré rester quinze jours sur les bords du torrent, plutôt que de faire encore quatre ou cinq lieues dans cette même journée.

Après quatre heures d'un sommeil agité, nous nous levâmes pour souper. Les Européens, qui n'étaient pas accoutumés aux mets du pays, trouvaient nos *guisados* fort mauvais; le piment qui les assaisonnait leur faisait faire les plus laides grimaces; mais la faim triompha de leur répugnance, et ils finirent par souper de très-bon cœur, ni plus ni moins que s'ils eussent été chez quelque Chevet du pays.

Le lendemain matin avant le point du jour tout le monde était sur pied, alerte et dispos. Nous ne savions pas où nous pourrions traverser la rivière, qui était débordée, comme nos guides l'avaient prévu. Nous pouvions passer par le pont de cordes, mais la question était de savoir si nos mules trouveraient un gué pour se tirer d'affaire. Nous nous mîmes en marche par un sentier charmant, au milieu de la vallée. La fraîcheur du matin, les émanations des arbres fleuris, des citronniers, des orangers, et des fleurs qui tapissaient les vergers, chassaient de l'âme toute sombre pensée, toute sinistre prévision; nos montures marchaient avec agilité sur un sol ferme et humide; on n'eût jamais dit que nous courions chercher d'autres périls!

L'endroit où nous devions traverser la rivière était peu large, et par conséquent très-encaissé. Nous y trouvâmes un câble en lanière de cuir, assujetti des deux côtés du torrent par des bigues qui le tenaient suspendu à une vingtaine de pieds d'élévation. Un grand panier d'osier et de branches d'arbres glissait sur le câble, et de chaque côté une mule conduite par un enfant tirait

le panier dans lequel on plaçait les voyageurs, les bagages et les marchandises. Au moment où nous arrivions, nous entendîmes un cri perçant, signal d'un horrible malheur! Une jeune fille venait d'avoir la tête broyée entre le rouleau et le câble; ses cheveux, en s'engageant dans le rouleau, comme dans les engrenages d'une machine, l'avaient entraînée, et le choc avait été si violent que la tête fut séparée du tronc!

En face d'un si épouvantable spectacle, notre compagne de voyage ne voulait plus passer dans cette corbeille, et encore bien moins y aventurer ses enfants; on eut toutes les peines du monde à l'y décider.

Il y avait réellement quelque chose d'horrible et de cruel de contraindre une mère à placer ses enfants dans cette machine encore toute dégouttante du sang de la pauvre jeune fille. Il ne fallait pas moins, pour justifier une si monstrueuse exigence, que la plus impérieuse nécessité!

Dieu merci! nous arrivâmes tous sur l'autre rive sans accidents, mais le passage de nos chevaux et de nos mulets nous présenta de grandes difficultés. Pour passer les animaux, on les lance par force dans le torrent après les avoir attachés par le col à une longue courroie tenue de l'autre côté par deux hommes; l'impétuosité du torrent les pousse violemment, et la courroie les amène vers le bord opposé; quand ils en sont peu éloignés, on lâche la courroie, qui n'étant jamais assez longue risquerait fort de les étrangler. Ces pauvres animaux sentent tout le danger de leur situation; les quartiers de rochers qui roulent au fond du torrent les déchirent parfois, et le bruit sourd et terrible que font ces monceaux de pierres en se brisant les uns sur les autres se mêlent à leurs cris plaintifs et à leurs hennissements d'effroi. Quand le torrent est trop rapide ou quand la courroie n'a pas assez de force, on se sert de balsas que des na-

geurs conduisent des deux côtés. Ce moyen est surtout mis en usage près de Camana et près de Quilca.

Rien ne put vaincre la résistance de nos mulets. La vue du torrent était effrayante, et la veille plusieurs animaux avaient péri, avec deux nageurs qui les accompagnaient. Nos conducteurs cherchèrent alors un gué dans un autre point, et l'ayant trouvé les firent passer avec des nageurs : la matinée s'écoula à vaincre ces obstacles, et lorsque nous remontâmes la falaise par un chemin en zigzag le soleil planait déjà au sommet de l'horizon.

Après avoir traversé des sables semblables à ceux des déserts d'Afrique, nous descendîmes dans un nouveau précipice qui nous conduisit à Victor, village plus considérable que celui de Siguas.

Il nous fallut traverser à gué la rivière; ce qui dans ce passage ne laisse pas que d'être très-périlleux; souvent le voyageur, étourdi par la rapidité des flots, tombe victime d'un irrésistible vertige qui l'attire dans l'abîme, ou un faux pas de sa mule le livre à la violence indomptable du courant. Arrivés de l'autre côté, notre docteur et sa femme ne voulaient pas aller plus loin; leur courage était à bout. Nous consentîmes à nous reposer toute une journée; il n'y avait plus, du reste, qu'un dernier effort à faire, car de Victor à Ochumayo on ne compte que huit lieues, et d'Ochumayo à Arequipa quatre lieues seulement. Nous trouvâmes un gîte dans une des principales maisons de Victor.

La rivière de *Chile*, qui passe à Arequipa, est la même que celle qui débouche à Quilca; dans ses divers circuits elle fertilise une vallée qui n'a pas moins de quarante-cinq lieues de longueur sur une largeur de trois quarts de lieue ou d'une demi-lieue seulement. Dans certains endroits elle n'a pas même une portée de fusil d'étendue; cette vallée et les plaines environnantes d'Arequipa fournissent à la ville le grain et les légumes qui s'y consomment; à Victor, et dans d'autres parties du terri-

toire, on cultive beaucoup de vigne, qui donne de l'eau-de-vie et un vin assez agréable. Les terres de la vallée sont trop productives pour qu'on les employe à nourrir des bestiaux, aussi l'on n'y fait d'élèves que pour les besoins journaliers.

Les débordements, quoique très-désastreux, le sont encore moins que les sécheresses. Lorsque la rivière ne donne pas assez d'eau, non-seulement les récoltes annuelles périssent, mais les arbres même ne peuvent résister. Ce beau pays dépérit de jour en jour par le manque de bras : les Nègres ne viennent plus d'Afrique pour le repeupler, et les Indiens, affranchis de leur antique servitude, ne veulent plus quitter leurs montagnes; il semble que cette belle nature soit condamnée à une mort de langueur, en expiation des crimes dont elle a été la cause ou le prétexte !

Aussi les habitants de Victor se plaignaient-ils amèrement de ce que depuis l'Indépendance, ils ne pouvaient plus avoir d'Indiens de l'intérieur pour faire leurs récoltes. Autrefois la mita accordait aux grands propriétaires le droit de demander aux délégués ou gouverneurs des provinces de la Paz et du Cuzco un certain nombre d'Indiens que l'on faisait travailler de gré ou de force pendant trois à quatre mois pour le plus modique salaire; ces Indiens ne pouvaient se soustraire à ces durs travaux, et il en mourait un très-grand nombre par les fièvres et la fatigue! Les Espagnols n'ont pas, du reste, été les premiers à se servir ainsi des Indiens. Lorsqu'ils arrivèrent au Pérou, ils trouvèrent cette coutume établie : les Incas en envoyaient un grand nombre travailler à leurs terres, et leur despotisme n'était ni moins cruel ni moins odieux. Quelques métis dégénérés consentent seuls à louer leurs bras; mais avant peu les propriétaires devront se passer de leurs services, s'ils ne veulent être ruinés par le prix exorbitant qu'ils y mettent. Alors les *acequias* n'étant plus

réparées, les terres resteront arides, et le néant du désert remplacera cette magnifique création.

M. Hernandez, chez lequel nous étions descendus, effrayé de la diminution du revenu des vignes, avait planté des cannes à sucre, dans le but, si le sol de Victor leur était favorable, d'établir une sucrerie qui alimenterait la province d'Arequipa. Les sucreries de Camana ne produisaient que des alfaniques, des chancacas et des sirops, et ne pouvaient nuire, commercialement parlant, à celle de Victor. Je profitai du repos auquel me condamnaient mes compagnons de voyage pour visiter les plantations avec lui. Je les trouvai fort belles. Son essai avait parfaitement réussi, et tout annonçait qu'une exploitation faite sur une grande échelle serait couronnée du plus heureux succès.

Je m'empressai alors de lui donner tous les renseignements nécessaires pour l'exécution de son projet, et je lui décrivis une des grandes propriétés sucrières que j'avais visitées à Huaura. Ces détails serviront à faire connaître une des industries du Pérou, et le régime des esclaves dans ce pays avant l'émancipation.

On cultive la canne à sucre dans toutes les vallées de la côte du Pérou, depuis Piura; mais les principaux établissements de sucreries se trouvent dans celles de :

| | | |
|---|---|---|
| Chicama et Santa............... | province de | Truxillo. |
| Guambacho et Casma............ | » | » |
| Guarmey, Pativilca, Huaura...... | » | Huaura. |
| Chorillos (immédiation de Lima).. | » | Lima. |
| Cañete et Pisco............... | » | Ica. |
| Camana...................... | » | Arequipa. |

Sous la domination espagnole une grande sucrerie contenait plus de six cents noirs; depuis l'émancipation, la plupart des esclaves ayant été incorporés dans les troupes patriotes, ces propriétés avaient beaucoup perdu de leur importance et de leur

valeur. Toutes se ressemblent, et la description de l'une fera connaître les autres parfaitement.

L'emplacement occupé par l'habitation forme un vaste parallélogramme rectangulaire entouré de murs. Sur un des grands côtés est bâtie la sucrerie, qui se compose des moulins, de la batterie où se cuit le sucre, de la purgerie, d'une salle correspondante pour la fabrication des chancacas, d'une autre pour celle des alfaniques, et d'un grand magasin composé de plusieurs pièces où l'on dépose ces divers produits. En face de l'habitation s'élève la maison du maître, ayant à ses pieds un immense jardin. Sur l'un des côtés étroits se montrent une chapelle élégante et la maison du pasteur, avec l'hôpital, auquel elle touche. De l'autre côté s'étendent les habitations des noirs et les écuries; on avait réservé derrière les usines un grand enclos pour l'arrivage des cannes et des bestiaux; les noirs y avaient construit quelques cases, et ils cultivaient de petites portions de terrain qui leur fournissaient des légumes pour leur propre consommation.

Le moulin à broyer les cannes est mû par un cours d'eau amené d'assez loin au moyen d'un aquéduc et d'un canal, et qui tombe d'une hauteur de vingt pieds par un angle d'une quarantaine de degrés sur une rondelle horizontale, de palettes obliques, adaptée à un noyau au travers duquel passe l'axe de la force motrice. Cet axe est en cuivre et repose sur un dé de même métal enchâssé dans une grosse pierre. La partie supérieure de l'axe, garnie d'une roue dentelée de dix à douze pieds de diamètre, communique le mouvement à trois jeux de cylindres perpendiculaires; chaque axe de cylindre repose également sur des dés, et chaque paire de cylindres est garnie, du côté intérieur de l'axe moteur, d'un tambour en bois qui fait contourner la canne quand elle sort des cylindres. Étant broyée par ce moyen,

cette canne, que nos colons français appellent *bagasse*, n'encombre pas l'espace compris entre les trois jeux de cylindres ; dès sa sortie elle est portée dans l'enclos pour être séchée et servir de chauffage dans la cuisson du sucre. Le jus de la canne coule le long des cylindres, et vient, par un conduit, tomber dans une cuve garnie de plomb, et de là dans les chaudières au moyen d'un robinet. Pour l'ordinaire deux jeux de cylindres seulement étaient en activité, car il y en avait toujours au moins un en réparation. Dans d'autres habitations, les cylindres n'étaient qu'en bois garni de cuivre, et par conséquent plus susceptibles encore de se déranger. Ce système hydraulique manque de force et ne vaut pas, à beaucoup près, une grande roue perpendiculaire recevant l'eau dans les auges. Il est vrai que ce dernier mécanisme est d'une exécution beaucoup plus difficile. Le système que je viens de décrire a généralement été employé par toute l'Amérique espagnole dans les trapichés ou usines pour broyer les pierres de minerai d'or, d'argent ou de cuivre, ou pour moudre les grains; seulement pour les blés on adaptait à l'axe une pierre horizontale tournant sur une autre de même dimension, tandis que pour le broyement du minerai on adaptait une pierre meulière perpendiculaire tournant dans une auge.

Pour établir les trapichés, ou moulins à blé, on choisit un terrain incliné près d'une conduite d'eau, ce qui diminue d'autant les travaux de direction de la force hydraulique. Un réservoir ou vanne, fait en pierres et en chaux, ou en briques, régularise la force motrice: Ce réservoir a deux portes, dont l'une descend au conduit, et dont l'autre sert à le dégager du trop plein. Comme dans les sucreries, toute la plantation est faite dans la plaine ; on établit l'usine le plus près possible du champ, afin d'abréger la distance du transport de la canne.

Les eaux qui alimentent ces établissements sont souvent ame-

nées de fort loin à l'aide de conduits, de canaux ou d'aquéducs.

Dans les sucreries qui n'ont pas assez d'eau ni assez de pente pour jouir d'un moteur hydraulique, on se sert de cylindres mus par des bœufs ; le manége est placé au-dessus des cylindres, afin de ne pas gêner le travail.

La batterie se compose de plusieurs chaudières à la file les unes des autres. Dans les colonies anglaises et françaises où l'on fait beaucoup de sucre, les batteries ont cinq chaudières. Au Pérou, beaucoup d'usines n'en ont que trois; mais alors au lieu de jeter le sucre sur une table pour le refroidir et en faire de la cassonade, ce qui demande une extrême activité, parce qu'il faut conserver la batterie chaude et entretenir le feu, on ralentit le feu long-temps avant la fin de la cuisson, et le sucre déjà fait est versé dans des formes de deux pieds et demi d'élévation qu'on porte, aussitôt qu'elles sont pleines, sur des chevalets, dans la purgerie. Sous chaque forme, une écuelle reçoit le sirop qu'on renferme dans des jarres, et qu'on exporte ainsi à l'intérieur, pour d'autres points de la côte ou pour le Chili. Chaque forme est ensuite terrée; on expose le sucre au soleil, afin de le blanchir, puis on l'enveloppe dans des feuilles de cannes ou de jonc. Pour le transporter on met un ou deux pains dans une grosse serge qu'on a la précaution de coudre. Le sucre bon pour la vente est d'un blanc jaunâtre, comme les lombes qui sortent de nos raffineries.

Sous le régime espagnol, on n'avait pas le droit de faire du rhum dans les sucreries; il en résultait que beaucoup de mélasses se perdaient par la fermentation, d'autant plus qu'on ne savait pas les recuire, et en faire, comme dans nos colonies, du sucre de sirop. Depuis l'indépendance, quelques distilleries se sont établies, mais en petit nombre, parce que l'habitude de boire du pisco fait que cette eau-de-vie est toujours préférée. Ces établis-

sements nourrissaient des bestiaux et des porcs qu'on faisait garder par les enfants des esclaves, et qu'on engraissait pour la capitale. La plupart des haciendas d'engrais étaient peu éloignés des villes, parce que le transport à longues distances faisait mourir beaucoup de ces animaux. La canne est plantée et couchée dans de larges sillons qu'on arrose avec soin, en même temps que des acequias circulent dans chaque champ et y entretiennent la fraîcheur. La canne est peu soignée, et souvent même les herbes parasites empêchent sa croissance; mais après la coupe on brûle le sol pour le nettoyer. Les cannes ne durent pas moins de cinq à six ans. La meilleure canne est celle d'O-Taïti.

En 1802, la canne d'O-Taïti fut apportée de la Jamaïque à Guayaquil par le docteur Santo-Mérino, et transplantée au Pérou en 1806; elle a pris un tel accroissement que sur la même terre, avec le même travail, on la voit s'élever de neuf à dix pieds en dix-huit ou vingt mois, tandis que la canne créole ne croît tout au plus que de six pieds en deux ans. Les grandes cannes ont de sept à neuf pouces de diamètre, et les cannes ordinaires de trois et demi à quatre pouces; la même quantité de jus produit le même poids de sucre. Il faut ajouter à cela que la canne d'O-Taïti fait un meilleur chauffage, parce qu'elle se brise moins.

On cultive dans les environs des grands centres de populations le maïs dont se nourrissent les Indiens de la côte, et c'est aussi avec cette plante qu'ils font leur boisson favorite, la chicha. On humecte le maïs, afin qu'il puisse germer; quand il a germé, on le passe au four, puis on le broie, et on le laisse fermenter dans des vases de terre. Cette boisson n'exige pas d'autre préparation : il suffit de la décanter, sans cela ce ne serait qu'un brouet jaune et dégoûtant.

Pour annoncer qu'il a une jarre de chicha à vendre, l'Indien

suspend un balai à son rancho; alors ses voisins accourent en acheter, parce que la vente s'en fait en détail, et la jarre est promptement vidée; quand on a fait une bonne pèche, ou lorsqu'il survient un évènement heureux ou malheureux, on se réunit en famille pour boire la chicha. C'est un moyen de se réjouir ou de noyer son chagrin; cette boisson était connue bien avant le temps de la conquète, car on a retrouvé des jarres de chicha enterrées. La chicha la plus estimée du haut Pérou est la *mascada*, c'est-à-dire la chicha màchée. Dans cette préparation, le maïs est torréfié, et au lieu de le moudre ou de l'écraser entre des pierres, de vieilles femmes le màchent et le rejettent ensuite dans un vase plein d'eau où il fermente; cette boisson est considérée comme la chicha par excellence, malgré le dégoût que semblerait devoir inspirer ce mode de préparation, dégoût d'autant plus naturel que les Indiennes qui s'adonnent à cette industrie sont, pour la plupart, d'une malpropreté à faire soulever le cœur le moins délicat.

Je ne crus pas devoir borner à ces détails les renseignements que je donnais au majordome, et je lui fis remarquer qu'il devait s'attendre à rencontrer dans la réalisation de son projet toutes les difficultés qui amenaient le dépérissement des sucreries. En effet, la prospérité de ces établissements s'était évanouie depuis la guerre de l'indépendance. Un grand nombre d'esclaves avaient pris la fuite, ou s'étaient incorporés dans les troupes patriotes; il n'y avait plus de bras en nombre suffisant pour les besoins du service. De plus, la mortalité était effrayante; la vie moyenne des négrillons ne dépassait pas une douzaine d'années, ce qui, dans un climat aussi sain, peut s'expliquer seulement par le peu de soins que les nègres et les négresses prennent de leurs enfants. Souvent même dans cette classe où la démoralisation est très-avancée, les mères se refusent à la mission que Dieu

leur impose, et se font avorter, afin de ne pas interrompre le cours de leurs débauches, et de se soustraire aux devoirs les plus sacrés.

Cela soit dit sans qu'on en puisse d'ailleurs tirer aucun argument en faveur de l'esclavage, qui devra toujours, au contraire, être considéré comme la cause primitive et fondamentale de cette dégradation.

M. Hernandez déduisait de ces observations une conclusion bien différente. Il prétendait que les lois espagnoles sur l'esclavage étaient fort douces, et que la plupart des nègres n'étaient pas dignes de la liberté! — C'est bien toujours le même cercle vicieux que parcourt ce singulier raisonnement. On dit que le nègre est trop bas placé dans l'échelle des races humaines pour que la société lui accorde son libre arbitre, sans prendre garde que son abaissement résulte peut-être de la domination dégradante à laquelle il est assujetti. Du reste, les lois qui régissent le sort des esclaves se modifient chaque jour davantage dans le sens de l'humanité, et les lois espagnoles pourraient à cet égard servir de modèle à celles des autres nations. Ainsi, les esclaves des colonies espagnoles peuvent se racheter ou se faire racheter; de plus, le nègre n'est esclave que de son maître; il est comme libre à l'égard de tout autre, et quiconque le frapperait le mettrait dans le cas de légitime défense. Le nègre maltraité par son maître se fait acheter par un autre, et les conditions de cette expropriation pour cause d'humanité ne sont pas déterminées arbitrairement; des juges nommés *ad hoc* règlent cet échange avec la plus rigoureuse équité.

Dans les autres colonies, l'esclave n'est traité comme homme dans aucun cas; il lui est défendu sous les peines les plus sévères de se défendre contre un blanc. Quand un esclave est blessé, son maître a droit à une indemnité ni plus ni moins

que pour un dégât commis sur un objet inanimé, mais l'agresseur n'est pas autrement poursuivi.

Je dois pourtant faire remarquer que les avantages garantis aux esclaves par la législation espagnole sont souvent illusoires, parce que les capataz qui les gouvernent sont presque tous également durs et cruels. C'est que les capataz sont sortis de leurs rangs; et ne voyons-nous pas, dans un pays très-civilisé, les grands seigneurs de nos jours vouloir faire oublier leur origine, en substituant la morgue et la fierté à la politesse exquise des grands seigneurs d'autrefois?



PÉROU

Voyage de l'Auteur à Arequipa.

## CHAPITRE VINGT-ET-UNIÈME.

Départ de Victor. — *Los Infiernos.* — Arequipa. — Doña Rosa. — Le colonel Altaus. — Volcan. — Visite à un cacique. — Chants indiens. — Dîner. — Le chupé aux cailloux. — Le presbytère. — Arrestation d'Espartero. — Saisie de *l'Ange-gardien.* — Perez. — Le préfet Lafuente. — Don Antonio Gonzalès. — M. Chauchéprat.

Le lendemain nous étions reposés de nos fatigues et animés d'un nouveau courage. Les dangers de la route n'avaient pas entièrement disparu ; mais ils paraissaient s'être diminués en même temps que les distances, et nous touchions presque au terme de notre voyage.

Avant d'arriver à Ochumayo, nous eûmes à gravir des montagnes de pierres angulaires de grès silurien et de quartz. Ce passage se nomme *los Infiernos* (les enfers). Les autres montagnes que nous trouvâmes sur notre route sont nues et stériles. On n'y voit aucune trace de végétation ; elles sont un amalgame de terre et de quartiers de rochers, de trachytes, de roches quartzeuzes et feldspathiques, au lieu que celles des *Infiernos* semblent avoir été faites par la main d'hommes qui auraient accumulé une immense quantité de pierres toutes coupées à angles droits ou en biseau, de sorte qu'une chute dans ces montagnes peut occasionner la mort ou de graves blessures.

Du sommet des *Infiernos* on découvre Arequipa ou du moins l'espace que cette ville occupe sur le plateau de la vallée

Dans une plaine à quelques lieues de la ville s'élèvent trois montagnes dont la plus haute est connue sous le nom de Volcan d'Arequipa. Son sommet est effectivement un cratère d'où

s'exhale quelquefois de la fumée, mais qui n'a pas fait irruption depuis long-temps. Le *Chile* borde la ville et vient passer à Ochumayo sous un pont de pierre. Il arrose et fertilise toute cette vallée, dans laquelle on a pu pratiquer aisément de nombreux cours d'eau.

Les environs d'Arequipa sont fort agréables; les sites variés, les bains et les villages qui l'environnent attirent dans la belle saison les plus riches familles de cette ville.

Ses habitants peuvent se croire dans une magnifique et vaste oasis placée au milieu du désert; à quelques lieues de distance, par delà les montagnes qui bordent l'horizon, toute trace de vie a disparu; ce n'est plus qu'une immense solitude sur laquelle la nature a concentré toutes ses rigueurs. Il n'est donc pas surprenant que les habitants d'Arequipa mettent leur patrie au-dessus de toutes les merveilles du monde; cela se conçoit d'autant mieux, qu'à vrai dire le voyageur partage de prime abord leur illusion, quand les dômes et les clochers de cette ville, tous d'une parfaite blancheur, reflètent les rayons d'un soleil éclatant et se dessinent à l'œil dans une magique perspective.

Malheureusement cette illusion, comme toute autre, se détruit à mesure qu'on approche davantage de l'objet qui l'a fait naître; Arequipa a toute la monotonie des autres villes de l'Amérique espagnole : ses rues coupées à angles droits, ses maisons construites toutes dans le même style, avec un portail au centre et une cour intérieure, lui donnent une régularité désagréable; de plus, elle a le triste aspect d'une forteresse garnie d'un grand nombre de prisons, parce que le bois de construction étant fort cher, on y a suppléé avec des pierres blanches que l'on extrait des carrières du pays. Ces pierres ressemblent assez aux tufs que l'on trouve en France sur les bords de la Loire; mais elles sont beaucoup plus blanches et d'un grain plus serré. Tous les toits

sont bombés, ce qui donne une forme désagréable aux appartements, en même temps qu'à l'extérieur des maisons une apparence de casemates on ne peut plus disgracieuse. Ce système de construction est d'ailleurs déterminé en vue de la solidité des édifices et dans la prévision des tremblements de terre, auxquels il faut toujours s'attendre sur ce sol volcanisé.

Quelques-uns de nos amis établis à Arequipa étaient venus au-devant de nous avec d'autant plus d'empressement qu'ils avaient appris qu'une Française faisait partie de notre caravane, et c'était là une chose assez rare pour qu'elle fît sensation dans le pays.

A cette époque, il n'y avait à Arequipa ni hôtel ni auberge ; avant la guerre de l'Indépendance, ces établissements n'auraient pas eu assez de voyageurs pour subvenir à leurs frais d'entretien. Notre Française, à qui nos amis firent les honneurs de la ville, fut logée chez une famille espagnole, grâce aux soins de M. Lebris, chez qui je m'installai. Je fus obligé de rester quelques mois à Arequipa pour achever d'y placer les différentes marchandises dont je m'étais chargé, et j'eus tout le temps d'étudier les mœurs et les coutumes de ses habitants.

Les membres de la famille chez laquelle je logeais pendant tout ce temps formaient, avec quelques parents, une réunion d'une douzaine de personnes. Nous appelions cette maison la maison de la *Patrona*, parce que les capitaines et les subrécargues qui venaient à Arequipa habitaient les chambres que M. Lebris avait louées dans cette maison.

La femme la plus intéressante de toutes celles qui attirèrent mon attention à Arequipa fut la comtesse Doña Rosa de Villavisencio, cousine-germaine du général Santa-Cruz, qui, mariée à l'un des hommes les plus riches du Cuzco, plaidait pour s'en séparer; elle avait voulu partir pour l'Europe sur *l'Ange-Gar-*

*dien;* mais Bolivar, à la demande de sa famille, l'avait fait arrêter. Doña Rosa, n'ayant encore que vingt-trois ans, était déjà mère de deux enfants, dont l'aîné ne comptait pas moins de six années. D'une beauté presque parfaite, quoiqu'un peu petite, doña Rosa avait une des plus charmantes physionomies qui se puissent voir. Son éducation, plus soignée que ne l'est celle de la plupart des Américaines, lui donnait parfois un peu de pédanterie; imbue de la lecture de nos écrivains, les citations trop fréquentes qu'elle en faisait lui eussent donné un air ridicule et prétentieux sans la bonté de son cœur, les grâces de sa personne, et les charmes de son esprit naturel et de sa conversation enjouée. J'appris d'elle beaucoup de choses sur l'histoire ancienne des Incas et sur les mœurs des habitants de l'intérieur du Pérou.

Je retrouvai à Arequipa le commandant Bustamente, que j'avais connu capitaine dans les troupes de la division de Colombie, aide-de-camp du général Paz del Castillo; le colonel colombien Moran, plus tard amiral du Pérou, et d'autres officiers avec lesquels je m'étais lié au Choco, à Guayaquil ou à Lima. Quand je fus présenté par M. Lebris au général Lafuente, préfet du département, je reconnus en lui l'aimable colonel Lafuente qui, envoyé à Buenos-Ayres par le général San-Martin, avait fait un voyage avec moi sur *l'Aurora*. J'étais donc en pays de connaissance, et par conséquent admis dans tous les cercles et dans toutes les réunions.

Le colonel Altaus, qui, après avoir fait partie de l'armée libératrice du Chili et de l'expédition du général San-Martin au Pérou, s'était établi à Arequipa et y avait épousé la nièce de don Pio Tristan, nous fit parcourir les environs de la ville et monta avec nous plusieurs parties de chasse aux guanacos, chasses excessivement fatigantes dans un pays aussi chaud. Nous partions à cheval avant le lever du soleil, escortés d'un grand nombre de beaux

lévriers, qui sont aussi nombreux à Arequipa qu'à Quilca, pour nous rendre sur les montagnes dont nous parcourions les gorges et les crêtes, cherchant et poursuivant le gibier.

Les guanacos sont les chamois des Andes; mais ils sont bien plus nombreux que les chamois ne le sont chez nous. Ils se tiennent sur les flancs escarpés des montagnes et se repaissent des herbes rares qu'elles produisent. Ces animaux sont très-timides; ils gravissent les hauteurs avec facilité et se dérobent rapidement à la vue du chasseur. Les chiens, dressés à cette chasse, les rabattent dans de vastes impasses naturelles, formées de rochers inaccessibles. On ne les recherche que pour leur peau, et quoique douce et de bon goût, leur chair est ordinairement abandonnée aux chiens.

Nous entreprîmes un jour de gravir le volcan d'Arequipa; je ne pus arriver jusqu'au cratère; Altaus seul, plus habitué à ce genre d'exercice, atteignit le sommet de la montagne, où d'ailleurs il faillit périr. Moran, qui avait traversé l'Amérique méridionale dans toutes les directions, nous assura que jamais il n'avait éprouvé autant de fatigue et de malaise que dans cette ascension. Nous avions pris avec nous des chiens, des instruments et des cordes, pour essayer quelques expériences dans les diverses profondeurs du cratère. Altaus descendit dans le gouffre jusqu'à ce qu'il fût arrêté par des exhalations sulfureuses; alors il continua ses expériences avec les chiens en les faisant glisser à des profondeurs inégales, pour savoir à quelle distance l'asphyxie se produirait.

Le colonel Altaus, comme plusieurs de nos compatriotes, avait embrassé avec ardeur la cause de l'Amérique indépendante et l'avait servie avec le plus entier dévouement; ce qui n'empêcha pas qu'au moment du triomphe, les factions étant venues déchirer ce malheureux pays, ses plus nobles serviteurs se virent sacrifiés

aux plus audacieux intrigants. Tandis que tel ou tel aventurier s'emparait du pouvoir, des hommes comme le colonel Altaus végétaient dans l'inaction ou dans l'obscurité d'un grade inférieur, peu digne de leur mérite comme de leur courage.

C'est dans la prévoyance et dans la crainte de semblables déceptions que je me retirai bien jeune encore du service actif. Certes, à vingt-trois ans, il faut se faire violence pour refuser des propositions telles que celles qui me furent faites par le général Paz del Castillo, et toute la considération qui s'attache à un grade supérieur; mais j'ai toujours pensé que les circonstances les plus impérieuses pouvaient seules déterminer à devenir officier auxiliaire. Les officiers auxiliaires sont entourés d'une certaine considération tant que la guerre a lieu ou que du moins elle est imminente; mais aussitôt que la paix est assurée, on les met à la retraite, les gens du pays obtiennent tous les grades supérieurs que les autres ont pu mériter. On ira bien jusqu'à leur octroyer le grade de colonel; rarement, sinon jamais, celui de général. Dans ces républiques, où rien n'est stable, point de pensions de retraite aux vieux soldats mutilés, ou du moins, si les lois leur en accordent, les finances de l'état ne sont presque jamais en position de remplir leurs engagements. Quoique généralement les Américains se soient toujours réunis pour combattre l'ennemi commun, il n'en est pas moins vrai que trop souvent des dissensions intestines ont augmenté les maux de la patrie. C'est ce qui arriva après l'expulsion des Espagnols, et ce qui durera jusqu'à ce que ces républiques aient enfin trouvé un chef digne de les commander et qui réunisse les suffrages du plus grand nombre.

Revenons à notre séjour à Arequipa. Je fus invité un jour avec toute notre société à assister à la célébration du mariage d'un cacique qui prétendait descendre des Incas.

Le juge Suero et sa jolie fille doña Tomasita, le colonel Moran, le capitaine Constant Gauthier et moi, nous partîmes tous à cheval par la route de Moquegua, et après avoir traversé le joli village de Tiavaya, nous entrâmes dans la vallée.

Deux Indiens nous servaient de guides, et, quoiqu'à pied, ils allaient aussi vite que nous. En les voyant ainsi marcher et courir dans des chemins presque impraticables, nous pouvions nous faire une juste idée de ces hommes si mous en apparence, si énergiques et si courageux en réalité; nul doute qu'un bataillon de troupes françaises ne vienne aisément à bout de forces indiennes quatre ou cinq fois plus considérables; mais si l'on avait à les poursuivre, comment les atteindre ces hommes qui traversent, comme en se jouant, des déserts et des montagnes, et font, pourvu qu'ils aient quelque peu de coca et de maïs, vingt lieues par jour sans être moins dispos pour de nouvelles courses et de nouvelles fatigues! L'Espagne n'a pu conquérir ce pays qu'à force de courage, de ruse et de persévérance savamment combinés.

Nous traversâmes des champs de maïs fort bien cultivés, des prairies artificielles et des vignes; nous arrivâmes enfin. Sur une petite élévation, au milieu de la vallée, était construit un village indien qui pouvait contenir une centaine de familles : le cacique qui nous attendait était un des plus riches et des plus considérés par sa haute naissance; sa maison, trop petite et trop basse, ne pouvait pas nous contenir. On avait placé sous une *ramada*, feuillée, une longue table que nous trouvâmes chargée de mets de toute espèce. Les Indiens, le curé et trois de ses collègues, suivis du cacique et des nouveaux époux, vinrent au-devant de nous.

Dès que nous fûmes entrés, on nous présenta la coca et la chicha obligées, ainsi que les cigarettes et le chocolat, et pen-

dant que nous répondions de notre mieux à ces marques de haute déférence, on servit le repas.

Aucun des Indiens ne voulut s'asseoir avec nous; nous avions beau leur dire que nous vivions dans un pays libre, où tous les rangs étaient égaux, le cacique et sa nombreuse famille nous répondaient à l'envi : *No señor, no puedo;* non, monsieur, je ne puis pas. Enfin, au dessert le chef de la maison se rendit à nos sollicitations et se risqua jusqu'à s'asseoir de côté, à un coin de la table, non sans regarder, comme pour implorer leur indulgence, le curé et les trois autres prêtres, qui ne paraissaient pas trop goûter, par parenthèse, cet essai d'égalité, cette importation des mœurs françaises dans le pays des castes et du despotisme sacerdotal.

Après le déjeuner, nous allâmes à la chasse des tourterelles dans les vergers et dans les champs de maïs; au retour, de jeunes Indiennes, accompagnées d'Indiens qui jouaient de la guitare et de la harpe, nous chantèrent des *Xaraviez* bien pathétiques et bien langoureux. Ce n'étaient rien moins que l'histoire touchante des amours de deux colombes, dont l'une abandonnait sa douce compagne pour aller vivre dans un autre nid; puis l'histoire d'un jeune Inca devenu esclave et pleuré par son amie; puis enfin les malheurs d'un jeune cacique et de son peuple. L'idée devenait moins insignifiante et moins inoffensive; elle contenait des allusions qui furent saisies avec empressement et applaudies avec fureur par les Américains; ils répétaient en chœur des paroles que, sous le régime de la conquête, ils n'eussent pas osé écouter! Cette ballade patriotique célébrait le pouvoir que les Incas avaient exercé sur l'esprit de leurs peuples; ils s'en étaient servis pour les contraindre d'habiter les endroits stériles, et de conserver à l'agriculture les vallées les plus belles et les terrains les plus feconds.

Les ecclésiastiques, qui avaient été fort réservés auprès des Indiens, se déridèrent peu à peu; et le curé, nous présentant trois jolies personnes, nous fit servir par elles des fruits délicieux, des *sandias* et des confitures. Après les chants patriotiques, un des officiers joua de la guitare; enfin l'on finit par danser quelques boleros, le *guachâmbe*, l'*ondou* et le *mismis*, danses de caractère très-connues dans l'Amérique espagnole.

Toutes ces voluptés indigènes n'étaient que le prélude de ce que le cacique nous réservait. Sur les quatre heures, il nous fit prévenir que le dîner était servi; nous nous assîmes alors à une table couverte de cinquante plats de toute espèce, qui se renouvelèrent par trois fois, et dont il me serait très-difficile de faire la nomenclature. Je dirai seulement, pour en donner un arrière-goût, qu'on y voyait des luchés, de la sesina, des cochons d'Inde, des escaveches, des rôtis d'agneaux entiers, des picantes, des casuelas au mani, au quinoa, au fromage, aux pommes de terre fraîches ou gelées de la Sierra, du mouton séché au soleil des Cordillères, du guanaco, du llama, de la volaille, des dindons, des oiseaux aquatiques, des légumes, du maïs, des tomates, etc., en un mot, des brouets de toutes les formes et de toutes les façons. Nous étions dix à table, il y avait de la nourriture pour cinquante. Dans les grandes occasions, les parents de l'Indien qui veut traiter apportent tout ce dont ils peuvent disposer en mouton, volailles, légumes ou chicha, sauf à vivre de peu le reste de l'année.

Cette magnificence ne dure qu'un moment, et dans le cours ordinaire de la vie, les Indiens ne sont rien moins que libéraux : ce n'est qu'avec une certaine répugnance qu'ils pratiquent l'hospitalité, dût-on même la payer convenablement. Il est vrai que les pillages les ont rendus ombrageux et méfiants. C'est ainsi qu'arrivant un jour avec deux autres voyageurs,

harassé et presque mort de faim, à une hutte isolée, où cependant semblait régner un certain bien-être, l'Indien qui l'habitait ne répondit à ma demande d'hospitalité que par ces mots : *No hay, señor!* tandis que je voyais les poulets courir autour de nous et le foyer parfaitement garni. Je pris alors quelques petits cailloux bien propres, et les mettant dans un pot rempli d'eau, ni plus ni moins que s'il se fût agi d'un excellent légume, je les soumis à l'action du feu. La ménagère de céans me demanda, toute stupéfaite, ce que je voulais faire de ces cailloux.

— *Un chupé,* lui répondis-je.

— Comment un chupé? avec des cailloux?

— Sans doute.

— Il sera bon?

— Excellent.

Malgré la tristesse habituelle de mes hôtes, l'idée d'un chupé avec des cailloux les fit beaucoup rire.

Quand l'eau commença à bouillir, je leur demandai un peu de sesina, ils m'en donnèrent un morceau; puis quelques pommes de terre, ils m'en donnèrent également; puis du piment, puis du sel, puis du giromont; le tout pour voir ce que deviendrait mon ragoût excentrique. Je leur eusse demandé la plus belle pièce de leur basse-cour qu'ils se fussent empressés de la mettre à ma disposition; rien ne leur coûtait pour voir le chupé aux cailloux.

Quand tout fut bien cuit, nous nous mîmes à manger de bon cœur et de bon appétit, au plus grand ébahissement de nos hôtes naïfs, qui attendaient toujours le tour des cailloux, n'osant pas nous demander ce que nous en ferions. Quand le repas fut terminé, et que le moment du départ arriva, je les retirai du pot, les lavai, puis les leur présentant comme une chose de prix, je

leur dis de les garder pour un autre chupé lorsqu'ils n'auraient rien à manger!

Cette histoire n'est pas nouvelle; mais elle fut consolante dans cette affaire, et je la recommande au souvenir de tous ceux qui pourraient se trouver dans la même situation.

Le peuple quichoa est morne et triste, et son costume est bien l'expression de son caractère. Le noir et le brun sont ses couleurs de prédilection et à peu près les seules qu'il emploie; c'est là un trait qui lui appartient réellement, qui tient à sa nature, et ne résulte pas, comme on pourrait le croire, de l'esclavage qui a si longtemps pesé sur lui. Les Indiennes, bien qu'il y en ait d'assez jolies, sont généralement disgracieuses; leurs vêtements de laine brune, amples et plissés, leur donnent une démarche lourde et guindée.

On peut s'attendrir un instant aux sons mélancoliques de leurs *tristes*; mais la répétition uniforme ne tarde pas à paraître de la plus insupportable monotonie.

Le curé nous emmena au presbytère passer l'heure de la sieste; la chaleur était étouffante, et la *ramada* sous laquelle la table avait été dressée n'était pas propice aux voluptés du farniente.

Le presbytère était situé au-dessus de la vallée et à mi-côte; de grands arbres l'ombrageaient; aux pieds de la baranda passait une large *acequia* qui traversait un jardin fruitier planté d'orangers, de limoniers, de chirimollas, de loucoumas, de pommes de Cythère, et tapissé des fleurs les plus variées.

Il y avait une telle différence entre ce frais enclos et l'ardente fournaise du village, que nous ne pûmes nous empêcher d'admirer hautement le rare bonheur avec lequel le clergé catholique avait toujours choisi dans les colonies espagnoles les lieux où il voulait *poser la tête*.

Après avoir pris un peu de repos, nous retournâmes à Arequipa, enchantés de notre partie de campagne et nous promettant d'aller rendre nos devoirs aux nièces du curé ; mais, depuis notre départ, tout était bien changé; nous trouvâmes seulement sa révérence, qui nous dit d'un air malin : Soyez les bienvenus, mais je ne pourrai pas vous faire danser, car ma nièce et ses cousines sont retournées chez leurs parents.

Arequipa fut à cette époque le théâtre d'un événement qui occupa pendant plusieurs mois les loisirs de ses habitants, et dont ils n'ont certainement pas encore perdu le souvenir. Je veux parler de l'arrestation d'Espartero et de la saisie de *l'Ange-Gardien*.

Espartero, alors brigadier, et le colonel Puig, étaient les deux officiers royalistes reconnus pour les plus braves et les plus heureux dans toutes leurs entreprises. Ce n'est pas que l'armée espagnole fût d'ailleurs dépourvue d'officiers à la fois braves et capables. On en peut être convaincu et par leurs actions et par l'opinion du général San-Martin, qui sait juger ses adversaires avec le plus grand désintéressement et la plus parfaite impartialité. Il tenait Canterac pour un militaire non moins éclairé que courageux, en même temps que bon organisateur ; il ne parlait qu'avec une estime profonde du général Valdès, dont la persévérance et l'habileté stratégique lui paraissaient dignes de la plus vive admiration ; ses jugements sur les généraux Lorriga, Carratala et Camba, etc., etc., n'étaient pas moins flatteurs. Mais je n'ai pour le moment à m'occuper que du brigadier Don Baldomero Espartero dont la fortune fut, par la suite, si brillante, et exerça une si grande influence sur les destinées de son pays.

En 1823, le vice-roi Laserna envoya le brigadier Espartero en Espagne, afin qu'il demandât en son nom au gouvernement constitutionnel espagnol des navires de guerre pour garder les côtes et

détruire la marine des Indépendants; il était également chargé de recruter des sous-officiers pour compléter les cadres de l'armée, car tous les militaires de ce grade étaient devenus officiers. Arrivé en Espagne, Espartero trouva son pays occupé par l'armée française sous les ordres du duc d'Angoulême; les Cortès renversés, et Ferdinand VII très-mal disposé pour l'armée du Pérou, qu'il savait animée d'un esprit constitutionnel. Le succès de sa négociation était tout-à-fait compromis, et il put même s'apercevoir qu'on se disposait à ôter au général Laserna la vice-royauté du Pérou, pour la donner au général Olañeta. Il prit donc la résolution de retourner en Amérique, en passant par la France; il vint secrètement à Bordeaux, à la fin de 1824, puis il s'embarqua sur le navire français *l'Ange-Gardien*, qui portait au Pérou une riche cargaison de produits français. Huit à neuf passagers militaires ou employés d'administration l'accompagnaient sous le titre de négociants.

Le navire entra dans le port de Quilca à la fin de mars 1825, quelque temps après la bataille d'Ayacucho, et au moment où Bolivar arrivait à Camana, dans son voyage de Lima à Arequipa. On trouva une tournure par trop militaire à ces prétendus négociants, et Perez, le secrétaire des commandements de Bolivar, ayant appris qu'il y avait à bord de *l'Ange-Gardien* un général espagnol, engagea le Libérateur à mettre l'embargo sur le navire, sous le prétexte qu'il favorisait les ennemis de l'indépendance. Espartero fut arrêté et conduit à Arequipa, dans les prisons du trésor. Le subrécargue, M. Rousson jeune, et le capitaine du navire, M. Pignon-Blanc, le consignèrent à M. Lebris, afin qu'il défendît la propriété française en prouvant à Bolivar que Espartero s'était embarqué à bord de *l'Ange-Gardien* comme simple particulier, et sans manifester d'ailleurs ses intentions ni les motifs qui le faisaient retourner au Pérou.

Il y avait, au reste, une considération qui dominait toutes celles-là et qui eût dû suffire à lever toutes les difficultés; c'est qu'après la bataille d'Ayacucho des capitulations avaient eu lieu, d'après lesquelles tous les officiers espagnols indistinctement pouvaient librement retourner dans leurs foyers. Or, le général Espartero, envoyé en Espagne par le vice-roi Laserna, ne pouvait avoir eu connaissance des derniers événements, et par conséquent devait être considéré comme un officier de l'armée du Pérou, et jouir, sans conteste, du bénéfice de la capitulation. Mais le secrétaire Perez, d'accord avec le préfet Lafuente, qui avait, comme chef du département, le tiers de la valeur des objets confisqués, se promit bien de ne lâcher sa proie qu'à la dernière extrémité. Selon lui, les Indépendants n'avaient pas pris l'initiative de la violation des traités, et le général Rodil, en s'obstinant à garder les forts du Callao, autorisait ses adversaires à tenir une conduite équivalente à la sienne. Il y avait réellement de l'ambiguité dans la position; on est mal venu à invoquer des traités qu'on n'a pas suivis soi-même strictement. Dans cette occurrence, il y avait lieu d'intenter un procès à Espartero, sous le chef d'accusation d'espionnage, et de confisquer le navire et la cargaison, qui étaient évidemment d'origine espagnole; les Français, imbus des idées voltairiennes, n'ayant pas à cette époque l'habitude de donner à leurs navires des noms empruntés au calendrier romain.

L'avocat Luna fut nommé fiscal de l'affaire, et le juge Sanchez fut chargé de prononcer entre ces prétentions contraires. Espartero resta dans Arequipa, prisonnier sur parole; M. Lebris eut l'honneur d'engager la sienne pour lui au général Lara, et obtint le droit de disposer, selon les convenances de son commerce, de la cargaison de *l'Ange-Gardien*, après que la famille Goyeneche, une des plus riches et des plus puissantes du pays, lui eut géné-

reusement offert d'être sa caution. Il chargea don Antonio Gonzalès, jeune avocat du plus haut mérite, et qui lui-même avait été victime de ses opinions libérales en Espagne, du soin de représenter les intérêts du navire et de défendre le général Espartero.

M. Sanchez, ne consultant que les inspirations de sa conscience, n'hésita pas à donner gain de cause à M. Lebris ; mais Perez, irrité par ce nouvel obstacle, ne craignit pas de se livrer à l'arbitraire le plus odieux. On jeta Sanchez en prison pour le punir de sa courageuse probité, et le préfet appela de sa décision devant une autre juridiction. Dès ce moment, il devenait évident que la détention d'Espartero n'était qu'un prétexte, que la spoliation du navire français était le motif réel des accusations de Perez, et que les considérations politiques qu'il feignait d'y rattacher servaient seulement à masquer sa cupidité.

L'amiral Rosamel était alors à Lima ; il y reçut une dépêche du subrécargue, M. Rousson jeune, et du capitaine Pignon-Blanc, qui l'instruisait des détails de cette malheureuse affaire, et le priait de couvrir les intérêts français de sa puissante protection. Cette dépêche, envoyée par un exprès, ne lui parvint qu'à la fin de juin 1825. Sa présence était nécessaire à Lima, le Callao tenait encore pour les Espagnols, et sa division n'avait pas les vivres nécessaires pour une campagne de trois mois. L'amiral chargea son aide-de-camp, M. Chaucheprat, dont il connaissait la rare prudence, du soin de faire rendre justice à nos nationaux. Pour cela il lui donna les pouvoirs les plus étendus, l'accrédita de lettres auprès du Libérateur et des autorités d'Arequipa, et mit à sa disposition la goëlette *la Quintanilla*, commandée par M. Charmasson, lieutenant en pied de *la Marie-Thérèse*. M. Chaucheprat était à Quilca vingt-trois jours après son départ du Callao.

A son arrivée à Arequipa, il trouva le navire condamné devant la deuxième juridiction, et l'affaire en appel devant la troisième. Il remit ses lettres de créance au préfet Lafuente, qui lui donna en échange les plus flatteuses promesses, lui promit de l'appuyer de son influence, et pria, sous main, le fiscal Luna de hâter la condamnation du navire. Les négociations durèrent deux mois. M. Chauchepra t était trop habile pour se laisser tromper par la conduite cauteleuse de Lafuente. Lassé de tous ces délais, il écrivit à Bolivar pour lui demander son intervention, et fit en même temps ses préparatifs pour aller le trouver au Cuzco, et traiter directement avec lui cette affaire, si la réponse n'était pas satisfaisante. Sa lettre présentait les choses sous leur véritable point de vue; il ne craignit pas de dévoiler au Libérateur l'astuce de son secrétaire, et l'intérêt qu'avaient de hauts fonctionnaires à une condamnation; il lui parla de la flétrissure qui s'attacherait à un gouvernement capable de procédés aussi iniques, et ne lui laissa pas ignorer que la France était prête, comme par le passé, à protéger énergiquement les droits de ses négociants et à veiller à ce qu'ils ne fussent pas injustement lésés.

La réponse ne se fit pas attendre; la voici :

Monsieur,

Son Excellence le Libérateur me charge de vous accuser réception de la lettre que vous lui avez écrite au sujet de l'affaire de *l'Ange-Gardien*, et de vous informer que, par le courrier de ce jour, Son Excellence donne des ordres au préfet d'Arequipa pour que cette affaire soit jugée dans le plus bref délai, et *à l'avantage de la nation française.*

Recevez, monsieur, etc.

Le secrétaire-général,
FELIPE SANTIAGO ESTENOS.

M. Chaucheprat s'empressa de communiquer cette dépêche au préfet Lafuente, qui prétendit ne pas avoir reçu celle qui devait lui être adressée. Mais, peu de jours après, il lui annonça que les ordres du Libérateur étaient arrivés, et que l'affaire allait se terminer. En effet, elle le fut sans appel.

Espartero avait été précédemment acquitté, et se trouvait déjà à Quilca, attendant le départ du bâtiment qui devait le ramener en Europe, quand M. Chaucheprat ayant terminé l'affaire qui l'avait appelé à Arequipa en partit aussitôt, emmenant avec lui le capitaine Pignon-Blanc, qui emportait à dos de mulets 1,600,000 francs, valeur de la majeure partie de sa cargaison. Perez fut remplacé dans son poste de secrétaire-général du dictateur par M. Esteños, digne en tout point de la confiance et de la charge dont il était investi. Don Antonio Gonzalès acheva de s'illustrer dans la dernière scène de ce ridicule imbroglio par un plaidoyer des plus éloquents et des plus persuasifs. Ce fut l'origine de la brillante fortune de ce jeune avocat, dont le général Espartero sut plus tard récompenser les services.

On a dit qu'Espartero devait son acquittement à la bassesse avec laquelle il avait mendié la bienveillance du Libérateur. Je le démens hautement. Je n'ignore pas qu'une femme fort aimable d'Arequipa, et qui avait beaucoup d'empire sur le général colombien Lara, commandant des troupes cantonnées dans cette ville, fut très-utile à Gonzalès, et appuya de tout son crédit les démarches qu'il fit en faveur de son illustre client. Mais le général ne fit rien qui fût indigne de son caractère. Il dut son acquittement à la justice de sa cause, à l'équité de Bolivar, et à l'éloquence de son défenseur; *l'Ange-Gardien* dut le sien à l'habile et puissante intervention de M. Chaucheprat, qui représenta dignement la France.

Il m'a paru utile de faire connaître ce curieux incident de

l'existence de celui qui fut régent d'Espagne. Il prouvera que la dénomination injurieuse d'*Ayacucho* ne saurait l'atteindre, puisqu'au moment où la ruine de l'Espagne se consommait au Nouveau-Monde, le duc de la Victoire était à bord de *l'Ange-Gardien*; mais l'on a mal compris, en France, le mot d'Ayacucho.

Tous les officiers qui faisaient partie de l'armée du Pérou, avant la bataille d'Ayacucho, étaient libéraux; ils avaient su s'apprécier pendant une guerre longue et difficile; leurs adversaires ont voulu les flétrir en leur donnant le nom de leur défaite; ils se sont resserrés sous cette bannière, et forment encore aujourd'hui un des plus grands et plus puissants partis de l'Espagne constitutionnelle.

Je crois devoir maintenant expliquer la présence de Bolivar au Pérou, et compléter brièvement ce que j'ai dit sur l'histoire de cette république.

# CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME.

Santa-Cruz. — Position des forces royales. — Prise de Lima. — Déposition de Riva-Aguero. — Sucré. — Déroute de Sica-Sica. — Arrivée de Bolivar au Pérou. — Soulèvement du Callao. — Organisation de l'armée patriote. — Combat de Junin. — Bataille d'Ayacucho. — Capitulation.

La défaite d'Alvarado à Moquegua avait paralysé les mouvements de la division Arenalès, et compromis le succès de la cause de l'indépendance. Une pénible inquiétude agitait les esprits. Le peuple de Lima, mécontent de ses auxiliaires colombiens, avait, comme je l'ai dit, forcé la junte, présidée par le général Lamar, de les renvoyer à Guayaquil. Mais l'armée n'était pas encore satisfaite, et le 26 février 1823 le général Santa-Cruz, faisant cause commune avec les officiers, exigea du Congrès la démission de la junte et la nomination du colonel don Jose de la Riva-Aguero à la présidence de la république. Arenalès donna sa démission et se retira au Chili. Le colonel Gamarra fut nommé chef d'état-major de Santa-Cruz, qui prit le commandement général de l'armée péruvienne. On donna le ministère de la guerre à don Ramon Herrera.

En ce moment les chefs de la république étaient presque tous Péruviens, et l'on remarqua que les quatre plus hautes fonctions étaient entre les mains d'hommes qui servaient dans l'armée espagnole lorsque le général San-Martin entra au Pérou : ce qui a fait dire avec assez de justesse par M. Miller, qu'il ne s'agit pas de se lever de bon matin, mais d'arriver à propos. Santa-Cruz, fils de la cacique Calaumani de Guarino, prétendait descendre

de la race impériale des Incas. Son extraction lui avait acquis une certaine influence, et il sut en profiter pour réorganiser l'armée patriote. De son côté, le président Riva-Aguero, secondé par ses amis, déploya une grande activité, et une nouvelle expédition fut projetée pour les *intermedios*. Le 8 avril, Santa-Cruz fut nommé général de division, et les colonels Pinto, Gamarra et Herrera, généraux de brigade.

La victoire de Moquegua avait rendu les Espagnols maîtres des provinces sud du Bas-Pérou et de tout le Haut-Pérou, où le général Olañeta commandait à peu près 3,000 hommes. Le vice-roi Laserna, avec l'état-major général et l'intendance de l'armée, était établi au Cuzco, où il organisait les forces espagnoles et se procurait des recrues et des ressources de toutes espèces. Arequipa et les *intermedios* étaient occupés par une division de l'armée royale, forte de 1,500 à 2,000 hommes, sous les ordres du général Valdès ; les provinces de Puno et La Paz avaient des divisions de 1,200 à 1,500 hommes. Enfin, la vallée de Jauja, d'où Lima et le Bas-Pérou tirent pour ainsi dire tous leurs approvisionnements, était occupée par le général Canterac et le gros de l'armée royale, au nombre de 9,000 à 10,000 combattants.

On voit par ce que je viens d'exposer que la position des Indépendants était des plus critiques. Sucré avait été envoyé au Pérou par Bolivar, en qualité d'agent diplomatique, et avec la mission d'aplanir les difficultés survenues entre cette république et la Colombie; mais en réalité pour engager le Pérou à demander l'appui de Bolivar. Le Libérateur de la Colombie poursuivait avec ardeur le but qu'il s'était toujours proposé. Il voulait se rendre indispensable au Pérou et n'y venir qu'avec les pouvoirs les plus absolus. Sucré réussit dans sa mission, et Bolivar fut invité par le nouveau gouvernement à se rendre au Pérou avec des troupes auxiliaires.

Le président Riva-Aguero et le général Santa-Cruz mirent tant d'activité dans leurs préparatifs que l'expédition, composée de 5,000 hommes, partit du Callao et arriva à Iquique le 15 juin 1823. Elle espérait avec juste raison surprendre les Espagnols et obliger Canterac à rétrograder vers l'intérieur. Ce général ne croyant pas que les patriotes pussent former une expédition importante, continua sa marche, passa les Andes dans les premiers jours de juin, et entra à Lima avec 9,000 hommes d'excellentes troupes, le 18 du même mois.

Quoique cet évènement fût prévu à Lima, il y inspira cependant une terreur générale. Ceux qui avaient pris part aux succès des Indépendants cherchèrent les moyens de se mettre à l'abri d'une réaction. La veille de l'entrée des troupes de Canterac, un conseil de guerre se réunit au palais, sous la présidence de Riva-Aguero ; le général Sucré fut nommé commandant général des troupes, et toutes les autorités civiles et militaires, le Congrès et les principales familles de Lima, se réfugièrent dans les forteresses du Callao. Le 22 juin, Riva-Aguero fut déposé et le général Sucré fut investi d'un pouvoir presque dictatorial par une partie du Congrès, qui combla par cette mesure les vœux du parti colombien. Riva-Aguero protesta contre sa déposition et se retira à Truxillo, où il installa un nouveau Congrès composé des membres qui lui étaient restés fidèles.

Le général Santa-Cruz arriva à Iquique le 15 juin, et débarqua à Arica le 17. J'étais alors au Chili avec l'*Aurora*, attendant la division qu'un envoyé du Pérou était venu demander au gouvernement chilien.

La perte de ce navire, et de plusieurs autres transports, retarda de plus de vingt jours le départ de la division chilienne, qui arriva à Arica quelques jours après que l'on eut appris la déroute complète de la division du général Santa-Cruz à Sica-Sica, près

du Dasaguadero. Le vice-roi Laserna, trompant Santa-Cruz, avait opéré sa jonction avec Olañeta, et s'étant placé entre les deux divisions péruviennes, il avait empêché que Sucré ne vînt au secours de Santa-Cruz, et il détruisit la division de ce général presque sans combattre. L'officier qui commandait la tête du pont de l'Inca sur le Dasaguadero, ayant eu la lâcheté de mettre bas les armes sans opposer aucune résistance, le reste de l'armée suivit son exemple. La cavalerie, commandée par le général français Brandzen, et qui comptait dans ses rangs plusieurs autres officiers français de la plus grande bravoure, fit seule, mais inutilement, son devoir.

Pour comble de malheur, deux corsaires avaient été armés par les Espagnols dans l'île de Chiloë, conservée à l'Espagne par le lieutenant-colonel Quintanilla, qui deux fois avait résisté aux efforts des divisions chiliennes. J'ai raconté à la fin du premier volume de cet ouvrage l'histoire d'un de ces corsaires, *le Quintanilla;* l'autre, *le Valdès*, s'empara d'un des transports où s'étaient embarqués le valeureux major français Soulange, le colonel Correa, le major anglais Hill, le marquis péruvien de San-Miguel, et sombra en mer. Tous ceux que portait ce navire périrent dans cet affreux événement. Les généraux Santa-Cruz et Gamarra eurent à Moquegua une entrevue avec Sucré, le 2 octobre, ils continuèrent leur retraite sur Ilo-Ilo. Sucré revint à Arequipa, qu'il fut obligé d'abandonner le 8 aux troupes royales, commandées par le colonel Ferras. Le colonel français Raulet, à la tête d'un escadron de hussards péruviens, soutint la retraite avec beaucoup de valeur et y perdit M. Grain, mon ancien second, alors capitaine dans les troupes colombiennes. Les généraux Sucré, Lara et Alvarado s'embarquèrent à Quilca pour le Callao, et le général Miller continua par terre avec quelques troupes son voyage pour Lima.

Au moment où Sucré et ses troupes s'embarquaient à Quilca, la division chilienne, composée de 2,000 hommes commandés par le colonel Benaventé, officier d'un grand mérite, qui venait se mettre sous les ordres du général Pinto, apprit la défaite de Sica-Sica et retourna au Chili.

A cette époque, le mouvement constitutionnel qui s'opérait en Espagne vint mettre la division parmi les troupes royales. Le vice-roi Laserna et les généraux Canterac, Valdès, Carratala, Lauriga, Monet, Rodil, Andres Garcia Camba, La Hera, Espartero, Ricaforte, Seoane, avaient prêté serment à la constitution et embrassé le parti libéral avec enthousiasme. Lorsque la chute des Cortès fut connue au Pérou, en 1824, le général Olañeta se sépara du vice-roi en l'accusant dans ses proclamations de ne pas reconnaître franchement le gouvernement absolu de Ferdinand VII. Il envoya en même temps un émissaire en Espagne pour faire approuver sa conduite par la cour de Madrid. Laserna de son côté y envoyait le brigadier Espartero et le colonel Seoane pour demander des secours ; ces dissensions furent une des causes principales qui amenèrent la capitulation d'Ayacucho. Le vice-roi Laserna fut obligé de partager l'armée du Sud en deux divisions, d'en envoyer une sous les ordres de Valdès pour contenir Olañeta, et de ramener l'autre au Cuzco pour la réorganiser dans le Haut-Pérou. Pendant ce temps, le général Canterac, qui avait déjà abandonné Lima, vint reprendre avec l'armée espagnole du Nord ses anciennes positions dans la vallée de Jauja. Ainsi les forces royales n'agissant plus dans le même esprit politique et sous la même impulsion, se morcelaient et menaçaient de s'entre-déchirer dans un moment où leurs ennemis vaincus reprenaient confiance et s'organisaient sous un homme qui avait été jusque-là fatal au pouvoir absolu.

Bolivar était entré à Lima le 1er septembre 1823, un an après

le départ de San-Martin. Cette ville, encore irritée de l'apparition de Canterac, salua son arrivée avec des cris d'enthousiasme qui n'étaient cependant pas l'expression véritable de ses sentiments. Elle n'avait pas oublié la conduite des premiers auxiliaires colombiens, et ce souvenir la disposait peu favorablement en faveur d'alliés dont ses revers lui faisaient une nécessité et dont elle croyait devoir redouter les exigences. Bolivar trouva investi des hautes fonctions de président le marquis de Torre-Tagle, qui ne pouvait être qu'un instrument passif sous sa main puissante; c'était bien là l'homme qu'il lui fallait. Il laissa le Congrès donner une constitution aux Péruviens, le 13 novembre 1823, et quitta Lima deux jours après pour aller prendre le commandement de l'armée patriote, qui se réunissait à Pativilca et pour surveiller en même temps les mouvements de l'ex-président Riva-Aguero.

Celui-ci n'avait pas accepté sans conteste sa déposition; il s'était retiré à Truxillo, où il avait appelé des décisions du Congrès péruvien aux décisions d'un autre Congrès composé de ses créatures, et qui lui avait conservé le titre de président. Il s'était hâté de réunir une petite armée avec laquelle il menaçait ceux qu'il lui plaisait d'appeler sérieusement les séditieux de Lima. Bolivar le fit déclarer traître à la patrie, et l'accusa hautement dans ses proclamations de faire cause commune avec les Espagnols. Les troupes de Riva-Aguero s'inquiétèrent, et secrètement excitées par le colonel Lafuente, elles se soulevèrent contre leur chef. L'ex-président prit la fuite; Lafuente fut nommé général de brigade, et le Libérateur de la Colombie, devenu maître du pouvoir, se trouva face à face avec l'ennemi commun, les Espagnols.

Son premier soin fut d'épurer et d'organiser l'armée. Les dominateurs, quels qu'ils soient, ne veulent que des séides. Il

expulsa les officiers qu'il croyait ou supposait contraires à ses futurs projets. Tous les étrangers qui lui faisaient ombrage, soit par leur influence sur les soldats et sur les populations, soit par leurs idées et leurs tendances politiques, furent compris dans cet ostracisme. On oublia qu'ils avaient sacrifié leur jeunesse à la cause de l'Indépendance, et acquis leurs grades au prix de leur sang.

Il est vrai de dire que Bolivar avait besoin d'un pouvoir discrétionnaire pour dominer les factions, réunir toutes les forces actives du pays et les employer utilement contre l'ennemi commun. L'Espagne avait pour elle une domination de trois siècles et les défiances des hommes politiques, qui s'inquiétaient avec raison des turbulences, des incertitudes, et même des tyrannies d'un gouvernement républicain mal assis. L'armée royale comptait à peine huit cents péninsulaires dans ses rangs; mais elle se composait d'hommes aguerris, habitués à vaincre, et soumis à une sévère discipline; tandis que l'armée patriote avait, depuis un an, en présence de l'ennemi, moins l'espoir de la victoire que la crainte d'une défaite. Que si les chefs royalistes étaient fatigués de cette longue guerre, parce que le gouvernement absolu de Ferdinand VII ne récompensait pas et ne savait pas apprécier leurs *travaux de géants*, ils avaient été jusque-là unis, dévoués à la cause qu'ils servaient, et tous possédaient une haute capacité militaire. Le succès était donc douteux, et cette incertitude pouvait, sinon justifier, du moins excuser jusqu'à un certain point l'acerbe des mesures employées par Bolivar.

Pendant ce temps, un évènement malheureux mettait les forteresses du Callao entre les mains des Espagnols, et aggravait ainsi la position des Indépendants. La garnison, mal payée et mal nourrie, se révolta le 7 février 1824; à la tête du mouvement se mit un mulâtre nommé Mayano, sergent dans le bataillon du Rio-de-la-Plata, ancien esclave de la maison Mayano de Mon-

doza, et qui s'était engagé en 1818 dans la division de San-Martin, lorsque ce général marchait contre le Chili. Alvarado, gouverneur du Callao, homme de courage, bon patriote, mais général inhabile, qui perdait toutes les batailles qu'il livrait, et notre compatriote Eugène Giroult, qui commandait l'artillerie des forts, furent arrêtés et faits prisonniers par les révoltés.

Ceux-ci demandaient le payement de leur solde arriérée, et qu'on leur facilitât les moyens de retourner au Chili et à Buenos-Ayres leur patrie.

Le général buenos-ayrien Correa, qui les avait commandés, eut une entrevue dans la forteresse avec leurs chefs; mais les propositions modérées qu'ils firent au Congrès par son entremise furent mal accueillies. Cinquante mille piastres suffisaient pour les faire rentrer dans l'ordre. Le trésor n'avait pas cette somme, et les membres du gouvernement n'eurent pas assez de patriotisme pour l'avancer, et pas assez de force pour l'exiger de la population par une contribution extraordinaire.

Aucun des auteurs de cette conspiration n'eut l'intention dans le principe de trahir la cause de l'indépendance, et tous se comportèrent avec beaucoup plus de modération qu'on ne devait l'attendre de soldats nègres et de mulâtres mutinés. Les négociants étrangers, qui avaient des magasins au Callao, craignirent un moment le pillage : ils se cotisèrent et obtinrent avec de l'argent que leurs biens fussent respectés. Mais telles furent l'impéritie et l'imbécillité du gouvernement et du Congrès, que les révoltés n'eurent d'autres ressources que d'appeler les Espagnols. En effet, Moyano, bien convaincu que le gouvernement de la république se refusait à satisfaire à ses justes demandes, et craignant un châtiment exemplaire de sa part, s'entendit avec le colonel espagnol Casariego, qui était prisonnier de guerre et enfermé dans les casemates du Callao

Mayano fit alors ouvrir les prisons, élargit les prisonniers, et remit le commandement des forteresses au colonel Casariego Celui-ci arbora le pavillon espagnol, et promit des grades ou de l'argent et le licenciement à ceux qui le préféreraient. Huit jours se passèrent pendant lesquels les révoltés firent leurs conditions; enfin Mayano se créa, du consentement de Casariego, brigadier des armées du roi constitutionnel des Espagnes, et envoya un exprès à Canterac, qui était dans la vallée de Jauja, afin qu'il vînt prendre possession des forteresses au nom du roi.

Le général Monet entra le 3 mars au Callao, dont il nomma gouverneur le brigadier Rodil, et le quitta peu de temps après pour retourner auprès de Canterac, dans la vallée de Jauja, emmenant avec lui les officiers patriotes qui avaient été faits prisonniers, et que l'on conduisit dans l'île de Chucuyto sur le lac de Titicaca.

Quelques-unes des familles les plus opulentes de Lima, le président de la république Torre-Tagle, le ministre de la guerre, le comte de San-Donas, le général Porto Carrero, désespérant lâchement de la cause de l'indépendance, abandonnèrent Lima, et suivirent les Espagnols dans les forteresses. Je dirai plus tard quel fut leur sort. A ces nouvelles, le colonel Navagas passa aux Espagnols avec trois escadrons de cavalerie qui étaient cantonnés à Cañete et à Huacho. Tout semblait perdu. Le Congrès lui-même se dissout; mais en se séparant il nomma Bolivar dictateur.

Les vœux du Libérateur étaient remplis; il avait le pouvoir suprême, et la liberté du Pérou, abandonnée aux hasards de la guerre, était sous la sauvegarde de son armée. A cette époque, cette armée était composée de six mille Colombiens et de quatre mille Péruviens, cantonnés à Pativilca, Caxamarca, Guamachubo et Caxatambo. On voyait sous les mêmes étendards le

Llanero du Venezuela, l'Indien des paramos de la Colombie, le Gaucho des pampas de Buenos-Ayres, le Guaso du Chili, le Nègre de la côte et l'Indien des Andes. Cette réunion d'hommes que la nature a pris soin de séparer par de prodigieuses distances, par des déserts immenses, par les goûts, des instincts divers, rappelait involontairement à la mémoire les armées de ces célèbres capitaines de l'antiquité, Annibal et Mithridate, avec cette différence toutefois que ces armées se battaient pour la cause d'un homme qui leur était étranger, tandis que les soldats de Bolivar se battaient pour une cause qui leur était presque personnelle, la possession du Pérou par l'Espagne devant mettre en doute la conservation de leur propre indépendance.

L'armée péruvienne était organisée comme les armées espagnoles, qui avaient elles-mêmes emprunté à la France son organisation militaire, pendant les guerres de la Péninsule. San-Martin l'avait introduite au Pérou. On y remarquait des régiments d'infanterie de ligne et d'infanterie légère, des grenadiers à cheval, des chasseurs, des hussards, des lanciers, des soldats du génie, de l'artillerie, des équipages du train, des commissaires des guerres, des chirurgiens attachés à chaque corps et un état-major général. De légères différences dans les uniformes distinguaient les Indépendants des Royalistes.

Bolivar avait le commandement général de l'armée. Immédiatement sous ses ordres servait le général Sucré avec le titre de chef-d'état-major-général. Les généraux Lara et Cordova commandaient les deux divisions d'infanterie colombienne; le général Lamar commandait toutes les forces péruviennes. Le général buenos-ayrien Necochea était commandant général de la cavalerie; le colonel Caravajal commandait la cavalerie colombienne; le colonel français, baron de Bruix, commandait les hussards et les grenadiers à cheval du Pérou; la cavalerie irré-

gulière était sous les ordres du général Miller. Le docteur en droit Sanchez Carrion suivait Bolivar comme ministre général pour les affaires du Pérou.

Miller reçut ordre de traverser les Cordillères avec les *monteneros, guerrilleros* péruviens, et de marcher sur la riche province de Pasco, le Potosi du Nord-Pérou. Bolivar le suivit avec le gros de l'armée, traînant derrière lui une immense troupeau de plus de six mille têtes de gros bétail.

C'était donc par le revers Est des Andes que le dictateur allait attaquer l'armée royale dans un terrain montueux, abrupte et hérissé de difficultés. J'ai déjà parlé des fatigues et des privations de toute espèce auxquelles est exposé le voyageur qui part muni d'abondantes provisions, avec de bons guides et de bons chevaux, et je ne crois pas nécessaire de redire ici les souffrances inouïes, réservées à une armée de dix mille hommes, embarrassée de ses bagages, de son armement, de ses fourgons et de son artillerie, et forcée de marcher dans des lieux arides, dénués de ressources, où souvent le thermomètre descend la nuit au-dessous de zéro, et dans le jour monte au soleil à plus de 40° Réaumur.

Le 2 août, Bolivar passa une grande revue dans les plaines situées entre Rancas et Pasco. Malgré une marche incroyable de deux cents lieues exécutée en vingt-cinq jours, l'armée comptait neuf mille hommes en très-bon état.

Le Libérateur fit lire à tous les corps cette proclamation :

« Soldats ! vous allez accomplir l'œuvre la plus grande dont le ciel ait chargé les hommes, celle de sauver un monde entier de l'esclavage.

« Vos ennemis se glorifient de quatorze années de triomphe ; ils sont donc dignes de mesurer leurs armes avec les vôtres, qui ont brillé dans mille combats. Soldats ! le Pérou et l'Amérique attendent de vous la paix, fille de la victoire ; et l'Europe libé-

rale vous admire avec bonheur, car la liberté du nouveau monde est l'espérance de l'univers! La tromperez-vous? Non! non! non! vous serez invincibles.

BOLIVAR. »

Canterac garda une inaction incroyable dans ses cantonnements de Jauja; il ne croyait pas à la force numérique de l'armée indépendante, et lorsqu'il commença ses opérations, il était trop tard; il leva son camp le 1er août, et arriva à Reyes le 4. Deux jours après fut livré le combat de cavalerie de Junin, où le général Canterac, d'abord vainqueur, fut repoussé par le lieutenant-colonel Suarez, qui commandait un des escadrons de la brigade du baron de Bruix. Le colonel français, appuyant avec les hussards et les grenadiers à cheval du Pérou le mouvement de Suarez, mit en pleine déroute la cavalerie espagnole et la culbuta sur son infanterie, dont elle décida la fuite. Le général buenos-ayrien Nécochéa, grièvement blessé et fait prisonnier au commencement de l'action, fut délivré par les vainqueurs.

La cavalerie de l'armée péruvienne était la meilleure du monde entier. Les Llaneros, les Gauchos et les Guasos sont de vrais centaures, qui ne s'occupent jamais de leurs chevaux et qui se servent d'une lance de quatorze à quinze pieds avec la plus grande facilité.

Après cette victoire, l'armée patriote marcha sur Tarma, qu'elle occupa le 9. Le 11, elle arriva à Jauja, le 14 à Huancayo, le 22 à Guanta, le 24 à Guamanga. Canterac fuyait dans le Sud sans être cependant trop vivement poursuivi par les Indépendants. Il se réunit, à la fin du mois d'août, avec le vice-roi qui occupait le Cuzco. Dès qu'il eut appris le résultat du combat de Junin et la retraite de Canterac, Laserna rappela le général Valdès, qui avait eu, le 17 août, un engagement indécis avec le général Olañeta près du Désaguadero.

L'armée libératrice s'arrêta à Guamanga, pendant un mois, pour se reposer, et ne se mit en mouvement que le 18 septembre. Bolivar la quitta dans les premiers jours d'octobre pour retourner à Lima, et en laissa le commandant au général Sucré. Renforcée de la division Valdès, l'armée espagnole sortit enfin du Cuzco pour rencontrer celle des Indépendants, qui à son tour fut obligée de battre en retraite; Valdès la suivit avec son activité ordinaire, atteignit l'arrière-garde dans la vallée de Corpaguayco, la culbuta, s'empara de l'une des deux pièces d'artillerie qu'elle possédait, de son train d'équipages et de ses chevaux de réserve, et mit plus de deux cents hommes et plusieurs officiers hors de combat; il perdit à peine trente hommes dans cette affaire.

Malgré cet évènement désastreux, les patriotes se retirèrent en bon ordre à Tambo-Cangallo, à sept lieues au Sud de Guamanga, toujours suivis par les royalistes, qui refusèrent plusieurs fois la bataille, quoiqu'ils fussent deux fois plus nombreux et qu'ils eussent un excellent parc d'artillerie. Le 9 décembre, ils étaient campés dans la petite plaine d'Ayacucho, au pied de montagnes escarpées qui les entouraient de tous côtes. Les Espagnols avaient réussi à s'établir sur les points élevés, et l'armée indépendante était obligée de leur passer sur le corps ou de se rendre. Fiers de leur force numérique et des avantages qu'ils venaient d'obtenir, et pensant d'ailleurs envelopper leurs ennemis, ils descendirent des hauteurs qu'ils occupaient pour se mesurer corps à corps avec eux. Voici le bulletin de cette journée à jamais célèbre; je laisse parler le général Sucré. Dans ce récit d'une noble simplicité, on comprendra mieux les évènements et le caractère généreux du vainqueur.

Victoire d'Ayacucho, armée unie libératrice du Pérou.

Quartier général d'Ayacucho, le 11 décembre 1824.

[illegible]

M[illegible].

Les [illegible] depuis le [illegible] à San-Geronimo et à Andahuaylas, [illegible] leurs mouvements [illegible]. Dans la nuit du 18, j'appris que les Espagnols marchaient sur [illegible], et je pris mes dispositions pour [illegible]. Le [illegible] nos éclaireurs se battirent avec un corps ennemi sur le pont de Pampas, et le 20 en arrivant à Uripa, nous aperçûmes les corps espagnols sur les hauteurs de Bombon. Une compagnie des hussards de Colombie et la première de Rifles sous les ordres du colonel Silva furent envoyées pour reconnaître ces forces. Elles étaient composées de trois compagnies de chasseurs, et furent obligées de repasser la rivière Pampas, et de rejoindre l'armée royale, qui avait coupé nos communications en se plaçant derrière nous.

Comme il nous était difficile de passer la rivière et impossible de forcer les positions ennemies, notre armée resta à Uripa et les Espagnols à Conception, par conséquent toujours en vue. Les 21, 22 et 23, les rencontres des gardes avances nous furent toutes avantageuses. Le 24, les ennemis levèrent leur camp et marchèrent sur Vilcashuaman; notre armée vint se placer sur les hauteurs de Bombon, jusqu'au 30. Ayant su alors que les ennemis marchaient la nuit par la droite de la rivière Pampas et par Uchubambas pour tourner nos positions, je me plaçai de suite à la gauche de cette rivière afin de couvrir notre arrière-garde.

Les Espagnols, ayant eu connaissance de ce mouvement, repassèrent rapidement à la gauche de la Pampas. Le 2 décembre, au matin, nos troupes venaient d'arriver à Matara quand on aperçut

l'armée espagnole sur les hauteurs de Pomacahuanca. Quoique notre position fût mauvaise, nous présentâmes la bataille, mais elle fut refusée par les royalistes, qui se placèrent sur des points élevés où il n'était ni prudent ni même possible de les attaquer. Le 3, l'ennemi fit un mouvement qui paraissait indiquer le désir de combattre, mais il se dirigea aussitôt sur les hauteurs immenses de la droite, menaçant toujours nos derrières. La position de Matara n'était plus tenable. Il fallut donc nous retirer à Tambo-Cangallo.

Je hâtai notre marche afin de traverser le vallon ou ravin de Corpaguayco avant l'arrivée de l'armée ennemie; mais elle s'était avancée assez rapidement pour cacher cinq bataillons et quatre escadrons qu'elle voulait opposer à nos divisions. Notre infanterie d'avant-garde, commandée par le général Cordova, et celle du centre, commandée par le général Lamar, avaient déjà passé le ravin, quand l'ennemi tomba brusquement sur les bataillons Vargas, Vencedor et Rifles, qui, sous les ordres du général Lara, couvraient l'arrière-garde. Les deux premiers purent se jeter à droite en se servant de leurs armes pour s'ouvrir un passage, mais Rifles fut obligé de recevoir, dans une position très-difficile, le choc de toutes les forces ennemies et le feu de leur artillerie. Le sang-froid et l'intrépidité qui ont toujours distingué ce corps l'ont encore une fois sauvé. Notre cavalerie, sous les ordres du général Miller, passa par Chanta, protégée par le feu de Vargas, qui était exposé à celui de l'infanterie ennemie.

Ce malheureux évènement nous a coûté plus de trois cents hommes, tout notre parc a été entièrement perdu, une de nos pièces d'artillerie est aussi tombée entre les mains de l'ennemi; mais c'est à lui cependant que le Pérou doit sa liberté.

Le 4, les ennemis orgueilleux de leurs succès détachèrent cinq bataillons et six escadrons par les hauteurs de la gauche

pour aller prendre le ravin ; ils paraissaient vouloir enfin se battre. Les falaises du ravin de Corpaguayco nous offraient des moyens de défense, mais l'armée voulait à tous risques aventurer la bataille ! J'abondonnai donc la falaise et je vins me placer au milieu de la grande plaine de Tambo-Cangallo.

Les Espagnols montèrent avec précipitation sur la falaise, et de là sur les hauteurs que nous avions à notre droite, évitant ainsi toute rencontre. Ce mouvement fut une preuve évidente qu'ils voulaient manœuvrer et non se battre. C'était là ce que je craignais. Les Espagnols avaient intérêt à temporiser ; car ils n'ignoraient pas *que la valeur de leurs troupes était dans leurs pieds, tandis que la nôtre était dans nos cœurs.*

Je pris alors d'autres dispositions et je fis marcher l'armée, pendant toute la nuit du 4, sur le village de Gaychao, en passant le ravin d'Acroco et changeant ainsi notre direction. Le 5, nous continuâmes notre marche sur Acos Vinchos, les ennemis se dirigeaient sur Tambillo ; nous étions toujours en vue les uns des autres.

Le 6, nous occupions le village de Quinoa, et les Espagnols, par une marche accélérée sur la gauche, se placèrent derrière nous sur les hauteurs de Paccuisaca. Le 7, ils continuèrent leur marche par l'impénétrable ravin de Guamanguilla, et le jour suivant, ils se postèrent sur des montagnes élevées, situées à notre droite. Pendant ce temps nous étions au repos. Le 8, les troupes royales prirent position sur les hauteurs formidables de Cundurcunca, à portée de canon de notre camp. Des guerrillas s'y rendirent pour se battre, et l'artillerie tira quelques coups de canon.

L'aurore du 9 vit les deux armées disposées à décider du sort d'une grande nation. Notre ligne formait un angle : la droite était composée des bataillons Bogota, voltigeurs, Pinchincha et

Caracas; de la première division de Colombie, aux ordres du général Cordova (2,100 hommes). La gauche, des bataillons 1, 2, 3, de la légion péruvienne, et des hussards de Junin sous les ordres du très-illustre général Lamar (1,380 hommes). Au centre étaient les grenadiers à cheval et les hussards de Colombie, sous le général Miller (700 hommes). La réserve était formée par les bataillons Rifles, Vencedor et Vargas, de la première division de Colombie, sous les ordres du général Lara (1,600 hommes).

Je passai sur le front de bataille de chaque corps, leur rappelant leurs triomphes, leur gloire, leur honneur et leur patrie. Les cris de vive le Libérateur ! vive la république ! retentirent de toutes parts. Jamais l'enthousiasme ne se montra plus ardent et plus passionné sur le front des guerriers.

De leur côté, les Espagnols, qui dominaient la petite plaine d'Ayacucho avec des forces presque doubles des nôtres, se croyaient certains de la victoire. Quoique notre armée fût enveloppée, elle était cependant protégée sur ses flancs par des falaises, et la cavalerie ennemie ne pouvait pas manœuvrer avec ensemble sur notre front. La plus grande partie de la matinée fut employée en escarmouches et en décharges d'artillerie. A dix heures, les ennemis plaçaient cinq pièces de canon au pied des hauteurs et disposaient leurs masses. Dans ce moment, je parcourus la ligne des tirailleurs, et leur donnai ordre de forcer la position où les Espagnols plaçaient leur artillerie : ce fut le signal du combat.

Les Espagnols, ayant le vice-roi et le général Canterac à leur tête, descendirent avec promptitude en colonnes serrées. Valdès vint nous attaquer par les vallons qui étaient à notre gauche avec les bataillons de Cantabria, centre, Castro, 1er de l'impérial, deux escadrons de hussards, et une batterie de six pièces : l'attaque

était trop forcée de ce côté. Sur notre centre se formaient, sous le commandement du général Villalobos, les bataillons de Burgos, Infante, Victoria, Guias, dont la gauche était appuyée par le deuxième du premier régiment, les trois escadrons de l'Union de San-Carlos, les quatre escadrons de grenadiers de la garde et les cinq pièces d'artillerie dont j'ai déjà parlé. A notre droite nous étaient opposés les bataillons du premier et du deuxième de Gerona, deuxième de l'Impérial, premier du premier régiment, celui de Fèrdinandos, l'escadron des hallebardiers du vice-roi et deux escadrons des dragons du Pérou.

Je remarquai que les masses du centre n'étaient pas encore en ordre de bataille et que l'attaque de la gauche était compromise; je commandai au général Cordova de charger rapidement le centre de l'ennemi avec ses colonnes, protégées par la cavalerie du géneral Miller, et je renforçai en même temps, sur notre gauche, la division du général Lamar avec le bataillon de Vencedores et celui de Vargas. Rifles restait en réserve pour soutenir le combat partout où sa présence deviendrait nécessaire, et le général Lara parcourait la ligne de ses troupes pour les exciter au combat. Nos masses de droite marchèrent l'arme au bras jusqu'à cent pas des colonnes ennemies; elles commencèrent alors leur feu contre les huit escadrons espagnols.

Les repousser et les mettre en pièces fut pour notre cavalerie l'affaire d'un instant. Notre infanterie continua son feu, marchant toujours en bon ordre, et tout ploya devant elle. Pendant ce temps, Valdès, pénétrant avec deux bataillons par notre gauche, menaçait la droite du général Lamar, et se plaçait entre lui et le général Cordova; mais le bataillon de Vargas et les hussards de Junin se précipitèrent au-devant de la division espagnole, et exécutant avec courage l'ordre que je leur donnai de la charger par les flancs, ils la dispersèrent aussitôt. Les bataillons Ven-

cedor, les 1[er], 2[e], 3[e], et la légion péruvienne, marchèrent avec audace contre les autres corps de la droite de l'ennemi, qui, s'étant reformés derrière les falaises, offraient encore de la résistance; les forces de notre gauche se réunirent à eux et se précipitèrent au pas de charge; la déroute de l'armée royale *fut alors complète.*

Le général Cordova, grimpant avec ses troupes sur la formidable hauteur de Cundurcunca, faisait prisonnier le vice-roi Laserna, qui venait d'être blessé. Le général Lamar poursuivait la division Valdès, et s'emparait de son artillerie, et le général Lara, marchant sur le centre, assurait le succès de la journée. Les corps du général Cordova, fatigués de cette attaque sur une haute montagne escarpée, eurent ordre de se retirer et furent remplacés par la division du général Lara, qui se réunit au général Lamar pour poursuivre l'ennemi sur les hauteurs de Tambo. Nos trophées consistaient déjà en mille prisonniers, soixante chefs et officiers, quatorze pièces d'artillerie, deux mille cinq cents fusils, et beaucoup d'objets d'armement.

Les ennemis étaient poursuivis et coupés dans toutes les directions, *lorsque le général Canterac, commandant en chef de l'armée espagnole*, accompagné du général Lamar, vint me demander à capituler. Quoique la position des Espagnols dût les forcer à se rendre à discrétion, j'ai cru digne de la générosité américaine d'accorder quelque honneur aux vaincus, qui pendant quatorze ans furent vainqueurs au Pérou. La capitulation fut convenue sur le champ de bataille dans les termes de l'original que je transmets à Votre Seigneurie; vous verrez que les restes de l'armée espagnole sont prisonniers, que tout le territoire occupé par ses armes, toutes les garnisons, ses parcs d'artillerie, ses magasins, et les forteresses du Callao, nous seront rendus.

En ce moment, l'armée libératrice a en son pouvoir : les lieu-

tenants généraux Laserna et Canterac; les maréchaux de camp Valdès, Carratala, Monet et Villalobos; les généraux de brigade Bedoya, Ferraz, Camba, Somocurcio, Cacho, Atero, Landazuri, Vigil, Pardo et Cur; seize colonels, soixante-huit lieutenants-colonels, quatre cent quatre-vingt-quatre majors et officiers, plus de deux mille prisonniers sous-officiers et soldats. (29 décembre.) De plus, jusqu'à ce jour, le maréchal de camp Alvares, les généraux de brigade Montenegro et Echeverria, soixante-trois officiers supérieurs et subalternes, et plus de six mille hommes de troupes, une quantité immense de fusils, les caisses, les munitions et tout le matériel de l'armée espagnole. Dix-huit cents cadavres ennemis et sept cents blessés ont été, dans les champs d'Ayacucho, victimes de l'audace et de la témérité espagnole.

Notre perte est de trois cent neuf morts, six cent soixante-dix blessés.

Comme toute l'armée a combattu avec une égale résolution, il est difficile de citer les noms de tous ceux qui se sont distingués; mais j'ai ordonné au général Gamarra de vous envoyer les bulletins originaux de tous les corps. Il n'y a pas de recommandation suffisante pour vous faire apprécier le mérite de tous ces braves.

Suivant les états pris à l'ennemi, ses forces disponibles dans cette journée étaient de neuf mille trois cent dix hommes; l'armée libératrice ne pouvait mettre en ligne que cinq mille sept cent quatre-vingts hommes. Les Espagnols ne savent pas ce qu'ils doivent plus admirer, de l'intrépidité de nos troupes pendant la bataille, ou de leur sang-froid, de leur constance, de l'ordre et de l'enthousiasme dans leur retraite, depuis le Cuzco jusqu'à Guamanga, quoiqu'elles fussent en présence de l'ennemi pendant quatre-vingts lieues.

La campagne du Pérou est terminée; son indépendance et la paix de l'Amérique ont été signées sur le champ de bataille. L'armée unie croit que ses trophées dans la victoire d'Ayacucho sont dignes d'être offerts au libérateur de la Colombie.

Que Dieu garde votre Seigneurie.

Monsieur le ministre,

Voici l'extrait de la capitulation :

Moi, don José Canterac, lieutenant général des armées royales de Sa Majesté catholique, chargé du commandement supérieur du Pérou, depuis que Son Excellence le vice-roi don José de Laserna a été fait prisonnier dans la bataille de ce jour, m'étant entendu avec messieurs les généraux et les chefs qui se sont réunis depuis que l'armée espagnole, après avoir fait tout ce que sa réputation exigeait dans la sanglante journée d'Ayacucho, et pendant toute la guerre du Pérou, a été obligée de céder le terrain aux troupes indépendantes, et devant concilier en même temps l'honneur du reste de cette armée et la diminution des maux du pays, j'ai cru convenable de proposer et d'arrêter avec M. le général de division de la république de Colombie, don Antoine José de Sucré, commandant en chef l'armée unie libératrice du Pérou, les conditions que contiennent les articles suivants.

Ces articles, au nombre de dix-huit, furent signés en double exemplaire par les deux généraux; ils stipulaient la remise de toutes les troupes, des places fortes, celle du Callao comprise, des magasins, parcs d'artillerie et ustensiles militaires, dans tout le territoire du Pérou occupé par les troupes espagnoles jusqu'au Desaguadero.

Amnistie complète pour tous les employés civils et militaires, et pour les habitants, quels qu'ils fussent et quelles que fussent

leurs opinions antérieures : leurs biens leur étaient conservés ; tous les prisonniers devaient être mis en liberté.

Renvoi en Espagne, au compte du Pérou, de tous les employés civils et militaires qui le demanderaient.

Tous les officiers de l'armée espagnole pouvaient être admis avec leurs grades dans l'armée patriote.

Les autres officiers jouissaient du droit de porter leurs uniformes et leurs épées.

Tout Espagnol, quel qu'il fût, pouvait rester dans le pays.

Le général Sucré fit de grandes promotions dans l'armée de Colombie, et le général Lamar oublia d'en faire de semblables dans l'armée du Pérou, ce qui mécontenta beaucoup cette partie de l'armée composée de troupes péruviennes, chiliennes et buenos-ayriennes.

La bataille d'Ayacucho fit perdre pour toujours le Pérou à l'Espagne, et ne laissa aux Indépendants que deux ennemis peu redoutables et dont la chute plus ou moins éloignée était néanmoins certaine : Olañeta, qui aspirait sérieusement aux honneurs de la vice-royauté, et Rodil, qui refusait de rendre les forteresses du Callao, sous le prétexte spécieux que le général Canterac n'avait pas le droit de stipuler pour les places occupées par des garnisons qui pouvaient résister, que le vice-roi était prisonnier et n'avait pas son libre arbitre, et enfin que le Callao dépendait du roi d'Espagne et non du vice-roi.

Sucré fit marcher les généraux Gamarra et Miller sur le Cuzco, où l'armée arriva successivement dans le mois de janvier. Alvarez, qui y commandait, se rendit le 25 décembre avec toute la garnison.

Arequipa se rendit au colonel Otero, et le général Alvarado, qui était détenu dans l'île de Chucuyto, se souleva avec les pri-

sonniers et prit possession de Puno et de tout le pays jusqu'au pont de l'Inca.

Olañeta avait espéré se soutenir par les efforts de don Pio Tristan et de Garate; le général Sucré marcha contre lui à la tête de l'armée, et se dirigea sur le Haut-Pérou, appelé aujourd'hui Bolivie, organisant tout le pays sur son passage. Le colonel Medina-Cœli, qui commandait un des corps d'armée d'Olañeta, souleva une partie de ses troupes et blessa mortellement Olañeta dans une rencontre. Les adhérents du vice-roi furent forcés de se rendre. Ainsi, à la fin d'avril 1825, il n'y avait plus que la place du Callao qui tenait au Pérou pour les Espagnols.

Le siége du Callao fut suivi par le général colombien Bartolomée Salom, qui vint prendre possession de Lima après la bataille d'Ayacucho. Les assiégés se rendirent enfin le 19 janvier 1826, après avoir obtenu la plus honorable capitulation. Rodil avait résisté à tout : à la faim, à la mutinerie des troupes, aux maladies épidémiques. Il commit des actes de cruauté incroyables; par ses ordres des officiers, des soldats ou des particuliers étaient fusillés sous le plus léger soupçon. Huit mille personnes périrent sous ses yeux, de faim, de misère et de maladies, sans qu'il en fût touché. Sa défense lui acquit la réputation d'homme ferme et tenace, et aussi de bourreau. C'est ce même Rodil qui a fait bombarder Barcelone, et qui a préparé par ce fait la chute d'Espartero. On doit attribuer en partie aux deux capitaines du vaisseau *l'Asie* et du brick *l'Achille* les calamités qui ont frappé les réfugiés du Callao. Ces navires auraient pu détruire les forces de Guise, qui bloquait le Callao, et Rodil eût moins souffert. L'armée de terre et tous ses chefs ont déployé dans cette guerre une énergie et un courage à toute épreuve; mais les officiers de la marine espagnole n'ont fait preuve que d'ignorance et de lâcheté. Voici les noms de ces officiers qui ont terni le

pavillon maritime de l'Espagne; une éternelle flétrissure doit y être attachée.

Roque Guruzeta, commandant le vaisseau *l'Asie;*

Cuy, capitaine de la frégate *la Esmeralda;*

Capaz, capitaine de la frégate *la Marie-Isabelle;*

Villegaz, capitaine de la frégate *la Prueva.*

Peu de temps après la bataille d'Ayacucho, tout l'état-major de l'armée vaincue s'était acheminé sur Quilca, dans l'espoir de trouver un refuge à bord de l'escadre espagnole, qui devait y être mouillée; mais, quoique supérieure en forces, cette escadre avait fui lâchement à l'approche de la division chilienne, commandée par l'amiral Blanco.

Deux navires de commerce, *l'Ernestine* de Bordeaux, capitaine Duguen, et *le Ternaux* du Havre, capitaine Duhaut-Cilly, se trouvaient alors sur la rade de Quilca. Le vice-roi Laserna s'embarqua sur *l'Ernestine* avec soixante passagers; le général Canterac monta sur *le Ternaux* avec quarante-cinq autres passagers, et les deux navires français transportèrent en France des officiers, des magistrats, des prêtres et des femmes, tristes et derniers débris de la puissance espagnole au Pérou.



BOLIVIA.

[illegible]

[illegible]

# CHAPITRE VINGT-TROISIÈME.

**Assemblée de Chuquisaca. — République bolivienne. — Constitution. — Présidence à vie. — Insurrection au Pérou et dans la Bolivie. — Bataille de Piquiza. — Santa-Cruz. — Bataille de Socavaya. — Confédération Pérou-Bolivienne. — Exil de Santa-Cruz. — Le général Balivian. — Histoire naturelle. — Mouvement commercial.**

Deux mois avant la bataille d'Ayacucho, Bolivar avait quitté l'armée pour retourner à Lima. Il s'était établi à Chancay, car Lima n'appartenait à cette époque à aucun parti. Cette ville était occupée tour-à-tour par le plus fort, et souffrit douloureusement de ces inconstances de la fortune jusqu'au moment où la victoire de Sucré la délivra pour toujours de la présence des Espagnols.

Le 10 février 1825, Bolivar réunit à Lima les députés du Bas-Pérou pour se démettre dans leurs mains de la dietature; mais, comme tout le monde s'y attendait, les députés qu'il avait gagnés ne trompèrent par ses espérances; ils le supplièrent de conserver le pouvoir et d'achever son œuvre en organisant sur des bases solides la république péruvienne. Dès ce moment son but était rempli; il décréta la convocation d'un nouveau Congrès pour le 10 février de l'année suivante 1826, et partit de Lima en avril 1825, laissant la conduite du siége du Callao au général Salom et la direction des affaires à un pouvoir exécutif dont le docteur Unanué était le président. Il allait dans le Haut-Pérou pour y préparer les esprits à ses grands projets de constitution bolivienne.

Le voyage du Libérateur fut partout une marche triomphale;

les villes le reçurent sous des arcs de triomphe, lui prodiguèrent des fêtes et firent frapper des médailles d'or et d'argent qui devaient en perpétuer la mémoire. En un mot, rien ne fut oublié pour séduire les populations et les disposer à la création d'un nouvel état qui prendrait le nom du général libérateur.

Avant l'émancipation, les provinces du Haut-Pérou dépendaient de la vice-royauté de Buénos-Ayres ; mais depuis la guerre de l'Indépendance elles obéissaient au vice-roi du Pérou ; et véritablement elles eussent dû rester incorporées à la république péruvienne ; car leurs usages, leurs coutumes, leurs habitudes différaient entièrement des usages, des coutumes et des habitudes des provinces de la république Argentine, qui sut, du reste, renoncer avec la plus grande sagesse à leur conservation.

Une assemblée générale de cinquante-quatre députés choisis par le peuple pour exprimer les vœux de ces provinces se réunit à Chuquisaca en août 1825. Les individus comme les peuples aiment leur indépendance; on préfère se gouverner soi-même plutôt que par des délégués qui siégent à de grandes distances. Les ambitions particulières sont en jeu, chaque individu a l'espoir d'acquérir une portion de ce pouvoir tant désiré; et quoique ces députés n'ignorassent pas d'ailleurs que les provinces du Haut et du Bas-Pérou formeraient un état puissant sous la condition de rester unies, ils déclarèrent que le désir national était *que le Haut-Pérou formât une nation indépendante*, et donnèrent le nom de BOLIVIA à la nouvelle république, qui comprit six départements : la Paz, Cochabamba, Oruro, Chuquisaca ou Charcas, Potosi et Santa-Cruz de la Sierra. L'assemblée décréta en outre qu'un million de piastres serait donné au général Bolivar (le Libérateur s'en servit pour affranchir mille esclaves), et qu'un autre million serait réparti entre toutes les personnes qui avaient fait la campagne de 1824.

Elle adopta le projet de constitution proposé par Bolivar, et nomma le général Sucré président à vie de la république bolivienne, ce que celui-ci accepta pour deux années seulement, et sous la condition qu'il conserverait avec lui deux mille hommes de troupes colombiennes. Après ces divers travaux, l'assemblée se sépara d'elle-même le 6 octobre 1825.

Bolivar partit de Chuquisaca en janvier 1826, afin d'assister à l'ouverture du Congrès qui devait se réunir à Lima le mois suivant. Il lui importait que son projet de constitution à vie fût adopté au Pérou comme en Bolivie, afin que l'exemple donné par ces deux républiques disposât la Colombie à le prendre en considération. Le Congrès péruvien se montra peu disposé à entrer dans ses vues. Un parti puissant demanda même que Bolivar abdiquât la dictature et quittât le Pérou avec les troupes colombiennes qui opprimaient la volonté du pays.

Le Libérateur feignit de vouloir abdiquer sur-le-champ; mais comme cette petite comédie politique restait sans effet, il prit le parti de dissoudre le Congrès, et de rester à Lima pour mieux préparer les esprits.

Il donna la présidence du conseil de gouvernement à Santa-Cruz, après l'avoir inutilement offerte au général Lamar, suscita divers procès aux officiers péruviens dont il craignait l'influence, et fit expulser du Pérou les chefs buénos-ayriens, chiliens, français, et un grand nombre de négociants renommés par leur patriotisme, parce qu'il les savait contraires à ses projets de constitution.

Par son ordre, ses partisans manifestèrent hautement les plus grandes inquiétudes sur les destinées futures de la république péruvienne; des pétitions nombreuses, des députations des faubourgs, vinrent le prier de rester à la tête des affaires pour arracher le pays à l'anarchie; enfin toutes les petites fourberies à

l'usage des ambitieux de tous les pays et de tous les temps furent alors adroitement employées.

Comment résister à ces clameurs universelles, à cette voix du peuple si solennellement proclamée? Comment laisser son œuvre imparfaite et ne pas se sacrifier aux besoins d'une nation dont on venait d'assurer l'indépendance? Bolivar céda et consentit à rester au Pérou, mais sous la seule condition que la constitution bolivienne y serait adoptée et qu'il serait nommé président à vie : cela se fit avec un semblant de légalité. Le collége électoral de la province et de la ville de Lima se substitua au Congrès de la nation, changea la constitution qui la régissait, et investit Bolivar du titre qu'il ambitionnait; celui-ci fit une déclaration publique de ses intentions et félicita le pays d'avoir embrassé le parti le plus sage et le plus conforme à ses intérêts.

Ce moment fut pour le héros colombien l'apogée de sa gloire. Son autorité s'étendait sur la Colombie, le Pérou et la Bolivie. Son système triomphait, et les brillants services qu'il avait rendus à la Colombie, la haute influence dont il y jouissait, pouvaient lui faire espérer que cette république continuerait à lui confier ses destinées et lui donnerait aussi la présidence à vie. Il eût alors solidement enchaîné les trois états par un lien fédéral, et se fût trouvé, par le fait de cette union, à la tête d'un puissant empire.

Nous avons vu que ses espérances furent trompées, et qu'il quitta le Pérou avant d'y avoir consolidé son pouvoir, pour aller user son influence et détruire le prestige attaché à son nom dans des luttes sans gloire contre des ennemis obscurs, et contre les rivalités ambitieuses de ses principaux officiers. A son départ, le général Santa-Cruz était président du conseil de gouvernement et le général Lara commandait les troupes colombiennes. Les ambitions contenues jusque-là par sa présence se réveillèrent

plus ardentes. Dans les deux républiques, la constitution bolivienne devint l'objet d'attaques universelles. On lui reprocha son esprit monarchique, son origine étrangère, le besoin qu'elle avait pour se soutenir des baïonnettes colombiennes ; et chaque parti mécontent affecta de se proclamer parti national. Les Péruviens abolirent l'autorité de Bolivar, le 13 mars 1827, et promirent des secours aux Boliviens s'ils voulaient tenter une contre-révolution. Le 18 avril de l'année suivante, un mouvement insurrectionnel eut lieu à Chuquisaca; le général Sucré y fut blessé, et Gamarra, envoyé avec des troupes par le président du Pérou, Lamar, entra sur le territoire de la Bolivie pour soutenir le mouvement.

Sucré, malgré sa blessure, réunit toutes ses forces et livra la bataille de Piquiza : chaque parti s'attribua la victoire. Toutefois Sucré fut obligé de céder au nombre, d'abandonner le champ de bataille, et de signer le traité de ce nom, par lequel il s'engageait à quitter la Bolivie avec les troupes colombiennes.

Un Congrès se réunit à Chuquisaca, et le général Santa-Cruz, qui était alors chargé d'affaires de la république du Pérou au Chili, fut unanimement appelé à la présidence de la Bolivie. Dès que la tranquillité fut rétablie, le président convoqua un Congrès pour donner une constitution au pays. La constitution bolivienne fut abolie, et les nouvelles institutions furent empreintes d'un esprit tout républicain.

La Bolivie devait être gouvernée par un président, un vice-président, un sénat et un Congrès électif. La durée de la présidence était limitée à quatre années. Santa-Cruz fut nommé président, et le général Velasco vice-président. Santa-Cruz mit de l'ordre dans les finances, organisa l'administration intérieure, établit l'armée sur un pied respectable, parvint à apaiser les haines et les dissensions intestines, et sut se faire aimer et respecter par tous les

habitants de la Bolivie. A l'expiration des quatre années pendant lesquelles le pouvoir lui avait été confié, Santa-Cruz fut réélu président.

S'il se fût contenté de gouverner sagement la Bolivie et de jouir en paix des honneurs de la haute position qu'il y avait acquise, il l'eût assurément conservée longtemps; mais il se laissa entraîner par son ambition dans une carrière aventureuse qui le conduisit à sa perte. Je ne saurais cependant le blâmer. Il avait un noble but, et les destinées futures du pays qu'il administrait lui en faisaient une nécessité. Frappé de l'isolement de la Bolivie, qui n'a qu'un port, Cobija, séparé de son territoire proprement dit par un désert immense, il voulut la rattacher au Pérou. Bolivar l'en avait séparée pour commencer par cet état l'essai de son système de constitution à vie. Santa-Cruz, au contraire, voulut unir les deux républiques pour donner des ports et un débouché au commerce de la Bolivie. Il pensa donc à une confédération Pérou-Bolivienne dont il serait le chef, comme Bolivar avait pensé à créer trois républiques dont il serait aussi le président suprême.

A cette époque, le général Orbegoso briguait la présidence au Pérou; il avait pour compétiteur le général Gamarra, qui leva l'étendard de la révolte à Piura et marcha contre Orbegoso, maître alors de Lima.

Les deux partis appelèrent Santa-Cruz à leur aide et sollicitèrent son intervention armée. Le président de la Bolivie entra sur le territoire péruvien avec une armée bien organisée, soutint Orbegoso, qui lui était secrètement dévoué, et battit Gamarra à Janacocho près de Cuzco. Après ce premier succès, Santa-Cruz marcha sur Arequipa. L'armée péruvienne du Nord s'était réorganisée sous les ordres du général Salaverry et vint à sa rencontre. Elle fut battue complétement à Socavaya, petit village

de la vallée d'Arequipa, et le président de la Bolivie se trouva maître du Pérou.

Deux Congrès installés l'un à Arequipa, l'autre dans le Nord du Pérou, décrétèrent que le Pérou serait divisé en deux grandes provinces, et en outre que le Pérou et la Bolivie formeraient, comme par le passé, deux états distincts, mais qu'ils seraient unis par une confédération appelée Pérou-Bolivienne, dont le général Santa-Cruz fut nommé provisoirement chef suprême. Un Congrès général devait être convoqué pour poser les bases de la constitution fédérale, et nommer définitivement le président de la confédération et les présidents de chaque état. Santa-Cruz manquait de la puissance et de l'autorité nécessaires pour fondre les deux républiques en une seule, et la Bolivie voyait avec peine cette réunion qui tôt ou tard devait l'absorber et la mettre sous la dépendance du Pérou. Il suivit donc, mais parce qu'il y fut contraint par les circonstances et par la disposition des esprits, les plans que Bolivar s'était volontairement tracés, et parvint aux mêmes résultats. Ils avaient tous deux les mêmes moyens d'action : diviser pour régner et gouverner par des hommes dévoués. Ils rencontrèrent aussi les mêmes obstacles dans les ambitions subalternes qu'ils furent obligés de créer; et surtout dans la configuration géographique des états qu'ils administraient.

On conçoit en effet que dans un pays dont les principaux centres de population sont séparés par des distances considérables, par des déserts immenses et des montagnes d'un difficile accès, les forces du pouvoir exécutif soient paralysées, parce qu'il se trouve dans l'impossibilité de faire sentir partout sa présence, et d'envoyer sans retard les troupes nécessaires pour étouffer les séditions avant qu'elles aient eu le temps de se consolider.

Cependant Santa-Cruz toucha un instant au but qu'il s'était proposé. Ce n'était point l'exécution, mais bien la consolidation

de son projet qui présentait toutes les difficultés que je viens de signaler. Il précipita lui-même sa ruine par sa folle conduite à l'égard du Chili. Les Américains-Espagnols en sont encore aux errements politiques et commerciaux de la vieille Espagne; ils ne veulent pas se persuader qu'ils descendent tous d'une même souche, qu'ils habitent le même continent, qu'ils parlent la même langue, qu'ils ont la même religion, et qu'ils devraient se protéger les uns les autres, et non se faire la guerre, soit avec des baïonnettes, soit avec des lois de douane. Nous connaissons déjà les funestes conséquences du système de prohibition adopté par Santa-Cruz; il fit capituler l'armée chilienne à Paucarpata, perdit l'affaire de Ingay, et fut obligé de s'expatrier. Le général Gamarra, son antagoniste, qui avait aidé à le renverser, obtint, par l'influence de l'armée chilienne, la présidence du Pérou; le général Velasco fut nommé président de la Bolivie, et le lien fédéral fut rompu. Peu de temps après, un mouvement en faveur de Santa-Cruz fut tenté par le colonel Agreda. On lui envoya un exprès à Guayaquil; mais les côtes étant gardées par la marine péruvienne, Santa-Cruz ne put pas se rendre en Bolivie. Bien plus, le général Gamarra, président du Pérou, marcha contre Agreda et entra sur le territoire de la Bolivie, où le général Balivian se réunit à lui avec une partie des troupes boliviennes. Balivian avait été l'ami de Santa-Cruz, mais il pensait pouvoir faire aussi le bonheur des Boliviens, et par ambition personnelle il aida Gamarra à déjouer les projets d'Agreda, qui voulait recueillir l'héritage de Santa-Cruz ou le lui conserver.

Les secours accordés à la Bolivie par le Pérou, en 1828, avaient eu pour motif principal la fusion complète des deux républiques; la dernière occupation de la Bolivie, en mai 1841, avait le même objet. Le général Balivian, devinant les projets de Gamarra, se sépara de lui, groupa tous les intérêts boliviens

autour de sa personne, promit aux partisans de Santa-Cruz le rappel de leur ancien chef, à ses propres amis de se souvenir d'eux après le succès, et à tous que les représentants de la nation choisiraient entre les compétiteurs celui qui devrait être mis à la tête du pouvoir exécutif. Le général Gamarra ne prévit pas les obstacles suscités par Balivian, et ne crut à sa défection que lorsqu'il vit ses propres troupes se séparer en deux partis. Balivian, profitant de sa position, attaqua près de la Paz le général Gamarra, qui perdit dans ce combat et son armée et la vie, en novembre 1841. Balivian fut alors élu président provisoire de la Bolivie, et le président du Congrès à Lima fut nommé président provisoire du Pérou.

Depuis lors, trois à quatre concurrents se disputent le pouvoir au Pérou. Les divisions territoriales imaginées par Santa-Cruz ont été supprimées; mais les ambitions qu'il avait créées ont survécu à son pouvoir éphémère. Chaque chef, se croyant en droit d'aspirer aux honneurs de la présidence, trouble, agite et déchire sa malheureuse patrie par ses désirs et ses querelles insensées; et ce pays, qui renferme dans son sein tous les éléments d'une brillante prospérité, mérite que l'on dise de lui ce que Bolivar disait de la Colombie : *L'indépendance est le seul bien qu'il ait acquis au prix de tous les autres.*

Avant de quitter pour toujours cette terre si célèbre par ses souvenirs et ses richesses naturelles, je crois devoir parler de ses principaux produits, et donner quelques renseignements fort courts, il est vrai, sur ses habitants et son commerce.

Le Pérou est traversé du Nord au Sud par deux chaînes de montagnes presque parallèles. La bande de terre, large de dix à vingt lieues, située entre la mer et la chaîne occidentale appelée la Cordillère de la côte, est le *Bas-Pérou*, ou le Pérou actuel. Elle se compose de déserts sablonneux et stériles, coupés par des val-

lées d'une prodigieuse fécondité. La contrée située entre la Cordillère de la côte et les Andes au Sud-Est du Cuzco consiste en montagnes arides et en rochers nus et pelés, entrecoupés de lacs salés, de vallées fertiles et d'immenses plaines : c'est le *Haut-Pérou* ou la Bolivie. On y trouve des grès siluriens, des trachytes, des porphyres, des quartz, et au village de Verenzuela des albâtres d'une telle transparence qu'ils peuvent au besoin remplacer les vitres. A partir du revers oriental des deux chaînes jusqu'aux rives du Paraguay et du Marañon, s'étend une contrée immense, couverte de lacs, de marais et de montagnes. La partie qui est située au Nord du Cuzco appartient au Pérou; celle qui est située au Sud est comprise dans le territoire bolivien.

Je me suis servi du mot Andes pour désigner la seconde chaîne des Cordillères, tandis que les voyageurs et les géographes emploient ce nom comme synonyme de celui de Cordillères. C'est que le mot Andes, comme l'a fait remarquer M. Alcide d'Orbigny, dérive du mot *antis* qui, dans la langue indienne, signifiait montagnes boisées, et comme les montagnes situées à l'Est de la Cordillère sont très-boisées, il faut en conclure que la chaîne orientale seule doit porter le nom d'Andes.

Les pics les plus élevés sont :

Le Guaina Potosi;

L'Ilimani, de 7,315 mètres au-dessus du niveau de la mer;

L'Ancumani, ou le Vieux Blanchi par les ans, 7,696 mètres;

La chaîne Delinguil ou Tuyuncani;

Du côté de l'Est, le Chipicani, le Tacora.

Sur le sommet des monts et sur quelques-uns des vastes terrains horizontaux, toute trace de végétation a disparu, on n'y trouve aucun signe d'existence et de vie; le condor ne plane plus au milieu des nuages, le berger et le llama ont fui; il n'y a plus qu'un sol blanchâtre et sablonneux, on est seul au milieu du





**AMÉRIQUE.**

Indiens Tuschouss — Costumes

*Voyage autour du Monde et Naufrages célèbres*

monde. La rivière Mauré, le plus grand cours d'eau qui les traverse, coule avec fracas dans un gouffre, au fond d'une fente de quelques centaines de mètres de profondeur. Ses bords coupés à pic forment deux murailles perpendiculaires. Le voyageur stupéfait se demande comment il pourra descendre; il cherche, interroge du regard, et quand il manifeste son inquiétude ou son effroi, le muletier lui montre un petit sentier taillé dans le trachyte, d'où un faux pas de sa mule peut le précipiter dans le torrent.

Sur le plateau, le thermomètre marque pendant le jour 23°, et à six heures du matin il descend à 5° au-dessous de zéro. Un vent sec vous tend la peau de la figure, les lèvres se fendent, vous ressentez des maux de tête, le cœur est oppressé par de fortes palpitations, des hémorrhagies se déclarent; c'est le soroche; il conduit souvent à la mort : l'Indien seul est exempt de sa pernicieuse influence. Le village le plus élevé de la Cordillère est celui de Tacora, qui est, d'après Pentland, à 4,344 mètres au-dessus de l'Océan.

A cette élévation, le sol est tapissé d'une plante qui s'étend et vit en famille; elle s'élève jusqu'à un demi-mètre de hauteur, et forme une masse compacte, arrondie et serrée, qui ne peut se séparer qu'avec la hache; c'est la première végétation que l'on trouve après les neiges éternelles; elle sert de chauffage aux pauvres pasteurs. Meyen l'appelle *selinum acaule*. La sécheresse et l'aridité du plateau, le silence et l'inanimation du désert, fuient sous les pas du voyageur; plus il descend, plus il trouve le mouvement et la vie; d'abord la vie pastorale, puis enfin la vie agricole des vallées.

La province de la Paz est peuplée par les Indiens Aymaras. Ils ont le même caractère que les Indiens Quichoas, qui habitent à l'Ouest des Cordillères, du Cuzco à Quito. Leurs petites huttes rondes,

en pierres sèches, couvertes de branchages, et munies d'une seule ouverture basse et étroite, leurs vêtements lugubres et sales qu'ils ne quittent jamais, la région qu'ils habitent, leur tristesse et leur mélancolie habituelles, en font deux peuples peu gais et peu amusants. Je ne pense pas que l'on doive attribuer leur tristesse à leur position; elle me paraît bien plus tenir à leur caractère et aux lieux qu'ils habitent.

Les Chuquitos, qui vivent sur les bords du lac auquel on donne indifféremment le nom de Chuquito ou de Titicaca, ont, au contraire, un caractère d'insouciance et de gaieté, un air de bonheur et une affabilité qui contrastent singulièrement avec la taciturnité lugubre des Aymaras et des Quichoas.

Pendant ses voyages, l'Indien Aymara fait de petits monticules de pierres; s'il les trouve intacts à son retour, sa maîtresse, sa femme lui ont été fidèles, il ne redoute aucun malheur; mais s'il les trouve renversés, quelque grande calamité qu'il ne connaît pas encore a dû fondre sur sa famille ou ses biens pendant son absence. Que de fois le pied d'un voyageur inoffensif a détruit le bonheur de ces hommes superstitieux ! Cet usage bizarre, qui prouve l'enfance de ce peuple, atteste en même temps un sentiment affectueux; il lui rappelle, dans les vastes solitudes du désert, ses liens de famille et tout ce qu'il a de plus cher au monde.

En Bolivie, on a conservé la législation espagnole. Tous les indigènes sont exempts du service militaire; mais ils payent le tribut, ou plutôt une contribution proportionnée à la valeur de leurs troupeaux, laquelle s'élève, pour quelques-uns d'entre eux, jusqu'à plusieurs centaines de francs.

Les Indiens pauvres, et qui ne peuvent pas payer la taxe, sont contraints à un service personnel envers l'état; on les emploie à porter les dépêches dans toutes les directions; ils font ainsi l'of-



PEROU.

*Voyage autour du Monde*

fice de courriers réguliers. Tous les quinze jours, deux Indiens partent de la Paz pour Tacna, qui sont séparées l'une de l'autre par quatre-vingts lieues de montagnes et de précipices. Pour abréger la distance, ils coupent directement à travers les montagnes, grimpent avec facilité, et font, dit-on, ce trajet, soit cent soixante lieues, en dix jours. On dit même qu'il n'est pas rare de voir ces *postillons pédestres* faire trente lieues du lever du soleil à son coucher.

L'Indien péruvien est très-sobre; il ne consomme pas la moitié des aliments nécessaires à la nourriture d'un de nos paysans. Avec un peu de *cancha*, maïs bouilli ou rôti, et un petit sac de coca, il entreprend les plus grands voyages. La coca est pour le Péruvien ce que l'opium est pour les Turcs, le bétel pour les Indiens d'Asie, et le tabac pour les Européens. Elle le soutient dans ses travaux, dans ses fatigues, lui fait oublier la faim, la soif et le sommeil. C'est la feuille d'une plante (erythroxylon peruvianum) qui ressemble beaucoup à celle de la vigne; on la cultive surtout dans les provinces de la Paz et de Moxos; elle atteint six à sept pieds de hauteur; ses feuilles sont aromatiques et d'un goût amer; leur action est sudorifique.

On la recueille feuille par feuille et avec soin; on fait sécher ces feuilles à l'ombre, et lorsqu'on s'en sert, on y mêle une très-petite quantité d'une espèce d'alcali, ou plutôt de potasse appelée llipta; les feuilles se mettent en petits ballots de vingt-cinq livres, qui valent huit piastres chaque. Les principaux produits végétaux sont, avec la coca, le maïs, qui sert de nourriture aux indigènes, le blé, l'orge, tous les fruits et les légumes de l'Europe qui mûrissent dans les vallées de la Paz et de Cochabamba.

La pomme de terre, que l'on fait geler et sécher ensuite au soleil, donne le chuño, dont on obtient une bonne farine.

L'algarrobo est un arbre à feuilles pennées, genre acacia; il

a une gousse épaisse et pulpeuse, dont on fait de la farine, du pain et une bonne boisson fermentée, lorsqu'elle est encore verte. Avec les gousses et les graines mûres on nourrit les bestiaux; les graines sèches servent à la teinture.

La province de Santa-Cruz de la Sierra fournit du sucre et du coton; celle de Moxos, le calisaya et le meilleur coton connu; celle d'Apolobamba, du cacao excellent et le cactus peruvianus (mustisca hirsuta) aux belles fleurs pourpres et blanches.

Le quina croît aussi naturellement dans la province de Yungas. Les Indiens vont couper les arbres dans les forêts et dépouillent les branches de leur écorce, dont ils font des fardeaux de 100 livres, après avoir gratté la plus grosse écorce extérieure, qui ne contient aucun sel. Ces arbres mettent cinquante et peut-être soixante années à prendre leur développement; quoique la végétation soit fort active, ils deviennent tous les jours de plus en plus rares, et le général Santa-Cruz en avait régularisé l'exportation, qui est une source de richesse pour le pays, si toutefois on ne la tarit pas. Le prix de cette écorce est de 15 à 20 piastres les quarante-cinq kilos à la Paz, et de 25 à 30 piastres sur la côte.

Une grande association s'est créée en France pour régulariser ce commerce important et pour conserver la belle découverte de Pelletier. Nous la devons à M. A. Roux, membre du conseil supérieur du commerce, dont j'ai eu plusieurs fois l'occasion d'entretenir le lecteur. Chargé par nos amis communs, MM. Lebris et Héros, qui avaient de grandes quantités de calisaya en Europe, de prendre des mesures pour en arrêter l'avilissement, il a su concilier les intérêts des vendeurs et des fabricants, MM. Pelletier, Delondre et Levaillant. Honneur soit donc rendu au négociant intelligent qui rend à son pays des services moins glorieux peut-être, mais assurément aussi utiles que les services du militaire qui le défend avec son épée!





Collignon — Lechard

**BOLIVIE.**

Halte de Sauvages

*Voyage autour du Monde et Naufrages célèbres.*

Dans la région des neiges, on trouve à l'état sauvage la vicuña et le guanaco.

Le llama et l'alpaca sont les chameaux péruviens. Ils vivent dans les Cordillères, dans les vallées et sur les plateaux, à la hauteur de deux à trois mille mètres au-dessus du niveau de la mer, et même jusqu'à quatre mille quatre cents mètres. Cependant le llama souffre plus de la rigueur du froid, et il vient fort peu d'alpacas à la côte, parce qu'ils supportent difficilement les grandes chaleurs. La laine de l'alpaca sert à faire des étoffes grossières. Le llama n'a pas une laine que l'on puisse utiliser. Il porte soixante-quinze à cent livres et fait quatre à cinq lieues par jour. Un vieux proverbe péruvien dit que *le llama porte quatre arrobes, fait quatre lieues par jour et chemine pendant quatre heures*. Le llama est grand comme un cerf, son pelage est ordinairement châtain; il tient le milieu entre le chameau et la brebis, et marche en troupe de quinze à vingt mâles. L'Indien qui les conduit file de la laine en marchant. Ces jolis animaux lèvent la tête avec élégance, la tournent à droite et à gauche par curiosité ou plutôt par crainte, et dressent ou abaissent leurs oreilles, sous l'influence de l'un de ces sentiments. Leur seule défense est de cracher et de se plaindre, et, comme les moutons, ils sont fort indécis dans leurs allures. Quand le llama est fatigué, il se couche et il faut le décharger, car rien au monde ne le fait se relever si on ne lui ôte son fardeau.

Pour le charger, l'Indien lui cache les yeux sous son poncho; sans cette précaution, il se refuse à recevoir son fardeau et se couche. Il est aussi sobre et aussi doux que son conducteur. Comme lui, il se nourrit de peu; il faut toute la patience de l'Indien pour le conduire. Les llamas apportent à la côte de la *chalona*, moutons entiers salés et séchés dans les montagnes; du *chuño*, pommes de terre gelées; de la laine ou des étoffes de

laine. Leurs crottes, appelées paquia, servent au chauffage dans les montagnes.

La vigogne a les formes très-élancées, le cou long, la tête petite, les jambes grêles, la couleur jaune-brun, la gorge blanche; elle ne vit pas à l'état de domesticité; il en est de même du guanaco, qui lui ressemble beaucoup. Afin de conserver la race de ces animaux utiles, qui leur fournissaient des laine fines pour les vêtements des princes, les Incas, dont on n'a pas assez admiré l'habile gouvernement et la sage législation, avaient régularisé la chasse, qui ne se faisait que tous les ans, à l'époque où la laine était la plus longue et la plus soyeuse. On les prenait pour leur retirer leur précieux duvet et on les laissait ensuite en liberté. Aujourd'hui on les tue pour avoir leur laine et leur peau. Aussi finiront-ils par disparaître, car rien sur les plateaux ne les dérobe à la vue du chasseur,

Chaco (grand-cercle), tel était le nom donné à la chasse qu'on leur faisait sous les Incas. Ce nom est aussi devenu celui de la province du Grand-Chaco. Il indique suffisamment la manière dont cette chasse était conduite. Dix à quinze mille Péruviens faisaient un cercle immense de plusieurs dizaines de lieues de diamètre sur les plateaux où ils croyaient trouver les troupeaux de vicuñas. Ils se resserraient toujours jusqu'à ce qu'ils formassent avec leurs corps une enceinte murée d'un ou deux milles de largeur. Au centre, on établissait d'autres enceintes avec des piquets réunis entre eux par une corde couverte de petits glands ou flocons de laine qui voltigeaient au vent et suffisaient pour effrayer et arrêter ces timides animaux que l'on prenait un à un avec des lacets. On leur enlevait leur toison avec des peignes, puis on les mettait en liberté. Les guanacos et les cerfs devenaient la proie des chasseurs.

La viscacha est un petit animal fort bon à manger ; son nom



dérive du mot visca ou viscalla, lanière de laine tressée; il le doit à sa longue queue; c'est le callomys aureus, espèce de mammifère qui tient de la marmotte.

On trouve dans les falaises des trachytiques, qui grimpent avec facilité contre les parois les plus escarpées, et deux espèces de rongeurs;

Le condor, divers oiseaux de proie;

Le flamant, phenicopterus chilensis, suivant Molina, et ignipalliatus, suivant J. Geoffroy Saint-Hilaire;

De belles oies grosses comme des cygnes, aux ailes noires; des canards sauvages, des plongeons, et dans les provinces de l'Est tous les beaux oiseaux des pays tropicaux.

Les deux grands centres de mines au Pérou sont le Cerro de Pasco, à cinquante lieues de Lima, et le Potosi, dans la Bolivie. Je me contenterai d'indiquer les plus importantes.

### MINES D'ARGENT.

Celles de Potosi sont très-nombreuses; tous les points de cette montagne ont été fouillés. Celles de la Gallofa, province de Porco, district d'Ayoma, à soixante lieues de Potosi, sont fort riches.

Celles de Sica-Sica, de Portugalete, de Salinas, sont aussi riches que celles de Potosi.

### MINES D'OR.

L'or obtenu par le lavage s'appelle or de lavadero; celui que l'on extrait des mines s'appelle or minéral. L'or de lavadero, le plus riche de la province de la Paz, se trouve dans les districts de Tipuani et sur les bords de la rivière de la Paz.

Ghayanta, dans la province du Potosi, produit beaucoup d'or minéral. Il y a aussi dans la Bolivie de très-belles mines de cuivre, de fer et d'antimoine. Le village de Corocoro possède la

mine de cuivre la plus riche du monde ; le cuivre y est natif, mais les frais de transport empêchent de l'exploiter.

On trouve aussi du soufre dans toutes les provinces, ce qui sera plus tard d'un grand secours pour les produits chimiques.

Le premier poste de douane de la Bolivie se rencontre au passage du Desaguadero, grande rivière qui reçoit le trop plein du lac de Titicaca, traverse une partie du plateau bolivien, qu'elle arrose sur une étendue de plus de deux cent quatre-vingts kilomètres, se prolonge bien au delà d'Oruro, dans la province de Poopo, sous le 18° de latitude Sud, et va former le grand lac de Pansa, qui n'a pas d'issue connue. Cette rivière pourrait fournir un moyen de transport pour les produits de l'agriculture, et alimenter de nombreuses fabriques. Il est vrai qu'il n'y a pas un arbre à vingt lieues de distance, que les Indiens sont obligés de se servir de radeaux faits avec des joncs; mais l'industrie aurait bien vite découvert un chauffage minéral, et avec lui des bateaux de fer; le bois viendrait ensuite par la rivière elle-même. Il faut encore des siècles pour arriver à ces résultats, car la civilisation et les arts ne marchent pas aussi vite que la pensée.

La maison de MM. Bacque et Artom de Bordeaux fut la première maison française qui s'établit à Iquique; ces négociants commencèrent avec un M. Alcala, Colombien, à fabriquer du salpêtre qu'ils firent distiller, en se servant pour chauffage de broussailles qui se trouvent dans les environs. C'est donc à un de nos compatriotes que le Pérou et la Bolivie doivent une branche de commerce qui a augmenté leurs recettes, qui a donné des frets de retour, diminué ceux d'aller, et par conséquent le prix des marchandises étrangères introduites dans le pays. C'est aussi à la maison française Pierre Hubert et C^ie^ que l'on doit en majeure partie l'écoulement de nos marchandises dans les villes du plateau bolivien; car M. Bacque mourut peu de temps après avoir [illegible]

sa maison pour la fabrication des salpêtres à Iquique et à Tarapaca, qui dépendent du Pérou; tandis que M. Pierre Hubert créa le premier un comptoir français à Cobija, le seul port que possède la Bolivie. La maison Nogel et Digoin, associée de la maison Lamotte de Valparaiso, y tient aujourd'hui le premier rang.

P. Hubert, qui était aussi vice-consul de France à Cobija, appela auprès de lui tous ses frères, et étendit ses relations dans les principales villes de cette république : à Chuquisaca, à Potosi, à la Paz, Oruro, etc., où quelques-uns de nos nationaux sont aujourd'hui assez bien établis. S'ils avaient des capitaux plus considérables, et s'ils étaient soutenus par des banques commerciales, comme les expéditeurs en Angleterre sont soutenus par de puissantes maisons financières, notre pays trouverait dans la Bolivie un débouché considérable pour ses produits manufacturés.

M. Buchet de Martigny a fait un traité de commerce réciproquement avantageux aux deux pays. Cette république a un intérêt très-grand à conserver ses relations commerciales avec la France, parce que c'est en France que se consomment ses deux produits principaux, le quina calisaya et le salpêtre.

Le guano est une nouvelle branche d'exploitation pour le Pérou; il n'est pas encore certain que cet engrais puisse supporter le haut prix du fret qu'il est obligé de payer pour une aussi longue navigation. Les Français pourront difficilement l'employer, parce qu'au fret maritime il faudra encore ajouter le prix de transport par terre du port de débarquement à un point de l'intérieur de la France. Grâce à la configuration géographique de leur pays et à leurs nombreux moyens de transport par terre, ce prix est presque nul pour les Anglais; leur marine trouvera donc au Pérou l'avantage qu'elle a déjà trouvé au Chili avec le minerai de cuivre, avantage que j'ai signalé dans un chapitre précédent.

Déjà, en 1841, des navires anglais, jaugeant deux mille cent quarante-cinq tonneaux, ont fait leur chargement de guano sur la côte péruvienne.

On a calculé comme suit le prix de revient d'un tonneau de guano rendu à Liverpool :

| | |
|---|---|
| Droits des monopoleurs | 50 fr. |
| Frais d'extraction | 30 |
| Fret | 100 |
| Frais de déchargement, etc | 20 |
| Total | 200 fr. |

Soit 20 francs les 100 kilos. Ajoutez à cela l'intérêt de l'argent, le coût des assurances, des commissions et des bénéfices, et l'on verra qu'un quintal métrique de guano revient au moins à 30 francs, rendu dans un de nos ports.

Dans les documents que le ministère publie sur le commerce extérieur, on désigne le port d'Arica comme un des ports de la Bolivie, et l'on évalue le mouvement commercial de cette république en augmentant le chiffre donné par la douane d'Arica à celui qui a été donné par la douane de Cobija. Ceci est une grave erreur dont je suis à la fois surpris et affligé ; car elle pourrait avoir de funestes conséquences pour les intérêts de nos négociants. Je ne peux l'attribuer qu'à l'ignorance de quelque employé subalterne, chargé par mégarde de la rédaction d'un travail important. Comment supposer en effet que le ministère du commerce de la France ne sache pas que la plupart des guerres entre la Bolivie et le Pérou ont eu pour motif la possession du port d'Arica ? que le général Santa-Cruz avait créé la confédération Pérou-Bolivienne pour donner Arica à la Bolivie, Cobija, l'unique port de cette république, étant séparé du plateau bolivien par des déserts et une route de deux cents lieues que les muletiers ne franchissent qu'en six semaines, tandis que le

voyage d'Arica n'est que de quatre-vingts lieues et peut se faire et huit jours? Les marchandises débarquées à Cobija sont donc grevées de frais énormes qui s'élèvent, pour le transport de 10 arrobes ou 110 kil., de 110 à 130 fr. de Cobija à Potosi, de 130 à 160 fr. de Cobija à Chuquisaca, de 165 à 180 fr. de Cobija à la Paz. Les mules seules peuvent faire ce trajet, et il en résulte que les objets qui dépassent 50 à 60 kil. ne peuvent être transportés qu'à dos d'hommes, ce qui accroît encore les frais. Ainsi, le transport d'un piano coûte 12 à 1,500 fr. Pour niveler cette différence de frais, le gouvernement bolivien a grevé les marchandises introduites par Arica d'un droit différentiel de 20 p. 0/0 en faveur de celles qui sont introduites par Cobija.

Je manque de documents certains sur le mouvement commercial du port de Cobija en 1841, et je suis forcé de recourir aux chiffres indiqués par le travail ministériel. Je crois donc devoir prévenir le lecteur que je leur accorde une très-médiocre confiance. D'ailleurs la statistique commerciale publiée par le ministère sur le Chili s'accorde peu avec celle que j'ai donnée dans le dix-huitième chapitre de ce volume, et qui ne peut être erronée, puisqu'elle a été empruntée en grande partie au manifeste du ministre des finances de cette république.

| PAYS de PROVENANCE et de DESTINATION. | ENTRÉE. | | SORTIE. | | TOTAL. | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | NAVIRES. | TONNEAUX. | NAVIRES. | TONNEAUX. | NAVIRES. | TONNEAUX. |
| Chili........ | 56 | 15,590 | 20 | 7,868 | 76 | 23,458 |
| Pérou....... | 13 | 5,767 | 41 | 10,891 | 54 | 16,658 |
| Totaux.... | 69 | 21,357 | 61 | 18,759 | 130 | 40,116 |

Sur les 40,116 tonneaux transportés, 21,000 appartenaient à deux bateaux à vapeur, qui ont fait régulièrement les transports des passagers et des marchandises, depuis Talcahuano jusqu'à Guayaquil. La faveur accordée aux marchandises tirées du Chili tient uniquement à la position géographique de Valparaiso, qui expédie la majeure partie des marchandises européennes pour la consommation de la Bolivie.

Voici quelle a été la part des trois principales marines marchandes dans cette navigation :

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| France...... | 9 | navires | jaugeant | 2,194 | tonneaux. |
| Angleterre... | 5 | » | » | 1,091 | » |
| États-Unis... | 2 | » | » | 560 | » |

La valeur des importations à Cobija en 1841 a été, d'après les déclarations faites en douane de 1,088,741 piastres, soit 5,873,000 fr., savoir :

| | | |
|---|---|---|
| Tissus de coton.................... | 294,516 | 677,830 piastres. |
| Tissus de laine.................... | 219,216 | |
| Tissus de soie.................... | 153,097 | |
| Tissus de lin et de chanvre.......... | 11,001 | |
| Mercerie, 69,000 kilogrammes.................... | | 210,000 |
| Indigo et autres teintures préparées.............. | | 47,147 |
| Papier et ses applications......................... | | 12,891 |
| Boissons.................................... | | 9,362 |
| Fils........................................ | | 6,534 |
| Denrées coloniales.......................... | | 6,436 |
| Produits et dépouilles d'animaux................ | | 6,202 |
| Nitrifications................................ | | 3,819 |
| Fruits....................................... | | 2,957 |
| Sucres végétaux.............................. | | 632 |
| Divers...................................... | | 102,931 |
| Total en piastres....... | | 1,086,741 |
| Total en francs... .... | | 5,868,000 |

Parmi les tissus, on comptait 57,312 paires de bas et 130,000 mouchoirs de coton; 4,502 châles et 32,329 mètres de draps et

casimirs ; 27,879 pièces de rubans, et 2,170 châles de soie.

La destination première de ces diverses marchandises (moins le mercure, d'une valeur de 210,000 piastres) était, savoir :

| | |
|---|---|
| Potosi | 474,110 piastres. |
| Chuquisaca | 212,000 |
| Cochabamba | 156,307 |
| La Paz | 18,654 |
| Oruro | 5,993 |
| En transit pour le Pérou | 9,676 |
| Total en piastres... | 876,740 |
| Total en francs.... | 4,734,000 |

Voici le mouvement commercial maritime d'Arica de 1825 à 1840.

| ANNÉES. | FRANÇAIS. | ANGLAIS. | AMÉRICAINS. | TOTAUX. |
|---|---|---|---|---|
| 1825 | 6 | 32 | 34 | 72 |
| 1826 | 20 | 33 | 24 | 77 |
| 1827 | 17 | 33 | 11 | 61 |
| 1828 | 28 | 33 | 19 | 80 |
| 1829 | 24 | 34 | 13 | 71 |
| 1830 | 28 | 27 | 9 | 64 |
| 1831 | 25 | 26 | 14 | 65 |
| 1832 | 16 | 33 | 14 | 63 |
| 1833 | 21 | 33 | 14 | 68 |
| 1834 | 15 | 38 | 15 | 68 |
| 1835 | 23 | 38 | 10 | 71 |
| 1836 | 14 | 44 | 8 | 66 |
| 1837 | 30 | 67 | 6 | 103 |
| 1838 | 30 | 57 | 14 | 101 |
| 1839 | 20 | 49 | 14 | 83 |
| 1840 | 29 | 71 | 14 | 114 |

Le port d'Arica reçoit directement d'Europe tous les objets manufacturés nécessaires à sa consommation. Il y envoie en échange du salpêtre, du cuivre, de l'étain, du quinquina, de l'or et de l'argent monnayés.

Voici le nombre et le tonnage des navires que la France, l'Angleterre et les États-Unis ont envoyés en 1844, de l'Océan

Atlantique dans le Grand-Océan, par le cap Horn, à destination de la côte Ouest d'Amérique.

| | NAVIRES. | TONNAGE. |
|---|---|---|
| France...................... | 21 | 5,014 |
| Angleterre.................. | 84 | 21,166 |
| États-Unis.................. | 26 | 7,881 |
| Total.. ...... | 131 | 34,061 |

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

# TABLE

## DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

---

### CHAPITRE PREMIER.



### CHAPITRE DEUXIÈME.



### CHAPITRE TROISIÈME.



### CHAPITRE QUATRIÈME.



### CHAPITRE CINQUIÈME.

## CHAPITRE SIXIÈME.



## CHAPITRE SEPTIÈME.



## CHAPITRE HUITIÈME.



## CHAPITRE NEUVIÈME.



## CHAPITRE DIXIÈME.



## CHAPITRE ONZIÈME.



## CHAPITRE DOUZIÈME.



## CHAPITRE TREIZIÈME.

CHAPITRE QUATORZIÈME.



CHAPITRE QUINZIÈME.



CHAPITRE SEIZIÈME.



CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.



CHAPITRE DIX-HUITIÈME.



CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.



CHAPITRE VINGTIÈME.

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

Imprimerie DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



